UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284421 5

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Fol Lit

CINQUIÈME CAHIER DE LA HUITIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne

139922
4.10.16

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
sér. 8
no 5-10

139922
4/10/16

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq

francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Pour la septième série, année ouvrière 1905-1906, et en attendant que paraisse le catalogue analytique sommaire *de nos deuxièmes cinq séries, 1904-1909, on peut consulter, — provisoirement, — la petite* table analytique très sommaire *que nous en avons établie et que nous avons publiée en fin du premier cahier de la huitième série.*

Pour amorcer tout travail que l'on aurait à commencer dans notre premier catalogue analytique sommaire, *consulter le* petit index alphabétique *provisoire que nous avons établi automatiquement de ce* catalogue analytique sommaire *dans l'index total de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries, même premier cahier de la huitième série.*

au parti intellectuel

139922
4/10/16

DE LA SITUATION FAITE AU PARTI INTELLECTUEL DANS LE MONDE MODERNE

DE LA SITUATION FAITE

au parti intellectuel
dans le monde moderne

Renan n'ignorait pas tout cela. J'entends qu'il n'ignorait pas ce que c'est que l'appareil scientifique des sanctions modernes. Il avait connu sans doute ces inimitiés de séminaire, qui ne doivent point le céder à des inimitiés d'école normale, étant les unes et les autres des inimitiés d'internat. Il avait connu sans doute quelques-unes de ces inimitiés de prêtres, qui ne doivent en rien le céder à des inimitiés de savants, étant les unes et les autres des inimitiés de prêtres.

Il faut noter pourtant que généralement l'Église l'avait ménagé, le ménagea pour ainsi dire constamment, au moins dans les relations personnelles. Dans les temps modernes l'Église n'a pour ainsi dire jamais maltraité grossièrement aucun de ceux qui l'ont quittée décemment. Elle a mis souvent une sorte de courtoisie, de politesse, presque de coquetterie et de mondanité, à les ménager, à parler d'eux honorablement, quelquefois à les traiter presque favorablement. Ils sont encore ses enfants, bien qu'ils se soient faits prodigues. Ils sont

ses anciens enfants. Elle a pour eux les sentiments d'une sorte d'ancienne et honoraire maternité. Une maternité un peu sèche, les maternités lactées ayant toujours comme une arrière-pensée païenne. Ainsi elle est liée à eux, elle demeure attachée à eux par une sorte d'entente secrète, une qualité particulière, unique, rare, d'ancienne intelligence conservée, aromateuse, essentielle, un peu capiteuse, une connivence, d'encens, de sacristie, de tabernacle, d'armoire et ensemble d'autel, de linge blanc frais pur et de pauvre vieille dentelle jaunie, de vieille armoire de grande famille, un commun souvenir qui va de la commodité mobilière et usagère du sacristain jusqu'à la divine autorité du prêtre, une collusion, une entente particulière par-dessus la tête du public, du vulgaire, des tiers, particulièrement par-dessus la tête de ceux qui sont les plus vulgaires de tous ces tiers, et qui certainement n'y comprennent plus rien du tout, par-dessus la tête de ceux qui se sont faits hautement les partisans, les protecteurs, les intronisateurs improvisés du déporté dans sa nouvelle religion.

A quel point l'Église a ménagé Renan, j'entends naturellement la vraie Église, la seule qui soit qualifiée, la hiérarchie ecclésiastique, pontificale, épiscopale, sacerdotale, enfin la seule qui soit autorisée, et non point naturellement toutes ces bandes démagogiques de journalistes cléricaux, qui sont encore pire, s'il était possible, que les bandes symétriquement démagogiques des journalistes anticléricaux et aujourd'hui anticatholiques, — à quel point la seule vraie Église a ménagé Renan, la sortie de Renan, l'évacuation de Renan, la transition et l'aménagement de Renan, les premiers pas

et les premiers établissements de Renan dans la vie laïque, toute son installation dans la vie de tout le monde, — ensemble pour qu'il n'y eût aucun scandale, ou au moins pour qu'il n'y eût que le moins de scandale, et aussi par un effet de cette sorte d'affection continuée que nous avons dite, enfin tout ensemble par une application d'une politique sage et d'une affection sentimentale sagement politique, et aussi d'une politique affectueuse, il faut le dire, et même par une affection sincère continuée sincèrement, — à quel point enfin la seule vraie Église et la seule qui compte et qu'il faille juger ou qu'il soit important ou intéressant de juger a ménagé Renan et l'a presque protégé, nous le savons par les confidences de lui-même Renan toutes les fois qu'elles sont un peu sincères, — et pour qui sait le lire il n'y a aucun doute sur ce point, les preuves en sont abondantes au point qu'il y en aurait presque trop, — nous le savons par tous les textes et par la bonne tradition, — nous le savons par tous les témoignages des tiers toutes les fois que ces tiers n'ont pas été aveuglés par la passion politique ou, aveuglement plus grave encore, par cette sorte si particulière d'hébétude mentale, ou d'habitude, intellectuelle, qui fait que l'on croit que tout est ami chez les amis apparents, et que tout est ennemi au contraire chez les ennemis apparents et officiels et classés, et que l'on ne voit pas ni les fissures qui naissent au cœur des apparentes amitiés, ni les correspondances profondes qui lient par en-dessous des inimitiés apparentes.

En quoi faisant l'Église n'avait d'ailleurs aucun mérite particulier à l'égard de Renan, car elle ne faisait

que suivre à son égard, et à cet égard, sa politique générale, au moins sa politique générale comme elle nous apparaît dans les temps modernes, peut-être sa plus ancienne et traditionnelle politique générale. Nous voyons par tous les scandales que les journalistes et les journaux et l'État essaient de lui susciter aujourd'hui, aujourd'hui que le gouvernement de l'État, sinon ce ministère même fonctionnant comme tel, a entrepris de la persécuter, et que les journalistes et les journaux et ensemble le gouvernement de l'État ont par des moyens démagogiques entrepris de la déshonorer, — nous voyons combien toute sa politique est au contraire une politique d'apaisement, je dis dans cet ordre particulier, une politique de sagesse et de pacification, d'étouffement plutôt et de passement d'écritures par profits et pertes, une politique d'effacement du scandale et de qu'il soit bien entendu que c'est une affaire arrangée, et que l'on n'en parlera plus, une politique de mutuel honneur et de modestie et de silence, avec le minimum de foudres et d'excommunications, mineures, de fulminations, comme les nommait Clemenceau : romaines.

De sorte que l'on pourrait bien plutôt lui reprocher de manquer de dignité, que de bonté, de bonté humaine, comme on bêle aujourd'hui, lui reprocher de manquer d'un certain sens et de la revendication de sa propre grandeur.

C'est en somme aujourd'hui, et d'un mot, c'est proprement la politique de Néarque. Tel est en effet le retentissement de ces grandes œuvres du génie français, à toutes distances, à des distances infinies, que l'on n'a rien de mieux à faire, et de plus évocateur, et

de plus juste, que de reprendre, aujourd'hui comme hier comme demain comme toujours, que de simplement reprendre un nom propre de l'un de ces personnages éternels. Et même et autant de l'un des moindres personnages, de l'un des personnages mineurs.

Les personnages mineurs convenant mieux encore, peut-être, aux situations mineures et basses. Comme sont les situations d'aujourd'hui.

« Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
« De la terre et du ciel est l'absolu monarque,

Mais tout de même il y a la politique de Néarque, et pour parler ainsi, et l'on me pardonnera ce que je vais dire, la politique de Polyeucte. En cet ordre particulier du scandale individuel et de l'individuelle apostasie, au moins moderne, l'Église, au moins moderne, aujourd'hui ne procède évidemment plus que par la politique de Néarque :

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

On ne peut évidemment dire qu'elle s'y précipite. Et encore :

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

Et encore :

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

Et encore :

Par une sainte vie il faut la mériter.

Et la politique très précisément mise en méthode :

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe :
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

La politique religieuse. La peur de la persécution :

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

Rien ne paraît singulier, quand on s'y arrête, comme ce mélange de la politique et du religieux. Mais il faut bien vivre. Et les acteurs de ces drames divins sont des hommes. La modestie; argument de psychologie, ordinaire, et de morale, et de moralité, usagère, journalière, très profond, très frappant, atteignant loin; le célèbre argument de la modestie et de l'humilité contre l'orgueil; des devoirs ordinaires, des devoirs de famille, ordinaires, et comme séculiers, des devoirs d'état contre les devoirs extraordinaires ou d'élection :

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

La théologie; argument culminant, particulièrement bien situé, à la culmination du débat :

Dieu même a craint la mort.

Pour l'effacement du scandale au moins individuel au moins moderne l'Église aujourd'hui ne procède plus que par la politique de Néarque. Nous le voyons par tous ces scandales qu'on lui fait, par tous ces scandales machinés, truqués, qu'on lui veut jeter dans les jambes, que l'on réussit quelquefois à lui jeter dans les jambes, qu'une presse démagogique et un sous-gouvernement non moins démagogique et astucieux et facétieux veut lui jeter sur le chemin de sa destination.

Agrémentés de quelques semis de véritables escrocs.

Je dis sous-gouvernement parce que tout le monde sait que toutes ces machinations grossières de scandales

ne viennent point tant du gouvernement, surtout de celui que nous avons failli avoir, que d'un sous-entourage, d'un gouvernement occulte, qui travaille en-dessous, d'un sous-personnel d'intrigue et de bassesses que tout le monde nomme.

Dans l'ordre du scandale individuel et de l'individuelle apostasie, l'Église ne répond aujourd'hui que par la politique de Néarque. Nous le voyons par la réponse qu'elle fait à tous ces scandales artificiels. Nous l'avons vu éminemment par la réponse qu'elle a faite au dernier ou à l'avant-dernier de ces scandales, en attendant le prochain, qui fut aussi le plus retentissant. Loin de procéder par anathèmes et retentissantes excommunications, qui eussent été des réponses homothétiques, égales ou équivalentes en scandale, qui étaient peut-être de son devoir, il est évident au contraire que l'on a immédiatement négocié, payé sans doute, car on a immédiatement obtenu ce résultat singulier, on est arrivé immédiatement à ce résultat singulier, commode pour tout, et pour tout le monde, et aussi, comme il fallait, pour la curiosité, de la foule, de tout le monde, pour la frivolité, pour la curiosité du scandale, mais enfin commode pour tout excepté, comme par hasard, pour la seule démagogie, anticatholique, même anticléricale, à ce résultat singulier que les *mémoires* d'un scandale formèrent un récit tout particulièrement édifiant, un *feuilleton* généralement écrit dans un langage pieux.

Ainsi tout le monde, sauf eux, y trouvait son compte. Il y avait bien journalisme, feuilleton, reportage, interview, témoignages, et confessions sensationnelles. Mais tout cela était pieux, très exactement édifiant, la faute et le repentir, le péché puis la contrition, le désolement

et le désarroi du pécheur, la détresse, les consolations du rite, enfin tout à fait une histoire pour pensionnats. Et le repentir jusqu'au sein de la faute. C'était un peu niais, peut-être un peu conventionnel, mais très traditionnel, très comme il faut, il n'y a que ce mot : très édifiant. Sans pourtant donner l'éveil.

Je dis payé, parce que tout cela est enroulé dans des combinaisons avec un journal dont il ne faut point dire qu'il est vénal, mais dont il faut écrire qu'il est la vénalité même, la perpétuelle et totale vente, en gros et au détail.

Il y a aussi ce que je me suis permis de nommer la politique de Polyeucte. J'entends par là que loin de reprocher à l'Église d'avoir maltraité ce Renan, et tant d'autres, un catholique véritablement croyant, et généralement un chrétien serait beaucoup plus fondé à reprocher à l'Église d'avoir eu pour ce même Renan, plus que pour tant d'autres, de lui avoir montré, manifesté je ne dirai pas trop de ménagements, — on n'en a jamais assez, — ni trop de respect, — on n'en a jamais assez, quand on est un gouvernement, — mais une trop grande estime, au sens, étymologique, où estime implique mesure, je veux dire une estime de trop, *pluris,* une estime à trop de valeur, une trop grande estimation. Je maintiens que toute la conduite ultérieure de l'Église à l'égard de Renan et même sa conduite immédiate, et même anticipée, antérieure, je veux dire sa conduite au moment de la séparation et même dans les lentes préparations de l'éloignement, que toute cette conduite suppose admise une hypothèse,

accordé un postulat, qui par un singulier retournement se trouve être précisément celui-ci : que l'histoire, laïque, moderne, a une importance, une vérité, absolue, une réalité, métaphysique, une primauté, une suprématie, une primatie, un primat, un principat et Renan comme prince des historiens toute une principauté de gouvernement absolu que dans nos recherches présentes et ultérieures nous verrons justement qu'ils n'ont point.

Et ce n'est peut-être pas la première, mais assurément ce ne sera pas la seule fois que nous rencontrerons, tout au courant de ces longues recherches, que l'Église moderne a dans ces débats une situation beaucoup plus moderne que chrétienne, quelquefois toute moderne, et nullement chrétienne, et que là est tout le secret de sa faiblesse présente.

Je maintiens qu'allant plus loin, au moins dans le sens du social, un véritable catholique, véritablement croyant, généralement un véritable chrétien, — car il y a aussi ce que je me permettrai aussi de nommer la politique de Pascal, — serait beaucoup plus fondé à reprocher à l'Église d'avoir eu pour ce même Renan, d'avoir montré, d'avoir manifesté pour ce même Renan, outre tous les effets de cette politique de Néarque, beaucoup trop de ce respect que dans les temps modernes au moins, et peut-être dans tous les temps, elle n'a jamais cessé d'avoir pour les puissances temporelles.

Ou plutôt et ensemble et sans même les séparer beaucoup, Renan était pour elle et une puissance intellectuelle, et une puissance temporelle; et une principauté

intellectuelle, et une principauté temporelle; tout cela se résumait, se ramassait, se recoupait dans la chaire du Collège de France et dans la situation, non moins officielle, plus officielle encore peut-être, en ce temps, de grand auteur à nombreux sept cinquante grandement lu d'un grand public par le ministère d'un grand éditeur. En ce temps le Collège de France avait une situation de principauté intellectuelle et temporelle ensemble, une puissance d'esprit et une puissance d'État ensemble, et d'institution, et de tradition, et d'antiquité, une grandeur de gouvernement mentale, morale, et sociale, dont nous ne pouvons plus avoir aucune idée. Comme en ce temps un grand auteur, un sept cinquante, — on en avait beaucoup moins abusé, — un grand public, — il y en avait un, — un grand éditeur, — il y en avait, — exerçaient une sorte de magistrature spirituelle et temporelle que nous ne pouvons même plus imaginer.

La preuve en est aujourd'hui que, somme faite, les différentes manifestations des catholiques et particulièrement des différentes autorités de l'Église contre Renan l'ont beaucoup moins diminué que n'ont en quelques années diminué sa mémoire les manifestations saugrenues organisées autour de son nom par les politiciens de l'anticatholicisme.

L'Église, elle, n'avait point, au fond, cessé de le traiter respectueusement.

Parce que l'Église et lui, au fond, continuaient à tra-

vailler dans la même partie. Et eux au contraire étaient si étrangers à tout cela.

Tu es christianus in aeternum : Renan le lui a bien rendu. Les personnes qui savent lire un texte, — elles se font de plus en plus rares depuis l'envahissement des méthodes prétendues scientifiques, — les personnes en particulier qui savent encore lire les textes si difficiles de Renan, j'entends particulièrement les textes, beaucoup moins nombreux qu'on ne le croit généralement, où il nous laisse apercevoir quelque peu de sa pensée, et même quelque entre-aperçu de son arrière-pensée, n'ont aucune hésitation sur la question de savoir à qui Renan pensait quand il écrivait un peu de sa pensée. Pensait-il à ses nouveaux amis, à ses partisans, hommes vulgaires et grossiers pour un ecclésiastique aussi ancien que lui, aussi affiné, hommes terre-à-terre surtout, et vraiment incapables de toute métaphysique, pour un homme demeuré aussi profondément religieux et métaphysicien. Non, il ne pensait point à eux. Il n'écrivait point pour eux. Au fond ils n'étaient point, ils ne devaient jamais être de sa famille mentale et sentimentale. Ils étaient étrangers, comme trop grossiers et insurnaturels, à sa vie mentale et sentimentale, à sa vie nouvelle, continuation, beaucoup plus que ne le pouvaient croire ces partisans grossiers, de son ancienne et de sa première vie, beaucoup trop grossiers pour lui, nouveaux, vulgaires et immétaphysiciens. Il n'écrivait pour eux que ses écritures superficielles et grossières, ses histoires. Et encore, dans ces écritures grossières même, dans ces histoires, combien de précautions, combien de sous-entendus, combien d'avertissements, combien de regards d'intelligence adressés aux autres,

aux catholiques, et aux anciens catholiques, généralement aux chrétiens. Comme il semble leur dire : Vous voyez ce que j'écris, parce qu'il faut bien écrire pour tout le monde, et pour le monde, mais vous qui me connaissez, à ce signe, inaperçu des autres, qui n'y entendent rien, à ce signe faites attention que profondément je suis demeuré des vôtres et que les méditations de la vie intérieure ne me sont point devenues insoupçonnées. Je vis dans le siècle et je parais écrire pour le siècle. Il faut bien que chacun mange le pain temporel. Mais vous qui me connaissez et qui savez me lire, vous ne vous y trompez point. Je ne vous y trompe point.

Nous ne nous y sommes pas trompés : les Panbéotiens *redoutables* de la *Prière que je fis sur l'Acropole,* nous les avons reconnus : ce sont très exactement les inaugurateurs du monument de Renan à Tréguier. Tout le monde l'a entendu ainsi. Et la *ligue de toutes les sottises,* ô Eurhythmie, quelle était bien la *ligue* ultérieure à laquelle pouvait penser le prophète Renan ?

Voilà pour qui justement il écrivait, j'entends qu'il écrivait profondément et intérieurement, une écriture perpétuellement sous-jacente, voilà pour qui juste il sous-écrivait perpétuellement, pour qui quelquefois il a écrit en clair : catholiques, anciens catholiques, et généralement chrétiens. Juifs aussi, premièrement Juifs, antérieurement Juifs, et subsidiairement, qui sont les témoins et les figurateurs, les serviteurs de la première loi. Serviteurs de la première et de la deuxième Alliance, de l'ancienne et de la Loi nouvelle, voilà pour qui juste-

ment il écrivait. Nullement pour les modernes, comme tels, et faisant leur fonction de modernes. Là est le secret de sa vie et le secret de son œuvre, si inquiétante, autrement, — si inquiétante ainsi déjà, — et si incompréhensible. Tout à fait incompréhensible autrement, si incompréhensible ainsi déjà. Le secret de son style même, du style qui de lui autant que de personne est de l'homme même. Je défie qui que ce soit, moderne, lisant comme un moderne et feignant de n'entendre que dans le sens moderne, d'affirmer qu'il tient à chaque instant toute la pensée de Renan, la pensée extérieure et ensemble et aussi bien la pensée antérieure. Il est évident au contraire, si moderne l'on veut lire en moderne et feindre de n'entendre que dans le sens moderne, que l'on n'entend pas tout, que l'on a des manques incessamment, et, comme par hasard, justement aux endroits où il ne faudrait pas avoir de manques, parce que ce sont les points les plus intéressants, les points capitaux, les passages essentiels. Ce qui revient à dire que l'on se rend assez rapidement compte, si l'on est sincère, que lisant ainsi, on n'y entend plus rien du tout.

J'attire sur ce point toute l'attention du lecteur sincère : dans toute l'œuvre de Renan, sans aucune exception, il court tout au-dessous de l'œuvre comme un sous-entendu perpétuel. Et ce sous-entendu perpétuel aboutit de loin en loin à la surface comme à des points d'émergence. Et il se trouve, comme par hasard, que ce sont ces points d'apparition comme involontaire qui se reconnaissent aussitôt comme des points essentiels, capi-

taux, comme étant, eux seuls, ces points de discernement où un lecteur averti attend une œuvre et un homme.

Combien tout cela n'est-il pas plus vrai encore, et plus vérifié, non plus des passages, mais des quelques œuvres où Renan fait presque profession de nous dire, de nous dévoiler, de nous *révéler* un peu de ce qu'il pense, de ce qu'il arrière-pense, dans ses *dialogues et fragments philosophiques,* dans ses *drames,* et notamment, montant de degré en degré, dans ses *certitudes, probabilités, rêves;* car on ne s'y est point laissé tromper, ici non plus, et sous les déguisements décroissants des personnages, ce sont quelques-unes de ses arrière-pensées qui se démasquent de plus en plus, à des plans de niveaux de plus en plus élevés, le supérieur devenant inférieur à son tour à mesure qu'il avance et qu'il monte et cédant aussitôt à un supérieur encore, et loin que ce soient les certitudes qui décroissent, au contraire ce sont les certitudes qui croissent de *certitudes* en *probabilités* et de *probabilités* en *rêves*. Je défie qui que ce soit, non catholique, non ancien catholique, et généralement non chrétien, et antérieurement ou subsidiairement non juif, d'entendre rien, d'intercepter quoi que ce soit, comme moderne, lisant comme moderne, enfin ne recueillant qu'au titre de moderne, à ces œuvres confessionnelles.

Et, d'ailleurs, comme on reconnaît aisément que ces œuvres véritablement confessionnelles sont en fin les œuvres de la confession propre de Renan.

Le style même : il y a dans toute l'œuvre de Renan des phrases, des mots, des formes de phrases, des

expressions qui courent en-dessous et qui parfois affleurent, qui sont du langage catholique même et généralement chrétien, qui ne peuvent s'adresser qu'à des catholiques mêmes et généralement à des chrétiens, qui ne peuvent être entendues que de catholiques mêmes et généralement de chrétiens.

Particulièrement ces œuvres, qui sont littéralement confessionnelles, sont bourrées de ces expressions.

Il méprise les modernes. On sent qu'il méprise les modernes. A un certain ton, qu'il a, et qui est délibéré. Il est plein d'expressions, voulues, de formes, intentionnelles, qui leur passent par-dessus la tête, qui de toute façon leur demeurent inaccessibles. Qui leur sont et leur demeurent insaisissables, et, comme on dit, littéralement, impensables. Étant du style de la vie intérieure, et même, techniquement, et particulièrement, du style de la vie spirituelle.

A ce style, à des emplois qu'il fait de ce style, à l'idée même, ou à l'instinct qu'il a eu généralement d'en faire emploi, à la lente ascension, et au brusque surgissement de certains mots, on sent que ces modernes sont pour lui des partisans, grossiers, lui qui n'était pas grossier, au moins dans le même sens.

Nos modernes, qui n'ont jamais rien ignoré, de tout ce qu'ils avaient à savoir, et ensemble de tout le reste, pouvaient n'ignorer pas le mépris où les a toujours tenus Renan leur fondateur. Mais, fût-on moderne, il est toujours pénible, de prendre connaissance, fût-elle scientifique, d'un mépris, fût-il justifié, dont on est l'objet. Combien n'est-il pas plus désagréable, pour les

sectateurs d'une secte, fût-elle une secte laïque, de prendre connaissance du mépris autorisé, du mépris paternel et inaugural, du mépris originel, du mépris gouvernemental, du mépris originaire, initial, du mépris enfin où son inventeur l'a tenue. Nos modernes, qui ne sont naturellement point clairvoyants, ont tout fait ici, tout ce qu'ils ont pu, pour aveugler encore ici leur inclairvoyance naturelle.

Nos modernes ne pouvaient naturellement point ignorer ces œuvres de Renan, compromettantes, et dans tous ses autres ouvrages ces passages compromettants. Mais comme les modernes expliquent tout, ils n'ont point manqué d'expliquer des œuvres et des passages qui n'entraient pas précisément dans leur politique, n'étant pas uniquement des œuvres et des passages de défense républicaine. Et comme les modernes sont naturellement très malins, ils n'eurent point de peine à trouver ces explications, qui sont naturellement des explications définitives. Et comme les explications que nous donnons du monde nous ressemblent toujours, nos modernes ont donné de ces œuvres et de ces passages des explications modernes. C'est-à-dire grossières, primaires, notoirement, grossièrement insuffisantes. Ils ont dit...

Tantôt ils ont dit que c'était par habitude; et cette explication par l'habitude serait parfaitement recevable, au moins pour une partie, et pour une bonne partie, si ce mot même d'habitude ils ne l'avaient entendu en un grossier sens moderne, au sens d'une habitude scolaire, d'un pli intellectuel, d'une sorte de manie, profession-

nelle, plus que professionnelle, professorale, universitaire, à l'extrême limite, et en lui faisant, à lui Renan, beaucoup d'honneur, d'une manie d'homme de cabinet, d'homme de bibliothèque et d'écrivain, au sens d'une troisième et peut-être d'une cinquante-et-unième nature, nullement, comme ils devaient, au sens profond des naturalistes, des physiologistes et des moralistes, au sens, qui eût été vraiment moderne, étant vraiment scientifique, d'une habitude organique et mentale, d'une deuxième et peut-être d'une première nature. Et peut-être comme une fantaisie habituelle d'homme de lettres. Car il ne suffit point de dire que si l'habitude est une deuxième nature, la nature n'est peut-être qu'une première habitude : il faut peut-être aller jusqu'à dire que l'habitude elle-même est une première nature. On nous pardonnera d'employer ici une expression grossière, mais pour noter une explication grossière il est inévitable, il est juste, — car il est propre, — d'employer une expression grossière elle-même : ils pensaient naïvement, et grossièrement, que leur inventeur-fondateur était, — disons le mot, — un défroqué qui avait gardé quelques plis de son froc. Ils ont une certaine habitude, eux-mêmes, puisque nous en sommes à ce qu'ils nomment habitudes, — ils ont une certaine habitude, aujourd'hui, depuis le commencement de leur triomphe, et à cette heure, depuis le commencement de la grande misère temporelle de leur ennemie l'Église, d'avoir avec eux, parmi eux, aspirant aux premières places, aux meilleures places, aux places de gouvernement, obtenant les places de commandement, un contingent croissant de ceux qu'ils nomment communément, et grossièrement, des défroqués.

Renan, *dans cette hypothèse*, comme on dit, serait un défroqué.

Non seulement un défroqué, mais il serait le prince et l'ordonnateur, l'ordinateur des défroqués, le premier de tous, le premier en date et le premier en dignité, l'inventeur du genre et en même temps, du même genre, la plus grande illustration, le plus illustre exemple, car il serait enfin Renan le fondateur, l'initiateur, l'instaurateur, *instauratio magna,* celui qui le premier fit la plus grande opération laïque, laquelle est naturellement la plus grande aussi de toutes les opérations humaines, laquelle est naturellement, étant donné un clerc, d'en faire un laïque, celui qui le premier fit la grande renonciation, celui qui le premier fit, et cela sur soi-même, la plus grande opération, celui qui donc en fut récompensé, comme de juste, par la plus grande récompense temporelle, par le plus de gloire, par le plus de gouvernement, par le plus de postérité intellectuelle.

Ne croyons pas, n'allons pas nous imaginer qu'en intronisant Renan comme le prince, comme le Défroqué en chef, ils aient aucunement eu l'intention de le diminuer. Au contraire. Fils intellectuels de Renan, postérité innombrable, ils ont vu parmi eux croître et embellir une telle puissance, un si nombreux contingent, une telle race de défroqués authentiques, officiels, et pour ainsi dire confessionnels, dans le laïque, ils ont vu ces défroqués envahissants et montants recevoir ou prendre un tel gouvernement, un tel commandement parmi les puissances politiques et parlementaires, qui sont à leurs yeux les puissances essentielles, qu'ils croient au contraire avoir grandement augmenté Renan quand ils

ont fait à ce grand historien l'honneur de le considérer comme l'auteur et comme l'initiateur, comme le père et l'éditeur de cette engeance. L'éditeur étant, bien entendu, responsable. Et tout ceci étant une opération de révérence et de vénération.

En faisant ainsi de Renan le chef des défroqués, — on n'avait point encore inventé les schismatiques, et j'avoue qu'à présent qu'on a vu fonctionner les schismatiques, on se sent pris d'un vieux respect pour ces vieux défroqués encore naïfs, pour ces anciens défroqués de l'ancienne génération, qui eux au moins s'en allant de la maison ne prétendaient point emporter les meubles, — ils croient bien lui attribuer, lui restituer une partie, la meilleure, de son salaire temporel, celle qui vaut mieux que la gloire même, et qui d'ailleurs se confond pour sa plus grande part avec la gloire, parce qu'elle en fait partie intégrante : une part dans le gouvernement des hommes et des sociétés, une part dans le gouvernement politique parlementaire. C'est comme si, rétrospectivement, on le nommait ministre. Ambassadeur de la République auprès des Puissances réactionnaires, principalement auprès des Puissances ecclésiastiques. Une sorte d'ambassadeur extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de la grande République du Monde moderne et de la Science infaillible et définitivement rassurée auprès des Puissances occultes, définitivement vaincues, secrètement redoutées, auprès des Gouvernements réactionnaires, auprès des Commandements catholiques, auprès des Dominations de la vie religieuse, auprès des Trônes et des Puissances, auprès des Vertus, auprès des Intuitions, Domaines et toutes Royautés que de droit de toute la Vie intérieure. Il sera reçu encore

dans le monde des Principautés, mais au titre étranger, au titre de représentant du peuple et de délégué de la République aux armées. Il sera leur grand représentant, leur grande autorité, celui sous lequel ils se couvriront contre les Puissances redoutables. Il est le patron du grand Village moderne contre le toujours nouvel Ennemi. Je dirais qu'il est le grand *Totem,* si ce n'était ici un mot dont nous avons éprouvé qu'il ne faut jamais user qu'avec la plus grande circonspection. Par cette investiture ils n'entendent nullement le diminuer. Mais ils veulent le restituer, au contraire, lui conférer le plus grand honneur qu'il y ait chez eux, dans leur pays, dans le pays de la Science. Ils ont vu les défroqués subsidiaires atteindre chez eux et parmi eux à de telles fortunes qu'ils ne croient rien pouvoir imaginer de mieux, de plus flatteur, de plus populaire, pour l'ancêtre, le grand homme, que de se le représenter, de le représenter et de le fêter et de l'inaugurer comme le défroqué en chef. Tel fut exactement le sens et la valeur de l'inauguration du monument de Renan à Tréguier. Et cette inauguration n'était elle-même que le point d'aboutissement d'une longue et laïque intronisation, introduction, de tout un cheminement elle-même. Elle était entièrement, intégralement, dans cet ordre de pensées et de célébration. C'était littéralement une intronisation, bien plutôt, beaucoup plus qu'une commémoration. Ou tout au moins il s'agissait de faire atteindre à la mémoire de Renan une fortune capitale, une fortune qui fût la première dans l'ordre des fortunes atteintes par ceux que l'on tenait à considérer comme ses élèves, comme ses simples imitateurs.

On se rattrapait sur sa mémoire et sur la glorification

de sa mémoire, puisqu'il était malheureusement mort de sa personne avant le triomphe et avant la fête. C'était d'ailleurs plus sûr, car on pouvait lui faire, à sa mémoire, de ces apothéoses que, vivant, il n'eût peut-être pas laissé passer tout de même. On pouvait lui attribuer des propos et des sens que vivant il n'eût sans doute point laissé passer.

On pouvait lui dire, et lui faire dire, ce que l'on voulait. On était sûr, au moins, qu'il ne répondrait pas, ni ne protesterait.

Cette idée, particulièrement, était celle de ces imitateurs eux-mêmes, qui souvent, — et très souvent en toute conscience, en toute sincérité, — s'autorisaient de son exemple, de cet illustre, de ce premier précédent : *Je fais,* disaient-ils naïvement, *je fais la même chose que Renan.* Ainsi parlaient ces pauvres enfants. Un prêtre s'aperçoit-il que sa foi se supprime avec la suppression du budget des cultes, du même geste et d'un seul mouvement, vite *je fais la même chose que Renan.* Il est ainsi devenu le patron de ceux qui ne veulent plus avoir de patrons. *Saint Renan,* — non pas l'ancien, le catholique, mais le nouveau, — *saint Renan, priez pour nous :* c'est une affaire entendue, et entendue pour l'éternité. Tant qu'il y aura une France, et un clergé français, toutes les fois qu'un clerc sortira du clergé, pour n'importe quelle raison, il y aura toujours un imbécile qui ouvrira la bouche et dira : *Il fait la même chose que Renan.*

Et pourtant il y a aujourd'hui deux raisons pour qu'ils ne fassent pas la même chose : la première, l'ancienne,

est qu'ils ne sont point Renan; la deuxième, la nouvelle et récente, est que Renan ni les hommes de son temps et de sa formation n'eussent jamais imaginé même de se faire schismatiques. Tant il est vrai qu'à mesure que l'on vieillit, et que le monde vieillit, on découvre toujours que l'événement est plus fort que vous, devient toujours plus fort que ce que l'on imaginait, se redouble, se bat lui-même, se multiplie. Se dépasse. Les hommes du temps de Renan, et de la formation de Renan, quand ils se mettaient dehors, ne prétendaient point en même temps être dedans.

Or comme ils ont noté, ce qui n'était pas difficile à voir, qu'un très grand nombre de ces démissionnaires et presque de ces permissionnaires avaient gardé certaines habitudes, certains plis de leur ancien ministère, on pourrait presque dire de leur ancien métier, certains plis professionnels, certaines expressions, un certain style, un certain goût du commandement, certaines manies, une passion de l'autorité, un appétit du gouvernement, ou, au contraire, ou bien au contraire tout ensemble, et l'un portant l'autre, l'un masquant l'autre, une certaine mansuétude, une certaine souplesse ecclésiastique, un certain velouté, une certaine tendresse molle, une certaine pâte, une certaine confiserie épiscopale, ce sont, par un singulier retour, ou par une singulière continuation, ce sont ces anciens légers défauts de métier que tout tranquillement ils s'imaginent retrouver dans Renan; comme ils n'ont pas cessé de les trouver dans les heureux successeurs, ils ne cessent point non plus de les retrouver dans Renan le père; et ils ne manquent pas de les lui pardonner, car ils sont

bons enfants, gais, joviaux, et ils sont secrètement honorés d'avoir dans leur monde des personnes aussi bien élevées que des curés, ce qui les change, comme ils ont coutume de pardonner, car ils sont bons garçons, comme ils en ont pardonné bien d'autres à ses inégaux héritiers. Ne faut-il pas d'ailleurs et n'est-il pas très bon qu'un ambassadeur ait le ton des puissances étrangères auprès desquelles il est accrédité. Et ne faut-il pas montrer à ses ennemis qu'on est aussi bien élevé qu'eux. Que deviendrait toute la vieille politesse française démocratisée. Renan, dans cette hypothèse, n'est plus qu'un exemple, un cas particulier, premier, éminent, de ce que l'on peut nommer selon eux la persistance du caractère ecclésiastique chez les défroqués, chez les messieurs prêtres, chez les anciens ecclésiastiques. Renan, qui ne fut pas seulement l'initiateur de cette opération, mais qui dut à cette opération de devenir un grand seigneur selon le siècle, un prince de la Science, qui sans cette opération fût assurément devenu un prince de l'Église, avait quelque droit de rester un prélat. Telle est leur explication que l'on peut nommer l'explication par l'habitude. C'est une excuse autant qu'une explication.

Ils ont dit tantôt, ils ont dit aussi, — et ce sera là l'excuse et l'explication par l'intérêt, — que si Renan avait conservé dans beaucoup de ses passages et dans quelques-unes de ses œuvres ces certaines formes ecclésiastiques, c'était par prudence, par l'effet d'une prudence élémentaire, d'une sagesse filleule de celle du vieil Ulysse, cet autre navigateur, ce Grec Breton mâtiné de Normand,

que c'était en somme pour sauvegarder ses plus simples intérêts. Ils savent leurs dates. Ils savent leurs filiations. Ils n'oublient point que si Renan est leur initiateur, cela veut dire par définition qu'il avait commencé avant eux, avant tous les autres, en un temps où ça ne rapportait pas encore, où ça commençait à peine à rapporter insensiblement, avant tous les autres eux, qu'il fut le premier, en un temps difficile. Étant donnés ces grands exemples de prudence que nous avons donnés nous-mêmes, pensent-ils, en un temps où notre domination paraît de toutes parts assurée, considérant ces nobles exemples de sagesse, que nous avons fournis, ces précieux exemples de retenue, de nos précieuses personnes, dont quelques-uns se haussèrent jusqu'à la lâcheté, notamment ce grand exemple de circonspection que nous donnâmes dans cette illustre affaire où nous n'abandonnâmes la justice et la vérité que rigoureusement pendant le temps où elles coururent un véritable danger, quittes à nous précipiter à leur secours, à leur défense avec frénésie, avec une véritable sauvagerie, aussitôt que nous eûmes acquis l'assurance que quelques sots les avaient définitivement tirées d'affaire, il n'est pas étonnant que notre maître, en des temps moins gouvernementaux, ait pris quelques précautions. Il a conservé certaines formes qui plaisaient aux anciennes clientèles, en un temps où il était indispensable à sa gloire, à sa puissance, à sa réussite, à sa sécurité même, au moins à sa sécurité sociale et professorale, que ces anciennes clientèles, — cléricales et sans doute réactionnaires, mais il faut bien vivre, — le couvrissent au moins de leur indifférence et presque d'un reste de fidélité.

Ils parlaient ainsi, méconnaissant leur maître. Ils peuvent croire qu'ils *font la même chose que Renan*, mais nous avons, nous aussi, une assurance; nous avons l'assurance, nous, que Renan ne faisait pas la même chose qu'eux, ou du moins qu'il ne faisait pas seulement la même chose qu'eux.

Je ne nie pas cette explication par l'intérêt. Je crois qu'elle est vraie en elle-même. En outre elle est vraie, parce qu'on l'a dit, parce qu'on l'a donnée, parce qu'on a dit qu'elle était vraie, parce que ce sont eux qui l'ont dite et donnée; ainsi elle est vraie au sens beaucoup plus intéressant, au sens et dans la mesure où les plus misérables tares des descendants sont représentées, sont incluses, existent en fait, sont en germe dans les œuvres des ascendants, fût-ce dans les plus grandes œuvres des plus grands ascendants, proviennent d'elles, tout de même, et par conséquent au sens et dans la mesure où les pères en réalité sont responsables des fils, où tous les ancêtres sont responsables de tous les descendants, les fondateurs des héritiers, les maîtres des élèves. Les fondateurs, des empires; et les maîtres, des chétives écoles. Il est évident en effet que quand un fils parle mal, pense mal de son père, un élève de son maître, une école de son scholarque, un empire de son fondateur, ils ont raison, ils disent vrai. Quoi qu'il en soit, ou qu'il en paraisse être par ailleurs, en vérité. En réalité. Car en un sens il est inévitable, il est automatique, il est infaillible qu'ils aient raison, qu'ils disent vrai. Ils ont raison, quand même ils auraient tort. Ils disent vrai, quand même ils

mentiraient, ou quand même ils feraient erreur, quand même ils se tromperaient, et quand même ils tromperaient. C'est une question qui a été fort agitée que de savoir à quel point et dans quel sens le père est responsable du fils, le maître de l'élève, généralement le premier, l'inventeur de ses imitateurs, et tout auteur de toute sa filiation. Sans entrer dans ce débat, qui nous acheminerait à d'autres études, et de cette controverse ne retenant que les quelques parties qui se trouvent sur le passage de notre cheminement, je maintiens que lorsqu'un fils parle mal, pense mal de ses père et mère, un élève de son maître, il faut bien qu'ils aient raison, en un certain sens, quand même ils auraient tort, il faut bien qu'ils disent vrai, en un certain sens, quand même, inconsciemment ou sciemment, ils diraient faux, ils feraient ou commettraient erreur. Car s'ils disent faux, s'ils se trompent ou s'ils trompent en ce sens que leur auteur n'était point comme ils se le représentent ou comme ils nous le représentent, par conséquent en ce sens que la représentation, que l'image qu'ils ont ou qu'ils donnent de leur auteur n'est point exacte, conforme à la réalité, quand un fils parle, pense mal de son père charnel ou de son père intellectuel, en dernière analyse il a raison, il dit vrai, en ce sens beaucoup plus intéressant, beaucoup plus profond, infiniment plus réel, étant infiniment plus vivant, que ce père et que cet auteur mérite profondément que nous ayons de lui, réellement, que notamment ses fils et que ses produits eussent de lui cette image et cette représentation, puisque justement il a eu cette tare, profonde, puisque précisément il a véritablement commis ce crime, d'avoir une descendance qui en viendrait à parler mal, à penser mal de

lui. En ce sens toute accusation portée contre un père par ses fils porte, car il est coupable au moins de ce crime le plus grave, le plus essentiel de tous : précisément au point de vue de la paternité, de la descendance, de la génération, de la filiation : d'avoir produit des fils qui porteraient cette accusation contre lui, qui porteraient la parole contre lui, ou obscurément qui porteraient la pensée. *Lever la main sur son père,* disaient les vieilles gens. Lever la parole sur son père, dirons-nous, et simplement lever la pensée. Tout père sur qui son fils lève la main est coupable : d'avoir fait un fils qui levât la main sur lui. Réservant donc, laissant donc de côté cette question générale de savoir à quel point et dans quel sens l'auteur sera généralement responsable de ses produits, nous nous en tiendrons pour cette étude que nous avons commencée à cette constatation que nous avons faite que, au sens que nous avons dit, toute inscription prise par un descendant contre un ascendant est valable, par elle-même et par cela même, et qu'elle est en ce sens une inscription éternelle. Très exactement et limitativement en ce sens que l'auteur est coupable, comptable et responsable de ce qu'il soit sorti de lui un produit qui ne le respecterait point. En ce sens, toute allégation sortie de la descendance remonte infailliblement jusque dans l'ascendance, au cœur de l'ascendance, et vaut. Elle a une valeur d'interprétation, de signification, de signe, de symbole, et aussi et surtout de représentation, une valeur symbolique infiniment plus importante, plus intéressante, plus dangereuse qu'une valeur directe, et, pour qui sait, plus redoutable. Elle a une valeur déléguée, qui remonte à l'auteur de sa délégation. Rien

n'est mortel pour une ascendance comme ces témoignages de tare intérieure qui sortant pour ainsi dire de l'intérieur même de la race remontent vers le passé des profondeurs inconnues de l'avenir. D'un avenir qui pour eux était l'avenir et qui pour nous est devenu rapidement le présent. Car on vieillit, vite. Rien n'est mortel pour une mémoire comme ces lèpres qui partant du bourgeon censément le plus éloigné ressortent, ayant remonté par un cheminement intérieur à rebours, jusque sous l'écorce du tronc. Singulière, mystérieuse répercussion végétale, retentissement mystérieux, rebroussement de l'arborescence qui par la canalisation de la sève remonte obscure du plus petit bourgeon le plus éloigné, le plus inaperçu, jusqu'aux artères maîtresses du tronc, premier, des grosses racines, premières, éclatant et crevant de l'écorce, comme éclaterait et crèverait une maladie de peau de l'arbre, manifestation et témoin de la tare intérieure inexpiable. Cette sorte de reniement à distance, et par soi-même, cette sorte de reniement par soi-même à distance, par soi-même représenté par un autre, soi-même, par un autre sans doute, mais enfin par celui qui à cette date aura peut-être ou paraîtra peut-être seul avoir qualité pour vous représenter, pour parler en votre nom, pour être vous, en ce temps-là, par celui qui peut-être aura seul, en ce temps-là, la parole, et qui la portera, cette renégation est le plus épouvantable châtiment, temporel, qui puisse atteindre un auteur, véreux; c'est un châtiment automatique, mécanique, une preuve, par le fait posthume ultérieur, qu'il est véreux, en effet, qu'il avait une tare secrète intérieure, qu'il avait réussi à masquer aux regards de ses contemporains, qu'il

n'avait peut-être pas vue, qu'il ne connaissait peut-être pas lui-même, que ses proches les plus proches ne connaissaient point, qu'il réussissait peut-être à se masquer à lui-même, inconsciemment ou consciemment, innocemment ou non, mais qui, par le seul événement du temps, par le seul écoulement de la durée, par le seul développement, par la seule floraison, par le seul bourgeonnement, par la seule arborescence et par le seul éclatement de la race comme un poison non pas inoculé mais indigène et qui se révèle enfin, qui se décèle ouvre enfin la tige, se fend à l'extérieur, ouvre au dehors les secrets anciens, brusquement jaillit en une postérité, en un peuple d'accusateurs. Il y a là un phénomène singulièrement poignant, une sorte de réponse, moderne, à cette opération, qui était capitale chez les anciens, de la malédiction paternelle. C'est une sorte de malédiction filiale, qui remonte. C'est vraiment une opération réciproque, homothétique, antagoniste, de l'ancienne malédiction paternelle. Cette ancienne malédiction paternelle était une opération qui sommairement consistait en ce que le père faisait appel, contre sa propre descendance, et avec une autorité d'autant plus puissante que c'était lui le père et que c'était sa propre descendance, par une application, par un retournement de son autorité paternelle, par une application retournée, dans l'insuffisance de ses moyens paternels propres, à des puissances extérieures. Symétriquement cette nouvelle malédiction filiale, cette réprobation moderne est une opération qui consiste à ce que le fils prouve, et réprouve, contre le père, et avec une autorité d'autant plus poignante et d'autant plus monstrueuse que c'est

lui le fils et que celui-là est son propre père et que cela fait un monstrueux renversement du respect filial, en faisant appel, au contraire, à des puissances intérieures, aux puissances intérieures communes, précisément aux puissances intérieures qui lui sont communes avec son père, communes de la plus profonde communauté, puisqu'il a reçu ces puissances intérieures de son père par la voie de la génération, et ce sont elles qu'il retourne contre lui, par une trahison monstrueuse, sans effort pourtant, sans mauvaise volonté, sans intention, sans volonté peut-être même, puisqu'il suffit qu'il agisse par une simple manifestation des puissances communes intérieures. Et c'est ce qui fait cette action, cette réaction monstrueuse si redoutable, qu'on sent qu'elle n'est point voulue, qu'elle n'a pas besoin d'être voulue. Qu'elle n'a qu'à paraître pour triompher. Il y a vraiment là, de l'ancien au moderne, un retournement, tout un renversement du sens où cheminent les responsabilités. Ce n'est plus le sang des pères, le sang versé par les pères, qui retombe sur les enfants; c'est proprement le sang des enfants, non versé, qui transmis dans les veines remonte à sa source, aux artères, originelles, et qui avoue, qui dénonce sa source, qui trahit le secret de sa source. Il ne s'agit plus d'être maudit et réprouvé dans ses enfants jusqu'à la troisième et jusqu'à la vingtième génération. Mais c'est la vingtième génération au contraire qui remonte et va porter jusque dans le sein de l'auteur cette contre-malédiction, cette réprobation remontante. Il y a vraiment là une contre-indication formelle du moderne à l'ancien. Quand un fils parle mal de ses père et mère, je suis blessé dans mes sentiments

les plus profonds, j'ai l'impression d'une impudeur, peut-être la plus grave de toutes, et d'une indécence; mais moderne je l'en crois : car ils sont coupables, d'avoir eu ce fils, qui dît cela. C'est toujours une mauvaise note, pour une maison, que d'être divisée contre elle-même, et que de recevoir perpétuellement des démentis intérieurs. Mais nulle note n'est aussi mauvaise que pour un père d'avoir introduit dans le monde sa propre condamnation, elle-même intérieure. Car si une maison divisée contre elle-même périra, que sera-ce de cette division à distance qui anime contre un auteur aboli des descendances de tares et des survivances de responsabilités, qui anime contre un auteur, à l'heure même où il ne peut plus se défendre et protester, des protestations dès lors indiscutables et qui jamais plus ne seront discutées.

Il y a là un phénomène moral troublant du même ordre que le phénomène moral si connu et pour ainsi dire parallèle à ce phénomène moral si connu, sur lequel nous ne pouvons pas nous arrêter aujourd'hui, par lequel un bienfaiteur est toujours, en un sens profond, responsable d'une ingratitude consécutive. Comme il a fait le bienfait, il a fait l'ingratitude aussi, dedans le bienfait; il a fait un bienfait véreux, déjà tout rongé en dedans du ver d'ingratitude, au moment originaire même, au moment où il naissait bienfait. Et, à dire vrai, la responsabilité de l'ingratitude ultérieure n'est elle-même qu'un cas particulier de cette sorte de responsabilité générale que nous avons rencontrée sur notre chemin, car le bienfaiteur, l'auteur d'un bienfait, est aussi, est en cela même l'*auteur* de celui qui reçoit le

bienfait, au sens étymologique, au sens véritable de ce mot d'*auteur,* que je crois que j'ai reconnu dans un travail précédent.

Ils sont coupables, d'avoir eu ce fils, qui parlerait ainsi. En ce sens et dans cette mesure quand les modernes, héritiers innombrables de Renan, eux-mêmes introduisent dans le débat une certaine idée de Renan, qu'ils ont ou qu'ils font semblant d'avoir, — et qui d'ailleurs est en elle-même vraie ou fausse, — par le jeu de cette singulière équivalence que nous avons dite, par l'opération de ce singulier report de responsabilité, que nous avons approfondi un peu, nous pouvons, nous devons les en croire, et l'auteur lui-même Renan est responsable de cette idée, fût-elle grossière, qu'ils ont de lui ou que du moins ils manifestent. Les grossièretés que les modernes ont prêtées à Renan, qu'ils ont vues ou qu'ils ont mises dans Renan, quand même elles n'y seraient pas, — quand même elles n'y seraient pas textuellement, officiellement et présentement, — elles y sont tout de même, elles y sont profondément, d'autant plus réellement, cela équivaut, cela fait une équivalence, revient au même que si elles y étaient, ou, comme disent les scientifiques, mais en un sens beaucoup plus réel, *tout se passe comme si* elles y étaient, ou plutôt elles y sont réellement, plus réellement que s'il avait mis ces grossièretés en épigraphe, étant plus profondes, qu'une épigraphe, car il faut, pour qu'aujourd'hui elles sortent et se manifestent, qu'il ait fait, qu'il ait eu, qu'il ait commis cette grossièreté beaucoup plus profonde, cette grossièreté essentielle, cette grossièreté mère d'avoir donné la naissance à ce peuple de grossiers qui

lui attribueraient un jour ces grossièretés, qui seraient assez grossiers pour les lui attribuer; en ce sens et dans cette mesure la cérémonie de l'inauguration du monument de Renan à Tréguier elle-même, bien qu'elle soit en un sens tout ce que l'on peut imaginer de plus étranger, de plus hostile même et de plus contraire au caractère, au style, à la personnalité même de Renan, par ailleurs en cet autre sens elle n'est que le couronnement de toute une vie et de toute une mémoire, de toute une postérité, la mémoire prolongeant la vie et la postérité prolongeant la mémoire, elle n'est que le point d'aboutissement d'un cheminement continu dont le point d'origine était à l'intérieur de Renan lui-même et qui ne devait éclater pleinement qu'à cette date; après lui; en ce sens et à ce point Renan est responsable des grossièretés modernes ultérieures, y compris toutes celles qui culminèrent dans cette gouvernementale cérémonie; en ce sens et dans cette mesure, nous proposant d'analyser, d'interpréter, de lire ce livre de fondation de la superstition de la science moderne que fut *l'Avenir de la Science,* nous ne pourrons pas négliger, nous ne devons pas un seul instant perdre de vue les explications, les lectures, les interprétations, fussent-elles grossières, qui nous assaillent montant de toutes parts de ces innombrables postérités.

Nous ne devons pas perdre de vue l'explication par l'intérêt. D'une part c'est une explication qui est vraie en elle-même. D'autre part, et ceci est presque plus intéressant, c'est une explication qui est vraie comme représentation d'une tare ancestrale intérieure. Ainsi

entendue, en ces deux sens, au sens intrinsèque, et au sens d'une représentation de la responsabilité, cette explication par l'intérêt est nécessaire, mais elle ne suffit pas. Elle est même fort loin d'être suffisante.

Nous ne devons pas perdre de vue l'explication par l'habitude. D'une part c'est une explication qui est vraie en elle-même, même au sens grossier où nous la proposent les gens qui en sont les incitateurs. D'autre part, et ceci est décidément plus intéressant, c'est une explication qui est vraie comme représentation d'une tare ancestrale intérieure. Ainsi entendue, en ces deux sens, au sens étroit intrinsèque, et au sens étroit d'une représentation de la responsabilité, cette explication par l'habitude est nécessaire, mais elle ne suffit pas. Elle est même fort loin d'être suffisante.

Mais dans leur commune exactitude générale en ces deux sens, dans leur nécessité générale commune en ces deux sens, dans leur commune et générale insuffisance en ces deux sens, dans leur étroitesse et dans leur faiblesse même ces deux explications, l'explication par l'habitude et l'explication par l'intérêt diffèrent profondément, apportent, présentent d'elles-mêmes une différence profonde en ce sens que la deuxième, l'explication par l'intérêt demeure, comme il fallait s'y attendre, puisque c'est une explication par l'intérêt, une explication étroite et infertile, tandis que la première, l'explication par l'habitude, étant une explication d'origine organique et particulièrement psychologique, ouvre, à

qui veut remonter à sa source, tout un courant, tout un fleuve d'explication beaucoup plus intéressante et beaucoup plus profonde.

Je retiens cette explication par l'habitude. Mais je ne la retiens pas seulement, je ne l'entends pas seulement en ce double sens étroit, au sens d'une exactitude directe, et au sens d'une représentation de responsabilité par équivalence. Nous ne l'entendrons pas seulement en ce double sens étroit, mais je lui restitue toute sa force première, toute sa puissance et sa singularité originelle. Oui c'est par habitude que Renan continuait, c'est par habitude que Renan a mis ou a laissé dans ses œuvres tant d'expressions de la vie spirituelle, et que même il a fait expressément plusieurs œuvres qui sont proprement des œuvres de la vie spirituelle, c'est par habitude qu'il a continué comme il avait commencé; mais ce n'était pas seulement par une habitude professionnelle, par une habitude de métier; c'était par une habitude beaucoup plus profonde, par une habitude intellectuelle, intérieure elle-même, morale, mentale, psychologique de toute sa psychologie, par une habitude organique, elle-même ancestrale. Par une habitude sentimentale enfin, de toutes les plus profondes, et les plus essentielles. Ces mansuétudes mutuelles de l'Église et de Renan, ces échanges et ces communications de mansuétudes, et non pas seulement de politesses, par dessus nos têtes, ne peuvent recevoir une autre explication. Renan, depuis le commencement de ses ancêtres, et à plus forte raison depuis son commencement à lui, ou pour parler exactement depuis son commencement, depuis son ancien, depuis son premier commencement en ses ancêtres et depuis

son propre deuxième commencement en lui-même avait reçu, avait conçu cette habitude indélébile de parler, de penser un certain langage de la vie spirituelle; non pas seulement depuis Saint-Sulpice, depuis quelque petit séminaire breton, depuis quelque petite cure de village départemental, depuis son baptême et depuis quelque destination à l'état ecclésiastique, mais de beaucoup plus loin, depuis les parents barbares et les plus anciens ancêtres Cimmériens. Nul ne se détache entièrement de telles habitudes, ainsi entendues, ainsi reçues, ainsi conçues, aussi profondes, aussi organiques, aussi tenantes à la vie elle-même, nul, à moins de couper sa vie, cette même vie elle-même, les racines de sa pensée, de sa conscience, de toute sa vie, de toute son existence, de tout son être et de toute sa raison d'être, de sa personne et de ce qui est beaucoup plus profond que même la personne. En admettant même que cela soit possible, ce que nul ne croira. Renan ne tenait aucunement à s'en détacher entièrement ainsi. Ce serait une opération proprement monstrueuse; et Renan avait assez de goût pour aimer le naturel en ce qu'il est tout ennemi d'une opération monstrueuse. Et puis enfin il pensait à lui-même, à son avenir, à son intérêt, à son utilisation, à ses progrès, à ses intérêts, à sa réussite. Il avait pour tout cela, pour lui-même Renan, une attention inquiète, une douce et bonne et molle pitié, une piété même, une pitié piété ecclésiastique aux joues molles et flasques et redoublées, une tendresse pieuse, une affection émue. Ça aurait fait du tort à Renan, et il n'avait point un tel goût de l'injustice qu'il eût consenti à faire du tort à Renan. Qui était un si bon homme, et si intéressant. Cette opération aussi fait mal,

beaucoup de mal. Et n'ayant point l'âme insensible, il eût fait beaucoup d'autres choses, plutôt que du mal à M. Renan. Renan n'avait nulle envie de couper les racines qui alimenteraient la vie de Renan, la gloire et les talents de Renan. Ses bonnes et ses mauvaises qualités, qui étaient également nombreuses, et qu'il aimait également, le défendaient également, conspiraient à le garder contre toute tentation de procéder à une opération aussi entière. Il faut voir, il faut un peu considérer quelle était alors la situation de Renan, sa situation mentale et surtout sa situation sentimentale. Conservateur, profondément et nativement conservateur, non point conservateur de la révolution, comme ces autres, mais conservateur de la conservation, ennemi né de toute nouveauté, de tout moderne, — car il est singulier, mais il est vrai, et d'ailleurs ce ne serait pas la première fois que ce phénomène se serait présenté dans l'histoire, — que ce père de tous les modernes était l'homme du monde le plus ennemi de tout ce qui ressemblait à du moderne, conservateur par habitude elle-même et par naissance, né, demeuré conservateur, timide, pour ne pas dire peureux de tout changement, à plus forte raison de toute révolution, sociale ou simplement politique, et morale même ou mentale, Breton certes et non point déjà Bleu de Bretagne, il conservait, il aimait toute habitude; et comme il aimait beaucoup Renan, par modestie, entre toutes habitudes, avec une prédilection singulière il aimait, il conservait les siennes. Et quand même il ne les eût pas aimées et conservées naturellement et par habitude, il était trop intelligent pour ne pas savoir quelle nourriture substantielle, quelle pâture

alimentaire cette religion, qu'il allait quitter ou qu'il venait de quitter, continuerait à fournir à la consommation de son talent et ainsi à la préparation de sa gloire.

Les soldats, disait sensiblement l'ancienne *théorie,* procurent leur succès et préparent leur gloire, (de leurs chefs militaires). L'Église, dans ce système, le catholicisme, le christianisme recevait l'honneur de continuer à être chargé de procurer le succès et de préparer la gloire du chef exégétique.

D'une part il était assez intelligent, il avait assez le sens des réalités, des conservations, des origines et des alimentations pour savoir que généralement il est extrêmement dangereux pour un talent et pour une gloire de se couper de ses racines anciennes; cette opération étant radicalement impossible, par définition, pour un génie; lui particulièrement il était assez intelligent, il avait assez le sens de soi-même, de son talent, de sa valeur, de ses moyens, de sa conservation, de ses origines, de son alimentation, de sa continuation, de sa gloire à préparer, de ses limites aussi pour savoir qu'à lui plus qu'à personne il était extrêmement dangereux de couper ses racines alimentaires. Car nul homme autant que lui n'était nourri de ses plus anciennes racines. Et il ne l'ignorait pas. Car il était intelligent. D'autre part il connaissait parfaitement tout l'avantage, toute l'immense supériorité que le maintien d'une certaine vie spirituelle dans son arrière-opération mentale, dans son arrière-pensée, traduit, exprimé par le maintien d'un certain langage de la vie spirituelle dans son arrière-style, dans son arrière-écriture, dans son arrière-langage, lui donnerait sur ses

nouveaux amis, sur ses nouveaux partisans, sur ses nouveaux élèves.

Et il n'est point certain, le malicieux vieillard qu'il avait toujours été, que de toutes les supériorités qu'il prétendait obtenir ce ne fût point celle-là, cette supériorité sur ses disciples et sur ses amis, et aussi sur ses survivants successeurs, qui secrètement ne lui fût pas le plus agréable. Qu'on repense à un certain ton, prétendûment détaché, dont il parle de sa propre mort, et de la continuation des autres. *Je me disais que le vieux manuscrit serait publié après ma mort,... et que de là peut-être viendrait pour moi un de ces rappels à l'attention du monde dont les pauvres morts ont besoin dans la concurrence inégale que leur font, à cet égard, les vivants.*

Il y a deux sortes d'amis : ceux qui veulent l'emporter sur leurs amis, se faire supérieurs à leurs amis, commander à leurs amis, primer, dominer, exercer sur leurs amis une autorité de commandement, commander en gloire et commander en domination : ce sont les amis selon le siècle, et, à dire le vrai, ils ne méritent même point, en aucun sens ni d'aucune façon, le nom d'amis ; car ils sont ennemis au contraire, infiniment plus ennemis que les véritables et les simples ennemis; les autres ne pensent pas même à se comparer à leurs amis, parce qu'ils savent que l'émulation même est mauvaise et que ce que l'on nomme de ce nom d'émulation

n'est jamais que le déguisement de l'envie originelle et de la vieille jalousie ; ceux-ci ne pensent pas à se faire supérieurs, à exercer une autorité de commandement, une gloire de domination : ils n'y pensent même pas ; car ils pensent à se réjouir du bonheur de leurs amis ; ou plutôt ils n'y pensent même pas et c'est tout naturellement et spontanément, inconsciemment et bonnement, sans y penser, tout communément qu'ils sont heureux dans le bonheur de leurs amis ; tout innocemment ; ceux-ci sont les amis intérieurs, les amis selon la règle de l'amitié, les véritables amis, les simples et les seuls qui soient dignes de recevoir ce nom d'amis.

Or il est malheureusement certain que Renan appartenait à la première sorte ; comme il était devenu un clerc selon le laïque, il avait toujours été un ami selon le siècle ; et voilà ce qu'il ne faut jamais oublier quand on aborde, comme un livre plein d'enseignements et de renseignements, *l'Avenir de la Science*.

Il y a deux sortes d'hommes, ceux qui veulent avoir des partisans et ceux qui ne veulent pas avoir des partisans, ou du moins qui ne se proposent pas uniquement d'avoir des partisans ; les premiers veulent exercer une autorité de commandement, une gloire de domination sur des hommes qui ainsi deviennent des partisans et par eux sur le reste du monde ; ceux-ci sont les chefs de parti ; et il y a des partis intellectuels comme il y a des partis politiques ; et les partis intellectuels, — politiques eux-mêmes, — sont beaucoup plus dangereux que les partis politiques, — propres, — parce qu'ils atteignent

l'homme beaucoup plus profondément; les autres ne redoutent rien tant que de devenir hommes de parti, si ce n'est ce qu'ils redoutent beaucoup plus encore, ce qu'ils redoutent le plus : de devenir chefs de parti.

Or il est malheureusement certain que Renan appartenait à la première sorte; la cérémonie de l'inauguration du monument de Renan à Tréguier, accomplie essentiellement comme une fête de parti, comme une cérémonie gouvernementale, n'a fait, en ce sens, que traduire, comme un couronnement de fait, comme un aboutissement suprême extérieur, en un langage particulièrement grossier, une tendance, un esprit originel intérieur invincible. Renan était profondément un homme de parti et ne demandait qu'à devenir un chef de parti, de parti intellectuel et peut-être bien, Dieu aidant, de parti politique, — on n'a pas oublié sa candidature libérale *indépendante* sous l'Empire, en mai-juin 1869, dans une certaine circonscription de Seine-et-Marne, je crois que c'est dans la circonscription où il y avait Lagny, — et l'on ne sait jamais jusqu'où les hommes de ce temps et de cette génération, les *intellectuels* d'avant le mot, les fondateurs et les pères intellectuels, après et pendant les exemples retentissants de Lamartine et de Hugo, de tant d'autres, étaient ambitieux, convoiteux non pas tant peut-être de la puissance et de la domination que de la gloire politique, — ou plutôt il était d'autant plus volontiers un homme de parti que c'est le bon moyen pour devenir ce qu'il ne demandait qu'à être : un chef de parti : voilà ce qu'il ne faut jamais oublier quand on aborde *l'Avenir de la Science :* que ce livre est un livre de parti, un livre d'homme de parti, et, sourdement, un livre d'homme de

parti qui ne demandait lui-même qu'à se faire des partisans, qu'à devenir chef de parti. Qui ne demandait pas seulement à devenir lui-même partisan, mais qui ne demandait qu'à se recruter des partisans, fonder un parti, se faire le fondateur et le chef, statutaire, d'un parti. Enrôler des jeunes gens, la plus vieille et la plus chère ambition, la plus secrète convoitise ecclésiastique.

Il y a beaucoup plus de ressemblance, beaucoup plus de voisinage qu'on ne le croit, ou, pour tout dire, il y a une toute proche, une étroite parenté entre l'ambition intellectuelle et l'ambition politique, entre les partis intellectuels et les partis politiques, entre la passion du commandement intellectuel et la passion du commandement politique ; ou plutôt il n'y a pas seulement des affinités, une affinité générale entre l'autorité du commandement intellectuel et l'autorité de commandement politique, il n'y a pas seulement entre elles deux ce goût singulier, cette convoitise commune, cet appétit commun de toute autorité de commandement, si répandu dans nos démocraties, mais nous voyons par tout ce qui aujourd'hui se passe autour de nous que la convoitise de la domination intellectuelle est la même que la convoitise de la domination politique, et du gouvernement. Non pas seulement qu'elle en est un cas particulier, mais qu'elle est la même, plus approfondie encore, infiniment plus inquiétante et plus dangereuse, étant inquisitoriale et pour ainsi dire plus intérieure, étant plus essentielle et pénétrant aux racines mêmes des libertés intérieures, pour les atteindre. Qui en douterait, il n'aurait qu'à regarder un peu ce qui se passe autour de nous. Car c'est pour cela, c'est par un effet de cette parenté, de cette unité, de cette continuité, de cette

identité, entre l'autorité de commandement intellectuel et l'autorité de commandement politique parlementaire et gouvernemental, que tant de jeunes gens autour de nous, et tant d'hommes faits, passent aussi aisément, et d'une marche continue, de leurs tentatives de domination intellectuelle, à des réalisations de dominations politiques. Tout le parti jaurésiste notamment est ainsi fait de vieux jeunes gens intellectuels, particulièrement de vieux normaliens célibataires vieux jeunes gens intellectuels bien conservés qui vendraient leur âme premièrement pour ne pas faire leur classe, dans un département, deuxièmement pour exercer, pour chiper une parcelle de pouvoir politique sur les serviles Français. Il faut croire qu'il y a dans l'exercice de la domination politique une jouissance, une sorte de délice inconnue, inaccessible aux véritables hommes d'études, aux hommes de travail et d'œuvre. La preuve en serait encore dans la facilité, dans la continuité avec laquelle nous voyons que partout autour de nous les partis intellectuels, eux-mêmes, considérés globalement et comme partis, les partis intellectuels tout faits, les partis intellectuels en bloc deviennent des partis politiques, se transforment en partis politiques, ou plutôt, car c'est là leur véritable, leur intérieure et leur finale forme, se forment, s'informent en partis politiques. Et particulièrement enfin, et individuellement, c'est pour cette raison que nous avons vu depuis quelques années et que nous voyons tous les jours autour de nous davantage tant d'intellectuels, — tant d'universitaires, notamment, — aussi aisément, aussi continûment devenir des politiciens, notamment se porter candidats aux élections parlementaires, et quelquefois y réussir, — je ne

parle pas des élections municipales, — ce qui ne leur arriverait jamais, et dont ils ne courraient aucun risque, s'ils étaient proprement, purement des intellectuels. On croyait, ils croyaient peut-être eux-mêmes qu'ils étaient des intellectuels, de purs intellectuels; ils parlaient de la politique avec un certain dédain, sur un certain ton; ils étaient des messieurs intellectuels, des professionnels de l'intellectualité : au premier usage, au premier voyage on les découvrait, on les reconnaissait et eux-mêmes ils se découvraient, ils se reconnaissaient, ils se saluaient politiciens dans l'âme, politiciens de vieille date et de vieille souche, familiers et vieilles troupes de la politique, politiciens chez eux et à la coule, politiciens d'avant toujours et non pas même seulement par vocation, mais politiciens nés, — égarés, passants, véritablement étrangers aux pays proprement intellectuels. Sans avoir jamais rien appris de la politique, d'instinct ils la savaient toute, la politique. Car ce n'est point par une conversion, ni par un saut, mais c'était par un passage immédiatement continu, ou plutôt c'était par un retour sur soi-même, par une rentrée en soi-même et dans leur véritable nature, par une retrouvaille de soi qu'ils se rendaient de leurs prétendus pays de travail intellectuel à leurs véritables patries de la politique et de ses agitations.

De cette connexité de la domination intellectuelle et de la domination politique, parlementaire gouvernementale, venue de leur profonde unité, manifestation extérieure, déjà grossière, et un peu superficielle, de leur identité même, de leur communauté de source pro-

fonde comme étant une communauté de vice, nous venons justement d'avoir une illustration la plus éclatante. Il avait été mille fois entendu, promis, juré, mis sur les programmes, ce qui n'est rien, mis sur les affiches, dans les journaux, dans les brochures, dans les revues, dans les livres, dans les déclarations et dans les pactes, les plus solennels, qu'aussitôt que le parti intellectuel serait parvenu au gouvernement de la République, à la domination de l'État, son premier soin serait d'assurer la neutralité, philosophique, religieuse, métaphysique, du gouvernement et de la domination de l'État de cette République. Il ne devait plus y avoir ni philosophie d'État, ni religion d'État, ni métaphysique d'État. De même qu'après le triomphe du dreyfusisme il ne devait plus y avoir de raison d'État.

Il faut à ce titre considérer comme un des plus grands événements du temps présent non point le discours de M. Viviani, le nouveau ministre du travail, récemment affiché sur nos murs, mais tout un passage de ce discours.

Un peu déshabitué de la tribune après, je crois, huit années d'absence, demeuré juvénile, très allant, et ami de la période oratoire et de la littérature éloquente parlementaire, au besoin fleurie, le nouveau ministre du nouveau ministère a fait ce que n'eussent point fait beaucoup de ses nouveaux collègues, beaucoup de ses amis, politiques ou amicaux, ce que n'eût point fait un homme infiniment plus avisé comme son collègue de l'Instruction publique et des cultes, un homme infiniment plus délié comme son collègue de l'Intérieur et président du conseil.

Ce que ni Briand ni Clemenceau n'eussent fait jamais,

c'est précisément cela que M. Viviani a commencé par faire, s'est empressé de faire pour son commencement de ministère, pour son installation, et aussi pour sa rentrée à la tribune : démasquer ses batteries, parlant au nom du parti intellectuel, révéler, dénoncer, victorieusement annoncer l'arrière-pensée du parti intellectuel.

Un très grand nombre d'intellectuels avaient déjà mangé le morceau. Mais aucun d'eux n'avait jamais encore parlé au nom du gouvernement, officiellement et comme étant un membre du gouvernement.

Les catholiques avaient souvent dit que telle était l'arrière-pensée du parti intellectuel, et même une pensée qui n'était plus arrière du tout. Mais ils avaient tant menti, comme parti politique autoritaire, quand ils étaient eux-mêmes le parti de gouvernement, que l'on ne pouvait croire qu'ils dissent vrai depuis qu'ils étaient devenus non point tant une minorité, au moins électorale, persécutée, qu'une minorité, au moins électorale, destinée, dans l'intention du parti intellectuel, à subir la persécution.

Pour la première fois depuis que Renan a jeté, a posé les tout premiers tracés des statuts de la domination du parti intellectuel un ministre de la République, un secrétaire d'État, parlant officiellement et formellement en son nom et au nom du Gouvernement à la tribune de la Chambre, aux applaudissements d'une immense majorité, dans le silence mal averti de toute la minorité, applaudissements ratifiés et silence souligné par un affichage voté lui-même à une énorme majorité, pour la première fois un membre du Gouvernement est monté à la tribune et a déclaré, officiellement et en titre, a

proclamé, solennellement, non seulement que le parti intellectuel se proposait d'asseoir sur le monde une domination philosophique, religieuse, métaphysique, mais même qu'il y avait réussi pleinement.

Cette déclaration, officielle, cette solennelle proclamation est d'autant plus intéressante, si elle n'était pas d'autant plus imprévue, que M. Viviani n'étant point proprement, originairement, un intellectuel, on peut considérer cette annonciation comme la manifestation, comme le manifeste d'un ralliement, d'autant plus significative. M. Viviani a vraiment porté la parole pour le parti intellectuel, s'est vraiment fait le porte-parole du parti intellectuel.

Cela n'a pas suffi, a dit le nouveau ministre. *et alors nous nous sommes attachés à une œuvre d'anticléricalisme, nous avons arraché de l'âme du peuple la croyance à une autre vie, à des visions célestes décevantes et irréelles.*

« C'est ici, dit à son tour *le Matin,* que le talent de M. Viviani a trouvé sa preuve, si tant est qu'il eût besoin de preuve. Car pas une protestation ne s'est élevée à droite quand le ministre du travail a dit cette chose formidable, formidable si l'on songe que c'est un ministre qui l'a dite, même après la loi de séparation. »

Je vous crois, ô *Matin,* que ce fut formidable. Vous avez eu la langue trop longue, vous aussi, comme un ministre du travail, ô courriériste parlementaire, simple journaliste officieux. Oui je vous crois, ô journal et journaliste, que ce fut formidable, même et surtout après la loi de séparation. Car cette annonce fait tout le contraire

d'une séparation. Nous ne saurions trop nous applaudir ici que le grand journal du matin ait été plus perspicace que nos députés parlementaires. Qui ne semblent point s'être alors aperçus, alors ni depuis, que ce fût formidable. Pas même ceux de la droite, qui n'ont protesté que par habitude fatiguée, sans conviction. Ils sont tellement gauches et mal habitués de n'avoir plus le gouvernement qu'ils ne savent plus rien reprocher au gouvernement.

Une déclaration ministérielle aussi officiellement, aussi souverainement faite à la tribune, dans une séance aussi pleine, aussi attentivement attendue et suivie, une proclamation faite par un ministre dans ces circonstances et dans ces conditions, dans tout le plein exercice de son ministère, a par tout cela même une première solennité, une première valeur de solennité.

Une déclaration ministérielle faite pour la création d'un ministère, dans toute la pleine et solennelle inauguration d'un ministère, d'un département ministériel nouveau, a comme une deuxième solennité, une deuxième valeur de solennité. Parce qu'elle marque un commencement.

Une déclaration ministérielle aussi solennellement affichée, — si prodigue d'affichages que la Chambre se soit montrée en ces derniers temps, et qu'ordinairement elle se montre au commencement d'une session, — par le fait d'un vote aussi marqué, par l'effet parlementaire des suffrages d'une aussi importante majorité, a comme une deuxième double solennité, une deuxième double valeur de solennité. Elle n'engage plus seulement l'autorité ministérielle, gouvernementale et la responsabilité. Elle engage tout ensemble, tout également, l'auto-

rité parlementaire et législative et la responsabilité. La Chambre s'y engage, formellement, et non plus seulement le ministère.

« **M. René Viviani**, ministre du travail. — *Nous avons dit à l'homme qui s'arrête au déclin du jour, écrasé sous le labeur quotidien et pleurant sur sa misère, nous lui avons dit qu'il n'y avait, derrière les nuages que poursuit son regard douloureux, que des chimères célestes, et d'un geste magnifique nous avons éteint, dans le ciel, des lumières qu'on ne rallumera plus.* (Applaudissements prolongés à gauche)

« *Maintenant, l'œuvre commence aujourd'hui; car que répondrez-vous à l'homme,* à qui nous avons arraché sa foi, à qui nous avons fait le ciel vide, *qui reste humilié tous les jours par le contraste qui fait de lui à la fois un misérable et un souverain?* »

Je ne le lui fais pas dire. Et enfin plus loin :

A ceux qui disent qu'un pays sans idéal religieux *est en voie de décadence, répondez qu'un pays n'est pas en décroissance s'il augmente la valeur morale et sociale de l'individu.*

Je prends ce texte dans *le Matin* du vendredi 9, novembre, et je crois que je puis l'y prendre sans danger, s'il est vrai que *le Matin* est devenu l'organe officieux de ce nouveau gouvernement à un point que l'on n'avait jamais atteint peut-être. Il n'est donc point suspect d'avoir voulu jouer un mauvais tour au nouveau ministre. Il ne tend au contraire, tout son effort ne tend,

dans ce numéro et dans les numéros environnants, tout son effort, toute sa combinaison, toute sa présentation, ne tendent qu'à le faire mousser, comme ils disent. Ils appuient dans son propre sens. Tout permet donc de croire que nous avons ici, dans *le Matin,* le texte originaire, le texte premier et le plus exact.

Même texte dans *le Petit Temps* daté du même jour au soir, ce qui beaucoup plus simplement me fait croire que ce texte est tout bonnement le texte analytique distribué aux journaux, par les services officiels je crois, même texte, — sous cette réserve cependant, et ce détail m'intéresse, qu'après la phrase des becs de gaz qu'on ne rallumera plus, après les *applaudissements prolongés à gauche,* le texte du *Petit Temps* porte : *Vives réclamations à droite.* J'ose conjecturer que ce n'est point *le Petit Temps* qui a inventé ces *Vives réclamations à droite,* qu'elles étaient en effet dans le texte, que la droite s'est tout de même aperçue qu'on venait de lui dire quelques mots, et que c'est *le Matin* qui les a supprimées, sans doute parce qu'elles tenaient de la place, peut-être parce qu'elles offusquaient la magnificence du geste de l'éteigneur. Car enfin :

Comme enfin une innovation dans le mouvement ne peut jamais aller sans une innovation dans la forme correspondante, et réciproquement, il faut noter que c'est ici aussi la première fois depuis que le monde existe qu'un romantique nous présente comme étant magnifique un geste qui consiste à éteindre des lumières. *Et d'un geste magnifique, nous avons éteint, dans le ciel, des lumières qu'on ne rallumera plus.* Ceci est nouveau, dans le verbe, et cette nouveauté dans le verbe ne fait que souligner, représenter,

comme il arrive toujours, une correspondante nouveauté, dans le geste, une innovation du geste lui-même. Le vieux père Hugo et à sa suite un nombre incalculable de romantiques avaient bien fait profession de tirer pour la joie de nos regards et pour l'éblouissement de nos yeux un nombre incalculable de métaphores du pacifique métier d'allumeur de réverbères, devenu avec le temps et par le progrès de la civilisation le métier municipal d'ouvrier demi fonctionnaire d'allumeur de becs de gaz. Hugo menant la grande bande et sarabande des romantiques nous avait bien habitués à cette spécialité de métaphores. Et *dans la grande boutique*

Romantique

il en avait tout un rayon. Mais ils nous avaient habitués aussi à distinguer nettement entre les deux parties également honorables de cet honorable métier. Les allumeurs de becs de gaz allument quand il faut. Mais ils éteignent aussi. Quand l'heure est venue. Les grands romantiques avaient soigneusement distingué, trié entre ces deux opérations, ces deux parties du métier de cette honorable corporation. Retenant pour eux les fonctions d'allumeurs de ces becs de gaz que dans leurs métaphores ils nommaient généralement étoiles, soleils, phares, et autres rimes glorieuses, à cause de fanfares, ils réservaient dédaigneusement et haineusement, d'une haine au moins romantique, la deuxième opération, l'opération contraire, d'éteigneur de ces mêmes becs, pour les rois, les prêtres, les papes, et autres princes de la nuit. C'est alors que Hugo faisait rimer *ombre* avec *sombre,* et ensuite *ombres* avec *sombres,* et quelquefois, plus heureusement, avec

décombres, car il n'était pas comme nos jeunes hommes, que je ne veux point appeler des jeunes gens, pour ne point me faire assassiner, et il respectait la règle du pluriel. C'est alors qu'il faisait sortir et qu'il faisait donner les rimes des ténèbres. Les *esquadrons volans* des hussards de la mort. Hugo, lui personnellement, en avait-il assez allumé, de lumières, et ses damnés ennemis en avaient-ils assez éteint. Il suivait ainsi le bon sens d'ailleurs, comme il faisait souvent, le sens vulgaire, le sens commun; qui faisait sa force; car ces hommes, ces fonctionnaires, ces ouvriers municipaux, ces honorables syndiqués nos maîtres, qui également allument et également éteignent, nous-mêmes, nous les nommons allumeurs seulement, allumeurs de becs de gaz; par une espèce de pudeur et de révérence; et nous n'avons point la pensée de les nommer au contraire éteigneurs; bien que ce fût juste et que ce soit également leur métier, l'autre partie, la partie contraire de leur métier; ni tout au long de leur titre messieurs les allumeurs puis éteigneurs de becs de gaz; comme le demanderait une saine logique, équitable; nous aurions honte, pour eux, de les nommer éteigneurs de becs de gaz; nous préférons, si je puis dire, laisser cela dans l'ombre. Pour la première fois dans l'histoire du verbe, dans l'histoire de la métaphore française, et peut-être de toute la métaphore, la vieille et toujours bonne métaphore vieille et jeune romantique a été retournée. Il s'est trouvé un homme assez hardi, un révolutionnaire pour faire cela. Et c'est le contraire, c'est le geste de l'éteigneur qui a été hautement revendiqué par le poète comme un geste qu'il a proclamé magnifique. Il y a là un événement d'une portée incalculable.

Nous lui avons dit qu'il n'y avait, derrière les nuages que poursuit son regard douloureux, que des chimères célestes, et d'un geste magnifique, nous avons éteint, dans le ciel, des lumières qu'on ne rallumera plus. Mais nous-mêmes aujourd'hui soyons historiens. A nous la confrontation des textes. Faisons jouer l'appareil critique. Reportons-nous au *Journal officiel,* numéro du même vendredi 9 novembre. Non point que le texte du *Journal officiel* soit de soi un texte plus authentique. Souvent au contraire il est moins authentique, étant le texte que l'orateur a revu plus à loisir, qu'il a corrigé sur épreuves, qu'il a établi à tête plus reposée. Ainsi le texte du *Journal officiel,* qui est celui que l'on affiche en cas d'affichage, loin de donner authentiquement, au sens de réellement, ce qui a été dit en séance, ne le donne que authentiquement au sens de officiellement et non point au sens de réellement. Nous n'avons point là ce qui a été dit réellement en séance, mais ce que le soir, lisant ses épreuves à l'imprimerie, ou dans un bureau, l'orateur veut qu'il soit publié officiellement qu'il ait dit.

Or le texte du *Journal officiel,* pour le passage que nous avons retenu, est non seulement plus complet, ce qui est naturel, mais plus explicite encore et plus marqué que ce texte que j'ai conjecturé être un simple texte analytique. Et de cette explicitation et de ce marquage on doit féliciter également et l'orateur et le ministre. On doit aussi l'en remercier. Avec lui au moins nous savons je ne dis pas seulement même où nous allons, car lui-même il ne parle qu'au passé, mais où nous sommes allés, où nous sommes arrivés :

Cela n'a pas suffi. Tous ensemble, par nos pères, par nos aînés, par nous-mêmes, nous nous sommes attachés dans le passé à une œuvre d'anticléricalisme, à une œuvre d'irréligion. Nous avons arraché les consciences humaines à la croyance. Lorsqu'un misérable, fatigué du poids du jour, ployait les genoux, nous l'avons relevé, nous lui avons dit que derrière les nuages il n'y avait que des chimères. Ensemble, et d'un geste magnifique, nous avons éteint dans le ciel des lumières qu'on ne rallumera plus! (Vifs applaudissements à gauche et à l'extrême gauche)

Les *applaudissements* sont devenus *vifs*, de *prolongés* qu'ils étaient, et ils se sont étendus à l'extrême gauche; mais les *vives réclamations à droite* sont tombées, comme dans la version du *Matin*. C'est une compensation.

Qu'est-ce que vous voulez répondre, je vous le demande, à l'enfant devenu un homme qui a profité de l'instruction primaire complétée d'ailleurs par les œuvres postscolaires de la République, pour confronter sa situation avec celle des autres hommes? Qu'est-ce que vous voulez répondre à un homme qui n'est plus un croyant, grâce à nous, que nous avons arraché à la foi, à qui nous avons dit que le ciel était vide de justice (Applaudissements à l'extrême gauche et à gauche) *quand il cherche la justice ici-bas?*

M. Lasies. — *Très bien! très bien!*

M. le ministre du travail. — — — *Répondez à ceux qui disent que la hardiesse dans les réformes*

sociales précipite un pays dans la décadence économique et financière, qu'un pays n'est jamais en décroissance quand il augmente la valeur morale et la valeur sociale de ses enfants! (Applaudissements)

Ici la variante est importante. Mais la déclaration de prise du pouvoir du parti intellectuel est alors assez acquise. Que ce soit le parti intellectuel qui soit entré dans le pouvoir, ou plutôt, ici du moins, le pouvoir qui soit entré dans les vues du parti intellectuel. On comprend que M. Lasies ait trouvé que c'était *Très bien! très bien!*

Dans le grand grand discours du lendemain, même vendredi, et qui reçut également les honneurs de l'affichage, bien qu'il dît très exactement le contraire, et même qu'il fût fait très expressément pour cela, qui reçut tout de même les honneurs du même affichage, car affichage parlementaire sur affichage parlementaire vaut, un homme d'État infiniment plus homme d'État, un homme de gouvernement infiniment plus soucieux de ses responsabilités, un homme aussi infiniment plus habile et plus avisé, sinon plus souple, un homme dont nous avions mesuré depuis dix ans dans les congrès socialistes, mais dont les partis bourgeois ne connaissent que depuis quelques années le prodigieux talent parlementaire, un homme qui est réservé peut-être aux fortunes parlementaires les plus hautes, et peut-être, dans ce genre, les plus méritées, un homme qui de rapporteur premièrement de la loi de séparation en est devenu par le fait et par sa propre prise de possession comme l'auteur, au moins général, au point qu'on dira

peut-être la loi Briand comme on dit la loi Waldeck-Rousseau, un homme qui d'ailleurs mesurait ainsi, lui aussi, sa propre responsabilité, un homme qui ménage l'avenir, qui mesure l'avenir, qui escompte l'avenir, un homme qui enfin travaille et pour aujourd'hui, et pour plus tard, et pour beaucoup plus tard, et non pas seulement pour aujourd'hui, qui ce jour-là aussi travaillait dans sa propre partie et dans le domaine de sa propre responsabilité où il est devenu compétent, qui n'avait plus à parler en l'air et dans la zone des métaphores et des lumières, mais qui avait la responsabilité d'agir dans la grise région des réalisations et des faits, le lendemain vendredi le ministre des cultes essayait de rattraper, autant qu'il pouvait, la déclaration proclamatoire de M. Viviani. Sur l'administration des différents cultes, et notamment du culte catholique, sur la neutralité formelle de l'État en forme de cultes et plus profondément sur ce qui est représenté par cette neutralité formelle, sur la neutralité matérielle de l'État en matière de religion, de métaphysique et de philosophie, le ministre du-traitement-que-l'État-fera-subir-à-la-prière, j'entends à la prière qui ne sera pas dite sur l'Acropole, a prononcé des paroles excellentes. Parlant au nom de tout le gouvernement, et non plus seulement, comme le précédent ministre, sur ce point, en son nom personnel, et aussi parlant sur des résolutions de politique prochaine, pour des décisions de gouvernement immédiat, il a sensiblement réussi à dégager le gouvernement du discours de la veille.

Il a recloué au mur la vieille déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, que le précédent orateur, dans son mouvement, procédant comme un simple

congréganiste et comme un Vendéen, avait, somme toute, foulée aux pieds. Décrochée de l'autre côté, foulée du pied gauche, mais enfin décrochée aussi, foulée aussi au pied.

Mais considéré comme une déclaration par adoption, par endossement, comme une proclamation de prise de pouvoir du parti intellectuel, ce discours de Viviani, dans ce passage que nous avons retenu, demeure entier.

Tout y est dans ce discours, dans ce passage; rien n'y manque, et pas même la destination, dans l'intention du parti intellectuel moderne, de l'enseignement primaire et des œuvres post-scolaires. De la troisième République, pour achever de parler comme eux.

Faut-il rappeler ici, une fois de plus, faut-il rappeler encore une fois dans ce pays, et nos Français ne se rappelleront-ils jamais eux-mêmes, jamais tout seuls que les négations métaphysiques sont des opérations métaphysiques au même titre que les affirmations métaphysiques, souvent plus précaires, ou, pour parler exactement, que les négations étant, généralement, et génériquement, des affirmations, retournées, étant une sorte particulière d'affirmations : les affirmations négatives, particulièrement les négations métaphysiques sont des affirmations métaphysiques, retournées, une sorte particulière d'affirmations métaphysiques : les affirmations métaphysiques négatives, souvent plus précaires, si possible, que les affirmations métaphysiques pures, que les affirmations métaphysiques proprement dites, affirmatives, affirmantes. Positives.

Ainsi faut-il rappeler pêle-mêle et en bref, pour

prendre date, encore une fois, que la croyance en Dieu est une opération, une opinion métaphysique, religieuse; que même pour compter juste il y a la croyance en Dieu, en un seul Dieu, qui est une croyance métaphysique, religieuse. Croire en un seul Dieu, qu'il y a un Dieu, mais qu'il n'y en a pas plusieurs, c'est faire une opération métaphysique, religieuse, variable elle-même et différente, différente de soi-même, c'est en réalité en faire déjà plusieurs, selon qui est ce Dieu, unique. Et il y a autant d'opérations différentes qu'il y a de ces Dieux, uniques. Réciproquement croire qu'il n'y a pas un Dieu, mais plusieurs, c'est encore faire une opération métaphysique, religieuse, différente de la première, bien qu'elle soit peut-être un peu de la même famille, variable elle-même et différente entre elle-même, c'est faire une multitude en réalité d'opérations métaphysiques, religieuses, autant que vous ferez une multitude non seulement de ces dieux pluriels à l'intérieur de chaque mythologie polythéiste mais de ces mythologies polythéistes mêmes. Contrairement croire qu'il n'y a ni un Dieu ni plusieurs, c'est faire en face, en contraire, en réplique, une opération métaphysique, religieuse, ou plutôt c'est faire en une seule, sous le vêtement d'une seule, une multitude d'opérations métaphysiques, religieuses, autant qu'il y a d'opérations positives dont on fait ainsi les négatives, autant qu'il y a d'opérations affirmatives dont vous faites ainsi les répliques.

Pour parler le langage de l'école, faut-il donc rappeler que l'athéisme est une philosophie, une métaphysique, qu'il peut être une religion, une superstition même, et qu'il peut devenir ce qu'il y a de plus misérable au monde, un système, ou plutôt, et pour parler exacte-

ment, qu'il est ou qu'il peut être plusieurs et beaucoup de tout cela, au même titre et ni plus ni moins que tant de théismes et tant de déismes, tant de monothéismes et tant de polythéismes, et de mythologies, et de panthéismes, qu'il est une mythologie, lui aussi, comme les autres, et, comme les autres, un langage, et que tant qu'à faire et puisqu'il en faut, il y en a eu de plus intelligents.

Pareillement de la croyance à la vie éternelle. Croire à une vie future, de justice réparatoire ou de béatitude, ou de toute autre indication, c'est faire une opération métaphysique, religieuse. Croire à plusieurs vies ultérieures, comme tant d'humanités y ont cru, et aussi à plusieurs vies antérieures, ce qui en est le complément naturel, et ce qui en fait comme l'équilibre attendu, croire à une indéfinité d'autres vies, antérieures et ultérieures, c'est faire une autre, c'est faire d'innombrables autres opérations métaphysiques, religieuses. Mais croire au contraire que cette mort temporelle a une valeur absolue, essentielle, totale, métaphysique, religieuse, parfaitement annulante, c'est faire encore une autre, encore une multitude d'autres opérations métaphysiques, religieuses.

Infiniment plus inintelligibles, plus inconcevables, plus impossibles encore à se représenter même. Hypothèses infirmes, comme toutes les autres, parce qu'elles sont, comme toutes les autres, de pauvres opérations humaines. Hypothèses encore infiniment plus infirmes.

Faut-il donc rappeler que la métaphysique et la philosophie et que la religion intellectuelle et que la superstition du parti intellectuel moderne est une métaphysique, une religion, une superstition de plus, comme

tant d'autres, après tant d'autres, — avant tant d'autres, — dans l'histoire de tant d'humanités.

Je ne dis pas seulement et globalement dans l'histoire de l'humanité. Croient-ils donc, après tant d'autres, comme tant d'autres, — avant tant d'autres, — qu'ils ont dit le dernier mot de l'histoire de l'humanité, qu'ils ont mis le point final à l'histoire de toute la pensée humaine.

Faut-il ici rappeler tant de métaphysiques et tant de philosophies, tant de religions et tant de superstitions, faut-il citer tant d'humanités abolies ou vivantes, faut-il prévoir tant d'humanités éventuelles, ou quelques-unes de ces humanités, faut-il redemander à un auteur admirablement averti quelques nouvelles *Histoires de quatre ans?*

Pour moi je lui en redemanderais bien deux ou trois, pour commencer, parce que c'est bien agréable à lire en épreuves, beaucoup plus que le meilleur des discours parlementaires.

On peut penser personnellement, comme je le pense, que cette métaphysique du parti intellectuel moderne est une des plus grossières que l'humanité aura jamais connue, qu'elle est infiniment plus sommaire et plus *barbare,* au sens hellénique de ce mot, que les toutes premières cosmogonies helléniques, ou plutôt qu'elle l'est, et qu'elles ne l'étaient point, qu'elle remonte comme réactionnaire très au delà des premiers Eléates et qu'elle eût semblé toute grossière et inintelligente et sommaire et arriérée à Thalès le Milésien, comme à tous ces premiers Ioniens, pour ne point me référer à ces Pythagoriciens admirables. On peut penser, comme je le pense personnellement, que les auteurs et que les

sectateurs de cette basse et grossière métaphysique du parti intellectuel moderne, inintelligente, eussent été dénoncés, méprisés comme barbares, comme n'ayant non seulement aucun sens de la beauté, mais comme n'ayant pas même, au fond, le sens de la nature, non pas seulement dans les écoles d'Athènes, comme n'ayant pas même une idée des questions qui se posent, et s'ébrouant dans des questions qui ne se posent pas, mais avant le commencement de la grandeur d'Athènes dans toutes les cités colonies des côtes ioniennes, et à l'autre bout du monde, de ce monde grec, dans toutes les cités colonies des côtes de la Grande-Grèce, des côtes siciliennes et déjà des côtes italiennes. Je ne parle pas des anciens Juifs, qui eussent commencé, comme entrée en matière, par les passer au fil de l'épée, comme impurs, et désagréables au Seigneur. Car on ne saura jamais à quel point ce vieil Israël était un peuple militaire. Mais là n'est point le débat.

Les intellectuels modernes, le parti intellectuel moderne a infiniment le droit d'avoir une métaphysique, une philosophie, une religion, une superstition tout aussi grossière et aussi bête qu'il est nécessaire pour leur faire plaisir, j'entends sinon le droit civique, du moins le droit social, politique, enfin le droit légal. Cela ne nous regarde pas, j'entends sinon comme citoyens, du moins comme contribuables, comme électeurs. Étant mis de côté préalablement, et par définition, à quel point cela nous regarde comme hommes, comme philosophes, et comme métaphysiciens nous-mêmes. Mais ce qui est en cause et ce dont il s'agit, ce qui est le débat, c'est de savoir si l'État, moderne, a le droit et si c'est son métier, son devoir, sa fonction, son

office d'adopter cette métaphysique, de se l'assimiler, de l'imposer au monde en mettant à son service tous les énormes moyens de la gouvernementale force.

Il y a eu tant d'autres humanités, tant d'autres métaphysiques, tant d'autres philosophies, tant d'autres religions, tant d'autres superstitions. Faut-il rappeler seulement que la métaphysique intellectuelle, que la philosophie intellectuelle moderne, que la religion, que la superstition du parti intellectuel moderne va directement à peu près contre tout le monde, contre tout le monde acquis et qui a fait ses preuves, différentes, contre toutes les humanités vraiment dignes de ce nom, contre toutes les humanités intéressantes et qui aient vraiment vécu, allant directement contre toute la destination du peuple d'Israël, — et par là même allant aussi beaucoup contre les Juifs, — car il est bien difficile, — quoi qu'en veuillent faire croire certaines apparences modernes, — il est bien difficile d'aller directement contre la destination du peuple d'Israël et de n'aller pas nommément contre les Juifs; allant directement contre toutes les cités et les écoles helléniques; allant directement contre tous les peuples chrétiens; allant également contre les Juifs et contre les Chrétiens; parmi les chrétiens allant également contre les négligeables schismatiques, mais allant également contre toutes les sortes de protestants et contre les catholiques; allant également contre ceux qui sont de plusieurs sortes et contre ceux qui ne sont que d'une sorte; et parmi les philosophes, race méprisable peut-être, et négligeable parce qu'ils ne sont pas des peuples, allant également contre les platoniciens, contre les cartésiens, et contre les

kantiens; sans compter la philosophie que l'on voit venir.

Dans le langage de l'école allant également contre tous les théistes et contre tous les déistes, dont les sortes sont innombrables, contre tous les monothéismes, tous les polythéismes, toutes les mythologies, tous les panthéismes.

C'est-à-dire allant à peu près contre tout le monde, contre tout ce que l'on a vu et connu d'un peu propre, depuis qu'il y a un monde, et d'un peu intelligent, allant certainement contre des morceaux d'humanité qui sont au moins de gros morceaux et dont le moins que l'on puisse dire est que nul ne peut les traiter comme négligeables. Et que tout de même on ne peut pas compter subtiliser d'un tour de main.

Le parti intellectuel moderne a cent fois le droit d'avoir ainsi une métaphysique, si basse qu'elle nous paraisse, et d'aller ainsi, aussi intrépidement, contre tant de considérables humanités. Ce qu'il s'agit seulement de savoir, ce qui est seulement en cause et en débat, c'est s'ils réussiront à fonder par l'usage et par l'abus des moyens gouvernementaux le règne souverain de cette métaphysique.

Il ne s'agit pas de savoir ce que vaut cette métaphysique et cette religion. Il ne s'agit pas de le savoir ici. Quand même elle serait excellente, — et il n'y a pas de métaphysique excellente, en ce sens, il n'y a pas, par définition, de métaphysique universellement démontrable, et ainsi politiquement et socialement valable, — quand même, ce qui est impossible, cette métaphysique serait excellente, ce qui est impossible de toute

impossibilité, de droit et de fait, à cet égard, et en ce sens, — quand même alors l'État n'aurait absolument aucun droit ni de se l'assimiler, ni de se l'incorporer, ni de nous l'imposer par les moyens qui lui sont propres.

Ni d'en faire une partie intégrante et constitutive de l'État, ni de s'en faire le ministre exécutif et le bras séculier.

Quand donc aurons-nous enfin la séparation de la Métaphysique et de l'État; mais pour de bon, cette fois; la vraie, la bonne séparation; non pas toujours la séparation de la Métaphysique électoralement, politiquement la plus faible, en politique parlementaire, au profit et pour l'établissement gouvernemental de la Métaphysique électoralement, politiquement la plus forte, en politique parlementaire, mais définitivement la séparation de la métaphysique, forte ou faible, sans acception, et sans exception, même électorale, même politique, et même parlementaire.

Quand donc nos Français ne demanderont-ils à l'État et n'accepteront-ils de l'État que le gouvernement des valeurs temporelles ? ce qui est déjà beaucoup, et peut-être trop; quand donc refuseront-ils de recevoir des mains de l'État ce qui n'est aucunement du domaine de l'État ? Quand donc l'État lui-même fera-t-il son métier, qui est déjà si vaste, et si difficile, et si lourd pour les sociétés modernes, et dont il s'acquitte si mal, et s'en tiendra-t-il rigoureusement, honnêtement, aux limites et aux conditions de son métier.

Quand donc notre État, qui a déjà tant de métiers, qui

fabrique des allumettes et qui fabrique des lois, qui fabrique du transport par chemins de fer et des règlements d'administration publique, non sans peine et souvent sans quelque embarras, qui s'aperçoivent, laissera-t-il en paix définitivement les consciences et comprendra-t-il que ce n'est pas son affaire que de nous fabriquer de la métaphysique.

Quand donc l'État, fabricant d'allumettes et de contraventions, comprendra-t-il que ce n'est point son affaire que de se faire philosophe et métaphysicien.

Il y en a déjà bien assez, qui sommes métaphysiciens.

Nous avons le désétablissement des Églises. Quand aurons-nous le désétablissement de la métaphysique.

Quel onze ou douze décembre, puisqu'on nous parle toujours de ce onze décembre, le onze ou douze décembre de quelle année du temps nous apportera le désétablissement de la métaphysique.

Quand un ministre à la tribune enfin comprendra-t-il que ce n'est pas son affaire, comme ministre, de nous faire un enseignement ni une imposition de métaphysique; et qu'il a tant d'autres choses, utiles, à nous dire et à faire.

Nous n'avons plus de catéchisme d'État. Il n'y a pas très longtemps et nous devons nous en féliciter sans aucunes réserves. Faudra-t-il, Pulligny, que ce Monde sans Dieu qu'ensemble nous éditâmes d'un bon accord,

vous traducteur parce que telles étaient sensiblement vos opinions, moi éditeur comme l'essai le plus intéressant dû dans ce genre à l'initiative privée, faudra-t-il que ce *Monde sans Dieu,* par un retournement que sans doute vous n'escomptiez pas, devienne à son tour *un nouveau catéchisme* gouvernemental, enseigné par les gendarmes, avec la bienveillante collaboration de messieurs les gardiens de la paix ?

CHARLES PÉGUY

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quatorze cents exemplaires de ce cinquième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 27 novembre 1906.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 1330

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième ou de la sixième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la septième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les dix-neuf cahiers parus de cette septième série.

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette huitième série.

Voir à l'intérieur en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; cinquième cahier de la huitième série; un cahier jaune de 72 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

SIXIÈME CAHIER DE LA HUITIÈME SÉRIE

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe

IV. — LA RÉVOLTE. — 2

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139923
41

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq

francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Pour la septième série, année ouvrière 1905-1906, et en attendant que paraisse le catalogue analytique sommaire *de nos deuxièmes cinq séries, 1904-1909, on peut consulter, — provisoirement, — la petite* table analytique très sommaire *que nous en avons établie et que nous avons publiée en fin du premier cahier de la huitième série.*

Pour amorcer tout travail que l'on aurait à commencer dans notre premier catalogue analytique sommaire, *consulter le* petit index alphabétique *provisoire que nous avons établi automatiquement de ce* catalogue analytique sommaire *dans l'index total de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries, même premier cahier de la huitième série.*

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série ;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même ;

c) le prix actuel ;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Romain Rolland, — *Aërt,* — trois actes, — *premier août 1898,* un volume en voie d'épuisement.. sept francs 2

— — *le Triomphe de la Raison,* — trois actes, — *20 octobre 1899,* un volume en voie d'épuisement..... sept francs 2

— — *les Loups,* — trois actes, — *octobre 1898*..... trois francs cinquante 3

— — *Danton,* — trois actes, — (II-6, *jeudi 7 février 1901,* un cahier épuisé, n'est plus mis en vente que dans les collections complètes de la deuxième série..... 29

Romain Rolland, — une *introduction* à une *lettre* inédite de Tolstoi, adressée à Romain Rolland (III-9, *samedi 22 février 1902*..... un franc 123

— — *Le 14 juillet*, action populaire, — trois actes, — (III-11, *mardi 18 mars 1902*.....
trois francs cinquante 138

— — Vies des hommes illustres, — *Beethoven*, avec le masque de Beethoven (IV-10, *samedi 24 janvier 1903*, un cahier épuisé, n'est plus mis en vente que dans les collections complètes de la quatrième série..... 206

— — Vies des hommes illustres, — *Beethoven*, — deuxième édition, sans le masque (IV-10_2, *mardi 22 septembre 1903*..... deux francs 212

— — *Le temps viendra*, — trois actes (IV-14, *mardi 10 mars 1903*..... trois francs 231

— — *le Théâtre du Peuple* (V-4, *mardi 24 novembre 1903*, un cahier épuisé, n'est plus mis en vente que dans les collections complètes de la cinquième série..... 277

— — — — le même sous couverture Fischbacher, quelques exemplaires..... trois francs cinquante

— — *Jean-Christophe*. — I. — L'aube (V-9, *mardi 2 février 1904*..... trois francs cinquante 319

— — *Jean-Christophe*. — I. — L'aube, — édition Ollendorff, en vente à la *librairie des cahiers*.....
trois francs cinquante

— — *Jean-Christophe*. — II. — Le matin; *la mort de Jean-Michel; Otto; Minna* (V-10, *mardi 16 février 1904*....
trois francs cinquante 324

— — *Jean-Christophe*. — II. — Le matin, — édition Ollendorff, en vente à la *librairie des cahiers*.....
trois francs cinquante

Romain Rolland, — *Jean-Christophe.* — III. — l'adolescent; *la maison Euler; Sabine; Ada* (VI-8, *mardi 10 janvier 1905*,
trois francs cinquante

— — *Jean-Christophe.* — III. — l'adolescent, — édition Ollendorff, *en vente à la librairie des cahiers* .....
trois francs cinquante

— — Vies des hommes illustres, — *la vie de Michel-Ange,* — I. — la lutte (VII-18, *mardi 26 juin 1906*.....
deux francs

— — Vies des hommes illustres, — *la vie de Michel-Ange,* — II. — l'abdication (VIII-2, *mardi 16 octobre 1906*...
trois francs

— — *Jean-Christophe.* — IV. — la révolte. — I. — *sables mouvants* (VIII-4, *mardi 13 novembre 1906*.....
trois francs

Il a été tiré de ce cahier treize exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette huitième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Note du gérant. — *De ce* petit index *il résulte que* Jean-Christophe *se compose présentement de quatre livres :*

Le premier livre, l'aube, *formait le neuvième cahier de la cinquième série; marqué deux francs, ce cahier se vend aujourd'hui trois francs cinquante;*

Le deuxième livre, le matin, *formait le dixième cahier de la cinquième série; marqué deux francs, ce cahier se vend aujourd'hui trois francs cinquante;*

Le troisième livre, l'adolescent, *formait le huitième cahier de la sixième série; marqué trois francs cinquante, ce cahier se vend aujourd'hui trois francs cinquante;*

Il ne nous reste aujourd'hui qu'un petit nombre de ces trois cahiers et les personnes qui ne les ont pas feront bien de nous les demander immédiatement; ces trois cahiers ne seront pas réimprimés; aussitôt qu'ils seront venus en voie d'épuisement, ce qui ne saurait plus tarder, nous les porterons au prix de douze francs l'un jusqu'à leur entier épuisement; à dater du jour où ils seront complètement épuisés, ils ne seront plus mis en vente que dans nos collections complètes de nos cinquième et sixième séries, jusqu'à ce que ces séries elles-mêmes viennent en voie d'épuisement puis soient complètement épuisées. Alors ils ne seront forcément plus mis en vente du tout.

sixième cahier de la huitième série

A dater du jour où ces trois cahiers seront portés aux prix d'épuisement, nous ne mettrons plus en vente pour l'usage courant que des exemplaires de l'édition Ollendorff.

Le quatrième livre, la révolte, *se compose de trois parties qui feront respectivement trois cahiers.*

Première partie de ce quatrième livre : Sables mouvants; *cette partie formait le* quatrième cahier de la huitième série, *un cahier blanc de 160 pages, marqué trois francs;*

Deuxième partie de ce quatrième livre : l'enlisement; *c'est le présent cahier,* sixième cahier de la huitième série, *un cahier blanc d'environ 144 pages, marqué trois francs ;*

Troisième partie de ce quatrième livre : la délivrance, *un cahier à paraître dans cette huitième série, qui sera marqué trois francs ;*

Pour avoir les quatre premiers livres de Jean-Christophe, *il suffit d'envoyer un mandat de dix-neuf francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra par le retour du courrier :*

les quatre cahiers indiqués ci-dessus formant les trois

premiers livres et la première partie du quatrième livre ;

le présent cahier formant la deuxième partie du quatrième livre ;

et l'on recevra le jour même de sa publication :

le dernier cahier formant la troisième et dernière partie de ce quatrième livre.

le gérant

Charles Péguy

Comme on va le voir ci-après, la pagination du présent cahier, deuxième partie du quatrième livre, fait suite à la pagination du cahier rappelé ci-dessus, première partie de ce quatrième livre. Pages 57, 64, 140, qui se trouvent par conséquent dans cette première partie, tout le monde a lu et je prie qu'on rétablisse *Hebbel,* au lieu de *Hebel.* C'est le grand Hebbel qui est notre homme, *Friedrich Hebbel,* l'auteur de *Judith* et le plus puissant dramaturge allemand du dix-neuvième siècle, avec Henri de Kleist, et non l'autre, *Johann Peter Hebel,* le poète dialectal bien connu des environs de Bâle.

Jean-Christophe

Quatrième livre

LA RÉVOLTE

139923
4/10/16

Deuxième partie

l'enlisement

Christophe en était là de ses expériences un peu désabusées sur l'Allemagne, quand vint à passer dans la ville une troupe de comédiens français. Il serait plus juste de dire : un troupeau; car, suivant l'habitude, c'était un ramassis de pauvres diables, pêchés on ne savait où, et de jeunes acteurs inconnus, trop heureux de se laisser exploiter, pourvu qu'on les fît jouer. Tous ensemble étaient attelés au chariot d'une comédienne illustre et âgée, qui faisait une tournée en Allemagne, et, de passage dans la petite capitale, y venait donner trois représentations.

A la Revue de Waldhaus, on en faisait grand bruit. Mannheim et ses amis étaient au courant de la vie littéraire et mondaine de Paris, ou ils prétendaient l'être; ils s'en répétaient les potins, cueillis dans les journaux des boulevards, et plus ou moins bien compris : ils représentaient l'esprit français en Allemagne. C'était enlever à Christophe le désir de le connaître davantage. Mannheim l'assommait avec ses éloges de Paris. Il y avait été plusieurs fois; il avait là une partie de sa famille : — il avait de la famille dans tous les pays d'Europe; et, partout, elle avait pris la nationalité et l'aspect du pays : cette tribu d'Abraham comptait un baronnet anglais, un sénateur de Belgique, un ministre français, un député au Reichstag, et un comte du pape; et tous, bien qu'unis et respectueux de

la souche commune dont ils étaient sortis, étaient sincèrement Anglais, Belges, Français, Allemands, ou papalins : car leur orgueil ne doutait point que le pays qu'ils avaient adopté ne fût le premier de tous. Mannheim était le seul, par paradoxe, qui s'amusât à préférer tous les pays dont il n'était point. Il parlait donc souvent de Paris, et avec enthousiasme; mais comme il n'en disait que des extravagances, et que, pour faire l'éloge des Parisiens, il les représentait comme des espèces de toqués, paillards et braillards, qui passaient leur temps à faire la noce et des révolutions, sans jamais se prendre au sérieux, Christophe était peu attiré par « la byzantine et décadente république d'outre-Vosges ». De bonne foi, il imaginait un peu Paris, comme le représentait une gravure naïve, qu'il avait vue en tête d'un livre récemment paru dans une collection d'art allemande : au premier plan, le Diable de Notre-Dame, accroupi au dessus des toits de la ville, avec cette légende :

« Insatiable vampire l'éternelle Luxure
Sur la grande Cité convoite sa pâture. »

En bon Allemand, il avait le mépris des Velches débauchés, et de leur littérature, dont il ne connaissait guère que quelques bouffonneries égrillardes, *l'Aiglon, Madame Sans-Gêne,* et des chansons de café-concert. Le snobisme de la petite ville, où les gens les plus notoirement incapables de s'intéresser à l'art s'empressèrent d'aller s'inscrire bruyamment au bureau de location, le jeta dans une affectation d'indifférence dédaigneuse pour la grande cabotine. Il protesta qu'il ne ferait pas un pas pour aller l'entendre. Il lui était d'autant plus facile de tenir sa promesse que les places

étaient à un prix excessif, qu'il n'avait pas les moyens de donner.

Le répertoire, que la troupe française transportait en Allemagne, comprenait deux ou trois pièces classiques; mais il était composé, en majeure partie, de ces niaiseries, qui sont par excellence l'article parisien pour l'exportation : car il n'y a rien de plus international que la médiocrité. Christophe connaissait *la Tosca,* qui devait être le premier spectacle de la comédienne en tournées; il l'avait entendue en traduction, parée de toutes les grâces légères que peut donner une troupe de petit théâtre rhénan à une œuvre française; et il se disait bien aise, avec un rire goguenard, en voyant ses amis partir pour le théâtre, de n'être pas forcé d'aller la réentendre. Il n'en suivit pas moins d'une oreille attentive, sans avoir l'air d'écouter, les récits enthousiastes de la soirée qu'ils firent, le lendemain : il enrageait de s'être enlevé jusqu'au droit de contredire, en ayant refusé de voir ce dont tout le monde parlait.

Le second spectacle annoncé devait être une traduction française d'*Hamlet.* Christophe n'avait jamais laissé une occasion de voir une pièce de Shakespeare. Shakespeare était pour lui, au même titre que Beethoven, une source inépuisable de vie. *Hamlet* lui avait été particulièrement cher dans la période de troubles et de doutes tumultueux qu'il venait de traverser. Malgré la crainte qu'il avait de se revoir dans ce miroir magique, il était fasciné par lui; et il tournait autour des affiches du théâtre, sans s'avouer qu'il brûlait d'envie d'aller prendre une place. Mais il était si entêté, qu'après ce qu'il avait dit à ses amis, il n'en voulait pas démordre;

et il fût resté chez lui, ce soir-là, comme le précédent, si, au moment où il rentrait mélancoliquement, le hasard ne l'avait mis en présence de Mannheim.

Mannheim l'attrapa par le bras, et lui raconta d'un air furieux, mais sans cesser de gouailler, qu'une vieille bête de parente, une sœur de son père, venait de tomber inopinément chez eux avec toute sa smala, et qu'ils étaient forcés de rester à la maison, pour les recevoir. Il avait essayé de s'esquiver; mais son père n'entendait pas raillerie sur les questions d'étiquette familiale et d'égards que l'on doit aux ancêtres; et comme il devait ménager son père, en ce moment, à cause d'une carotte qu'il se proposait de lui tirer, il avait fallu céder, et renoncer à la représentation.

— Vous aviez vos billets? demanda Christophe.

— Parbleu! une loge excellente; et, pour comble, il faut que je l'aille porter — (et j'y vais, de ce pas) — à ce crétin de Grünebaum, l'associé de papa, pour qu'il s'y pavane avec la femme Grünebaum et leur dinde de fille. C'est gai!... Je cherche au moins quelque chose à leur dire de très désagréable. Mais cela leur est bien égal, pourvu que je leur apporte des billets, — quoiqu'ils aimeraient encore mieux que ces billets fussent de banque.

Il s'arrêta brusquement, la bouche ouverte, regardant Christophe:

— Oh!... Mais voilà... Voilà ce qu'il me faut!...

Il gloussa:

— Christophe, tu vas au théâtre?

— Non.

— Si fait. Tu vas au théâtre. C'est un service que je te demande. Tu ne peux pas refuser.

Christophe ne comprenait pas :

— Mais je n'ai pas de place.

— En voilà ! fit Mannheim, triomphant, en lui fourrant de force le billet dans la main.

— Tu es fou, dit Christophe. Et la commission de ton père ?

Mannheim se tordait :

— Il sera dans une colère ! fit-il.

Il s'essuya les yeux, et conclut :

— Je le taperai demain matin, au saut du lit, avant qu'il sache encore rien.

— Je ne peux pas accepter, — dit Christophe, — sachant que cela lui serait désagréable.

— Tu n'as rien à savoir, tu ne sais rien, cela ne te regarde pas.

Christophe avait déplié le billet :

— Et que veux-tu que je fasse d'une loge de quatre places ?

— Tout ce que tu voudras. Tu dormiras au fond, tu danseras, si tu veux. Amènes-y des femmes. Tu en as bien quelques-unes ? Au besoin, on peut t'en prêter.

Christophe tendit le billet à Mannheim :

— Non, décidément. Reprends-le.

— Jamais de la vie, fit Mannheim, en reculant de quelques pas. Je ne peux pas te forcer à y aller, si cela t'ennuie ; mais je ne le reprendrai pas. Tu es libre de le jeter au feu, ou même, homme vertueux, de le porter aux Grünebaum. Cela ne me regarde plus. Bonsoir !

Il se sauva, plantant là Christophe, au milieu de la rue, son billet à la main.

Christophe était assez embarrassé. Il se disait bien qu'il serait convenable de porter les places aux Grüne-

baum; mais cette idée ne l'enthousiasmait point. Il rentra, indécis; et, quand il s'avisa de regarder l'heure, il vit qu'il n'avait plus que le temps de s'habiller pour aller au théâtre. Il eût été tout de même trop sot de laisser perdre le billet. Il proposa à sa mère de l'emmener. Mais Louisa déclara qu'elle aimait bien mieux aller se coucher. Il partit. Au fond, il avait un plaisir d'enfant, à l'idée de sa soirée. Une seule chose l'ennuyait : c'était d'avoir ce plaisir, seul. Il n'avait aucun remords, à l'égard du père Mannheim, ou des Grünebaum, dont il prenait la loge; mais il en avait vis-à-vis de ceux qui auraient pu la partager avec lui. Il pensait combien cela aurait fait de joie à des jeunes gens, comme lui; et il lui était pénible de ne pas la leur faire. Il cherchait dans sa tête, et ne voyait pas à qui il pourrait offrir son billet. D'ailleurs, il était tard, il fallait se hâter.

Comme il entrait au théâtre, il passa près du guichet fermé, où un écriteau marquait qu'il ne restait plus une seule place au bureau. Parmi les gens qui s'en retournaient, dépités, il remarqua une jeune fille, qui ne pouvait se décider à sortir, et regardait ceux qui entraient, d'un air d'envie. Elle était mise très simplement, en noir, pas très grande, la figure amincie, l'air délicat; et, sur le moment, il ne remarqua pas si elle était laide ou jolie. Il avait passé devant elle; il s'arrêta un moment, se retourna, et, sans prendre le temps de réfléchir :

— Vous n'avez pas trouvé de place, mademoiselle? demanda-t-il, à brûle-pourpoint.

Elle rougit, et dit, avec un accent étranger :

— Non, monsieur.

— J'ai une loge, dont je ne sais que faire. Voulez-vous en profiter avec moi?

Elle rougit plus fort, et remercia, en s'excusant de ne pouvoir accepter. Christophe, gêné par son refus, s'excusa de son côté, et essaya d'insister; mais il ne réussit pas à la persuader, bien qu'il fût évident qu'elle en mourait d'envie. Il était très perplexe. Il se décida brusquement.

— Écoutez, il y a un moyen de tout arranger, dit-il : prenez le billet. Moi, je n'y tiens pas, j'ai déjà vu cela. — (Il se vantait.) — Cela vous fera plus plaisir qu'à moi. Prenez, c'est de bon cœur.

La jeune fille fut si touchée de l'offre, et de la façon cordiale dont elle était faite, que les larmes lui en montèrent presque aux yeux. Elle balbutia, avec reconnaissance, que jamais elle ne voudrait l'en priver.

— Eh bien, alors, venez, dit-il, en souriant.

Il avait l'air si bon et si franc, qu'elle se sentit honteuse de lui avoir refusé; et elle dit, un peu confuse :

— Je viens... Merci.

Ils entrèrent. La loge des Mannheim était une loge de face, largement ouverte : impossible de s'y dissimuler, si on l'eût voulu. Il est inutile de dire que leur entrée ne passa pas inaperçue. Christophe fit placer la jeune fille au premier rang, et resta un peu en arrière, pour ne pas la gêner. Elle se tenait droite, raide, n'osant pas tourner la tête, horriblement intimidée ; elle eût donné beaucoup pour ne pas avoir accepté. Afin de lui laisser le temps de se remettre, et ne sachant d'ailleurs de quoi causer avec elle, Christophe affectait de regarder d'un autre côté. Où qu'il regardât, il lui était facile de constater que sa présence, avec cette compagne inconnue, au milieu de la brillante clientèle des loges, excitait la curiosité et les commentaires de la petite ville. Il lança des regards furieux à ceux qui le regardaient; il rageait qu'on s'obstinât à s'occuper de lui, quand il ne s'occupait pas des autres. Il ne pensait pas que cette curiosité indiscrète s'adressât à sa compagne, encore plus qu'à lui, et d'une façon plus blessante. Pour montrer sa parfaite indifférence à tout ce qu'ils pourraient dire ou penser, il se pencha vers sa voisine, et se mit à causer. Elle eut l'air si effarouchée de ce qu'il lui parlât, et si malheureuse d'avoir à lui répondre, elle eut tant de peine à s'arracher un : oui, ou un : non, sans oser le regarder, qu'il eut pitié de sa sauvagerie, et se ren-

fonça dans son coin. Heureusement, le spectacle commençait.

Christophe n'avait pas lu l'affiche, et il ne s'était guère soucié de savoir quel rôle jouait la grande actrice : il était de ces naïfs, qui viennent au théâtre pour voir la pièce, et non pas les acteurs. Il ne s'était pas demandé si l'illustre comédienne serait Ophélie, ou la Reine; s'il se l'était demandé, il eût opiné pour la Reine, vu l'âge des deux matrones. Mais ce qui n'aurait jamais pu lui venir à l'idée, c'est qu'elle pût jouer Hamlet. Quand il le vit, quand il entendit ce timbre de poupée mécanique, il fut un bon moment avant d'y croire; il se demanda s'il rêvait...

— Mais qui? Mais qui est-ce? se disait-il à mi-voix. Ce n'est pourtant pas...

Et quand il lui fallut constater que « c'était pourtant » Hamlet, il poussa un juron, qu'heureusement sa voisine ne comprit pas, parce qu'elle était étrangère, mais que l'on comprit parfaitement dans la loge à côté; car il lui en vint sur-le-champ l'ordre indigné de se taire. Il se retira au fond de la loge, pour pester à son aise. Il ne décolérait pas. S'il eût été juste, il eût rendu hommage à l'élégance du travesti et au tour de force de la nature et de l'art, qui permettait à cette femme sexagénaire de se montrer dans le costume d'un adolescent, et même d'y paraître belle, — au moins à des yeux complaisants. Mais il haïssait les tours de force, et tout ce qui violente et fausse la nature. Il aimait qu'une femme fût une femme, et un homme un homme. — (La chose n'est pas commune, aujourd'hui.) — Le travesti enfantin et un peu ridicule de la Léonore de Beethoven ne lui était déjà pas agréable. Mais celui

d'Hamlet passait tout ce qu'on pouvait rêver, en fait d'absurdité. Faire de ce robuste Danois, gras et blême, colérique, rusé, raisonneur, halluciné, une femme, — pas même une femme; car une femme qui joue l'homme ne sera jamais qu'un monstre, — faire d'Hamlet un eunuque, ou un louche androgyne, — il fallait toute la veulerie du temps, toute la niaiserie de la critique, pour que cette dégoûtante sottise eût pu être tolérée, un seul jour, sans sifflets! — La voix de l'actrice achevait de mettre Christophe hors de lui. Elle avait cette diction chantante et martelée, cette mélopée monotone, qui, depuis la Champmeslé et l'Hôtel de Bourgogne, semble avoir toujours été chère au peuple le moins poétique du monde. Christophe en était si exaspéré, qu'il avait envie de marcher à quatre pattes. Il avait tourné le dos à la scène, et il faisait des grimaces de colère, le nez contre le mur de la loge, comme un enfant mis au piquet. Fort heureusement, sa compagne n'osait pas regarder de son côté; car si elle l'eût vu, elle l'eût pris pour un fou.

Soudain, les grimaces de Christophe s'arrêtèrent. Il resta immobile, et se tut. Une belle voix musicale, une jeune voix féminine, grave et douce, venait de se faire entendre. Christophe dressa l'oreille. A mesure qu'elle parlait, il se retournait, intrigué, sur sa chaise, pour voir l'oiseau qui avait ce ramage. Il vit Ophélie. Certes, elle n'avait rien de l'Ophélie de Shakespeare. C'était une belle fille, grande, robuste et élancée, comme une jeune statue grecque : Électre ou Cassandra. Elle débordait de vie. Malgré tous ses efforts pour s'enfermer dans son rôle, la force de jeunesse et de joie qui était en elle rayonnait de sa chair, de ses mouvements,

de ses gestes, de ses yeux bruns, qui riaient malgré elle. Tel est le pouvoir d'un beau corps, que Christophe, impitoyable l'instant d'avant pour l'interprétation d'Hamlet, ne songea pas un moment à regretter que l'Ophélie ne ressemblât guère à l'image qu'il s'en faisait; et il sacrifia sans remords celle-ci à celle-là. Avec l'inconsciente mauvaise foi des gens passionnés, il trouva même une vérité profonde à cette ardeur juvénile qui brûlait au fond de ce cœur de vierge chaste et trouble. Mais ce qui achevait le charme, c'était la magie de la voix, pure, chaude et veloutée : chaque mot sonnait comme un bel accord; autour des syllabes dansait, très enveloppé, comme une odeur de thym ou de menthe sauvage, l'accent riant du Midi, aux rythmes rebondissants. Étrange vision d'une Ophélie du pays d'Arles! Elle apportait avec elle un peu de son soleil d'or et de son mistral fou.

Oubliant sa voisine, Christophe s'était assis à côté d'elle, sur le devant de la loge; et il ne quittait pas des yeux la belle actrice, dont il ignorait le nom. Mais le public, qui ne venait point pour entendre une inconnue, ne lui prêtait aucune attention; et il ne se décidait à applaudir, que quand l'Hamlet femelle parlait. Ce qui faisait que Christophe grondait, et les appelait : « Anes! » — d'une voix basse qui s'entendait à dix pas.

Ce ne fut que lorsque le rideau fut tombé pour l'entr'acte, qu'il se rappela l'existence de sa compagne de loge; et, la voyant toujours aussi intimidée, il songea en souriant combien il avait dû l'effarer par ses extravagances. — Il ne se trompait pas : cette âme de jeune fille, que le hasard avait rapprochée de lui pour quelques heures, était d'une réserve presque mala-

dive : il avait fallu qu'elle fût dans un état d'exaltation anormal pour qu'elle eût osé accepter l'invitation de Christophe. A peine avait-elle accepté, qu'elle eût souhaité, pour tout au monde, de pouvoir se dégager, trouver un prétexte, s'enfuir. Ç'avait été bien pis, quand elle s'était vue l'objet de la curiosité générale; et son malaise n'avait fait que croître jusqu'à la fin, à mesure qu'elle entendait derrière son dos — (elle n'osait pas se retourner) — les sourdes imprécations et les grognements de son compagnon. Elle s'attendait à tout, de sa part; et, quand il était venu s'asseoir à côté d'elle, elle avait été glacée d'effroi : quelle excentricité n'allait-il pas encore faire ? Elle eût voulu être à cent pieds sous terre. Elle se reculait instinctivement; elle avait peur de l'effleurer.

Mais toutes ses craintes tombèrent, lorsque, l'entr'acte venu, elle l'entendit lui dire avec bonhomie :

— Je suis un voisin bien désagréable, n'est-ce pas ? Je vous demande pardon.

Alors, elle le regarda, et elle lui vit son bon sourire, qui l'avait tout à l'heure décidée à venir.

Il continua :

— Je ne sais pas cacher ce que je pense... Mais aussi, c'était trop fort!... Cette femme, cette vieille femme !...

Il fit de nouveau une grimace de dégoût.

Elle sourit, et dit tout bas :

— Malgré tout, c'est beau.

Il remarqua son accent, et demanda :

— Vous êtes étrangère?

— Oui, fit-elle.

Il regarda sa modeste petite robe :

— Institutrice? dit-il.

Elle rougit, et dit :

— Oui.

— Quel pays ?

Elle dit :

— Je suis Française.

Il fit un geste d'étonnement :

— Française ? Je ne l'aurais jamais cru.

— Pourquoi ? demanda-t-elle timidement.

— Vous êtes si... sérieuse ! dit-il.

(Elle pensa que ce n'était pas tout à fait un compliment dans sa bouche.)

— Il y en a aussi comme cela en France, dit-elle, toute confuse.

Il regardait son honnête petite figure, au front bombé, au petit nez droit, au menton fin, ses joues maigres qu'encadraient ses cheveux châtains. Il ne la voyait pas : il pensait à la belle actrice. Il répéta :

— C'est curieux que vous soyez Française !... Vraiment, vous êtes du même pays qu'Ophélie ? On ne le croirait jamais.

Il ajouta, après un instant de silence :

— Comme elle est belle !

sans s'apercevoir qu'il avait l'air d'établir entre elle et sa voisine une comparaison désobligeante pour celle-ci. Elle la sentit très bien ; mais elle n'en voulut pas à Christophe : car elle pensait comme lui. Il essaya d'avoir d'elle quelques détails sur l'actrice ; mais elle ne savait rien : on voyait qu'elle était très peu au courant des choses de théâtre.

— Cela doit vous faire plaisir d'entendre parler français ? demanda-t-il.

Il croyait plaisanter : il avait touché juste.

— Ah! fit-elle avec un accent de sincérité qui le frappa, cela me fait tant de bien! J'étouffe ici.

Il la regarda mieux, cette fois : elle crispait légèrement les mains, et semblait oppressée. Mais aussitôt, elle songea à ce qu'il pouvait y avoir de blessant pour lui dans cette parole :

— Oh! pardon, dit-elle, je ne sais pas ce que je dis.

Il rit franchement :

— Ne vous excusez donc pas! Vous avez joliment raison. Il n'y a pas besoin d'être Français pour étouffer ici. Ouf!

Il leva les épaules, en aspirant l'air.

Mais elle avait honte de s'être ainsi livrée, et elle se tut désormais. D'ailleurs, elle venait de s'apercevoir que, dans les loges voisines, on épiait leur conversation; et il le remarqua aussi avec colère. Ils s'interrompirent donc; et, en attendant la fin de l'entr'acte, il sortit dans le couloir du théâtre. Les paroles de la jeune fille résonnaient à son oreille; mais il était distrait : l'image d'Ophélie occupait sa pensée. Elle acheva de s'emparer de lui, dans les actes suivants; et lorsque la belle actrice arriva à la scène de la folie et aux mélancoliques chansons d'amour et de mort, sa voix sut y trouver des accents si touchants, qu'il en fut bouleversé : il sentit qu'il allait se mettre à pleurer comme un veau. Furieux contre lui-même de ce qui lui semblait une marque de faiblesse — (car il n'admettait point qu'un vrai artiste pleurât), — et ne voulant pas se donner en spectacle, il sortit brusquement de la loge. Les couloirs, le foyer, étaient vides. Dans son agitation, il descendit les escaliers du théâtre, et sortit, sans s'en apercevoir. Il avait besoin de respirer l'air froid de la

nuit, de marcher à grands pas dans les rues sombres et à demi désertes. Il se retrouva au bord d'un canal, accoudé sur le parapet de la berge, et contemplant l'eau silencieuse, où dansaient dans l'ombre les reflets des réverbères. Son âme était pareille : elle était obscure et trépidante ; il n'y pouvait rien voir qu'une grande joie qui dansait à la surface. Les horloges tintèrent. Il lui eût été impossible de retourner au théâtre et d'entendre la fin de la pièce. Voir le triomphe de Fortinbras? Non, cela ne le tentait pas... Beau triomphe ! Qui pense à envier le vainqueur ? Qui voudrait être lui, après qu'on a été gorgé de toutes les sauvageries de la vie féroce et ridicule ? Toute l'œuvre est un réquisitoire formidable contre la vie. Mais une telle puissance de vie bout en elle, que la tristesse devient joie, et que l'amertume enivre...

Christophe revint chez lui, sans plus se soucier de la jeune fille inconnue, qu'il avait laissée dans sa loge, et dont il ne savait même pas le nom.

Le lendemain matin, il alla voir l'actrice, dans le petit hôtel de troisième ordre où l'impresario l'avait reléguée avec ses camarades, tandis que la grande comédienne était descendue au premier hôtel de la ville. On le fit entrer dans un petit salon mal tenu, où les restes du déjeûner traînaient sur un piano ouvert, avec des épingles à cheveux et des feuilles de musique déchirées et malpropres. Dans la chambre à côté, Ophélie chantait à tue-tête, comme un enfant, pour le plaisir de faire du bruit. Elle s'interrompit un instant, quand on lui annonça la visite, pour demander, d'une voix joyeuse qui ne prenait nul souci de n'être pas entendue de l'autre côté du mur :

— Qu'est-ce qu'il veut, ce monsieur? Comment est-ce qu'il se nomme?... Christophe... Christophe quoi?... Christophe Krafft?... Quel nom!

(Elle le répéta deux ou trois fois, en faisant terriblement rouler les r.)

— On dirait un juron...

(Elle en dit un.)

— Est-ce qu'il est jeune ou vieux?... Gentil?... — C'est bon, j'y vais.

Elle se remit à chanter :

— *Rien n'est plus doux que mon amour...*

en furetant à travers la chambre, et pestant contre une épingle d'écaille qui se faisait chercher au milieu du

fouillis. Elle s'impatienta, elle se mit à gronder, elle fit le lion. Bien qu'il ne la vît pas, Christophe suivait par la pensée tous ses gestes derrière le mur, et il riait tout seul. Enfin, il entendit les pas se rapprocher, la porte s'ouvrit impétueusement; et Ophélie parut.

Elle était à demi vêtue, dans un peignoir qu'elle serrait autour de sa taille, les bras nus dans les larges manches, les cheveux mal peignés, des boucles tombant sur les yeux et les joues. Ses beaux yeux bruns riaient, sa bouche riait, ses joues riaient, une aimable fossette riait au milieu de son menton. De sa belle voix grave et chantante, elle s'excusa à peine de se montrer ainsi. Elle savait qu'il n'y avait pas de quoi s'excuser, et qu'il ne pouvait lui en être que très reconnaissant. Elle croyait qu'il était un journaliste, qui venait l'interviewer. Au lieu d'être déçue, quand il lui dit qu'il venait uniquement pour son compte, et parce qu'il l'admirait, elle en fut ravie. Elle était bonne fille, affectueuse, enchantée de plaire, et ne cherchant pas à le cacher : la visite de Christophe et son enthousiasme la rendaient tout heureuse : — (elle n'était pas encore gâtée par les compliments). — Elle était si naturelle dans tous ses mouvements et dans toutes ses façons, même dans ses petites vanités et dans le plaisir naïf qu'elle avait à plaire, qu'il n'éprouva pas le moindre instant de gêne. Ils furent tout de suite de vieux amis. Il baragouinait un peu de français, elle baragouinait quelques mots d'allemand : au bout d'une heure, ils se racontaient tous leurs secrets. Elle ne pensait aucunement à le renvoyer. Cette Méridionale robuste et gaie, intelligente et expansive, qui eût crevé d'ennui, au milieu de ses stupides compagnons et d'un pays dont

elle ne savait pas la langue, sans la joie naturelle qui était en elle, était heureuse de trouver à qui parler. Quant à Christophe, c'était un bien inexprimable pour lui de rencontrer, au milieu de ses petits bourgeois étriqués et peu sincères, cette libre fille du Midi, pleine de sève populaire. Il ne savait pas encore le factice de ces natures, qui, à la différence de ses Allemands, n'ont rien de plus dans l'esprit et dans le cœur que ce qu'elles montrent, — et souvent, ne l'ont même pas. Mais au moins, elle était jeune, elle vivait, elle disait franchement, crûment, ce qu'elle pensait; elle jugeait tout, librement, d'un regard frais et neuf; on respirait en elle un peu de son mistral balayeur de brouillards. Elle était bien douée. Sans culture et sans réflexion, elle sentait sur-le-champ, et de tout son cœur, jusqu'à en être sincèrement émue, les choses qui étaient belles et bonnes; et puis, l'instant d'après, elle riait aux éclats. Certes, elle était coquette, elle jouait des prunelles; il ne lui déplaisait point de montrer ses bras et sa gorge nus, sous le peignoir entr'ouvert: elle eût aimé tourner la tête à Christophe; mais c'était pur instinct. Nul calcul de sa part; et elle aimait encore mieux rire, causer gaiement, être bon garçon, bon camarade, sans gêne et sans façons. Elle lui raconta les dessous de la vie de théâtre, ses petites misères, les susceptibilités niaises de ses camarades, les tracasseries de Jézabel, — (elle appelait ainsi la grande comédienne) — qui était attentive à ne pas la laisser briller. Il lui confia ses doléances sur les Allemands : elle battit des mains et fit chorus avec lui. Elle était bonne, d'ailleurs, et ne voulait dire du mal de personne; mais cela ne l'empêchait pas d'en dire; et, tout en s'accusant sincèrement

de malignité, quand elle plaisantait quelqu'un, elle avait un fonds d'humeur railleuse et ce don d'observation réaliste et bouffonne, propre aux gens du Midi : elle n'y pouvait résister, et faisait des portraits à l'emporte-pièce. Elle riait joyeusement de ses lèvres pâles, qui découvraient ses dents de jeune chien; et ses yeux cernés brillaient dans sa figure un peu blême, que le fard avait décolorée.

Ils s'aperçurent tout à coup qu'il y avait plus d'une heure qu'ils causaient. Christophe proposa à Corinne — (c'était son nom de théâtre) — de venir la reprendre dans l'après-midi, pour la piloter à travers la ville. Elle fut enchantée de l'idée; et ils se donnèrent rendez-vous, aussitôt après le dîner.

A l'heure dite, il fut là. Corinne était assise dans le petit salon de l'hôtel, et tenait un cahier, qu'elle lisait tout haut. Elle l'accueillit avec ses yeux riants, sans s'interrompre de lire, jusqu'à ce qu'elle eut fini sa phrase. Puis, elle lui fit signe de s'asseoir sur le canapé, auprès d'elle :

— Mettez-vous là, et ne causez pas, dit-elle, je repasse mon rôle. J'en ai pour un quart d'heure.

Elle suivait sur le manuscrit, du bout de l'ongle, en lisant très vite et au hasard, comme une petite fille pressée. Il s'offrit à lui faire réciter sa leçon. Elle lui donna le cahier, et se leva pour répéter. Elle ânonnait, ou recommençait quatre fois une fin de phrase, avant de se lancer dans la phrase suivante. Elle secouait la tête en récitant son rôle; ses épingles à cheveux tombaient, tout le long de la chambre. Quand un mot obstiné refusait d'entrer dans sa mémoire, elle avait des impatiences d'enfant mal élevée : il lui échappait

parfois un juron drôlatique, ou même d'assez gros mots, — un très gros et très court, dont elle s'apostrophait elle-même. — Christophe était surpris de son mélange de talent et d'enfantillage. Elle trouvait des intonations justes et émouvantes; mais, au beau milieu de la tirade où elle semblait mettre tout son cœur, il lui arrivait de dire des mots qui n'avaient aucun sens. Elle récitait sa leçon, comme un petit perroquet, sans beaucoup s'inquiéter de ce que cela signifiait : et c'étaient alors des coq-à-l'âne burlesques. Elle ne s'en affectait point; quand elle s'en apercevait, elle en riait à se tordre. A la fin, elle dit : « Zut ! », elle lui arracha le cahier des mains, le lança à la volée dans un coin de la chambre, et dit :

— Vacances ! L'heure est sonnée !... Allons nous promener !

Un peu inquiet au sujet de son rôle, il demanda, par scrupule :

— Vous croyez que vous saurez ?

Elle répondit avec assurance :

— Bien sûr. Et le souffleur, pour quoi est-ce qu'il serait fait alors ?

Elle passa dans sa chambre, pour mettre son chapeau. Christophe, en l'attendant, s'assit devant le piano, et tapota quelques suites d'accords. De l'autre pièce, elle cria :

— Oh ! qu'est-ce que c'est que cela ? Jouez encore ! Que c'est joli !

Elle accourut, en se piquant son chapeau dans la tête. Il continua. Quand il eut fini, elle voulut qu'il continuât encore. Elle s'extasiait, avec ces petites exclamations mièvres et menues, dont les Françaises sont

coutumières, et qu'elles prodiguent aussi bien à propos de *Tristan* que d'une tasse de chocolat. Cela faisait rire Christophe : cela le changeait des exclamations énormes, emphatiques et massives de ses Allemands; c'étaient deux exagérations contraires : l'une tendait à faire d'un bibelot une montagne, l'autre faisait d'une montagne un bibelot; celle-ci n'était pas moins ridicule que celle-là; mais elle lui semblait, pour l'instant, plus aimable, parce qu'il aimait la bouche d'où elle sortait. — Corinne voulut savoir de qui était ce qu'il jouait; et quand elle sut que c'était de lui, elle poussa des cris. Il lui avait bien dit, dans leur conversation du matin, qu'il était compositeur; mais elle n'y avait fait aucune attention. Elle s'assit auprès de lui, et exigea qu'il jouât tout ce qu'il avait composé. La promenade fut oubliée. Ce n'était pas simple politesse de sa part : elle adorait la musique, et elle avait un instinct admirable, qui suppléait à l'insuffisance de son instruction. D'abord, il ne la prit pas au sérieux, et lui joua ses mélodies les plus faciles. Mais quand, par hasard, ayant été amené à jouer une page à laquelle il tenait davantage, il vit, sans qu'il lui en eût rien dit, que c'était celle aussi qu'elle préférait, il eut une joyeuse surprise. Avec le naïf étonnement des Allemands, quand ils rencontrent un Français qui est bon musicien, il lui dit :

— C'est curieux. Comme vous avez le goût bon ! Je n'aurais jamais cru...

Corinne lui rit au nez.

Il s'amusa dès lors à faire choix d'œuvres de plus en plus difficiles à comprendre, pour voir jusqu'où elle le suivrait. Mais elle ne semblait pas déroutée par les hardiesses expressives; et, après une mélodie particu-

lièrement neuve, dont Christophe avait presque fini par douter, parce qu'il n'avait jamais réussi à la faire goûter en Allemagne, quel fut son étonnement, quand Corinne le supplia de recommencer, et, se levant, se mit à chanter les notes, de mémoire, sans presque se tromper! Il se retourna vers elle, et lui saisit les mains, avec effusion :

— Mais vous êtes musicienne! cria-t-il.

Elle se mit à rire, et expliqua qu'elle avait débuté comme chanteuse dans un opéra de province, mais qu'un impresario en tournées avait reconnu ses dispositions pour le théâtre poétique et l'avait poussée de ce côté. Il s'exclamait :

— Quel dommage!

— Pourquoi? fit-elle. La poésie est aussi une musique.

Elle se fit expliquer le sens de ses *Lieder;* il lui disait les mots allemands, et elle les répétait avec une facilité simiesque, copiant jusqu'aux plissements de sa bouche et de ses yeux, en prononçant les mots. Quand il s'agissait ensuite de les chanter de mémoire, elle faisait des erreurs bouffonnes; et, quand elle ne savait plus, elle inventait des mots, aux sonorités gutturales et barbares, qui les faisaient rire tous deux. Elle ne se lassait pas de le faire jouer, ni lui de jouer pour elle et d'entendre sa jolie voix, qui ne connaissait point les roueries du métier et chantait un peu de la gorge, à la façon d'une petite fille, mais qui avait un je ne sais quoi de fragile et de touchant. Elle lui disait franchement ce qu'elle pensait. Bien qu'elle ne sût pas expliquer pourquoi elle aimait ou n'aimait pas une chose, il y avait toujours dans ses jugements une raison cachée. Chose curieuse, c'était dans les pages les plus classiques et les plus appréciées en Allemagne qu'elle se trouvait

le moins à l'aise : elle faisait quelques compliments, par politesse ; mais on voyait que cela ne lui disait rien. Comme elle n'avait pas de culture musicale, elle n'avait pas non plus ce plaisir, que procure inconsciemment aux amateurs et même aux artistes le *déjà entendu,* et qui leur fait souvent reproduire à leur insu, ou aimer dans une œuvre nouvelle, des formes ou des formules qu'ils ont aimées déjà dans des œuvres anciennes. Elle n'avait pas non plus le goût allemand pour la sentimentalité mélodieuse ; — (ou, du moins, sa sentimentalité était autre : il n'en connaissait pas encore les défauts) — elle ne s'extasiait point sur les passages d'une fadeur un peu molle, qu'on préférait en Allemagne ; elle ne distingua point le plus médiocre de ses *Lieder,* — une mélodie qu'il eût voulu pouvoir détruire, parce que ses amis ne lui parlaient que d'elle, trop heureux de pouvoir le complimenter de quelque chose. L'instinct dramatique de Corinne lui faisait préférer les mélodies qui retraçaient avec franchise une passion précise : c'étaient aussi celles auxquelles il attachait le plus de prix. Toutefois, elle ne laissait pas de manifester son peu de sympathie pour certaines rudesses d'harmonies, qui semblaient toutes naturelles à Christophe : elle éprouvait un heurt à les rencontrer ; elle s'arrêtait devant, et demandait « si vraiment c'était comme ça ». Quand il disait que oui, alors elle se décidait à sauter le pas difficile ; mais ensuite, elle faisait une petite grimace de la bouche qui n'échappait point à Christophe. Souvent même, elle aimait mieux passer la mesure. Alors, il la refaisait au piano.

— Vous n'aimez pas cela ? demandait-il.

Elle fronçait le nez.

— C'est faux, disait-elle.

— Non pas, faisait-il en riant, c'est vrai. Réfléchissez à ce qu'il dit. Est-ce que ce n'est pas juste, ici ?

(Il montrait son cœur.)

Mais elle secouait la tête :

— Peut-être bien ; mais c'est faux, là.

(Elle se tirait l'oreille.)

Elle se montrait aussi un peu choquée par les grands sauts de voix de la déclamation allemande :

— Pourquoi est-ce qu'il parle si fort ? demandait-elle. Il est tout seul. Est-ce que vous ne craignez pas que ses voisins ne l'entendent ? Il a l'air... (Pardon ! vous ne vous fâcherez pas ?)... il a l'air de héler un bateau.

Il ne se fâchait pas ; il riait de bon cœur, et reconnaissait qu'il y avait là quelque chose de vrai. Ces observations l'amusaient ; personne ne les lui avait encore faites. Ils convinrent que la déclamation chantée déforme le plus souvent la parole naturelle, à la façon d'un verre grossissant. Corinne demanda à Christophe d'écrire pour elle la musique d'une pièce, où elle parlerait sur l'accompagnement de l'orchestre, avec quelques phrases chantées de temps en temps. Il s'enflamma pour cette idée, malgré les difficultés de réalisation scénique, que la voix musicale de Corinne lui semblait propre à surmonter ; et ils firent des projets pour l'avenir.

Il n'était pas loin de cinq heures, quand ils pensèrent à sortir. A cette saison, la nuit tombait tôt. Il ne pouvait plus être question de se promener. Le soir, Corinne avait répétition au théâtre ; personne n'y pouvait assister. Elle lui fit promettre de revenir la prendre dans l'après-midi du lendemain, pour faire la promenade projetée.

Le lendemain, la même scène faillit se renouveler. Il trouva Corinne devant son miroir, juchée sur un haut tabouret, les jambes pendantes : elle essayait une perruque. Il y avait là son habilleuse et un coiffeur de la ville, auquel elle faisait des recommandations au sujet d'une boucle qu'elle voulait plus relevée. Tout en se regardant dans la glace, elle y regardait Christophe, qui souriait derrière son dos : elle lui tira la langue. Le coiffeur partit avec la perruque, et elle se retourna gaiement vers Christophe :

— Bonjour, ami! dit-elle.

Elle lui tendait la joue, pour qu'il l'embrassât. Il ne s'attendait pas à être si intime; mais il n'eut garde de n'en pas profiter. Elle n'attachait pas tant d'importance à cette faveur : c'était pour elle un bonjour comme un autre.

— Oh! je suis contente! dit-elle, ça ira bien ce soir. — (Elle parlait de la perruque.) — J'étais si désolée! Si vous étiez venu, ce matin, vous m'auriez trouvée malheureuse comme les pierres.

Il demanda pourquoi.

C'était parce que le coiffeur parisien s'était trompé dans ses emballages, et qu'il lui avait mis une perruque qui ne convenait pas au rôle :

— Toute plate, disait-elle, et tombant tout droit, bête-

ment. Quand j'ai vu cela, j'ai pleuré, pleuré comme une Madeleine. N'est-ce pas, madame Désirée?

(Elle s'adressait à l'habilleuse.)

— Quand je suis entrée, dit celle-ci, Madame m'a fait peur. Madame était toute blanche. Madame était comme morte.

Christophe rit. Corinne le vit dans la glace :

— Cela vous fait rire, sans cœur? dit-elle, indignée.

Elle se mit à rire aussi.

Il lui demanda comment avait été la répétition de la veille. — Tout avait très bien marché. Elle eût voulu seulement qu'on fît plus de coupures dans les rôles des autres, et qu'on n'en fît pas dans le sien. Ils causèrent si bien, qu'une partie de l'après-midi y passa. Elle s'habilla, longuement; elle s'amusait à demander l'avis de Christophe sur ses toilettes. Christophe loua son élégance, et lui dit naïvement, dans son jargon franco-allemand, qu'il n'avait jamais vu personne d'aussi « luxurieux ». — Elle le regarda d'abord, interloquée, puis poussa de grands éclats de rire.

— Qu'est-ce que j'ai dit? demanda-t-il. Ce n'est pas comme cela qu'il faut dire?

— Si! Si! criait-elle, en se tordant de rire. C'est justement cela.

Ils sortirent enfin. Sa toilette tapageuse et sa parole exubérante attiraient l'attention. Elle regardait tout avec ses yeux de Française railleuse, et ne se préoccupait pas de cacher ses impressions. Elle pouffait devant les étalages de modes, ou devant les magasins de cartes postales illustrées, où l'on voyait pêle-mêle des scènes sentimentales, des scènes bouffes et grivoises, les cocottes de la ville, la famille impériale, l'empereur

en habit rouge, l'empereur en habit vert, l'empereur en loup de mer, tenant le gouvernail du navire *Germania* et défiant le ciel. Elle s'esclaffait devant un service de table orné de la tête revêche de Wagner, ou devant une devanture de coiffeur où trônait une tête d'homme en cire. Elle manifestait une hilarité peu décente devant le monument patriotique, qui représentait le vieil empereur, en pardessus de voyage et casque à pointe, en compagnie de la Prusse, des États allemands, et du génie de la Guerre tout nu. Elle happait au passage tout ce qui, dans la physionomie des gens, leur démarche, ou leur façon de parler, prêtait à la raillerie. Ses victimes ne pouvaient s'y tromper, au coup d'œil malicieux qui cueillait leurs ridicules. Son instinct simiesque lui faisait même parfois, sans qu'elle y réfléchît, imiter des lèvres et du nez leurs grimaces épanouies ou renfrognées; et elle gonflait les joues pour répéter des fragments de phrases ou de mots, qu'elle avait saisis au vol, et dont la sonorité lui paraissait burlesque. Il en riait de tout son cœur, nullement gêné par ses impertinences; car il ne se gênait pas davantage. Heureusement, sa réputation n'avait plus grand chose à perdre; car une telle promenade était faite pour la couler à jamais.

Ils visitèrent la cathédrale. Corinne voulut grimper jusqu'au faîte de la flèche, malgré ses talons hauts et sa robe trop longue, qui balayait les marches et finit par se prendre à un angle de l'escalier; elle ne s'en émut pas, tira bravement sur l'étoffe qui craqua, et continua de grimper, en se retroussant gaillardement. Peu s'en fallut qu'elle ne sonnât les cloches. Du haut des tours, elle déclama du Victor Hugo, auquel il ne

comprit rien, et chanta une chanson populaire française. Après quoi, elle fit le muezzin. — Le crépuscule tombait. Ils redescendirent dans l'église, d'où l'ombre épaisse montait le long des murs gigantesques, au front desquels luisaient les prunelles magiques des vitraux. Christophe vit, agenouillée dans une des chapelles latérales, la jeune fille qui avait été sa compagne de loge, à la représentation d'*Hamlet*. Elle était si absorbée dans sa prière qu'elle ne le vit point; elle avait une expression douloureuse et tendue, qui le frappa. Il eût voulu lui dire quelques mots, la saluer au moins; mais Corinne l'entraîna dans son tourbillon.

Ils se quittèrent peu après. Elle devait se préparer pour la représentation, qui commençait de bonne heure, suivant l'usage d'Allemagne. Il venait à peine de rentrer, qu'on sonnait à sa porte, pour lui remettre ce billet de Corinne :

« Veine ! Jézabel malade ! Relâche ! Vive la classe !... Ami ! Venez ! Ferons la dînette ensemble !

« Amie !

« CORINETTE.

« *P. S.* — Portez beaucoup de musique !... »

Il eut quelque peine à comprendre. Quand il eut compris, il fut aussi content que Corinne, et se rendit aussitôt à l'hôtel. Il craignait de trouver toute la troupe réunie au dîner ; mais il ne vit personne. Corinne même avait disparu. A la fin, il entendit sa voix bruyante et riante, tout au fond de la maison; il se mit à sa recherche, et parvint à la découvrir dans la cuisine. Elle s'était mis en tête d'exécuter un plat de sa façon, un de ces plats méridionaux, dont l'arome exubérant

remplit tout un quartier et réveillerait les pierres. Elle était au mieux avec la grosse patronne de l'hôtel, et elles baragouinaient ensemble un jargon effroyable, mêlé d'allemand, de français et de nègre, qui n'avait de nom en aucune langue. Elles riaient aux éclats, en se faisant goûter mutuellement leurs œuvres. L'apparition de Christophe augmenta le tapage. On voulut le mettre à la porte; mais il se défendit, et il réussit à goûter aussi du fameux plat. Il fit un peu la grimace : sur quoi elle le traita de barbare Teuton, et dit que ce n'était pas la peine de se donner du mal pour lui.

Ils remontèrent ensemble au petit salon, où la table était prête : il n'y avait que son couvert et celui de Corinne. Il ne put s'empêcher de demander où étaient les camarades. Corinne eut un geste indifférent :

— Je ne sais pas.

— Vous ne soupez pas ensemble ?

— Jamais! C'est déjà bien assez de se voir au théâtre!... Ah bien! s'il fallait encore se retrouver à table!...

Cela était si différent des habitudes allemandes, qu'il en fut étonné — et charmé :

— Je croyais, dit-il, que vous étiez un peuple sociable!

— Eh bien, fit-elle, est-ce que je ne suis pas sociable?

— Sociable, cela veut dire : vivre en société. Il faut nous voir, nous autres! Hommes, femmes, enfants, chacun fait partie de sociétés, du jour de sa naissance jusqu'au jour de sa mort. Tout se fait en Société : on mange, on chante, on pense avec la Société. Quand la Société éternue, on éternue avec elle; on ne boit pas une chope, sans boire avec la Société.

— Ce doit être gai, dit-elle. Pourquoi pas dans le même verre ?

— N'est-ce pas fraternel ?

— Zut pour la fraternité ! Je veux bien être « frère » de ceux qui me plaisent ; je ne le suis pas des autres... Pouah ! Ce n'est pas une société, cela, c'est une fourmilière !

— Jugez donc comme je dois être à mon aise ici, moi qui pense comme vous !

— Venez chez nous alors !

Il ne demandait pas mieux. Il l'interrogea sur Paris et sur les Français. Elle lui donna des renseignements, qui n'étaient pas d'une exactitude parfaite. A sa hâblerie de Méridionale se joignait le désir instinctif d'éblouir son interlocuteur : — A l'en croire, à Paris, tout le monde était libre ; et comme tout le monde à Paris était intelligent, chacun usait de la liberté, personne n'en abusait ; chacun faisait ce qui lui plaisait, pensait, croyait, aimait ou n'aimait point ce qu'il voulait : personne n'y avait rien à redire. Ce n'était point là qu'on pouvait voir les gens se mêler des croyances les uns des autres, espionner les consciences, régenter les pensées. Ce n'était point là que les hommes politiques s'immisçaient aux affaires des lettres et des arts, et distribuaient les croix, les places, et l'argent à leurs amis et à leurs clients. Ce n'était point là que des cénacles disposaient de la réputation et du succès, que les journalistes s'achetaient, que les hommes de lettres se cassaient des encensoirs sur la tête quand ils ne pouvaient pas se casser la tête avec. Ce n'était point là que la critique étouffait les talents inconnus, et s'épuisait en adulations devant les talents reconnus. Ce n'était point là

que le succès, le succès à tout prix justifiait tous les moyens et commandait l'adoration publique. Des mœurs douces, affectueuses, obligeantes. Nulle aigreur dans les rapports. Jamais de médisance. Chacun venait en aide aux autres. Tout nouveau venu de valeur était sûr de voir les mains tendues vers lui, la route aplanie sous ses pas. Le pur amour du beau remplissait ces âmes de Français chevaleresques et désintéressés; et leur seul ridicule était leur idéalisme, qui, malgré leur esprit bien connu, faisait d'eux la dupe des autres peuples.

Christophe écoutait, bouche bée; et il y avait bien de quoi s'émerveiller. Corinne s'émerveillait elle-même, en s'écoutant parler. Elle en avait oublié ce qu'elle avait dit à Christophe, le jour d'avant, sur les difficultés de sa vie passée; et il n'y songeait pas plus qu'elle.

Cependant, Corinne n'était pas uniquement préoccupée de faire aimer sa patrie aux Allemands : elle ne tenait pas moins à se faire aimer elle-même. Toute une soirée sans flirt lui eût paru austère et un peu ridicule. Elle n'épargnait pas les agaceries à Christophe; mais c'était peine perdue : il ne s'en apercevait pas. Christophe ne savait pas ce que c'était que flirter. Il aimait, ou n'aimait point. Lorsqu'il n'aimait point, il était à mille lieues de songer à l'amour. Il avait une vive amitié pour Corinne, il subissait l'attrait de cette nature méridionale, si nouvelle pour lui, de sa bonne grâce, de sa belle humeur, de son intelligence vive et libre : c'étaient là sans doute plus de raisons qu'il n'en fallait pour aimer; mais « l'esprit souffle où il veut » : il ne soufflait pas là; et, quant à jouer l'amour, en l'absence de l'amour, c'était là une idée qui ne lui serait jamais venue.

Corinne s'amusait de sa froideur. Assise auprès de

lui, devant le piano, tandis qu'il jouait les morceaux qu'il avait apportés, elle avait passé son bras nu autour du cou de Christophe, et, pour suivre la musique, elle se penchait vers le clavier, appuyant presque sa joue contre celle de son ami. Il sentait le frôlement de ses cils, et voyait, tout contre lui, le coin de sa prunelle moqueuse, son aimable et vivant petit museau, et le petit duvet de sa lèvre retroussée, qui, souriante, attendait. — Elle attendit. Christophe ne comprit pas l'invite; Corinne le gênait pour jouer : c'était tout ce qu'il pensait. Machinalement, il se dégagea et écarta sa chaise. Comme, un moment après, il se retournait vers Corinne pour lui parler, il vit qu'elle mourait d'envie de rire; la fossette de sa joue riait; elle serrait les lèvres, et semblait se tenir à quatre pour ne pas éclater.

— Qu'est-ce que vous avez ? dit-il, étonné.

Elle le regarda, et partit d'un bruyant éclat de rire.

Il n'y comprenait rien :

— Pourquoi riez-vous ? demandait-il, est-ce que j'ai dit quelque chose de drôle ?

Plus il insistait, plus elle riait. Quand elle était près de finir, il suffisait qu'elle jetât un regard sur son air ahuri, pour qu'elle repartît de plus belle. Elle se leva, courut vers le canapé à l'autre bout de la chambre, et s'enfonça la figure dans les coussins, pour rire tout à son aise ; son corps riait tout entier. Il fut gagné par son rire, il vint vers elle, et lui donna de petites tapes dans le dos. Quand elle eut ri tout son soûl, elle releva la tête, essuya ses yeux qui pleuraient, et lui tendit les deux mains :

— Quel bon garçon vous faites ! dit-elle.

— Pas plus mauvais qu'un autre.

Elle continuait d'être secouée de petits accès de rire, en lui tenant toujours les mains.

— Pas sérieuse, la *Françoise?* fit-elle.

(Elle prononçait : « *Françouése* ».)

— Vous vous moquez de moi, dit-il, avec bonne humeur.

Elle le regarda d'un air attendri, lui secoua vigoureusement les mains, et dit :

— Amis?

— Amis! fit-il, en répondant à sa poignée de main.

— Il pensera à Corinnette, quand elle ne sera plus là? Il n'en voudra pas à la *Françoise* de n'être pas sérieuse?

— Et elle, elle n'en voudra pas au barbare Teuton d'être si bête?

— C'est pour ça qu'on l'aime... Il viendra la voir à Paris?

— C'est promis... Et elle, elle m'écrira?

— C'est juré... Dites aussi : Je le jure.

— Je le jure.

— Non, ce n'est pas comme cela. Il faut tendre la main.

Elle imita le serment des Horaces. Elle lui fit promettre qu'il écrirait pour elle une pièce, un mélodrame, qu'on traduirait en français, et qu'elle jouerait à Paris. Elle partait, le lendemain, avec sa troupe. Il s'engagea à aller la retrouver, le surlendemain, à Francfort, où ils donnaient une représentation. Ils restèrent encore quelque temps à bavarder ensemble. Elle donna à Christophe une photographie qui la représentait nue presque jusqu'à mi-corps, une simple draperie attachée sous les bras. Ils se quittèrent gaiement, en s'embrassant comme frère et sœur. Et vraiment, depuis que Corinne

avait vu que Christophe l'aimait bien, mais que décidément il n'était pas amoureux d'elle, elle s'était mise à l'aimer bien aussi, sans amour, comme une bonne camarade.

Leur sommeil n'en fut pas troublé, ni à l'un, ni à l'autre. Il ne put lui dire au revoir, le lendemain; car il était pris à cette heure par une répétition. Mais, le jour suivant, il s'arrangea, comme il l'avait promis, pour aller à Francfort. C'était à deux ou trois heures de chemin de fer. Corinne ne croyait guère à la promesse de Christophe; mais il l'avait prise très au sérieux; et, à l'heure de la représentation, il était là. Quand il vint, pendant l'entr'acte, frapper à la loge où elle s'habillait, elle poussa des exclamations de joyeuse surprise, et se jeta à son cou, avec son exubérance habituelle. Elle lui était sincèrement reconnaissante d'être venu. Malheureusement pour Christophe, elle était beaucoup plus entourée dans cette ville de Juifs riches et intelligents, qui savaient apprécier sa beauté présente et son succès futur. A tout instant, on heurtait à la porte de la loge; et la porte s'entrebâillait pour laisser passage à de lourdes figures aux yeux vifs, qui disaient des fadeurs avec un âpre accent. Corinne naturellement coquetait avec eux; et elle gardait ensuite le même ton affecté et provocant pour causer avec Christophe, qui en était irrité. Il n'éprouvait d'ailleurs aucun plaisir de l'impudeur tranquille, avec laquelle elle procédait devant lui à sa toilette; et le fard et le gras, dont elle enduisait ses bras, sa gorge et sa figure, lui inspiraient un profond dégoût. Il fut sur le point de partir sans la revoir, aussitôt après la représentation; mais, quand il lui dit adieu, en s'excusant de ne pouvoir assister au souper

qui devait lui être offert au sortir du spectacle, elle manifesta une peine si gentiment affectueuse, que ses résolutions ne tinrent pas. Elle se fit apporter un horaire des chemins de fer, pour lui prouver qu'il pouvait — qu'il devait rester encore une bonne heure avec elle. Il ne demandait qu'à être convaincu, et il fut au souper; il sut même ne pas trop montrer son ennui des niaiseries qu'on y débita, et son irritation des agaceries que Corinne prodiguait au premier singe venu. Impossible de lui en vouloir. C'était une brave fille, sans aucun principe moral, paresseuse, sensuelle, amoureuse du plaisir, d'une coquetterie enfantine, mais en même temps si loyale, si bonne, et dont tous les défauts étaient si spontanés et si sains, qu'on ne pouvait qu'en sourire, et presque les aimer. Assis en face d'elle, tandis qu'elle parlait, Christophe regardait son visage animé, ses beaux yeux rayonnants, sa mâchoire un peu empâtée, au sourire italien, — ce sourire où il y a de la bonté, de la finesse, une lourdeur gourmande : il la voyait plus clairement qu'il n'avait fait jusque là. Certains traits lui rappelaient Ada : certains gestes, certains regards, certaines roueries sensuelles, un peu grossières : — l'éternel féminin. Mais ce qu'il aimait en elle, c'était la nature du Midi, la généreuse nature, qui ne lésine point avec ses dons, qui ne s'amuse point à fabriquer des beautés de salon et des intelligences de livres, mais des êtres harmonieux, dont le corps et l'esprit sont faits pour s'épanouir à l'air et au soleil. — Quand il partit, elle quitta la table pour lui faire ses adieux, à part des autres. Ils s'embrassèrent encore et renouvelèrent leurs promesses de s'écrire et de se revoir.

Il reprit le dernier train, pour rentrer chez lui. A une

station intermédiaire, le train qui venait en sens inverse attendait. Juste dans le wagon arrêté en face du sien, — dans un compartiment de troisième, Christophe vit la jeune Française, qui avait été avec lui à la représentation d'*Hamlet*. Elle vit aussi Christophe, et elle le reconnut. Ils furent aussi saisis l'un que l'autre. Ils se saluèrent silencieusement, et restèrent immobiles, n'osant plus se regarder. Cependant il avait vu d'un coup d'œil qu'elle avait une petite toque de voyage, et une vieille valise auprès d'elle. L'idée ne lui vint pas qu'elle quittât le pays; il pensa qu'elle partait pour quelques jours. Il ne savait s'il devait lui parler : il hésita, il prépara dans sa tête ce qu'il voulait lui dire, et il allait baisser la glace du wagon, pour lui adresser quelques mots, quand on donna le signal du départ : il renonça à parler. Quelques secondes se passèrent avant que le train ne bougeât. Ils se regardèrent en face. Seuls dans leur compartiment, le visage appuyé contre la vitre du wagon, à travers la nuit qui les entourait, ils plongeaient leurs regards dans les yeux l'un de l'autre. Une double fenêtre les séparait. S'ils avaient étendu le bras au dehors, leurs mains auraient pu se toucher. Si près. Si loin. Les wagons s'ébranlèrent lourdement. Elle le regardait toujours, n'ayant plus de timidité, maintenant qu'ils se quittaient. Ils étaient si absorbés dans la contemplation l'un de l'autre, qu'ils ne pensèrent même plus à se saluer une dernière fois. Elle s'éloignait lentement : il la vit disparaître; et le train qui la portait s'enfonça dans la nuit. Comme deux mondes errants, ils étaient passés, un instant, l'un près de l'autre, dans l'espace infini, et ils s'éloignaient l'un de l'autre, pour l'éternité peut-être.

Quand elle eut disparu, il sentit le vide que ce regard inconnu venait de creuser en lui; et il ne comprit pas pourquoi : mais le vide était là. Les paupières à demi closes, somnolent, adossé à un angle du wagon, il sentait sur ses yeux le contact de ces yeux; et toutes ses autres pensées se taisaient pour le mieux sentir. L'image de Corinne papillotait au dehors de son cœur, comme un insecte qui bat des ailes de l'autre côté des carreaux; mais il ne la laissait pas entrer.

Il la retrouva, au sortir du wagon, à l'arrivée, quand l'air frais de la nuit et la marche dans les rues de la ville endormie eurent secoué sa torpeur. Il souriait au souvenir de la gentille actrice, avec un mélange de plaisir et d'irritation, selon qu'il se rappelait ses manières affectueuses ou ses coquetteries vulgaires.

— Diable de Français ! grommelait-il, en riant tout bas, tandis qu'il se déshabillait sans bruit, pour ne pas réveiller sa mère, qui dormait à côté.

Un mot qu'il avait entendu, l'autre soir, dans la loge, lui revint à l'esprit :

— Il y en a d'autres, aussi.

Dès sa première rencontre avec la France, elle lui posait l'énigme de sa double nature. Mais, comme tous les Allemands, il ne s'inquiétait point de la résoudre; et il répétait tranquillement, en songeant à la jeune fille du wagon :

— Elle n'a pas l'air Française.

Comme s'il appartenait à un Allemand de dire ce qui est Français et ce qui ne l'est point.

Française ou non, elle le préoccupait; car, dans le milieu de la nuit, il se réveilla, avec un serrement de cœur : il venait de se rappeler la valise placée sur la banquette, auprès de la jeune fille; et brusquement, l'idée que la voyageuse était partie tout à fait lui avait traversé l'esprit. A vrai dire, cette idée aurait dû lui venir, dès le premier instant; mais il n'y avait pas songé. Il en ressentait une sourde tristesse. Il haussa les épaules, dans son lit :

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire? se dit-il. Cela ne me regarde pas.

Il se rendormit.

Mais, le lendemain, la première personne qu'il rencontra en sortant fut Mannheim, qui l'appela « Blücher », et lui demanda s'il avait décidé de conquérir toute la France. Par cette gazette vivante, il apprit que l'histoire de la loge avait eu un succès qui dépassait tout ce que Mannheim en attendait :

— Grâce à toi ! Grâce à toi ! criait Mannheim. Tu es un grand homme. Je ne suis rien auprès de toi.

— Qu'est-ce que j'ai fait? dit Christophe.

— Tu es admirable ! reprit Mannheim. Je suis jaloux de toi. Souffler la loge au nez des Grünebaum, et y inviter leur institutrice française à leur place, — non, cela, c'est le bouquet, je n'aurais pas trouvé cela !

— C'était l'institutrice des Grünebaum ? dit Christophe, stupéfait.

— Oui, fais semblant de ne pas savoir, fais l'innocent, je te le conseille !.. Papa ne décolère plus. Les Grünebaum sont dans une rage !.. Cela n'a pas été long : ils ont flanqué la petite à la porte.

— Comment ! cria Christophe, ils l'ont renvoyée ?... Renvoyée à cause de moi ?

— Tu ne le savais pas ? dit Mannheim. Elle ne te l'a pas dit ?

Christophe se désolait.

— Il ne faut pas te faire de bile, mon bon, dit Mannheim ; cela n'a pas d'importance. Et puis, il fallait bien s'y attendre, le jour où les Grünebaum viendraient à apprendre...

— Quoi ? criait Christophe, apprendre quoi ?

— Qu'elle était ta maîtresse, parbleu !

— Je ne la connais même pas, je ne sais pas qui elle est.

Mannheim eut un sourire, qui voulait dire :

— Tu me crois trop bête.

Christophe se fâcha, somma Mannheim de lui faire l'honneur de croire à ce qu'il affirmait. Mannheim dit :

— Alors c'est encore plus drôle.

Christophe s'agitait, parlait d'aller trouver les Grünebaum, de leur dire leur fait, de justifier la jeune fille. Mannheim l'en dissuada :

— Mon cher, dit-il, tout ce que tu leur diras ne fera que les convaincre davantage du contraire. Et puis, il est trop tard. La fille est loin, maintenant.

Christophe, la mort dans l'âme, tâcha de retrouver la piste de la jeune Française. Il voulait lui écrire, lui

demander pardon. Mais nul ne savait rien d'elle. Les Grünebaum, à qui il s'adressa, l'envoyèrent promener; ils ignoraient eux-mêmes où elle était allée, et ils ne s'en inquiétaient pas. L'idée du mal qu'il avait fait, en voulant faire du bien, torturait Christophe : c'était un remords continuel. Il s'y joignait une mystérieuse attirance, qui, des yeux disparus, rayonnait silencieusement sur lui. Attirance et remords parurent s'effacer, recouverts par le flot des jours et des pensées nouvelles; mais ils persistèrent obscurément au fond. Christophe n'oubliait point celle qu'il appelait sa victime. Il s'était juré de la revoir. Il savait combien il avait peu de chances de la revoir; et il était sûr qu'il la reverrait.

Quant à Corinne, jamais elle ne répondit aux lettres qu'il lui écrivit. Mais, trois mois plus tard, quand il n'attendait plus rien, il reçut d'elle un télégramme de quarante mots, où elle bêtifiait à cœur-joie, lui donnait de petits noms familiers, et demandait « si on s'aimait toujours ». Puis, après un nouveau silence de près d'une année, vint un bout de lettre griffonnée de son énorme écriture enfantine et zigzaguante, qui cherchait à paraître grande dame, — quelques mots affectueux et drôlatiques. — Et puis, elle en resta là. Elle ne l'oubliait pas; mais elle n'avait pas le temps de penser à lui.

Encore sous le charme de Corinne, et tout plein des idées qu'ils avaient échangées sur l'art, Christophe rêva d'écrire de la musique pour une pièce où Corinne jouerait, et où elle chanterait quelques airs, — une sorte de mélodrame poétique. Ce genre d'art, jadis si en faveur en Allemagne, admiré passionnément par Mozart, pratiqué par Beethoven, par Weber, par Mendelssohn, par Schumann, par tous les grands classiques, était tombé en discrédit depuis le triomphe du wagnérisme, qui prétendait avoir réalisé la formule définitive du théâtre et de la musique. Les braves pédants wagnériens, non contents de proscrire tout mélodrame nouveau, s'appliquaient à faire la toilette des mélodrames et des opéras anciens; ils effaçaient avec soin toute trace des dialogues parlés, et écrivaient pour Mozart, pour Beethoven, ou pour Weber, des récitatifs de leur façon; ils étaient convaincus de rendre ainsi service à la gloire des maîtres et de compléter leur pensée, en déposant pieusement sur les chefs-d'œuvre leurs petites ordures.

Christophe, à qui les critiques de Corinne avaient rendu plus sensible la lourdeur et, souvent, la laideur de la déclamation wagnérienne, se demandait depuis longtemps si ce n'était pas un non-sens, une œuvre contre nature, d'accoupler au théâtre et de ligoter

ensemble dans le récitatif la parole et le chant : c'était comme si l'on voulait attacher au même char un cheval et un oiseau. La parole et le chant avaient chacun leurs rythmes. On pouvait comprendre, à la rigueur, qu'un artiste sacrifiât l'un des deux arts au triomphe de celui qu'il préférait. Mais chercher un compromis entre eux, c'était les sacrifier tous deux : c'était vouloir que la parole ne fût plus la parole, et que le chant ne fût plus le chant, que celui-ci laissât encaisser son large cours entre deux berges de canal monotones, — que celui-là chargeât ses beaux membres nus d'étoffes riches et lourdes, qui paralysaient ses gestes et ses pas. Pourquoi ne pas leur laisser à tous deux leur spontanéité et leurs libres mouvements? Telle, une belle fille, qui va d'un pas heureux et souple le long d'un ruisseau, et qui rêve en marchant : le gai murmure de l'eau berce sa rêverie, et, sans qu'elle en ait conscience, elle rythme peu à peu ses pas et sa pensée sur le chant du ruisseau. Ainsi, libres toutes deux, musique et poésie s'en iraient côte à côte en rêvant, et mélangeant leurs rêves. — Assurément, à cette union toute musique n'était point bonne, non plus que toute poésie. Les adversaires du mélodrame avaient beau jeu contre la grossièreté des essais qui en avaient été faits, et de leurs interprètes. Longtemps, Christophe avait partagé leurs répugnances : la sottise des acteurs qui se chargeaient de ces récitations parlées sur un accompagnement instrumental, sans se soucier de l'accompagnement, sans chercher à y fondre leur voix, mais en tâchant au contraire qu'on n'entendît rien qu'eux, avait de quoi révolter toute oreille musicale. Mais, depuis qu'il avait goûté l'harmonieuse voix de Corinne,

— cette voix liquide et pure, qui se mouvait dans la musique, comme un rayon de lumière dans l'eau, qui épousait tous les contours d'une phrase mélodique, qui était comme un chant plus fluide et plus libre, — il avait entrevu la beauté d'un art nouveau.

Peut-être avait-il raison; mais il était encore bien inexpérimenté pour se hasarder sans danger dans un genre, qui, — si l'on veut qu'il soit beau et vraiment artistique, — est le plus difficile de tous. Surtout, cet art réclame une condition essentielle : la parfaite harmonie des efforts combinés du poète, du musicien, et des interprètes. — Christophe ne s'en inquiétait point : il se lançait à l'étourdie dans un art inconnu, dont lui seul pressentait les lois.

Sa première idée avait été de revêtir de musique une féerie de Shakespeare, ou un acte du *Second Faust*. Mais les théâtres se montraient peu disposés à tenter l'expérience; elle devait être coûteuse et paraissait absurde. On admettait bien la compétence de Christophe en musique; mais qu'il se permît d'avoir des idées sur la poésie et sur le théâtre faisait sourire les gens : on ne le prenait pas au sérieux. Le monde de la musique et celui de la poésie semblaient deux États étrangers l'un à l'autre, et secrètement hostiles. Pour pénétrer dans l'État poétique, il fallut que Christophe acceptât la collaboration d'un poète; et ce poète, il ne lui fut pas permis de le choisir. Il ne se le fût pas permis lui-même : il se défiait de son goût poétique; on lui avait persuadé qu'il n'entendait rien à la poésie; et, de fait, il n'entendait rien aux poésies qu'on admirait autour de lui. Avec son honnêteté et son opiniâtreté ordinaires, il s'était donné bien du mal, parfois, pour

tâcher de sentir la beauté de telle ou telle d'entre elles; mais il était toujours sorti de là bredouille, et un peu honteux de lui-même : non, décidément, il n'était pas poète. A la vérité, il aimait passionnément certains poètes d'autrefois; et cela le consolait un peu. Mais sans doute ne les aimait-il pas comme il fallait les aimer. N'avait-il pas, une fois, exprimé l'idée saugrenue qu'il n'est de grands poètes que ceux qui restent grands, même traduits en prose, même traduits en une prose étrangère, et que les mots n'ont d'autre prix que celui de l'âme qu'ils expriment? Ses amis s'étaient moqués de lui. Mannheim l'avait traité d'épicier. Il n'avait pas essayé de se défendre. Comme il voyait journellement, par l'exemple des littérateurs qui parlent de musique, le ridicule des artistes qui prétendent juger d'un autre art que le leur, il se résignait, — quoiqu'un peu incrédule au fond, — à son incompétence poétique; et il acceptait, les yeux fermés, les jugements de ceux qu'il croyait mieux informés sur la question. Aussi se laissa-t-il imposer par ses amis de la Revue un d'entre eux, un grand homme de cénacle décadent, Stephan von Hellmuth, qui lui apporta une *Iphigénie* de sa façon. C'était le temps alors où les poètes allemands — (comme leurs confrères de France) — étaient en train de refaire toutes les tragédies grecques. L'œuvre de Stephan von Hellmuth était une de ces étonnantes pièces gréco-allemandes, où se mêlent Ibsen, Homère, et Oscar Wilde, — sans oublier, bien entendu, quelques manuels d'archéologie. Agamemnon était neurasthénique, et Achille impuissant : ils se désolaient longuement de leur état; et naturellement, leurs plaintes n'y changeaient rien. Toute l'énergie du drame était concentrée dans le

rôle d'Iphigénie, — une Iphigénie névrosée, hystérique, et pédante, qui faisait la leçon aux héros, déclamait furieusement, exposait au public son pessimisme Nietzschéen, et, ivre de mourir, s'égorgeait elle-même, avec des éclats de rire.

Rien de plus contraire à l'esprit de Christophe que cette littérature prétentieuse d'Ostrogoth dégénéré, qui se costume à la grecque. Autour de lui, on criait au chef-d'œuvre. Il fut lâche, il se laissa persuader. A vrai dire, il crevait de musique, et il songeait bien plus à sa musique qu'au texte. Le texte lui était un lit où épancher le flot de ses passions. Il était aussi loin que possible de l'état d'abnégation et d'impersonnalité intelligente, qui convient au traducteur musical d'une œuvre poétique. Il ne pensait qu'à lui, et pas du tout à l'œuvre. Il se gardait bien d'en convenir. D'ailleurs, il se faisait illusion : il voyait dans le poème tout autre chose que ce qui s'y trouvait. Comme lorsqu'il était enfant, il était arrivé à se bâtir dans sa tête une pièce entièrement différente de celle qu'il avait sous les yeux.

Ce ne fut qu'au cours des répétitions, qu'il aperçut l'œuvre réelle. Un jour qu'il écoutait une scène, elle lui parut si bête qu'il crut que les acteurs la défiguraient; et il eut la prétention, non seulement de la leur expliquer, en présence du poète, mais de l'expliquer à celui-ci, qui prenait la défense de ses interprètes. L'auteur se rebiffa, et dit, d'un ton piqué, qu'il pensait savoir ce qu'il avait voulu écrire. Christophe n'en démordait point, et soutenait que Hellmuth n'y comprenait rien. L'hilarité générale l'avertit qu'il se rendait ridicule. Il se tut, convenant qu'après tout ce n'était pas lui qui avait écrit les vers. Alors il vit l'écrasante nullité de la

pièce, et il en fut accablé ; il se demandait comment il avait pu s'y tromper. Il s'appelait : imbécile, et s'arrachait les cheveux. Il avait beau tâcher de se rassurer, en se répétant : « Tu n'y comprends rien : ce n'est pas ton affaire. Occupe-toi de ta musique ! » — il se sentait si honteux de certaines niaiseries, du pathos prétentieux, de la fausseté criante des mots, des gestes, des attitudes, que par moments, tandis qu'il conduisait l'orchestre, il n'avait plus la force de lever son bâton : il avait envie d'aller se cacher dans le trou du souffleur. Il était trop franc et trop mauvais politique pour déguiser ce qu'il pensait. Chacun s'en apercevait : ses amis, les acteurs, et l'auteur. Hellmuth lui disait, avec un sourire pincé :

— Est-ce que ceci n'a pas encore l'heur de vous plaire ?

Christophe répondait bravement :

— Pour dire la vérité, non. Je ne comprends pas.

— Vous ne l'aviez donc pas lu, pour faire votre musique ?

— Si, disait naïvement Christophe, mais je me trompais, je comprenais autre chose.

— C'est dommage alors que vous n'ayez pas écrit vous-même ce que vous compreniez.

— Ah ! si je l'avais pu ! disait Christophe.

Le poète, vexé, critiquait, pour se venger, la musique. Il se plaignait qu'elle fût encombrante, et qu'elle empêchât d'entendre les vers.

Si le poète ne comprenait pas le musicien, ni le musicien le poète, les acteurs ne comprenaient ni l'un ni l'autre, et ne s'en inquiétaient point. Ils cherchaient seulement dans leurs rôles des phrases, de place en

place, où accrocher leurs effets habituels. Il n'était pas question d'adapter leur déclamation à la tonalité du morceau et au rythme musical : ils allaient d'un côté, et la musique de l'autre ; on eût dit qu'ils chantaient constamment hors du ton. Christophe en grinçait des dents, et s'épuisait à leur crier la note : ils le laissaient crier, et continuaient imperturbablement, ne comprenant même pas ce qu'il voulait d'eux.

Le pire était la prétention qu'avaient le directeur et le poète de faire déclamer certains chœurs à l'antique, non par un coryphée qui traduit le sentiment collectif, mais, selon une habitude enracinée en Allemagne, par le chœur tout entier, parlant tous à la fois, disant tous les mots à l'unisson, — un unisson grinçant et boiteux, comme une classe d'école primaire, qui épelle sa leçon. Christophe se révolta. Cette foule domestiquée à la prussienne lui faisait mal au cœur. Il déclara qu'il n'était pas venu pour diriger une salle d'asile, qu'il fallait qu'on chantât ou qu'on parlât : — il n'y avait pas de milieu, — et qu'il se retirerait si ces braillards ne se taisaient. Ils se disputèrent longtemps là-dessus ; et ils en arrivèrent à un compromis, qui n'arrangeait rien et qui mécontentait tout le monde.

Christophe eût tout lâché, si les répétitions n'avaient été si avancées, et s'il n'eût été lié par la crainte d'un procès. Mannheim, à qui il fit part de son découragement, se moqua de lui :

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il. Tout va très bien, ainsi. Vous ne vous comprenez pas l'un l'autre ? Eh ! qu'est-ce que cela fait ? Qui a jamais compris son œuvre, en dehors de l'auteur ? Il a encore bien de la chance, quand il se comprend lui-même !

Christophe se tourmentait de la niaiserie du poème, qui, disait-il, ferait tomber sa musique. Mannheim ne faisait pas de difficulté pour reconnaître que le poème n'avait pas le sens commun, et que Hellmuth était « un daim »; mais il n'avait aucune inquiétude à son égard : Hellmuth donnait de bons dîners, et il avait une jolie femme : qu'est-ce qu'il faut de plus à la critique? — Christophe haussait les épaules, disant qu'il n'avait pas le temps d'écouter des balivernes.

— Mais ce ne sont pas des balivernes! disait Mannheim, en riant. Voilà bien les gens graves! Ils n'ont aucune idée de ce qui compte dans la vie.

Et il conseillait à Christophe de ne pas tant se préoccuper des affaires de Hellmuth, et de songer aux siennes. Il l'engageait à faire un peu de réclame. Christophe refusait avec indignation. A un reporter, qui cherchait à l'interviewer sur sa vie, il répondait, furieux :

— Cela ne vous regarde pas!

Et quand on lui demandait sa photographie pour une Revue, il sautait de colère, en criant qu'il n'était pas, Dieu merci! un empereur pour étaler sa tête aux passants. — Impossible de le mettre en relations avec les salons influents. Il ne répondait pas aux invitations; ou si, par hasard, il avait été forcé d'accepter, il oubliait de s'y rendre, ou s'y rendait de si mauvaise grâce qu'il semblait avoir pris à tâche d'être désagréable à tout le monde.

Mais le comble fut qu'il se brouilla avec sa Revue, deux jours avant la représentation.

Ce qui devait arriver arriva. Mannheim avait continué sa revision des articles de Christophe; et il ne se gênait plus pour biffer des lignes entières de critique, et les remplacer par des compliments.

Un jour, dans un salon, Christophe se trouva en présence d'un virtuose, — un pianiste bellâtre, qu'il avait éreinté, et qui vint le remercier, en souriant de toutes ses dents blanches. Il répondit brutalement qu'il n'y avait pas de quoi. L'autre insistait, se confondant en protestations de reconnaissance. Christophe y coupa court, en lui disant que s'il était satisfait de l'article, c'était son affaire, mais que l'article n'avait certainement pas été écrit pour le satisfaire. Et il lui tourna le dos. Le virtuose le prit pour un bourru bienfaisant, et s'en alla en riant. Mais Christophe, qui se souvint d'avoir reçu, quelque temps avant, une carte de remerciements d'une autre de ses victimes, fut brusquement traversé d'un soupçon. Il sortit, il alla acheter à un kiosque de journaux le dernier numéro de la Revue, il chercha son article, il lut... Sur le moment, il se demanda s'il devenait fou. Puis, il comprit; et, dans une rage folle, il courut aux bureaux du *Dionysos*.

Waldhaus et Mannheim s'y trouvaient, en conversation avec une actrice de leurs amies. Ils n'eurent pas besoin de demander à Christophe pourquoi il venait. Jetant le numéro de la Revue sur la table, Christophe, sans prendre le temps de respirer, les apostropha avec une violence inouïe, criant, les traitant de drôles, de gredins, de faussaires, et tapant le plancher à tour de bras avec une chaise. Mannheim essayait de rire. Christophe voulut lui flanquer son pied au derrière. Mannheim se réfugia derrière la table, en se tordant. Mais Waldhaus le prit de très haut. Digne et gourmé, il s'évertuait à faire entendre, au milieu du vacarme, qu'il ne permettrait pas qu'on lui parlât sur ce ton, que Christophe aurait de ses nouvelles; et il lui tendait sa carte. Christophe la lui jeta au nez :

— Faiseur d'embarras!... Je n'ai pas besoin de votre carte pour savoir qui vous êtes... Vous êtes un polisson et un faussaire!... Et vous croyez que je vais me battre avec vous?... Une correction, c'est tout ce que vous méritez!...

De la rue, on entendait sa voix. Les gens s'arrêtaient pour écouter. Mannheim ferma les fenêtres. La visiteuse, effrayée, cherchait à s'enfuir; mais Christophe bloquait la porte. Waldhaus blême et suffoqué, Mannheim bredouillant et ricanant, essayaient de répondre. Christophe ne les laissa point parler. Il déchargea sur eux tout ce qu'il put imaginer de plus blessant, et ne s'en alla que quand il fut à bout de souffle et d'injures. Waldhaus et Mannheim ne retrouvèrent la voix que quand il fut parti. Mannheim reprit vite son aplomb : les injures glissaient sur lui, comme l'eau sur les plumes d'un canard. Mais Waldhaus res-

tait ulcéré : sa dignité avait été outragée; et, ce qui rendait l'affront plus mortifiant encore, c'est qu'il avait eu des témoins : il ne pardonnerait jamais. Ses collègues firent chorus avec lui. De toute la Revue, Mannheim continua, seul, à n'en pas vouloir à Christophe : il s'était amusé de lui, tout son soûl; il ne trouvait pas que ce fût payer trop cher, au prix de quelques gros mots, la pinte de bon sang qu'il s'était faite à ses dépens. Ç'avait été une bonne farce : s'il en avait été lui-même l'objet, il en eût ri tout le premier. Aussi, était-il prêt à serrer la main de Christophe, comme si rien ne s'était passé. Mais Christophe était plus rancunier, et repoussa toute avance. Mannheim ne s'en affecta point : Christophe était un jouet, dont il avait tiré tout l'amusement possible; il commençait à s'enflammer pour un autre pantin. Du jour au lendemain, tout fut fini entre eux. Cela n'empêcha point Mannheim de continuer à dire, quand on parlait de Christophe devant lui, qu'ils étaient amis intimes. Et peut-être qu'il le croyait.

Deux jours après la brouille, eut lieu la première d'*Iphigénie*. Ce fut un four complet. La Revue de Waldhaus loua le poème, et ne dit rien de la musique. Les autres journaux et Revues s'en donnèrent à cœur-joie. On rit et on siffla. La pièce fut retirée après la troisième représentation; mais les railleries ne cessèrent point si vite. On était trop heureux de trouver cette occasion de dauber sur Christophe; et l'*Iphigénie* resta, pendant plusieurs semaines, un sujet d'inépuisables plaisanteries. On savait que Christophe n'avait plus d'arme pour se défendre; et l'on en profitait. La seule chose qui retînt encore un peu, c'était sa situation à la

cour. Bien que ses rapports fussent devenus assez froids avec le grand-duc, qui lui avait fait, à maintes reprises, des observations dont il n'avait tenu aucun compte, il continuait de se rendre de temps en temps au château, et de bénéficier, dans l'esprit du public, d'une sorte de protection officielle, plus illusoire que réelle. — Il se chargea de détruire lui-même ce dernier appui.

Il souffrait des critiques. Elles ne s'adressaient pas seulement à sa musique, mais à son idée d'une forme d'art nouvelle, qu'on ne se donnait pas la peine de comprendre : il était bien plus facile de la travestir, pour la ridiculiser à son aise. Christophe n'avait pas encore la sagesse de se dire que la meilleure réponse qu'on puisse faire à des critiques de mauvaise foi, est de ne leur en faire aucune, et de continuer à créer. Il avait pris, depuis quelques mois, la mauvaise habitude de ne laisser passer aucune attaque injuste, sans y répondre. Il écrivit un article, où il n'épargnait point certains de ses adversaires. Les deux journaux bien pensants, auxquels il le porta, le lui rendirent, en s'excusant avec une politesse ironique de ne pouvoir le publier. Christophe s'entêta. Il se souvint du journal socialiste de la ville, qui lui avait fait quelques avances. Il connaissait un des rédacteurs; ils causaient parfois ensemble. Christophe avait plaisir à trouver quelqu'un qui parlât librement du pouvoir, de l'armée, des préjugés oppressifs et archaïques. Mais la conversation ne pouvait aller bien loin; car, avec le socialiste, elle tournait toujours autour de Karl Marx, qui était absolument indifférent à Christophe. D'ailleurs, Christophe retrouvait dans ces discours d'homme libre, — en outre d'un

matérialisme qui ne lui plaisait pas beaucoup, — une rigueur pédante, et un despotisme de pensée, un culte secret de la force, un militarisme à rebours, qui ne sonnaient pas très différemment de ce qu'il entendait, chaque jour, en Allemagne.

Néanmoins, ce fut à lui et à son journal qu'il pensa, quand il se vit fermer la porte des autres rédactions. Il se dit bien que sa démarche ferait scandale : le journal était violent, haineux, constamment condamné; mais comme Christophe ne le lisait pas, il ne pensait qu'à la hardiesse des idées, qui ne l'effrayait point, et non à la bassesse du ton, qui lui eût répugné. Au reste, il était si enragé de voir l'entente sournoise des autres journaux afin de l'étouffer, que peut-être eût-il passé outre, même s'il avait été mieux averti. Il voulait montrer aux gens qu'on ne se débarrassait pas si facilement de lui. — Il porta donc l'article à la rédaction socialiste, où il fut reçu à bras ouverts. Le lendemain, l'article parut; et le journal annonçait, en termes emphatiques, qu'il s'était assuré le concours du jeune et talentueux maître, le citoyen Jean-Christophe Krafft, dont étaient bien connues les ardentes sympathies pour les revendications de la classe ouvrière.

Christophe ne lut ni la note, ni l'article; car, ce matin-là, qui était un dimanche, il était parti avant l'aube, pour une promenade à travers champs. Il était admirablement bien disposé. En voyant lever le soleil, il cria, rit, iodla, sauta et dansa. Plus de Revue, plus de critiques à faire! C'était le printemps, et le retour de la musique du ciel et de la terre, la plus belle de toutes. Fini des sombres salles de concerts, étouffantes et puantes, des voisins désagréables, des virtuoses insi-

pides! On entendait s'élever la merveilleuse chanson des forêts murmurantes; et sur les champs passaient, comme des vagues, les effluves enivrants de la Vie, qui brisait de toutes parts l'écorce de la terre, et sortait du tombeau.

Il revenait de promenade, la tête bourdonnante de lumière et de musique, quand sa mère lui remit une lettre qu'on avait apportée du palais en son absence. La lettre, écrite sous une forme impersonnelle, avisait monsieur Krafft qu'il eût à se rendre, ce matin, au château. — Le matin était passé : il était près d'une heure. Christophe ne s'en émut guère.

— Il est trop tard maintenant, dit-il. Ce sera pour demain.

Mais sa mère s'inquiéta :

— Non, non, on ne pouvait pas remettre ainsi un rendez-vous de Son Altesse; il fallait y aller, tout de suite. Peut-être s'agissait-il d'une affaire importante.

Christophe haussa les épaules :

— Importante ? Comme si ces individus pouvaient avoir quelque chose d'important à vous dire!... Il va m'exposer ses idées sur la musique. Ce sera gai !... Pourvu qu'il ne lui ait pas pris fantaisie de rivaliser avec Siegfried Meyer — (il voulait dire : l'Empereur) — et qu'il n'ait pas, lui aussi, un *Hymne à Ægir* à montrer ! Je jure que je ne l'épargnerai pas. Je lui dirai : « Faites donc de la politique. Là, vous êtes le maître : vous aurez toujours raison. Mais dans l'art, prenez garde! Dans l'art, on vous voit sans panache, sans casque, sans uniforme, sans argent, sans titres, sans aïeux, sans gendarmes; ... et dame ! pensez un peu : qu'est-ce qui restera de vous ?

La bonne Louisa, qui prenait tout au sérieux, leva les bras au ciel :

— Tu ne diras pas cela !... Tu es fou ! Tu es fou !...

Il s'amusait à l'inquiéter, en abusant de sa crédulité, jusqu'à ce que la dose de l'extravagance fût si forte que Louisa finît par comprendre qu'il se moquait d'elle. Elle haussait les épaules :

— Tu es trop bête, mon pauvre garçon !

Il l'embrassa en riant. Il était de magnifique humeur : il avait trouvé, dans sa promenade, un beau thème musical ; et il le sentait s'ébattre en lui, comme un poisson dans l'eau. Il ne voulut point partir pour le château, avant d'avoir mangé ; il avait un appétit d'ogre. Louisa veilla ensuite à sa toilette ; car il recommençait à la tourmenter : il prétendait qu'il était bien comme il était, avec ses vêtements usés et ses souliers poudreux. Cela ne l'empêcha point d'en changer, et de cirer lui-même ses chaussures, en sifflant comme un merle, et en imitant tous les instruments de l'orchestre. Quand il eut fini, sa mère passa l'inspection, et refit gravement son nœud de cravate. Il était très patient, par extraordinaire, parce qu'il était content de lui, — ce qui n'était pas non plus très ordinaire. Il partit, en disant qu'il allait enlever la princesse Adélaïde, — la fille du grand-duc, une assez jolie femme, mariée à un petit prince allemand, et qui était venue passer quelques semaines auprès de ses parents. Elle avait témoigné jadis quelque sympathie à Christophe, quand il était enfant ; et il avait un faible pour elle. Louisa prétendait qu'il en était amoureux ; et il feignait de l'être, pour s'amuser.

Il ne se pressait pas d'arriver, flânant devant les bou-

tiques, et s'arrêtant dans la rue, pour caresser un chien, de ses amis, qui flânait comme lui, étendu sur le flanc et bâillant au soleil. Il sauta les grilles inoffensives, qui ceignaient la place du château, — un grand carré désert, entouré de maisons, avec deux jets d'eau assoupis, deux parterres symétriques et sans ombre, séparés, comme par une raie sur le front, par une allée sablée, ratissée avec soin, bordée d'orangers en caisses; au milieu, la statue en bronze d'un grand-duc inconnu, costume Louis-Philippe, sur un socle décoré aux quatre angles par des allégories de Vertus. Sur un banc, un promeneur unique dormait sur son journal. A la grille du château, un poste de soldats inutiles dormait. Derrière les fossés pour rire de la terrasse du château, deux canons endormis bâillaient sur la ville endormie. Christophe leur rit au nez à tous.

Il entra au château sans se préoccuper de prendre une attitude plus officielle : ce fut tout au plus s'il cessa de chantonner; mais en lui-même, ses pensées continuaient de danser. Il jeta son chapeau sur la table du vestibule, en interpellant familièrement le vieil huissier, qu'il connaissait depuis l'enfance : — (le bonhomme était déjà là, lors de la première visite que Christophe avait faite au château avec son grand-père, le soir où ils avaient vu Hassler); — mais le vieux, qui toujours répondait avec bonhomie aux boutades un peu irrespectueuses de Christophe, prit, cette fois, un air rogue. Christophe n'y fit pas attention. Un peu plus loin, dans l'antichambre, il rencontra un employé de la chancellerie, fort bavard et prodigue avec lui, d'ordinaire, en démonstrations d'amitié; il fut surpris de la hâte que ce personnage mit à passer, en esquivant un entretien.

Néanmoins, il ne s'arrêta pas à ces impressions, et, continuant son chemin, il demanda à être introduit.

Il entra. Le dîner venait de finir. Son Altesse se tenait dans un des salons. Adossé à la cheminée, il fumait en causant avec ses hôtes, parmi lesquels Christophe distingua *sa* princesse, qui fumait aussi; négligemment renversée dans un fauteuil, elle parlait très haut à quelques officiers, qui faisaient cercle autour d'elle. La réunion était animée. Tous étaient fort gais; et Christophe, en entrant, entendit le rire épais du grand-duc. Mais ce rire s'arrêta net, quand le prince vit Christophe. Il poussa un grognement, et, fonçant droit sur lui :

— Ah! vous voilà, vous! cria-t-il. Vous daignez venir enfin? Est-ce que vous croyez que vous allez vous moquer de moi plus longtemps? Vous êtes un drôle, Monsieur!

Christophe fut si stupéfait par ce boulet reçu en pleine poitrine, qu'il fut un moment avant de pouvoir articuler un mot. Il ne pensait qu'à son retard, qui ne pouvait légitimer une telle violence. Il balbutia :

— Altesse, qu'ai-je fait?

L'Altesse n'écoutait pas, et poursuivait avec emportement :

— Taisez-vous! Je ne me laisserai pas insulter par un drôle.

Christophe, blêmissant, luttait contre sa gorge contractée, qui refusait de parler. Il fit un effort, et cria :

— Altesse, vous n'avez pas le droit... vous n'avez pas le droit de m'insulter vous-même, sans me dire ce que j'ai fait.

Le grand-duc se tourna vers son secrétaire, qui sortit un journal de sa poche, et qui le lui tendit. Il était dans un état d'exaspération, que son humeur colérique ne suffisait pas à expliquer : les fumées de vins trop généreux y avaient sans doute aussi leur part. Il vint se planter devant Christophe, et, comme un toréador avec sa cape, il lui agita furieusement devant la figure le journal déplié et froissé, en criant :

— Vos ordures, Monsieur !... Vous mériteriez qu'on vous y mît le nez !

Christophe reconnut le journal socialiste :

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal, dit-il.

— Quoi ! quoi ! glapit le grand-duc. Vous êtes d'une impudence !... Ce journal de gredins, qui m'insultent journellement, qui vomissent contre moi des injures immondes !...

— Monseigneur, dit Christophe, je ne l'avais pas lu.

— Vous mentez ! cria le grand-duc.

— Je ne veux pas que vous disiez que je mens, dit Christophe. Je ne l'avais pas lu, je ne m'occupe que de musique. Et d'ailleurs, j'ai le droit d'écrire où je veux.

— Vous n'avez aucun droit, sauf celui de vous taire. J'ai été trop bon pour vous. Je vous ai comblé de mes bienfaits, vous et les vôtres, malgré toutes les raisons que votre inconduite et celle de votre père m'auraient données de me séparer de vous. Je vous défends de continuer à écrire dans un journal qui m'est ennemi. Et de plus, je vous défends, d'une façon générale, d'écrire quoi que ce soit, à l'avenir, sans mon autorisation. J'ai assez de vos polémiques musicales. Je n'admets pas que quelqu'un qui jouit de ma protection

passe son temps à attaquer tout ce qui est cher aux gens de goût et de cœur, aux véritables Allemands. Vous ferez mieux d'écrire de meilleure musique, ou, si cela ne vous est pas possible, de travailler vos gammes et vos exercices. Je ne veux pas d'un Bebel musical, qui s'amuse à diffamer toutes les gloires nationales, à jeter le désarroi dans les esprits. Nous savons ce qui est bon, Dieu merci ! Nous n'avons pas attendu que vous nous le disiez, pour le savoir. Donc, à votre piano, Monsieur, et fichez-nous la paix !

Le gros homme, face à face avec Christophe, le dévisageait avec des yeux insultants. Christophe, livide, essayait de parler; ses lèvres remuaient; il bégaya :

— Je ne suis pas votre esclave, je dirai ce que je veux, j'écrirai ce que je veux...

Il suffoquait, il était près de pleurer de honte et de rage; ses jambes tremblaient. En faisant un brusque mouvement du coude, il renversa un objet sur le meuble près de lui. Il se rendait compte qu'il était ridicule; et, en effet, il entendit rire : en regardant au fond du salon, il vit, comme au travers d'un brouillard, la princesse qui suivait la scène, en échangeant avec ses voisins des réflexions d'une commisération ironique. Dès lors, il perdit l'exacte conscience de ce qui se passait. Le grand-duc criait. Christophe criait plus fort que lui, sans savoir ce qu'il disait. Le secrétaire du prince et un autre fonctionnaire vinrent vers lui, et tâchèrent de le faire taire : il les repoussa; il agitait en parlant un cendrier qu'il avait saisi machinalement sur le meuble auquel il était adossé. Il entendait que le secrétaire lui disait :

— Allons, lâchez cela, lâchez cela !...

et il s'entendait lui-même crier des mots sans suite, et frapper avec le cendrier le rebord de la table.

— Sortez! hurla le grand-duc, au comble de la fureur. Sortez! Sortez! Je vous chasse!

Les officiers s'étaient approchés du prince, et essayaient de le calmer. Le grand-duc, apoplectique, les yeux hors de la tête, criait qu'on jetât ce chenapan à la porte. Christophe vit rouge : il fut tout près d'appliquer son poing sur le mufle du grand-duc; mais il était écrasé par un chaos de sentiments contradictoires : la honte, la fureur, un reste de timidité, de loyalisme germanique, de respect traditionnel, d'habitudes humiliées devant le prince. Il voulait parler, il ne pouvait pas parler; il voulait agir, il ne pouvait pas agir; il ne voyait plus, il n'entendait plus : il se laissa pousser, et sortit.

Il passa au milieu des domestiques, impassibles, qui, venus près de la porte, n'avaient rien perdu du bruit de la dispute. Les trente pas qu'il eut à faire pour sortir de l'antichambre lui semblèrent durer toute une vie. La galerie s'allongeait, à mesure qu'il avançait. Il ne sortirait jamais!... La lumière du dehors, qu'il voyait luire là-bas, par la porte vitrée, était pour lui le salut. Il descendit l'escalier en trébuchant; il oubliait qu'il était nu-tête : le vieil huissier le rappela pour prendre son chapeau. Il lui fallut ramasser toutes ses forces pour sortir du château, traverser la cour, regagner sa maison. Il claquait des dents. Quand il ouvrit la porte de chez lui, sa mère fut épouvantée par sa mine et par son tremblement. Il l'écarta, il refusa de répondre à ses questions. Il monta dans sa chambre, s'enferma, et se coucha. Il avait un tel frisson, qu'il n'arrivait pas à se

déshabiller; il avait la respiration coupée et les membres brisés... Ah! ne plus voir, ne plus sentir, n'avoir plus à soutenir ce misérable corps, à lutter contre l'ignoble vie, tomber, tomber sans souffle, sans pensée, n'être plus, nulle part!... — Ses habits arrachés avec une peine mortelle, et épars autour de lui, par terre, il se jeta dans son lit, et il s'y enfonça jusqu'aux yeux. Tout bruit cessa dans la chambre : on n'entendit plus que le petit lit de fer, qui tremblait sur le carreau.

Louisa écoutait à la porte; elle frappa en vain, appela doucement : rien ne répondit; elle attendit, épiant anxieusement le silence; puis elle s'éloigna. Une ou deux fois dans le jour, elle revint écouter; et le soir, encore, avant de se coucher. Le jour passa, la nuit passa : la maison était muette. Christophe tremblait de fièvre; par moments, il pleurait; et, dans la nuit, il se soulevait pour montrer le poing au mur. Vers deux heures du matin, dans un accès de folie, il sortit du lit, en nage et à moitié nu : il voulait aller tuer le grand-duc. Il était dévoré de haine et de honte; son corps et son cœur se tordaient dans la flamme. — De cette tempête, rien ne s'entendait au dehors : pas un mot, pas un son. Les dents serrées, il renfermait tout en lui.

Le lendemain matin, il redescendit, comme d'habitude. Il était ravagé. Il ne dit rien, et sa mère n'osa rien lui demander : elle savait déjà, par les rapports du voisinage. Tout le jour, il resta sur une chaise, au coin du feu, muet, fiévreux, le dos courbé, comme un petit vieux ; et, quand il était seul, il pleurait en silence.

Vers le soir, le rédacteur du journal socialiste vint le voir. Naturellement, il était au courant, et voulait des détails. Christophe, touché de sa visite, l'interpréta naïvement comme une démarche de sympathie et d'excuses de la part de ceux qui l'avaient compromis ; il mit son amour-propre à ne sembler rien regretter, et il se laissa aller à dire tout ce qu'il avait sur le cœur : c'était un soulagement pour lui de parler librement à un homme qui eût comme lui la haine de l'oppression. L'autre l'excitait à parler : il voyait dans l'événement une bonne affaire pour son journal, l'occasion d'un article scandaleux, dont il attendait que Christophe lui fournît les éléments, à moins que Christophe ne l'écrivît lui-même ; car il comptait qu'après cet éclat, le musicien de la cour mettrait au service de « la cause » son talent de polémiste, qui était fort appréciable, et ses petits documents secrets sur la cour, qui l'étaient encore plus. Comme il ne se piquait pas d'une délicatesse exagérée, il présenta la chose sans artifice, sous le jour le plus

cru. Christophe en eut un haut-le-corps; il déclara qu'il n'écrirait rien, alléguant que toute attaque de sa part contre le grand-duc serait interprétée en ce moment comme un acte de vengeance personnelle, et qu'il était tenu à plus de réserve, maintenant qu'il était libre, que lorsque, ne l'étant pas, il courait des risques en disant ce qu'il pensait. Le journaliste ne comprit rien à ces scrupules; il jugea Christophe un peu borné et clérical au fond; il pensa surtout que Christophe avait peur : — frocard et froussard. — Il dit :

— Eh bien, laissez-nous faire : c'est moi qui écrirai. Vous n'aurez à vous occuper de rien.

Christophe le supplia de se taire; mais il n'avait aucun moyen de l'y contraindre. D'ailleurs, le journaliste lui représenta que l'affaire ne le concernait pas seul : l'insulte atteignait le journal, qui avait le droit de se venger. A cela il n'y avait rien à répondre; tout ce que put faire Christophe, ce fut de lui demander sa parole qu'il n'abuserait point de certaines confidences faites à l'ami, et non au journaliste. L'autre la lui donna sans difficulté. Christophe n'en fut pas plus rassuré : il se rendait compte trop tard de l'imprudence qu'il avait commise. — Quand il fut seul, il repassa dans sa tête tout ce qu'il avait dit, et il frémit. Sans réfléchir une minute, il écrivit au journaliste, le conjurant, de nouveau, de ne point répéter ce qu'il lui avait confié : — (le malheureux le répétait lui-même, en partie, dans sa lettre.)

Le lendemain, la première chose qu'il lut, en ouvrant le journal avec une hâte fiévreuse, ce fut, en première page, son histoire tout au long. Tout ce qu'il avait dit, la veille, s'y retrouvait démesurément grossi, ayant

subi cette déformation spéciale à laquelle sont soumis tous les objets qui passent par un cerveau de journaliste. L'article attaquait avec de basses invectives le grand-duc et la cour. Certains détails qu'il donnait étaient trop personnels à Christophe, trop évidemment connus de lui seul, pour qu'on ne lui attribuât point l'article tout entier.

Ce nouveau coup écrasa Christophe. A mesure qu'il lisait, une sueur froide lui montait au visage. Quand il eut fini, il resta affolé. Il voulut courir au journal; mais sa mère l'en empêcha, redoutant, non sans raison, sa violence. Il la redoutait lui-même; il sentait que s'il allait là, il ferait quelque sottise; et il resta, — pour en faire une autre. Il adressa au journaliste une lettre indignée, où il lui reprochait sa conduite en termes blessants, désavouait l'article, et rompait avec le parti. Le désaveu ne parut pas. Christophe récrivit au journal, le sommant de publier sa lettre. On lui envoya copie de sa première lettre, écrite le soir de l'entretien, et qui en était la confirmation : on lui demandait s'il fallait la publier aussi. Il se sentit dans leurs mains. Là-dessus, il eut le malheur de rencontrer dans la rue l'interviewer indiscret; il ne put s'empêcher de lui dire le mépris qu'il avait pour lui. Le lendemain, le journal, sans la moindre pudeur, publia un entrefilet insultant, où l'on parlait de ces domestiques de cour, qui, même quand on les a flanqués à la porte, restent toujours des domestiques et ne sont plus capables d'être libres. Quelques allusions à l'événement récent ne permettaient point de douter qu'il ne s'agît de Christophe.

Quand il fut bien évident pour tous que Christophe n'avait plus aucun appui, il se trouva soudain d'une richesse en ennemis qu'il n'eût jamais soupçonnée. Tous ceux qu'il avait blessés, directement ou indirectement, soit par des critiques personnelles, soit en combattant leurs idées et leur goût, prirent aussitôt l'offensive et se vengèrent avec usure. Le gros public, dont Christophe avait essayé de secouer l'apathie, contemplait, fort satisfait, la correction administrée à l'insolent jeune homme, qui avait prétendu réformer l'opinion et troubler le sommeil des gens de bien. Christophe était à l'eau. Chacun fit de son mieux pour lui tenir la tête dessous.

Ils ne fondirent pas tous ensemble sur lui. L'un commença d'abord, pour tâter le terrain. Christophe ne répondant pas, il redoubla ses coups. Alors d'autres suivirent; et puis, toute la bande. Les uns étaient de la fête par simple divertissement, comme de jeunes chiens, qui s'amusent à déposer leurs incongruités en belle place : c'était l'escadron volant des journalistes incompétents, qui, ne sachant rien, tâchent de le faire oublier, à force d'adulations aux vainqueurs et d'injures aux vaincus. Les autres apportaient là le poids de leurs principes, ils tapaient comme des sourds; où ils avaient passé, il ne restait rien de rien : c'était la grande critique, — la critique qui tue.

Par bonheur pour Christophe, il ne lisait pas les journaux. Quelques amis dévoués avaient eu l'attention de lui envoyer les plus injurieux. Mais il les laissait s'empiler sur sa table, sans penser à les ouvrir; ce ne fut qu'à la fin que ses yeux furent attirés par une grande marque rouge qui encadrait un article : il lut que ses *Lieder* ressemblaient au grognement d'un animal sauvage, que ses symphonies avaient l'air de sortir d'une maison de fous, que c'était de l'art hystérique, des spasmes d'harmonies, qui voulaient donner le change sur sa sécheresse de cœur et sa nullité de pensée. Le critique, fort connu, terminait ainsi :

« M. Krafft a naguère donné, comme reporter, quelques preuves étonnantes de son style et de son goût, qui excitèrent dans les cercles musicaux une gaieté irrésistible. Il lui fut alors conseillé amicalement de se livrer plutôt à la composition. Les derniers produits de sa muse ont montré que ce conseil, bien intentionné, était mauvais. M. Krafft devrait décidément faire du reportage. »

Après cette lecture, qui empêcha Christophe de travailler pendant toute la matinée, il se mit naturellement à la recherche des autres journaux hostiles, pour achever de se démoraliser. Mais Louisa, qui avait la manie de faire disparaître tout ce qui traînait, sous prétexte de « faire de l'ordre », les avait déjà brûlés. Il en fut irrité d'abord, puis soulagé; et, tendant à sa mère le journal qui restait, il lui dit qu'elle aurait bien dû en faire autant de celui-là.

D'autres affronts lui furent plus sensibles. Un quatuor, dont il avait envoyé le manuscrit à une société réputée de Francfort, fut refusé à l'unanimité, et sans

explications. Une ouverture, qu'un orchestre de Cologne semblait disposé à jouer, lui fut retournée, après des mois d'attente, comme injouable. La pire épreuve lui fut infligée par une société orchestrale de la ville. Le *Kapellmeister* H. Euphrat, qui la dirigeait, était assez bon musicien; mais, comme beaucoup de chefs d'orchestre, il n'avait aucune curiosité d'esprit; il souffrait — (ou plutôt il se portait à merveille) — de cette paresse spéciale à sa corporation, qui consiste à ressasser indéfiniment les œuvres déjà connues, et à fuir comme le feu toute œuvre vraiment nouvelle. Il n'était jamais las d'organiser des Festivals Beethoven, Mozart, ou Schumann : il n'avait, dans ces œuvres, qu'à se laisser porter par le ronron des rythmes familiers. En revanche, la musique de son temps lui était insupportable. Il n'osait pas l'avouer, et il se disait accueillant pour tous les jeunes talents : de vrai, quand on lui apportait une œuvre bâtie sur un patron ancien, — une sorte de décalque d'œuvres qui avaient été nouvelles, il y avait quelque cinquante ans, — il la recevait fort bien; il mettait même de l'ostentation à la jouer, à l'imposer au public. Cela ne dérangeait ni l'ordre de ses effets, ni l'ordre d'après lequel le public avait coutume d'être ému. En revanche, il éprouvait un mélange de mépris et de haine pour tout ce qui menaçait de déranger ce bel ordre et de lui causer une fatigue nouvelle. Le mépris dominait, si le novateur n'avait aucune chance de sortir de son ombre. S'il menaçait de réussir, c'était alors la haine, — jusqu'au moment, bien entendu, où il avait réussi tout à fait.

Christophe n'en était pas encore là : tant s'en fallait. Aussi, fut-il fort surpris, quand on lui fit savoir, par

des ouvertures indirectes, que *Herr* H. Euphrat eût été bien aise de jouer quelque chose de lui. Il avait d'autant moins de raisons de s'y attendre qu'il savait que le *Kapellmeister* était un ami intime de Brahms et de quelques autres qu'il avait fort malmenés dans ses chroniques. Comme il était bon garçon, il prêta à ses adversaires des sentiments généreux, qu'il eût été capable d'avoir. Il supposa que, le voyant accablé, ils voulaient lui prouver qu'ils étaient au-dessus des rancunes mesquines : il en fut touché. Il écrivit un mot plein d'effusion à H. Euphrat, en lui envoyant un poème symphonique. L'autre lui fit répondre, par son secrétaire, une lettre froide, mais polie, lui accusant réception de son envoi, et ajoutant que, suivant la règle de la société, la symphonie serait prochainement distribuée à l'orchestre et soumise à l'épreuve d'une répétition d'ensemble, avant d'être reçue pour l'audition publique. La règle était la règle : Christophe n'avait qu'à s'incliner. Aussi bien, c'était là une pure formalité, qui servait à écarter les élucubrations des amateurs, quelquefois encombrantes.

Deux ou trois semaines après, Christophe reçut avis que son œuvre allait être répétée. En principe, tout se passait à huis clos, et l'auteur même ne pouvait assister à la répétition. Mais une tolérance universellement admise faisait qu'il était toujours là; seulement, il ne se montrait pas. Chacun le savait, et chacun feignait de ne le point savoir. Au jour dit, un ami vint chercher Christophe, et l'introduisit dans la salle, où il prit place au fond d'une loge. Il fut surpris de voir qu'à cette répétition fermée, la salle — du moins, les places du bas — était presque entièrement remplie : une foule de dilet-

tantes, d'oisifs et de critiques s'agitait en caquetant. L'orchestre était censé ignorer leur présence.

On commença par la *Rhapsodie* de Brahms pour voix d'alto, chœur d'hommes, et orchestre, sur un fragment du *Harzreise im Winter* de Goethe. Christophe, qui détestait la sentimentalité majestueuse de cette œuvre, se dit que c'était peut-être là, de la part des « Brahmines », une façon courtoise de se venger, en le forçant à entendre une composition qu'il avait critiquée irrévérencieusement. Cette idée le fit rire, et sa bonne humeur augmenta, quand, après la *Rhapsodie,* vinrent deux autres productions de musiciens connus, qu'il avait aussi pris à partie : l'intention ne lui sembla pas douteuse. Et, tout en ne pouvant dissimuler quelques grimaces, il pensa que c'était, après tout, de bonne guerre ; et, à défaut de la musique, il apprécia la farce. Il s'amusa même à mêler ses applaudissements ironiques à ceux du public, qui fit pour Brahms et ses congénères une manifestation enthousiaste.

Enfin, ce fut le tour de la symphonie de Christophe. Quelques regards jetés de l'orchestre et de la salle du côté de sa loge lui firent voir qu'on était averti de sa présence. Il se dissimula. Il attendait, avec ce serrement de cœur, que tout musicien éprouve, au moment où la baguette du chef se lève, et où la force du fleuve de musique se ramasse en silence, prête à briser sa digue. Jamais il n'avait encore entendu son œuvre à l'orchestre. Comment les êtres qu'il avait rêvés allaient-ils vivre ? Quel serait le son de leurs voix ? Il les sentait gronder en lui ; et, penché sur le gouffre de sons, il attendait en frémissant ce qui allait sortir.

Ce qui sortit, ce fut une chose sans nom, une bouillie

informe. Au lieu des robustes colonnes qui devaient soutenir le fronton de l'édifice, les accords s'écroulaient, les uns à côté des autres, comme une bâtisse en ruines : on n'y distinguait rien qu'une poussière de plâtras. Christophe fut un moment avant d'être bien sûr que c'était lui qu'on jouait. Il recherchait la ligne, le rythme de sa pensée : il ne la reconnaissait plus; elle allait, bredouillante et titubante, comme un ivrogne qui s'accroche aux murs; et il était écrasé de honte, comme si on le voyait lui-même en cet état. Il avait beau savoir que ce n'était pas là ce qu'il avait écrit : quand un interprète imbécile dénature votre pensée, on a toujours un moment de doute, on se demande avec consternation si l'on est responsable de cette stupidité. Le public, lui, ne se le demande jamais : il croit à l'interprète, aux chanteurs, à l'orchestre, qu'il est accoutumé d'entendre, comme il croit à son journal : ils ne peuvent pas se tromper; s'ils disent des absurdités, c'est que l'auteur est absurde. Il en doutait d'autant moins, en ce moment, qu'il avait plaisir à le croire. — Christophe essayait de se persuader que le *Kapellmeister* se rendait compte du gâchis, qu'il allait arrêter l'orchestre, et faire tout reprendre. Les instruments ne jouaient même plus ensemble. Le cor avait manqué son entrée, et pris une mesure trop tard; il continua quelques minutes, puis s'arrêta tranquillement, pour vider son instrument. Certains traits des hautbois avaient totalement disparu. Il était impossible à l'oreille la plus exercée de retrouver le fil de la pensée musicale, ni même d'imaginer qu'il y en eût une. Des fantaisies d'instrumentation, des saillies humoristiques, devinrent grotesques, par le fait de la grossièreté de

l'exécution. C'était bête à pleurer, c'était l'œuvre d'un idiot, d'un farceur, qui ne savait pas la musique. Christophe s'arrachait les cheveux. Il voulut interrompre; mais l'ami qui était avec lui l'en empêcha, l'assurant que *Herr Kapellmeister* saurait bien de lui-même discerner les fautes de l'exécution et tout remettre au point, — qu'au reste Christophe ne devait pas se montrer, et qu'une observation de lui ferait le plus mauvais effet. Il obligea Christophe à se retirer au fond de la loge. Christophe se laissa faire; mais il se cognait la tête avec ses poings; et chaque monstruosité nouvelle lui arrachait un râle d'indignation et de douleur.

— Les misérables! Les misérables!...

gémissait-il; et il se mordait les mains pour ne pas crier.

Maintenant, montait vers lui, avec les fausses notes, la rumeur du public, qui commençait à s'agiter. Ce ne fut d'abord qu'un frémissement; mais bientôt, Christophe n'eut plus de doute : ils riaient. Les musiciens de l'orchestre avaient donné le signal; certains ne cachaient point leur hilarité. Le public, assuré dès lors que l'œuvre était risible, se tordit de rire. La joie fut générale; elle redoublait au retour d'un motif très rythmé, que les contrebasses accentuaient d'une façon burlesque. Seul, le *Kapellmeister,* imperturbable, continuait à marquer la mesure, au milieu du charivari.

Enfin, l'on arriva au bout : — (les meilleures choses ont une fin.) — La parole était au public. Il éclata. Ce fut une explosion d'allégresse, qui dura plusieurs minutes. Les uns sifflaient, les autres applaudissaient ironiquement; les plus spirituels criaient : *bis!* Une voix de basse, venue du fond d'une avant-scène, se mit à

imiter le motif grotesque. D'autres farceurs furent pris d'émulation, et l'imitèrent, à leur tour. Quelqu'un cria : « L'auteur! » — Il y avait longtemps que ces gens d'esprit ne s'étaient autant amusés.

Après que le tumulte fut un peu calmé, le *Kapellmeister,* impassible, le visage tourné de trois quarts vers le public, mais affectant de ne pas le voir, — (le public était toujours censé ne pas exister) — fit à l'orchestre un signe, pour marquer qu'il voulait parler. On cria : « Chut! »; et chacun fit silence. Il attendit encore un moment; puis, — (sa voix était nette, froide et tranchante) : —

— Messieurs, dit-il, je n'aurais certainement pas laissé jouer *cette chose* jusqu'au bout, si je n'avais voulu me donner une fois en spectacle le monsieur qui a osé écrire des turpitudes sur maître Brahms.

Il dit; et, sautant de son estrade, il sortit au milieu des ovations de la salle en délire. On voulut le rappeler; les acclamations se prolongèrent pendant une ou deux minutes encore. Mais il ne revint pas. L'orchestre s'en allait. Le public se décida à s'en aller aussi. Le concert était fini.

C'était une bonne journée.

Christophe était sorti déjà. A peine avait-il vu le misérable chef d'orchestre quitter son pupitre, qu'il s'était élancé hors de la loge; il dégringolait les marches du premier étage, pour le rejoindre et le souffleter. L'ami qui l'avait amené courut après lui, et essaya de le retenir; mais Christophe le bouscula, et faillit le jeter en bas de l'escalier : — (il avait des raisons de croire que le personnage était complice dans le traquenard qui lui avait été tendu). — Heureusement pour H. Euphrat et pour lui-même, la porte qui menait à la scène était fermée; et ses coups de poing furieux ne purent la faire ouvrir. Cependant, le public commençait à sortir de la salle. Christophe ne pouvait rester là. Il se sauva.

Il était dans un état indescriptible. Il marchait au hasard, agitant les bras, roulant les yeux, parlant tout haut, comme un fou; il renfonçait ses cris d'indignation et de rage. La rue était à peu près déserte. La salle de concert avait été construite, l'année précédente, dans un quartier nouveau, un peu hors de la ville; et Christophe, d'instinct, fuyait vers la campagne, à travers les terrains vagues, où s'élevaient des baraques isolées et quelques échafaudages de maisons, entourés de palissades. Il avait des pensées meurtrières, il eût voulu tuer l'homme qui lui avait fait cet affront... Hélas ! Et

quand il l'eût tué, y aurait-il eu rien de changé à l'animosité de tous ces gens, dont les rires injurieux retentissaient encore à son oreille ? Ils étaient trop, il ne pouvait rien contre eux; ils étaient tous d'accord — eux qui étaient divisés sur tant de choses — pour l'outrager et l'écraser. C'était plus que de l'incompréhension : il y avait là de la haine. Que leur avait-il donc fait à tous ? Il avait en lui de belles choses, des choses qui font du bien et qui dilatent le cœur; il avait voulu les dire, en faire jouir les autres; il croyait qu'ils allaient en être heureux comme lui. Si même ils ne les goûtaient pas, ils devaient tout au moins lui être reconnaissants de l'intention; ils pouvaient, à la rigueur, lui remontrer amicalement en quoi il s'était trompé; mais de là à cette joie méchante qu'ils mettaient à insulter ses pensées odieusement travesties, à les fouler aux pieds, à le tuer sous le ridicule, comment était-ce possible ? Dans son exaltation, il s'exagérait encore leur haine; il lui prêtait un sérieux, que ces êtres médiocres étaient bien incapables d'avoir. Il sanglotait : « Qu'est-ce que je leur ai fait? » Il étouffait, il se sentait perdu, ainsi que lorsqu'il était enfant, et qu'il avait fait connaissance pour la première fois avec la méchanceté humaine.

Et comme il regardait près de lui, à ses pieds, il s'aperçut brusquement qu'il était arrivé au bord du ruisseau du moulin, à l'endroit où, quelques années avant, son père s'était noyé. Et l'idée lui vint sur-le-champ de se noyer aussi. Sans attendre une minute, il se disposa à sauter.

Mais comme il se penchait sur la berge, fasciné par le calme et clair regard de l'eau, un tout petit oiseau, sur un arbre près de lui, se mit à chanter — chanter

éperdument. Il se tut pour l'écouter. L'eau murmurait. On entendait les frémissements des blés en fleur, ondoyant sous la molle caresse de l'air; les peupliers frissonnaient. Derrière la haie du chemin, des paniers d'abeilles invisibles, dans un jardin, emplissaient l'air de leur musique parfumée. De l'autre côté du ruisseau, une vache aux beaux yeux bordés d'agate, rêvait. Une fillette blonde, assise sur le rebord d'un mur, une hotte légère à claires-voies sur les épaules, comme un petit ange avec ses ailes, rêvait aussi, en balançant ses jambes nues et chantonnant un air qui n'avait aucun sens. Au loin, dans la prairie, un chien blanc bondissait, décrivant de grands ronds. — Christophe, appuyé à un arbre, écoutait, regardait la terre printanière; il était repris par la paix et la joie de ces êtres : il oubliait, il oubliait... Brusquement, il serra dans ses bras le bel arbre, contre lequel il appuyait sa joue. Il se jeta par terre; il s'enfonça la tête dans l'herbe; il riait nerveusement, il riait de bonheur. Toute la beauté, la grâce, le charme de la vie l'enveloppait, l'imbibait, le pénétrait comme une éponge. Il pensait :

— Pourquoi es-tu si belle, et eux — les hommes — si laids ?

N'importe ! Il l'aimait, il l'aimait, il sentait qu'il l'aimerait toujours, que rien ne pourrait l'en déprendre. Il embrassa la terre avec ivresse. Il embrassait la vie :

— Je t'ai ! Tu es à moi. Ils ne peuvent pas t'enlever à moi. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! Qu'ils me fassent souffrir !... Souffrir, c'est encore vivre !

Christophe se remit courageusement au travail. Il ne voulait plus rien avoir à faire avec les « hommes de lettres » les bien nommés, les phraseurs, les bavards stériles, les journalistes, les critiques, les exploiteurs et les trafiquants de l'art. — Quant aux musiciens, il ne perdrait pas son temps davantage à combattre leurs préjugés et leurs jalousies. Ils ne voulaient pas de lui ? — Soit ! Il ne voulait pas d'eux. Il avait son œuvre à faire : il la ferait. La cour lui rendait sa liberté : il l'en remerciait. Il remerciait les gens de leur hostilité : il allait pouvoir travailler en paix.

Louisa l'approuvait de tout son cœur. Elle n'avait aucune ambition, elle n'était pas une Krafft; elle ne ressemblait ni au père, ni au grand-père. Elle ne tenait aucunement pour son fils aux honneurs et à la réputation. Certes, elle se fût réjouie qu'il fût riche et célèbre; mais si ces avantages devaient s'acheter au prix de trop de désagréments, elle aimait beaucoup mieux qu'il n'en fût pas question. Elle avait été plus affectée du chagrin de Christophe, à la suite de sa rupture avec le château, que de l'événement même; et, au fond, elle était ravie qu'il se fût brouillé avec les gens des revues et des journaux. Elle avait pour le papier noirci une méfiance de paysan : tout cela n'était bon qu'à vous faire perdre votre temps et à vous attirer des ennuis.

Elle avait entendu quelquefois causer avec Christophe ces petits jeunes gens de la Revue, avec qui il collaborait : elle avait été épouvantée de leur méchanceté; ils déchiraient tout à belles dents, ils disaient des horreurs de tout; et plus ils en disaient, plus ils étaient contents. Elle ne les aimait pas. Ils étaient sans doute très intelligents et très savants; mais ils n'étaient pas bons : elle se réjouissait que son Christophe ne les vît plus. Elle abondait dans son sens : qu'avait-il besoin d'eux?

— Ils peuvent dire, écrire et penser de moi ce qu'ils voudront, disait Christophe : ils ne peuvent pas m'empêcher d'être moi-même. Leur art, leur pensée, que m'importe? Je les nie !

Il est très beau de nier le monde. Mais le monde ne se laisse pas si facilement nier par une forfanterie de jeune homme. Christophe était sincère; mais il se faisait illusion, il ne se connaissait pas bien. Il n'était pas un moine, il n'avait pas un tempérament à renoncer au monde; surtout, il n'en avait pas l'âge. Les premiers temps, il ne souffrit pas trop : il était enfoncé dans la composition; et, tant que ce travail dura, il ne sentit le manque de rien. Mais quand il fut dans la période de dépression, qui suit l'achèvement de l'œuvre, et qui dure jusqu'à ce qu'une nouvelle œuvre s'empare de l'esprit, il regarda autour de lui, et il fut glacé de son abandon. Il se demanda pourquoi il écrivait. Tandis que l'on écrit, la question ne se pose pas : il faut écrire, cela ne se discute point. Ensuite, on se trouve en présence de l'œuvre enfantée; l'instinct puissant qui l'a fait jaillir des entrailles s'est tu : on ne comprend plus pourquoi elle est née; à peine s'y reconnaît-on soi-même, elle est presque une étrangère, on aspire à l'oublier. Et cela n'est pas possible, tant qu'elle n'est ni publiée, ni jouée, tant qu'elle ne vit pas de sa vie propre dans le monde. Jusque-là, elle est comme le nouveau-né attaché à la mère, une chose vivante rivée

à la chair vivante : il faut l'amputer à tout prix pour vivre. Plus Christophe composait, plus grandissait en lui l'oppression de ces êtres sortis de lui, qui ne pouvaient ni vivre, ni mourir. Il en était hanté. Qui l'en délivrerait? Une poussée obscure remuait ces enfants de sa pensée; ils aspiraient désespérément à se détacher de lui, à se répandre dans d'autres âmes, comme les semences vivaces et fécondes, que le vent charrie dans l'univers. Resterait-il muré dans sa stérilité? Il en deviendrait enragé.

Puisque tout débouché : — théâtres, concerts, — lui était fermé, et que pour rien au monde il ne se fût abaissé à faire une démarche nouvelle auprès des directeurs qui l'avaient une fois éconduit, il ne lui restait d'autre moyen que de publier ce qu'il avait écrit; mais il ne pouvait se flatter qu'il trouverait plus facilement un éditeur pour le lancer qu'un orchestre pour le jouer. Les deux ou trois essais qu'il fit, aussi maladroitement que possible, lui suffirent; plutôt que de s'exposer à un nouveau refus, ou de discuter avec un de ces négociants en musique et de supporter ses observations et ses airs protecteurs, il préféra faire tous les frais de l'édition. C'était une folie : il avait une petite réserve, qui lui venait de son traitement à la cour et de quelques concerts; mais la source de cet argent était tarie, et il se passerait longtemps avant qu'il en trouvât une autre; il eût fallu être assez sage pour ménager ce petit avoir, qui devait l'aider à passer la période difficile où il s'engageait maintenant. Non seulement il ne le fit pas; mais, cette réserve étant insuffisante à couvrir les dépenses de l'édition, il ne craignit pas de s'endetter. Louisa n'osait rien dire; elle le trou-

vait déraisonnable, et ne comprenait pas bien qu'on dépensât de l'argent pour voir son nom sur un livre; mais puisque c'était un moyen de lui faire prendre patience et de le garder auprès d'elle, elle était trop heureuse qu'il s'en contentât.

Au lieu d'offrir au public des compositions d'un genre connu, de tout repos, où il se sentît chez lui, Christophe fit choix, parmi ses manuscrits, d'une suite d'œuvres, qui lui étaient propres, et auxquelles il tenait beaucoup. C'étaient des pièces pour piano, où s'entremêlaient des *Lieder*, quelques-uns très courts et d'allure populaire, d'autres très développés et presque dramatiques. Le tout formait une suite d'impressions joyeuses ou tristes, qui s'enchaînaient d'une façon naturelle, et que traduisait tour à tour le piano seul, et le chant, seul ou accompagné. « Car, disait Christophe, quand je rêve, je ne me formule pas toujours ce que je sens : je souffre, je suis heureux, sans paroles pour le dire; mais il vient un moment où il faut que je le dise, je chante sans y penser : parfois, ce ne sont que des mots vagues, quelques phrases décousues, parfois des poèmes entiers; puis, je me remets à rêver. Ainsi, le jour s'écoule : et c'est en effet un jour que j'ai voulu représenter. Pourquoi ces recueils composés uniquement de chants, ou de préludes? Il n'y a rien de plus factice et de moins harmonieux. Il faut tâcher de rendre le libre jeu de l'âme. » — Il avait donc nommé la Suite : *Une Journée*. Les diverses parties de l'œuvre portaient des sous-titres, indiquant brièvement la succession des rêves intérieurs. Christophe y avait aussi inscrit des dédicaces mystérieuses, des initiales, des dates, que lui seul pouvait comprendre, et qui lui rap-

pelaient le souvenir d'heures poétiques, ou de figures aimées : la rieuse Corinne, la languissante Sabine, et la petite Française inconnue.

En outre de cette œuvre, il choisit une trentaine de ses *Lieder,* — de ceux qui lui plaisaient le plus, et, par conséquent, qui plaisaient le moins au public. Il s'était bien gardé de prendre ses mélodies les plus « mélodieuses », mais il prit les plus caractéristiques. — (On sait que les braves gens ont toujours une grande peur de ce qui est « caractéristique ». Ce qui est sans caractère est bien mieux fait pour leur plaire.)

Ces *Lieder* étaient écrits sur des vers de vieux poètes silésiens du dix-septième siècle, que Christophe avait lus par hasard dans une collection populaire, et dont il aimait la loyauté. Deux surtout lui étaient chers, comme des frères, deux êtres pleins de génie, tous deux morts à trente ans : le charmant Paul Fleming, le libre voyageur au Caucase et à Ispahan, qui garda une âme pure, aimante et sereine, au milieu des sauvageries de la guerre, des tristesses de sa vie, et de la corruption de son temps, — et Jean-Christian Günther, le génie déréglé, qui se brûla dans l'orgie et le désespoir, jetant sa vie à tous les vents. De Günther, il avait traduit les cris de provocation et d'ironie vengeresse contre le Dieu ennemi qui l'écrase, ces malédictions furieuses du Titan terrassé, qui retourne la foudre contre le ciel. De Fleming, il avait pris des chants d'amour à Anemone et à Basilene, suaves et doux comme des fleurs, — et la ronde des étoiles, le *Tanzlied* (chant de danse) des cœurs limpides et joyeux, — et le sonnet héroïque et tranquille : *A soi-*

même (An Sich), que Christophe se récitait, comme prière du matin :

Sei dennoch unverzagt. Gieb dennoch nichts verloren,
Weich deinem Schicksal nicht. Steh höher, als der Neid,
Vergnüge dich an dir und acht es für kein Leid,
Hat sich gleich wieder dich Glück, Ort und Zeit verschworen.

Was dich betrübt und labt, halt alles für erkoren,
Nimm dein Verhängnis an. Lass alles unbereut.
Thu, was gethan muss sein, und eh' man dir's gebeut.
Was du noch hoffen kannst, das wird noch stets geboren.

Was klagt, was lobt man doch? Sein Unglück und sein Glücke
Ist sich ein jeder selbst. Schau alle Sachen an ;
Dies alles ist in dir, lass deinen eitlen Wahn.

Und eh' du weiter gehst, so geh' in dich zurücke.
Wer sein selbst Meister ist und sich beherrschen kann,
Dem ist die weite Welt und alles unterthan.

Sois intrépide malgré tout. Malgré tout, ne regarde rien comme perdu. Ne cède pas à ton destin. Sois plus haut que l'envie. Suffis-toi à toi-même. N'appelle pas infortune que la fortune, l'heure et les choses contre toi se conjurent.

Ce qui t'afflige et ce qui te charme, et tout ce qui t'advient, tiens-le comme ton lot. Accepte ton destin. Ne regrette rien. Fais ce qui doit être fait, avant qu'on ne te l'ordonne. Espère : ce que tu espères, à tout instant, peut naître.

De quoi se plaint-on? Et que loue-t-on? Chacun est à soi-même son infortune et sa fortune. Contemple tout ce qui est. Tout ce qui est, est en toi. Reviens de tes erreurs vaines.

Et, avant de poursuivre ta route, rentre en toi. Qui est son propre maître et peut se dominer, — à celui-là le vaste monde, et tout est soumis.

L'optimisme souriant du pieux Paul Gerhardt charmait aussi Christophe. C'était pour lui un repos, au sortir de ses tristesses. Il aimait sa vision innocente de la nature en Dieu, les prairies fraîches, où les cigognes se promènent gravement au milieu des tulipes et des narcisses blancs, au bord des ruisselets qui chantent sur le sable, l'air transparent où passent les hirondelles aux grandes ailes et le vol des colombes, la gaieté d'un rayon de soleil qui déchire la pluie, et le ciel lumineux qui rit entre les nuées, et la sérénité majestueuse du soir, le repos des forêts, des troupeaux, des villes, et des champs. Il avait eu l'impertinence de remettre en musique plusieurs de ces cantiques spirituels, qui étaient encore chantés dans les communautés protestantes. Et il s'était bien gardé de leur conserver leur caractère de choral. Loin de là : il l'avait en horreur ; il leur avait donné une expression libre et vivante. Le vieux Gerhardt eût frémi peut-être de l'orgueil diabolique que respiraient maintenant certaines strophes de son *Lied du Voyageur chrétien,* ou de l'allégresse païenne qui faisait déborder comme un torrent le flot paisible de son *Chant d'été.*

La publication fut faite, et naturellement en dépit du

bon sens. L'éditeur, que Christophe payait pour faire l'impression de ses *Lieder* et les garder en dépôt, n'avait d'autre titre à son choix que d'être son voisin. Il n'était pas outillé pour un travail de cette importance; l'ouvrage traîna, des mois; il y eut des bévues, des corrections coûteuses. Christophe, qui n'y connaissait rien, se laissait tout compter un tiers plus cher qu'il ne fallait; les dépenses s'élevèrent bien au-dessus de ce qui avait été prévu. Puis, quand ce fut fini, Christophe se trouva avoir sur les bras une édition énorme, dont il ne savait que faire. L'éditeur était sans clientèle; il ne fit pas une démarche pour répandre l'œuvre. Son apathie s'accordait d'ailleurs avec l'attitude de Christophe. Comme il lui avait demandé, pour l'acquit de sa conscience, de lui écrire quelques lignes de réclame, Christophe répliqua « qu'il ne voulait pas de réclame : si sa musique était bonne, elle parlerait pour elle-même. » L'autre respecta religieusement sa volonté : il enferma l'édition au fond de son magasin. Elle était bien gardée; car, en six mois, il ne s'en vendit pas un exemplaire.

En attendant que le public se décidât à venir, Christophe dut trouver un moyen de réparer la brèche qu'il avait faite à son petit avoir; et il n'avait pas à être difficile : car il fallait vivre et payer ses dettes. Non seulement celles-ci étaient plus fortes qu'il ne l'avait prévu; mais il s'aperçut que la réserve sur laquelle il comptait était moins forte qu'il n'avait calculé. Avait-il perdu de l'argent, sans s'en douter, ou — ce qui était infiniment plus probable, — avait-il mal fait ses comptes? — (Jamais il n'avait su faire une addition exacte.) — Peu importait en tout cas pourquoi l'argent manquait : il manquait, la chose était sûre. Louisa dut se saigner pour venir en aide à son fils. Il en eut un remords cuisant, et il chercha à s'acquitter, au plus tôt, à tout prix. Il se mit en quête de leçons à donner, si pénible qu'il lui fût de se proposer et d'essuyer parfois des refus. Sa faveur était bien tombée : il eut grand mal à retrouver quelques élèves. Aussi, quand on lui parla d'une place dans une école, il fut trop heureux d'accepter.

C'était une institution à demi religieuse. Le directeur, homme fin, avait su voir, sans être musicien, tout le parti qu'on pouvait tirer de Christophe, et à très bon compte, dans la situation actuelle. Il était affable, et payait peu. Christophe ayant risqué une timide observation, le directeur laissa entendre, avec un sourire

bienveillant, que Christophe, n'ayant plus de titre officiel, ne pouvait prétendre à plus.

Triste besogne! Il s'agissait moins d'apprendre la musique aux élèves que de donner l'illusion aux parents et à eux-mêmes qu'ils la savaient. La grande affaire était de les mettre en état de chanter pour les cérémonies où le public était admis. Peu importait le moyen. Christophe était écœuré ; il n'avait même pas la consolation de se dire, en accomplissant sa tâche, qu'il faisait œuvre utile : sa conscience se la reprochait, comme une hypocrisie. Il essaya de donner aux enfants une instruction plus solide, de les intéresser à la sérieuse musique ; mais les élèves ne s'en souciaient point. Christophe ne réussissait pas à se faire écouter : il manquait d'autorité; et, en vérité, il n'était pas fait pour enseigner à des enfants. Il ne s'intéressait pas à leurs ânonnements; il voulait leur expliquer tout de suite la théorie musicale. Quand il avait une leçon de piano à donner, il mettait l'élève à une symphonie de Beethoven, qu'il jouait à quatre mains avec lui. Naturellement, cela ne pouvait marcher; il éclatait de colère, chassait l'élève du piano, et jouait seul, longuement, à sa place. — Il n'en usait pas autrement avec ses élèves particuliers, en dehors de l'école. Il n'avait pas une once de patience : il disait, par exemple, à une gentille jeune fille, qui se piquait de distinction aristocratique, qu'elle jouait comme une cuisinière; ou même, il écrivait à la mère qu'il y renonçait, qu'il finirait par en mourir, s'il devait continuer plus longtemps à s'occuper d'un être aussi dénué de talent. — Tout cela n'arrangeait pas ses affaires. Ses rares élèves le quittaient; il ne parvenait pas à en garder un, plus de deux mois. Sa mère le

raisonnait, il se raisonnait lui-même. Louisa lui fit promettre qu'il ne se brouillerait pas au moins avec l'institution, où il était entré; car, s'il venait à perdre cette place, il ne savait plus comment il ferait pour vivre. Aussi se contraignait-il, malgré son dégoût : il était d'une ponctualité exemplaire. Mais le moyen de cacher ce qu'il pensait, quand un âne d'élève estropiait pour la dixième fois un passage, ou quand il lui fallait seriner à sa classe, pour le prochain concert, un chœur insipide! — (Car on ne lui laissait même pas le choix de son programme : on se défiait de son goût.) — On peut croire qu'il y mettait peu de zèle. Il s'obstinait pourtant, silencieux, renfrogné, ne trahissant sa fureur intime que par quelque coup de poing sur la table, qui faisait ressauter les élèves. Mais parfois, la pilule était trop amère : il n'y pouvait plus tenir. Au milieu du morceau, il interrompait les chanteurs :

— Ah! laissez cela! laissez cela! Je vais vous jouer plutôt du Wagner.

Ils ne demandaient pas mieux. Ils jouaient aux cartes derrière son dos. Il s'en trouvait toujours un pour rapporter la chose au directeur; et Christophe s'entendait rappeler qu'il n'était pas là pour faire aimer la musique à ses élèves, mais pour la leur faire chanter. Il recevait les semonces en frémissant; mais il les acceptait : il ne voulait pas rompre. — Qui lui eût dit, il y avait quelques années, quand sa carrière s'annonçait brillante et assurée, (alors qu'il n'avait rien fait), qu'il en serait réduit à ces humiliations, dès l'instant qu'il commencerait à valoir quelque chose?

Parmi les souffrances d'amour-propre, que lui causa sa charge à l'institution, une des moins pénibles pour

lui ne fut pas la corvée des visites obligatoires à ses collègues. Il en fit deux, au hasard; et cela l'ennuya tellement qu'il n'eut pas le courage de continuer. Les deux privilégiés ne lui en surent aucun gré; mais les autres se jugèrent personnellement offensés. Tous regardaient Christophe comme leur inférieur, en situation et en intelligence; et ils prenaient avec lui des manières protectrices. Il en était accablé, par moments : car ils avaient l'air si sûrs d'eux-mêmes et de l'opinion qu'ils avaient de lui, qu'il lui arrivait de la partager; il se sentait stupide auprès d'eux : qu'eût-il pu trouver à leur dire ? Ils étaient pleins de leur métier, et ne voyaient rien au delà. Ils n'étaient pas des hommes. Si, du moins, ils avaient été des livres ! Mais ils étaient des notes à des livres, des commentaires philologiques.

Christophe fuyait les occasions de se trouver avec eux. Mais elles lui étaient quelquefois imposées. Le directeur recevait, un jour par mois, dans l'après-midi; et il tenait à ce que tout son monde fût là. Christophe, qui avait esquivé la première invitation, sans même s'excuser, faisant le mort, dans l'espoir fallacieux que son absence ne serait pas remarquée, fut l'objet, dès le lendemain, d'une observation aigre-douce. La fois suivante, chapitré par sa mère, il se décida à venir; il y mit autant d'entrain que s'il allait à un enterrement.

Il se trouva dans une réunion de professeurs de l'institution et d'autres écoles de la ville, avec leurs femmes et leurs filles. Entassés dans un salon trop petit, ils étaient hiérarchiquement groupés, et ne firent nulle attention à lui. Le groupe le plus près de lui parlait de pédagogie et de cuisine. Toutes ces femmes de professeurs avaient des recettes culinaires, qu'elles profes-

saient avec un pédantisme exubérant et revêche. Les hommes n'étaient pas moins intéressés par ces questions, et à peine moins compétents. Ils étaient aussi fiers des talents domestiques de leurs femmes, que celles-ci du savoir de leurs époux. Debout, près d'une fenêtre, adossé au mur, et ne sachant quelle contenance faire, tantôt tâchant de sourire bêtement, tantôt sombre, l'œil fixe, les traits contractés, Christophe crevait d'ennui. A quelques pas, assise dans l'embrasure de la fenêtre, une jeune femme, à qui personne ne parlait, s'ennuyait comme lui. Tous deux regardaient la salle, et ne se regardaient pas. Ce ne fut qu'après un certain temps qu'ils se remarquèrent, au moment où, n'en pouvant plus ni l'un ni l'autre, ils se détournaient pour bâiller. Juste à cette minute, leurs yeux se rencontrèrent. Ils échangèrent un regard de complicité amicale. Il fit un pas vers elle. Elle lui dit, à mi-voix :

— On s'amuse ?

Il tourna le dos à la salle, et, regardant la fenêtre, il tira la langue. Elle éclata de rire, et, subitement réveillée, elle lui fit signe de s'asseoir auprès d'elle. Ils firent connaissance : elle était femme du professeur Kœchert, chargé du cours d'histoire naturelle à l'école, et nouvellement arrivé dans la ville, où ils ne connaissaient encore personne. Elle était loin d'être belle, le nez gros, de vilaines dents, peu de fraîcheur, mais des yeux vifs, assez spirituels, et un sourire bon enfant. Elle bavardait comme une pie : il lui donna la réplique avec entrain ; elle avait une franchise amusante, des boutades drôlatiques ; ils échangeaient en riant leurs impressions, tout haut, sans se préoccuper de ceux qui les entouraient. Leurs voisins, qui n'avaient pas daigné

s'apercevoir de leur existence, tant qu'il eût été charitable de les aider à sortir de leur isolement, leur jetaient maintenant des regards indiscrets et mécontents : il était de mauvais goût de s'amuser autant... Mais ce qu'on pouvait penser d'eux était indifférent aux deux bavards : ils prenaient leur revanche.

A la fin, madame Kœchert présenta son mari à Christophe. Il était extrêmement laid : une figure blême, glabre, grêlée, un peu macabre, mais un air de grande bonté. Il parlait du fond de la gorge, et articulait les mots d'une manière sentencieuse, ânonnante, en faisant des pauses entre les syllabes :

— *A-ber... na-türlich...*

Ils étaient mariés depuis quelques mois, et ces deux laiderons étaient épris l'un de l'autre : ils avaient une façon affectueuse de se regarder, de se parler, de se prendre la main, au milieu de tout ce monde, — qui était comique et touchante. Ce que l'un voulait, l'autre le voulait aussi. Tout de suite, ils invitèrent Christophe à venir souper chez eux, au sortir de la réception. Christophe commença par se défendre, en plaisantant; il disait que, pour ce soir, ce qu'on avait de mieux à faire, c'était d'aller se coucher : on était moulu d'ennui, comme si on avait fait une marche de dix lieues. Mais madame Kœchert répliqua que, précisément, il ne fallait pas en rester là : il serait dangereux de passer la nuit sur ces pensées lugubres. Christophe se laissa faire violence. Dans son isolement, il se sentait heureux d'avoir rencontré ces braves gens, pas très distingués de manières, mais simples et *gemütlich*.

Le petit intérieur des Kœchert était *gemütlich*, comme eux. C'était un *Gemüt* un peu bavard, un *Gemüt* avec inscriptions. Les meubles, les ustensiles, la vaisselle parlaient, répétaient sans se lasser leur joie de recevoir « le cher hôte », s'informaient de sa santé, lui donnaient des conseils affables et vertueux. Sur le sofa, — qui, au reste, était fort dur, — s'étalait un petit coussin, qui murmurait amicalement :

— Seulement un petit quart d'heure ! *(Nur ein Viertelstündchen!)*

La tasse de café, qu'on offrit à Christophe, insistait pour qu'il en reprît :

— Encore une petite goutte ! *(Noch ein Schlückchen!)*

Les assiettes assaisonnaient de morale la cuisine, d'ailleurs excellente. L'une disait :

— Pense à tout : autrement, il ne t'arrivera rien de bon.

L'autre :

— L'affection et la reconnaissance plaisent. L'ingratitude déplaît à tous.

Bien que Christophe ne fumât point, le cendrier sur la cheminée ne put se tenir de se présenter à lui :

— Petite place de repos pour les cigares brûlants. *(Ruheplätzchen für brennende Cigarren.)*

Il voulut se laver les mains. Le savon sur la table de toilette dit :

— Pour notre cher hôte. *(Für unseren lieben Gast.)*

Et l'essuie-mains sentencieux, comme quelqu'un de très poli, qui n'a rien à dire, mais qui se croit obligé à dire tout de même quelque chose, lui fit cette réflexion, pleine de bon sens, mais non pas d'à propos, « qu'il faut se lever de bonne heure, pour jouir de la matinée ».

— *Morgenstund hat Gold im Mund.*

Christophe finit par ne plus oser se tourner sur sa chaise, de peur de s'entendre interpeller par d'autres voix venues de tous les coins de la chambre. Il avait envie de leur dire :

— Taisez-vous donc, petits monstres! On ne s'entend pas ici.

Et il fut pris d'un fou rire, qu'il tâcha d'expliquer à ses hôtes par le souvenir de la réunion de tout à l'heure, à l'école. Pour rien au monde, il n'eût voulu les blesser. Au reste, il n'était pas très sensible au ridicule. Très vite, il s'habitua à la cordialité loquace des choses et des êtres. Que ne leur eût-il passé! C'étaient de si bonnes gens! Ils n'étaient pas ennuyeux, d'ailleurs; s'ils manquaient de goût, ils ne manquaient pas d'intelligence.

Ils se trouvaient un peu perdus dans le pays, où ils venaient d'arriver. La susceptibilité insupportable de la petite ville de province n'admettait point qu'on y entrât, comme dans un moulin, sans avoir sollicité, dans les règles, l'honneur d'en faire partie. Les Kœchert n'avaient pas tenu assez de compte du protocole provincial, qui régit les devoirs des nouveaux arrivants

dans une ville, à l'égard de ceux qui y sont installés avant eux. A la rigueur, Kœchert s'y fût soumis machinalement. Mais sa femme, que ces corvées assommaient, et qui n'aimait pas à se gêner, les remettait de jour en jour. Elle avait choisi dans la liste des visites celles qui l'ennuyaient le moins, pour les faire d'abord; les autres étaient indéfiniment remises. Les notabilités, qui se trouvaient comprises dans cette dernière catégorie, étaient suffoquées d'un tel manque d'égards. Angelika Kœchert — (son mari la nommait familièrement Lili) — avait des manières un peu libres; elle ne parvenait pas à prendre le ton officiel. Elle interpellait familièrement ses supérieures hiérarchiques, qui en rougissaient d'indignation; elle ne craignait pas, au besoin, de leur donner un démenti. Elle avait la langue bien pendue, et éprouvait le besoin de dire tout ce qui lui passait par la tête : c'étaient parfois des sottises énormes, dont on se moquait derrière son dos; c'étaient aussi de grosses malices, décochées en pleine poitrine, et qui lui faisaient des ennemis mortels. Elle se mordait la langue, au moment où elle les disait, et elle eût voulu les retenir : mais il était trop tard. Son mari, le plus doux et le plus respectueux des hommes, lui faisait à ce sujet de timides observations. Elle l'embrassait, en lui disant qu'elle était une sotte, et qu'il avait raison. Mais, l'instant d'après, elle recommençait; et c'était surtout quand et où il fallait le moins dire certaines choses, qu'aussitôt elle les disait : elle eût crevé, si elle ne les avait pas dites. — Elle était bien faite pour s'entendre avec Christophe.

Parmi les nombreuses choses saugrenues, qu'il ne fallait pas dire, et que par conséquent elle disait, reve-

nait à tout propos une comparaison déplacée de ce qui se faisait en Allemagne et de ce qui se faisait en France. Allemande elle-même, — (nulle ne l'était plus qu'elle) — mais élevée en Alsace, et en rapports d'amitié avec des Alsaciens français, elle avait subi sans doute cette attraction de la civilisation latine, à laquelle ne résistent pas, dans les pays annexés, tant d'Allemands, et de ceux qui semblaient les moins faits pour la subir. Peut-être, pour dire vrai, cette attraction était-elle devenue plus forte, par esprit de contradiction, depuis qu'Angelika avait épousé un Allemand du Nord, et se trouvait avec lui dans un milieu purement germanique.

Dès la première soirée avec Christophe, elle entama son sujet de discussion habituel. Elle vanta l'aimable liberté des conversations françaises. Christophe lui fit écho. La France, pour lui, était Corinne : de beaux yeux lumineux, une jeune bouche rieuse, des manières franches et libres, une voix bien timbrée : il avait grande envie d'en connaître davantage.

Lili Kœchert tapa des mains de se trouver si bien d'accord avec Christophe.

— C'est dommage, dit-elle, que ma petite amie française ne soit plus ici. Mais elle n'a pu y tenir : elle est partie.

L'image de Corinne s'éteignit aussitôt. Comme une fusée qui meurt fait paraître soudain dans le ciel sombre les douces et profondes lueurs des étoiles, une autre image, d'autres yeux apparurent.

— Qui? demanda Christophe, sursautant. La petite institutrice?

— Comment! fit Madame Kœchert, vous la connaissiez aussi?

Ils firent sa description : les deux portraits étaient identiques.

— Vous la connaissiez? répétait Christophe. Oh! dites-moi tout ce que vous savez d'elle!...

Madame Kœchert commença par protester qu'elles étaient amies intimes, et qu'elles se confiaient tout. Mais quand il fallut entrer dans le détail, ce tout se réduisit à fort peu de chose. Elles s'étaient rencontrées d'abord dans une visite. Madame Kœchert avait fait des avances à la jeune fille; et, avec son habituelle cordialité, elle l'avait invitée à venir la voir. La jeune fille était venue deux ou trois fois, et elles avaient causé. Mais ce n'avait pas été sans peine que la curieuse Lili était parvenue à savoir quelque chose de la vie de la petite Française : la jeune fille était fort réservée; il fallait lui arracher son histoire, lambeau par lambeau. Madame Kœchert savait tout juste qu'elle se nommait Antoinette Jeannin ; elle n'avait pas de fortune, et, pour toute famille, un jeune frère resté à Paris, qu'elle se dévouait à soutenir. Elle parlait de lui sans cesse : c'était le seul sujet sur lequel elle se montrât un peu expansive; et Lili Kœchert avait gagné sa confiance, en témoignant une sympathie apitoyée pour le jeune garçon, seul à Paris, sans parents, sans amis, pensionnaire dans un lycée. C'était en partie pour subvenir aux frais de son éducation qu'Antoinette avait accepté une place à l'étranger. Mais les deux pauvres enfants ne pouvaient vivre l'un sans l'autre; ils s'écrivaient, chaque jour; et le moindre retard à l'arrivée de la lettre attendue les jetait l'un et l'autre dans une inquiétude maladive. Antoinette ne cessait de se tourmenter pour son frère : l'enfant n'avait pas toujours le courage de lui cacher la tristesse de sa solitude; cha-

cune de ses plaintes résonnait dans le cœur d'Antoinette avec une intensité déchirante; elle se torturait à la pensée qu'il souffrait, et elle s'imaginait souvent qu'il était malade, mais qu'il ne voulait pas le dire. La bonne madame Kœchert avait dû bien des fois la rabrouer amicalement, pour ces craintes sans motif; et elle réussissait, pour un moment, au moins, à lui rendre confiance. — Sur la famille d'Antoinette, sur sa condition, sur le fond de son âme, elle n'avait rien pu savoir. A la première question, la jeune fille se repliait sur elle-même, avec une timidité farouche. Le peu qu'elle disait montrait qu'elle était instruite, intelligente; elle paraissait avoir une expérience précoce; elle semblait à la fois naïve et désabusée, pieuse et sans illusions. Elle n'était pas heureuse ici, dans une famille sans tact et sans bonté. Elle ne s'en plaignait pas, mais on voyait qu'elle en souffrait. — Comment elle était partie, madame Kœchert ne savait pas au juste. On avait prétendu qu'elle se conduisait mal. Angelika n'en croyait rien; elle eût mis sa main au feu que c'étaient de dégoûtantes calomnies, bien dignes de cette ville sotte et malfaisante. Mais il y avait eu des histoires : peu importaient lesquelles, n'est-ce pas?

— Oui, dit Christophe, qui baissait la tête.

— Enfin, elle est partie.

— Et que vous a-t-elle dit, en partant?

— Ah! dit Lili Kœchert, je n'ai pas eu de chance. Justement, j'étais allée à Cologne pour deux jours! Au retour... *Zu spät!* (Trop tard!)... s'interrompit-elle, pour semoncer sa bonne, qui lui apportait le citron trop tard pour le prendre dans son thé.

Et elle ajouta sentencieusement, avec la solennité natu-

relle, que les vraies âmes allemandes mettent à officier les actes familiers de l'existence quotidienne :

— Trop tard, comme si souvent dans la vie!

(On ne savait s'il s'agissait du citron, ou de l'histoire interrompue.)

Elle reprit :

— Au retour, j'ai trouvé un mot d'elle, me remerciant de tout ce que j'avais fait, et me disant qu'elle partait : elle retournait à Paris. Elle ne laissait pas d'adresse.

— Et elle n'a plus écrit?

— Plus rien.

Christophe vit de nouveau disparaître dans la nuit la mélancolique figure, dont les yeux lui étaient réapparus, un moment, tels qu'il les avait vus, pour la dernière fois, le regardant à travers la glace du wagon.

L'énigme de la France se posait de nouveau avec plus d'insistance. Christophe ne se lassait pas d'interroger madame Kœchert sur ce pays, qu'elle prétendait connaître. Et madame Kœchert, qui n'y était jamais allée, ne manquait point de le renseigner. Kœchert, excellent patriote, plein de préjugés contre la France, qu'il ne connaissait pas mieux que sa femme, risquait parfois quelques réserves, quand l'enthousiasme de celle-ci devenait trop excessif; mais elle redoublait ses assertions avec plus d'énergie, et Christophe, sans savoir, de confiance, faisait chorus.

Ce qui lui fut plus précieux encore que les souvenirs de Lili Kœchert, ce furent ses livres. Elle s'était fait une petite bibliothèque de volumes français : des manuels d'école, quelques romans, quelques pièces achetées au hasard. A Christophe, avide de s'instruire et ne connaissant rien de la France, cela parut un trésor, quand Kœchert alla les lui chercher, et les mit obligeamment à sa disposition.

Il prit, pour commencer, des recueils de morceaux choisis, d'anciens manuels scolaires, qui avaient servi à Lili Kœchert, ou à son mari, quand ils allaient en classe. Kœchert lui avait assuré qu'il lui fallait débuter

par là, s'il voulait apprendre à se débrouiller au milieu de cette littérature, qui lui était totalement inconnue. Christophe, plein de respect pour ceux qui en savaient plus que lui, obéit religieusement; et, le soir même, il se mit à lire. Il tâcha d'abord de se rendre compte sommairement des richesses qu'il possédait.

Il fit connaissance avec des écrivains français, qui se nommaient : Théodore-Henri Barrau, François Pétis de la Croix, Frédéric Baudry, Émile Delérot, Charles-Auguste-Désiré Filon, Samuel Descombaz, et Prosper Baur. Il lut des poésies de l'abbé Joseph Reyre, de Pierre Lachambaudie, du duc de Nivernois, de André van Hasselt, d'Andrieux, de madame Colet, de Constance-Marie princesse de Salm-Dyck, de Henriette Hollard, de Gabriel-Jean-Baptiste-Ernest-Wilfrid Legouvé, d'Hippolyte Violeau, de Jean Reboul, de Jean Racine, de Jean de Béranger, de Frédéric Béchard, de Gustave Nadaud, d'Édouard Plouvier, d'Eugène Manuel, de Hugo, de Millevoye, de Chênedollé, de James Lacour Delâtre, de Félix Chavannes, de Francis-Édouard-Joachim dit François Coppée, et de Louis Belmontet. Christophe perdu, noyé, submergé dans ce déluge poétique, passa à la prose. Il y trouva Gustave de Molinari, Fléchier, Ferdinand-Édouard Buisson, Mérimée, Malte-Brun, Voltaire, Lamé-Fleury, Dumas père, J.-J. Rousseau, Mézières, Mirabeau, de Mazade, Claretie, Cortambert, Frédéric II, et monsieur de Voguë. L'historien français le plus souvent cité était Maximilien-Samson-Frédéric Schœll. Christophe trouva dans cette anthologie française la Proclamation du nouvel Empire d'Allemagne; et il lut un portrait des Allemands par Frédéric Constant de Rougemont, où il apprit que

« l'Allemand naissait pour vivre dans le monde de l'âme. Il n'a point la gaieté bruyante et légère du Français. Il a beaucoup d'âme; ses affections sont tendres, profondes. Il est infatigable dans ses travaux et persévérant dans ses entreprises. Il n'est pas de peuple qui soit plus moral, et chez qui la durée de la vie soit aussi longue. L'Allemagne compte un nombre extraordinaire d'écrivains. Elle a le génie des beaux-arts. Tandis que les habitants des autres pays mettent leur gloire à être Français, Anglais, Espagnols, l'Allemand au contraire embrasse dans son amour impartial l'humanité entière. Enfin, par sa position au centre même de l'Europe, la nation allemande semble être à la fois le cœur et la raison supérieure de l'humanité. »

Christophe, fatigué, étonné, ferma le livre, et pensa :

— Les Français sont de bons garçons; mais ils ne sont pas forts.

Il prit un autre volume. Celui-ci était d'un niveau supérieur; il s'adressait aux grandes écoles. Musset y tenait trois pages, et Victor Duruy trente. Lamartine sept pages, et Thiers près de quarante. On donnait *le Cid* tout entier, — presque tout entier : — (on avait supprimé simplement les monologues de Don Diègue et de Rodrigue, parce qu'ils faisaient longueur.) — Lanfrey exaltait la Prusse contre Napoléon Ier : aussi, la place ne lui avait-elle pas été mesurée; il en tenait plus, à lui tout seul, que tous les grands classiques du dix-huitième siècle. De copieux récits des défaites françaises de 1870 avaient été puisés dans *la Débâcle* de Zola. On ne voyait là ni Montaigne, ni La Rochefoucauld, ni La Bruyère, ni Diderot, ni Stendhal, ni Balzac, ni Flaubert. En

revanche, Pascal, absent de l'autre livre, apparaissait dans celui-ci, à titre de curiosité; et Christophe apprit en passant que ce convulsionnaire « *faisait partie des pères de Port-Royal, institution de jeunes filles, près de Paris...* »

Christophe fut sur le point d'envoyer tout promener : la tête lui tournait; il n'y voyait plus rien. Il se disait : « Jamais je ne sortirai de là. » Il était incapable de se formuler un jugement. Il feuilletait au hasard, depuis des heures, sans savoir où il allait. Il ne lisait pas facilement le français; et, quand il s'était donné bien du mal pour comprendre un passage, c'étaient presque toujours des choses insignifiantes et ronflantes.

Cependant, du milieu de ce chaos, des traits de lumière jaillissaient parfois, des coups d'épée, des mots cinglants et sabrants, des rires héroïques. Peu à peu, une impression se dégageait de cette première lecture, peut-être par le fait du plan tendancieux des recueils. Les éditeurs allemands, volontairement ou non, avaient surtout choisi dans ces morceaux français tout ce qui pouvait établir, au témoignage des Français eux-mêmes, les défauts des Français et la supériorité allemande. Mais ils ne se doutaient pas que ce qu'ils mettaient ainsi en lumière, aux yeux d'un esprit indépendant, comme celui de Christophe, c'était l'étonnante liberté de ces Français, qui critiquaient tout chez eux, et louaient leurs adversaires. Michelet célébrait Frédéric II, Lanfrey les Anglais de Trafalgar, Charras la Prusse de 1813. Nul ennemi de Napoléon n'avait osé en parler d'une façon aussi dure. Les choses les plus respectées n'étaient pas à l'abri de leur esprit frondeur. Jusque

sous le grand Roi, les poètes à perruques avaient leur franc parler. Molière n'épargnait rien. La Fontaine raillait tout. Boileau lui-même flétrissait la noblesse. Voltaire insultait la guerre, fessait la religion, et bafouait la patrie. Moralistes, satiriques, pamphlétaires, auteurs comiques rivalisaient d'audace joyeuse ou sombre. C'était un manque de respect universel. Les honnêtes éditeurs allemands en étaient quelquefois effarés; ils éprouvaient le besoin de rassurer leur conscience, en cherchant à excuser Pascal, qui mettait dans le même sac les soldats, les cuisiniers, les crocheteurs et les goujats ; ils protestaient, en note, que Pascal n'eût point parlé ainsi, s'il avait pu connaître les nobles armées modernes. Ils ne manquaient pas non plus de rappeler avec quel bonheur Lessing avait corrigé les Fables de La Fontaine, changeant par exemple, d'après le conseil du Genevois Rousseau, le fromage de maître Corbeau en un morceau de viande empoisonnée, dont meurt le vil renard :

« *Puissiez-vous ne jamais obtenir que du poison, maudits flatteurs !* »

Ils clignotaient des yeux devant la vérité nue; mais Christophe se réjouissait : il aimait la lumière. De ci, de là, il avait bien un petit heurt, lui aussi; il n'était pas habitué à cette indépendance effrénée, qui, aux yeux de l'Allemand le plus libre, malgré tout habitué à l'ordre et à la discipline, fait l'effet de l'anarchie. Il était dérouté d'ailleurs par l'ironie française : il prenait certaines choses trop au sérieux; d'autres, qui étaient d'implacables négations, lui semblaient au contraire des paradoxes plaisants. N'importe ! Étonné ou choqué, il était attiré, peu à peu. Il avait renoncé à classer ses

impressions; il passait d'un sentiment à l'autre : il vivait. La gaieté des récits français : — Chamfort, Ségur, Dumas père, Mérimée, pêle-mêle entassés, — lui dilatait l'esprit; et, de temps en temps, par bouffées, montait de quelque page l'odeur enivrante et farouche des Révolutions.

Il était près du matin, quand Louisa, qui dormait dans la chambre voisine, vit, en se réveillant, la lumière filtrer entre les fentes de la porte de Christophe. Elle frappa au mur, et lui demanda s'il était malade. Une chaise grinça sur le plancher; la porte s'ouvrit; et Christophe apparut, blême, en chemise, une bougie et un livre à la main, avec des gestes étranges, solennels et burlesques. Louisa, saisie, se dressa sur son lit, pensant qu'il était fou. Il se mit à rire, et, agitant sa bougie, il déclamait une scène de Molière. Au milieu d'une phrase, il pouffa; il s'assit au pied du lit de sa mère, pour reprendre haleine; la lumière tremblait dans sa main. Louisa, rassurée, bougonnait affectueusement :

— Qu'est-ce qu'il a? Qu'est-ce qu'il a? Veux-tu aller te coucher!... Mon pauvre garçon, tu deviens donc tout à fait idiot?

Mais il repartait de plus belle :

— Tu dois écouter cela!

Et, s'installant à son chevet, il se mit à lui lire la pièce, en reprenant depuis le commencement. Il croyait voir Corinne; il entendait son accent hâbleur, mordant et sonore. Louisa protestait :

— Va-t-en! Va-t-en! Tu vas prendre froid. Tu m'ennuies. Laisse-moi dormir!

Il continuait, inexorable. Il gonflait la voix, il remuait

les bras, il s'étranglait de rire; et il demandait à sa mère si ce n'était pas admirable. Louisa lui avait tourné le dos, et, pelotonnée dans ses couvertures, elle se bouchait les oreilles, et disait :

— Laisse-moi tranquille!...

Mais elle riait tout bas de l'entendre rire. A la fin, elle cessa de protester. Et, comme Christophe, ayant terminé l'acte, la prenait vainement à témoin de l'intérêt de sa lecture, il se pencha sur elle, et vit qu'elle dormait. Alors, il sourit, lui baisa doucement les cheveux, et rentra chez lui, sans bruit.

Il retourna puiser dans la bibliothèque des Kœchert. Tous les livres y passèrent, pêle-mêle, les uns après les autres. Christophe dévora tout. Il avait un tel désir d'aimer le pays de Corinne et de l'inconnue, tant d'enthousiasme à dépenser, qu'il en trouva l'emploi. Même dans des œuvres de second ordre, telle page, tel mot lui faisait l'effet d'une bouffée d'air libre. Il se l'exagérait, surtout quand il en parlait à madame Kœchert, qui ne manquait pas de surenchérir encore. Bien qu'elle fût ignorante comme une carpe, elle s'amusait souvent à opposer la culture française à la culture allemande, et elle humiliait celle-ci au profit de celle-là, pour faire enrager son mari, et pour se venger des ennuis qu'elle avait à subir de la petite ville.

Kœchert s'indignait. En dehors de sa science, il en était resté aux notions enseignées à l'école. Pour lui, les Français étaient des gens adroits, intelligents dans les choses pratiques, aimables, sachant causer, mais légers, susceptibles, vantards, incapables d'aucun sérieux, d'aucun sentiment fort, d'aucune sincérité, — un peuple sans musique, sans philosophie, sans poésie, (à part *l'Art Poétique*, Béranger, et François Coppée), — le peuple du pathos, des grands gestes, des mots exagérés, et de la pornographie. Il n'avait pas assez de

mots pour flétrir l'immoralité latine; et, faute de mieux, il revenait toujours à celui de *frivolité*, qui, dans sa bouche, comme dans celle de la plupart de ses compatriotes, prenait un sens particulièrement désobligeant. Et cela se terminait par le couplet habituel en l'honneur du noble peuple allemand, — le peuple moral (*« Par là,* a dit Herder, *il se distingue de tous les autres peuples »*), — le peuple fidèle (*treues Volk... Treu,* cela veut tout dire : sincère, fidèle, loyal, et droit) — *le Peuple* par excellence, comme dit Fichte, — la Force allemande, symbole de toute justice et de toute vérité, — la Pensée allemande, — le *Gemüt* allemand, — la langue allemande, seule langue originale, seule conservée pure, comme la race elle-même, — les femmes allemandes, le vin allemand, et le chant allemand... *« L'Allemagne, l'Allemagne au-dessus de tout, dans le monde ! »*

Christophe protestait. Madame Kœchert s'esclaffait. Ils criaient très fort tous les trois. Ils ne s'en entendaient pas moins très bien ensemble : ils savaient bien tous trois qu'ils étaient de bons Allemands.

Christophe venait souvent causer, dîner, se promener avec ses nouveaux amis. Lili Kœchert le choyait, lui faisait des soupers succulents : elle était enchantée de trouver ce prétexte pour satisfaire sa propre gourmandise. Elle avait toutes sortes d'attentions sentimentales et culinaires. Pour l'anniversaire de Christophe, elle lui fit une tarte, sur laquelle étaient plantées dix-neuf bougies, et, au milieu, une petite figure en sucre, vêtue à la grecque, qui avait la prétention de représenter Iphigénie, et qui tenait un bouquet. Christophe, profondément Allemand, en dépit qu'il en eût, était touché

par ces manifestations un peu bruyantes et pas très raffinées d'une affection véritable.

Les excellents Kœchert savaient trouver d'autres moyens plus délicats de témoigner leur active amitié. A l'instigation de sa femme, Kœchert, qui lisait à peine les notes de musique, avait acheté une vingtaine d'exemplaires des *Lieder* de Christophe, — (les premiers qui fussent sortis de la boutique de l'éditeur); — il les avait répandus en Allemagne, de différents côtés, parmi ses connaissances universitaires; il en avait fait aussi envoyer un certain nombre à des libraires de Leipzig et de Berlin, avec qui il était en relations pour ses ouvrages de classes. Cette initiative touchante et maladroite, dont Christophe ne sut rien, ne donna d'ailleurs aucun fruit, du moins sur le moment. Les *Lieder* envoyés de côté et d'autre semblèrent avoir fait long feu : personne n'en parla; et les Kœchert, tout chagrins de cette indifférence, s'applaudissaient d'avoir tenu Christophe en dehors de leurs démarches; car il en aurait eu plus de peine que de réconfort. — Mais, en réalité, rien ne se perd, comme on a tant de fois l'occasion de le voir dans la vie; nul effort ne reste vain. On n'en sait rien, pendant des années; puis, un jour, on s'aperçoit que la pensée a fait son chemin. Qui pouvait savoir si les *Lieder* de Christophe n'avaient pas été au cœur de quelques braves gens, perdus dans leur province, et trop timides, ou trop las, pour le lui dire?

Un seul lui écrivit. Deux ou trois mois après les envois de Kœchert, une lettre arriva à Christophe : émue, cérémonieuse, enthousiaste, de formes surannées, elle venait d'une petite ville de Thuringe, et était signée : « *Universitätsmusikdirektor Professor Dr* Peter Schulz ».

Ce fut une grande joie pour Christophe, une plus grande encore pour les Kœchert, quand il ouvrit chez eux la lettre, qu'il avait oubliée depuis deux jours dans sa poche. Ils la lurent ensemble. Kœchert échangeait avec sa femme des signes d'intelligence, que ne remarquait pas Christophe. Celui-ci semblait radieux, quand brusquement Kœchert le vit s'assombrir et s'interrompre net, au milieu de sa lecture.

— Eh bien, pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda-t-il.

(Ils se tutoyaient déjà.)

Christophe jeta la lettre sur la table, avec colère.

— Non, c'est trop fort ! dit-il.

— Quoi donc ?

— Lis !

Il tourna le dos à la table, et s'en alla bouder dans un coin.

Kœchert lut, avec sa femme, et ne trouva que les expressions de l'admiration la plus éperdue.

— Je ne vois pas, dit-il, étonné.

— Tu ne vois pas ? Tu ne vois pas ?... — cria Christophe, en reprenant la lettre, et la lui mettant sous les yeux. — Mais tu ne sais donc pas lire ? Tu ne vois pas qu'il est aussi un « *Brahmine* » ?

Alors seulement, Kœchert remarqua que le *Universitätsmusikdirector,* dans une ligne de sa lettre, comparait les *Lieder* de Christophe à ceux de Brahms. — Christophe se lamentait :

— Un ami ! Je trouve enfin un ami !... Et à peine je l'ai gagné, que je l'ai déjà perdu !...

Il était suffoqué par la comparaison. Si on l'eût laissé faire, sur-le-champ, il eût répondu par une lettre de sottises. Ou, peut-être, à la réflexion, il se fût cru très

sage et très généreux, en ne répondant rien du tout. Heureusement, les Kœchert, tout en s'amusant de sa mauvaise humeur, l'empêchèrent de commettre une absurdité de plus. Ils réussirent à lui faire écrire un mot de remerciements. Mais ce mot, écrit en rechignant, était froid et contraint. L'enthousiasme de Peter Schulz n'en fût pas ébranlé : il envoya encore deux ou trois lettres, débordantes d'affection. Christophe n'était pas un bon épistolier; et, quoiqu'un peu réconcilié avec l'ami inconnu par le ton de sincérité et de vraie sympathie qu'il sentait à travers toutes ses lignes, il laissa tomber la correspondance. Schulz finit par se taire. Christophe n'y pensa plus.

Il voyait maintenant les Kœchert, chaque jour, et souvent, plusieurs fois par jour. Ils passaient presque toutes les soirées ensemble. Après une journée, seul, concentré en lui-même, il avait un besoin physique de parler, de dire tout ce qu'il avait en tête, même si on ne le comprenait pas, de rire avec ou sans raison, de se dépenser, de se détendre.

Il leur faisait de la musique. N'ayant pas d'autre moyen de témoigner sa reconnaissance, il se mettait au piano, et jouait pendant des heures. Madame Kœchert n'était pas du tout musicienne, et elle avait grand peine à ne pas bâiller; mais elle avait de la sympathie pour Christophe, et feignait de s'intéresser à ce qu'il jouait. Kœchert, sans être beaucoup plus musicien que sa femme, était touché, d'une façon toute matérielle, par certains morceaux de musique, certaines pages, certaines mesures; et alors, il était remué violemment, jusqu'à en avoir les larmes aux yeux : ce qui lui semblait idiot. Le reste du temps, rien : c'était du bruit pour lui. Règle générale, d'ailleurs : il n'était jamais ému que par ce qu'il y avait de moins bon dans l'œuvre, — des passages tout à fait insignifiants. — Ils se persuadaient tous deux qu'ils comprenaient Christophe; et Christophe voulait se le persuader aussi. Il lui prenait bien de temps en temps quelque envie mali-

cieuse de se moquer d'eux : il leur tendait des pièges, il leur jouait des choses qui n'avaient aucun sens, d'ineptes pots-pourris; et il leur laissait croire que c'était de lui. Puis, quand ils avaient bien admiré, il leur disait ce qui en était. Alors, ils se défiaient; et, depuis, quand Christophe prenait des airs mystérieux pour leur jouer un morceau, ils s'imaginaient qu'il voulait encore les attraper; et ils le critiquaient. Christophe les laissait dire, faisait chorus avec eux, convenait que cette musique ne valait pas le diable, puis, brusquement, s'esclaffait :

— Cré coquins! Comme vous avez raison!... C'est de moi!

Il était heureux, comme un roi, de les avoir trompés. Madame Kœchert, un peu vexée, venait lui donner une petite tape; mais il riait de si bon cœur, qu'ils riaient avec lui. Ils ne prétendaient pas à l'infaillibilité. Et comme ils ne savaient plus sur quel pied danser, Lili Kœchert avait pris le parti de tout critiquer, et son mari de tout louer : ainsi, ils étaient bien sûrs que l'un des deux serait toujours de l'avis de Christophe.

Au reste, c'était moins le musicien qui les attirait en Christophe, que le bon garçon, un peu toqué, très affectueux et très vivant. Le mal qu'ils avaient entendu dire de lui les avait plutôt disposés en sa faveur : comme lui, ils étaient oppressés par l'atmosphère de la petite ville; comme lui, ils étaient francs, ils jugeaient par eux-mêmes, et ils le regardaient comme un grand enfant, pas très habile dans la vie, et victime de sa franchise.

Christophe ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur ses nouveaux amis; et il était un peu mélancolique de

se dire qu'ils ne comprenaient pas le plus profond de son être, que jamais ils ne le comprendraient. Mais il était tellement sevré d'amitié, et il en avait tant besoin, qu'il leur avait une gratitude infinie de vouloir bien l'aimer un peu. L'expérience de cette dernière année l'avait instruit : il ne se reconnaissait plus le droit d'être difficile. Deux ans plus tôt, il n'eût pas été si patient : il se rappelait, avec un remords un peu amusé, sa sévérité à l'égard des braves et ennuyeux Euler. Hélas ! comme il était devenu sage ! — Il en soupirait un peu. Une voix secrète lui soufflait :

— Oui, mais pour combien de temps?

Cela le faisait sourire, et le consolait un peu.

Que n'eût-il pas donné pour avoir un ami, un seul qui le comprît et partageât son âme ! — Mais bien qu'il fût tout jeune encore, il avait assez d'expérience du monde, pour savoir que son vœu était de ceux que la vie réalisait le plus difficilement, et qu'il ne pouvait prétendre à être plus heureux que la plupart des vrais artistes qui l'avaient précédé. Il avait appris à connaître un peu l'histoire de quelques-uns d'entre eux. Certains livres, empruntés à la bibliothèque de Kœchert, lui avaient fait entrevoir les terribles épreuves par où avaient passé les musiciens allemands du dix-septième siècle, et la tranquille constance, dont telle de ces grandes âmes, — la plus grande de toutes : l'héroïque Schütz, — avait fait preuve, continuant inébranlablement sa route, au milieu des guerres, des villes incendiées, des provinces englouties par la peste, de la patrie envahie, foulée aux pieds par les bandes de toute l'Europe, et — le pire de tout — brisée, lassée, dégradée par le malheur, n'essayant pas de lutter, indifférente à tout, n'aspirant

qu'au repos. Il pensait : « Qui aurait le droit de se plaindre devant un tel exemple? Ils n'avaient point de public, ils n'avaient point d'avenir; ils écrivaient pour eux seuls et pour Dieu; ce qu'ils écrivaient aujourd'hui, le jour qui allait venir peut-être l'anéantirait. Cependant, ils continuaient d'écrire, et ils n'étaient point tristes; rien ne leur faisait perdre leur bonhomie intrépide et joviale; ils se satisfaisaient de leur chant, et ils ne demandaient à la vie que de vivre, de gagner tout juste leur pain, de se décharger de ce qu'ils pensaient, et de trouver deux ou trois braves gens, simples, vrais, pas artistes, qui sans doute ne les comprenaient pas, mais qui avaient confiance en eux, et en qui ils avaient confiance. — Comment eût-il osé être plus exigeant qu'eux? Il y a un minimum de bonheur, que l'on peut demander. Mais nul n'a droit à plus : c'est à soi-même de se donner le surplus de bonheur; ce n'est pas aux autres. »

Ces pensées le rassérénaient; et il en aimait mieux ses braves amis Kœchert. Il ne pensait pas qu'on viendrait lui disputer cette dernière affection.

Il comptait sans la méchanceté des petites villes. Leurs rancunes sont tenaces, — d'autant plus tenaces qu'elles n'ont aucun but. Une bonne haine, qui sait ce qu'elle veut, s'apaise quand elle l'a obtenu. Mais des êtres malfaisants par ennui ne désarment jamais; car ils s'ennuient toujours. Christophe était une proie offerte à leur désœuvrement. Il était battu, sans doute; mais il avait l'audace de n'en point paraître accablé. Il n'inquiétait plus personne : mais il ne s'inquiétait de personne. Il ne demandait rien : on ne pouvait rien contre lui. Il était heureux avec ses nouveaux amis, et indifférent à tout ce qu'on disait ou pensait de lui. Cela ne pouvait se supporter. — Madame Kœchert irritait encore plus. L'amitié qu'elle affichait pour Christophe, à l'encontre de toute la ville, semblait, comme son attitude, un défi à l'opinion. La bonne Lili Kœchert ne défiait rien, ni personne : elle ne pensait pas à provoquer les autres; elle faisait ce qui lui semblait bon, sans demander l'avis des autres. C'était là la pire provocation.

On était à l'affût de leurs gestes. Ils ne se méfiaient pas assez. L'un extravagant, et l'autre écervelée, ils manquaient de prudence, quand ils sortaient ensemble,

ou même, à la maison, quand, le soir, ils causaient et riaient, accoudés au balcon. Ils se laissaient aller innocemment à une familiarité de paroles et de manières, qui devait fournir sans peine un aliment à la calomnie.

Un matin, Christophe reçut une lettre anonyme. On l'accusait, en termes bassement injurieux, d'être l'amant de madame Kœchert. Les bras lui en tombèrent. Jamais il n'avait eu la moindre pensée d'amour, ni même de flirt, avec elle : il était trop honnête, il avait pour l'adultère une horreur puritaine : la seule idée de ce partage malpropre lui causait une répulsion physique et morale. Prendre la femme d'un ami lui eût semblé un crime ; et Lili Kœchert eût été la dernière personne du monde avec qui il eût été tenté de le commettre : la pauvre femme n'était point belle, il n'aurait même pas eu l'excuse d'une passion.

Il retourna chez ses amis, honteux et gêné. Il trouva la même gêne. Chacun d'eux, de son côté, avait reçu une lettre analogue ; mais ils n'osaient pas se le dire ; et tous trois, s'observant l'un l'autre, et s'observant soi-même, ils n'osaient plus ni bouger, ni parler, et ne faisaient que des sottises. Si l'insouciance naturelle de Lili Kœchert reprenait le dessus, un moment, et si elle se remettait à rire et à dire des extravagances, brusquement un regard de son mari, ou de Christophe, l'interloquait ; le souvenir de la lettre lui traversait l'esprit ; elle s'arrêtait au milieu d'un geste familier, elle se troublait ; Christophe et Kœchert se troublaient aussi. Et chacun pensait :

— Les autres ne savent-ils pas?

Cependant, ils ne s'en disaient rien, et tâchaient de vivre comme avant.

Mais les lettres anonymes continuèrent, de plus en plus insultantes, ordurières; elles les jetaient dans un état d'énervement et de honte intolérable. Ils se cachaient, quand ils les recevaient, et ils n'avaient pas la force de les brûler sans les lire : ils les ouvraient d'une main tremblante, le cœur leur manquait en dépliant la page; et, quand ils y lisaient ce qu'ils craignaient d'y lire, avec quelque variation nouvelle sur le même thème, — inventions ingénieuses et ignobles d'un esprit appliqué à nuire, — ils en pleuraient tout bas. Ils s'épuisaient à chercher quel pouvait être le misérable, qui s'attachait à les poursuivre.

Un jour, madame Kœchert, à bout de forces, avoua à son mari la persécution dont elle était victime; et il lui avoua, les larmes aux yeux, qu'il la subissait aussi. En parleraient-ils à Christophe? Ils n'osaient. Il fallait l'avertir pourtant, afin qu'il fût prudent. — Dès les premiers mots que madame Kœchert lui dit, en rougissant, elle vit avec consternation que Christophe recevait aussi les lettres. Cet acharnement dans la méchanceté les affola. Madame Kœchert ne douta plus que la ville entière ne fût dans le secret. Au lieu de se soutenir mutuellement, ils achevèrent de se démoraliser. Ils ne savaient que faire. Christophe parlait d'aller casser la tête à quelqu'un. — Mais à qui? Et puis, ce serait alors que les calomnies auraient beau jeu!... Mettre la police au courant des lettres? — Ce serait rendre publiques leurs insinuations.... Faire semblant de les ignorer? Ce n'était plus possible. Leurs rapports d'amitié étaient maintenant troublés. Kœchert avait beau avoir

une foi absolue en l'honnêteté de sa femme et de Christophe : il les soupçonnait malgré lui. Il sentait l'absurdité et la honte de ses soupçons; il s'imposait de n'en pas tenir compte, de laisser seuls ensemble Christophe et sa femme. Mais il souffrait; et sa femme le voyait bien.

Pour elle, ce fut encore pis. Jamais elle n'avait pensé à flirter avec Christophe, pas plus que Christophe avec elle. Les calomnies lui insinuèrent la ridicule idée que Christophe, après tout, avait peut-être pour elle un sentiment amoureux; et, bien qu'il fût à cent lieues de lui en rien montrer, elle crut bon de s'en défendre, non par des allusions précises, mais par des précautions maladroites, que Christophe ne comprit pas d'abord, et qui, lorsqu'il comprit, le mirent hors de lui. C'était à rire et à pleurer, tant cela était bête! Lui, amoureux de cette brave petite bourgeoise, bonne, mais laide et commune!... Et qu'elle le crût!... Et qu'il ne pût pas se défendre, lui dire, dire à son mari :

— Allons donc! Soyez tranquilles! Il n'y a pas de danger!...

Mais non, il ne pouvait pas offenser ces excellentes gens. Et il se rendait compte, d'ailleurs, que si elle se défendait d'être aimée par lui, c'était qu'elle commençait secrètement à l'aimer : les lettres anonymes avaient eu ce beau résultat de lui en avoir soufflé l'idée sotte et romanesque.

La situation était devenue à la fois si pénible et si niaise, si tristement ironique, qu'il n'était plus possible de continuer. Au reste, Lili Kœchert, qui, en dépit de ses forfanteries de langage, n'avait aucune force de caractère, perdit la tête devant l'hostilité sourde de

la petite ville. Ils se donnèrent des prétextes honteux pour ne plus se voir :

« Madame Kœchert était souffrante... Kœchert avait à travailler... Ils s'absentaient pour quelques jours... »

Mensonges maladroits, que le hasard prenait un malin plaisir à démasquer.

Plus franc, Christophe dit :

— Séparons-nous, mes pauvres amis. Nous ne sommes pas de force.

Les Kœchert pleurèrent. — Mais ce fut un soulagement pour eux, après qu'ils eurent rompu.

La ville pouvait triompher. Cette fois, Christophe était bien seul. Elle lui avait volé jusqu'au dernier souffle d'air : — l'affection, si humble soit-elle, sans laquelle aucun cœur ne peut vivre.

Les anthologies de la littérature française que Jean-Christophe emprunte à la bibliothèque de ses amis Kœchert, sont :

I. — Choix de lectures françaises à l'usage des écoles secondaires, *par* HUBERT H. WINGERATH, *docteur en philosophie, directeur de l'École réale Saint-Jean à Strasbourg. — Deuxième partie : classes moyennes. — 7e édition, 1902. Dumont-Schauberg.*

II. — L. HERRIG et G. F. BURGUY : La France littéraire, *remaniée par* F. TENDERING, *directeur du* Realgymnasium des Johanneums, *Hambourg. — 1904, Brunswick.*

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire.....	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.... **vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle..... **vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman...	**cent francs** pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906 ; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions ; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs ; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus ; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier octobre au 31 décembre 1906, et sauf épuisement de la septième série, on peut encore avoir pour vingt francs les dix-neuf cahiers de cette septième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1907 la septième série complète, s'il en reste encore à cette date, se vendra quarante-trois francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire;* notre *petit index alphabétique* provisoire du *catalogue analytique sommaire* et généralement de nos sept premières séries; notre petite *table analytique* provisoire *très sommaire* de notre septième série. II

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine... V

Il a été tiré de ce cahier VIII

Charles Péguy. — *Note du gérant*..... IX

ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe*..... XIII

QUATRIÈME LIVRE. — la révolte..... XV

Deuxième partie. — *l'enlisement*..... 151

Nos Cahiers sont édités..... 274

Table de ce cahier 278

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce sixième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 11 décembre 1906.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 1331

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième ou de la sixième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la septième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les dix-neuf cahiers parus de cette septième série.

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette huitième série.

Voir à l'intérieur en fin de ce cahier les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; sixième cahier de la huitième série; un cahier blanc de XVI + 128 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs.

SEPTIÈME CAHIER, CAHIER DE NOËL
DE LA HUITIÈME SÉRIE

CHARLES-MARIE GARNIER

les sonnets de Shakespeare

ESSAI D'UNE INTERPRÉTATION EN VERS FRANÇAIS. — I

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139024
H 10/10

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq

francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Pour la septième série, année ouvrière 1905-1906, et en attendant que paraisse le catalogue analytique sommaire *de nos deuxièmes cinq séries, 1904-1909, on peut consulter, — provisoirement, — la petite* table analytique très sommaire *que nous en avons établie et que nous avons publiée en fin du premier cahier de la huitième série.*

Pour amorcer tout travail que l'on aurait à commencer dans notre premier catalogue analytique sommaire, *consulter le* petit index alphabétique *provisoire que nous avons établi automatiquement de ce* catalogue analytique sommaire *dans l'index total de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries, même premier cahier de la huitième série.*

les sonnets de Shakespeare

139924
4/10/16

ESSAI

D'UNE INTERPRÉTATION

EN VERS FRANÇAIS

Portrait de Shakespeare gravé par Martin Droeshout, figurant en tête du folio de 1623, la seule image du poète pour laquelle nous ayons la garantie d'un témoignage contemporain.

à l'interprète de Wordsworth,

ÉMILE LEGOUIS

de la Sorbonne

qui m'a montré l'exemple
et m'a donné l'audace

Charles Garnier

DU MÊME AUTEUR

Revue de Métaphysique et de Morale, mai 1903 :
Le Nirvana de Lafcadio Hearn (traduction);

Revue pédagogique, avril 1902 :
L'enseignement aux Iles Hawaï;

Revue pédagogique, décembre 1904 :
Charles Dickens, auteur de Contes de Noël;

Revue internationale de l'enseignement, septembre 1902 :
Notre devoir intellectuel en Indo-Chine;

Revue germanique, janvier 1905 :
Les « Sonnets élisabéthains » de Sidney Lee;

Autour du Monde, Félix Alcan, 1904 :
Les Américains aux Philippines, pages 172-205.

Il a été tiré de ce cahier quinze exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement;

et deux exemplaires d'auteur numérotés a, b *exemplaires d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette huitième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

I

Aux êtres les plus beaux nous demandons des fils,
Au lis de la beauté d'éterniser sa gloire,
Et, puisque cède au Temps l'albe candeur des lis,
Que de blancs héritiers nous gardent leur mémoire !

Toi, concentrant ta vie au foyer de tes yeux,
Tu nourris ton feu clair de ta propre substance,
Et ton doux ennemi, ton moi pernicieux,
Fait lever la famine aux champs de l'abondance.

De la terre féconde ornement tendre et frais,
Seul et brillant héraut du printemps qui se pare,
Pourquoi celer ta sève en tes bourgeons jeunets,
Méchant, qui se gaspille en jouant à l'avare ?

Oh ! prends pitié du monde ou sois-en le bourreau :
Dévore son espoir, pourvoyeur du tombeau !

II

Lorsque quarante hivers, assiégeant ta jeunesse,
De menaçants fossés auront creusé ton front,
Ils feront un haillon sans fierté, sans noblesse
Du fier et noble corps que tous croyaient fécond.

Et si l'on te demande où gisent tous tes charmes,
Et l'ancienne vigueur de tes jours défleuris,
Oser montrer tes yeux ravinés par les larmes
Sera te mettre en butte à l'affront qui meurtrit.

Combien plus de louange ornerait ton courage
Si tu pouvais répondre : « Il est, ce fils, à moi;
Il vient solder mon compte, excuser mon grand âge, »
— Fils dont la beauté veut qu'il soit sorti de toi!

Ah! ce serait renaître et sentir aussitôt
Dans le gel de ton cœur refluer un sang chaud!

III

Regarde en ton miroir; réponds à sa prière
Que le temps est venu de refondre tes traits,
Car tu frustres ton siècle et l'espoir d'une mère
En ne restaurant pas la tour d'un tel palais.

Il n'est vierge si belle, aux flancs restés en herbe,
Qui dédaigne les soins de ton fécond labour;
Il n'est homme si fou qui veuille, par superbe,
Être sourd à la vie, être mort à l'amour!

Ta mère vit en toi : ta fièvre, c'est l'appel
De son premier avril qui voudrait refleurir :
Au vitrail entr'ouvert par l'âge au doigt cruel,
Tu verras tes fruits d'or se gonfler et mûrir.

Mais si tu vis et veux ne pas laisser de trace,
Meurs et scelle au tombeau ton image et ta race!

IV

Prodigue de ton charme, Ami, pourquoi répandre
Sur toi, toi seul, le legs divin de ta beauté ?
La Nature nous prête et c'est pour nous reprendre !
Généreuse, elle veut la générosité.

Alors, mon bel avare, à quoi bon mésuser
Des largesses qu'on fit pour que tu fusses large ?
Usurier sans profit, pourquoi thésauriser
La vie, et refuser d'en accepter les charges ?

Tu vis sans vivre en ne traitant qu'avec toi-même :
C'est ton doux être, Ami, que je te vois duper ;
Et, quand la Mort viendra jeter l'appel suprême,
Comment solder ton compte, ou comment la tromper ?

Ta stérile beauté rentre avec toi sous terre,
Elle qui, fécondée, eût fait ta légataire.

V

Les Heures qui, de suaves rayons tissèrent
Ce regard plein d'amour qui rive tous les yeux,
Deviendront les tyrans de leur œuvre si chère
Et raviront sa grâce à ton front gracieux.

Le vieux Temps sans repos sur les vents de l'Hiver
Traîne l'Été pour le souiller et le confondre ;
Le gel fige la sève, abat les grands troncs fiers
Et la beauté s'enneige et la vigueur s'effondre.

Alors, si l'Été sage avait point distillé
La sève printanière au cristal des fioles,
Le suc de la beauté serait annihilé,
Elle et son souvenir — sombrés aux nécropoles.

Elles bravent l'Hiver et le trépas commun
Les plantes dont l'Amour a sauvé le parfum.

VI

Ne laisse pas l'Hiver, de son doigt décharné,
Dessécher ton Été sans distiller ta sève ;
Embaumes-en la vie avant qu'il soit fané ;
Crains le meurtre de soi pour la beauté trop brève :

L'usage et non l'usure, Ami, paye en bonheur
Celui qui volontiers verse au jour dit la somme :
Crée un autre toi-même, et, décuplant ton heur,
Décuple et ton image et ta puissance d'homme !

Et si par dix enfants ton être est répété,
Plus heureuse dix fois sera ton âme heureuse :
Tu renaîtras vivant en ta postérité,
Quand viendra te faucher la mortelle Faucheuse.

Ne fais pas l'obstiné : ne prends pas, toi si beau,
Pour héritiers la Mort et les vers du tombeau !

VII

Vois ! quand à l'Orient la lumière dorée
Lève son front brûlant, le regard des mortels
Monte pour saluer sa majesté sacrée
Et rendre un humble hommage au jeune dieu du ciel.

Il gravit les hauteurs des cieux et de la gloire,
En son midi, pareil à l'homme mûr et fort :
Les regards éblouis adorent la victoire
Du pèlerin nimbé de sa poussière d'or.

Mais, tombé du zénith, son front défait vacille,
Comme un vieillard déchu dans le soir et la mort :
Et de l'astre impuissant, l'œil, autrefois servile,
Sans respect se détourne, et sans regret s'endort.

Il sonne, le midi de ta jeunesse altière ! —
Sans un regard, ainsi tu meurs si tu n'es père.

VIII

Pourquoi, vous, ma Musique, entendre avec douleur
La musique ? le doux au doux fait-il la guerre ?
Pourquoi chérir l'émoi qui fait couler vos pleurs
Ou goûter le nectar au fond de l'urne amère ?

Si le juste concours des sons harmonieux
Suavement fondus te cause une agonie,
C'est qu'il te gronde, en ses sanglots mélodieux,
De perdre un pur solo promis aux symphonies.

Vois la corde vibrer ainsi qu'une épousée
Et toutes de frémir en un accord vainqueur :
C'est la Femme, et le Père, et la chanson jasée
De l'Enfant vient s'y fondre en un tout-puissant chœur !

Et leurs voix sans parole en un seul cri résonnent :
« Restant seul, tu n'existes plus, tu n'es personne ! »

IX

Pourquoi te consumer en ton isolement ?
Craindrais-tu de mouiller l'œil profond d'une veuve ?
Si tu meurs sans un fils, ah ! c'est le monde aimant
Qui toujours va pleurer sa peine toujours neuve.

Ta veuve, c'est la Terre, inconsolablement.
A la plus humble femme, une amour ranimée
Donne de rallumer aux yeux de son enfant
Le feu pur qui brillait en la prunelle aimée.

Admire : un vrai prodigue au monde est un trésor
Qui toujours se déplace et qui se multiplie ;
Mais la beauté qu'on n'use est escarcelle d'or
Que son maître d'un jour dilapide et spolie.

Aucun amour humain n'habite en ce cœur las
Qui contre soi descend au meurtre le plus bas.

X

Avoue, ingrat, que c'est n avoir aucun amour
Que de montrer pour soi si mince prévoyance ;
On t'adore à la ville, on t'adore à la cour,
Mais il est clair que toi, tu n'es qu'indifférence.

Tu es si possédé de ton courroux haineux
Que tu tournes sur toi l'effort de ta folie
Pour abattre ce phare illustre et lumineux
Que devrait étayer ta suprême énergie.

O change, que je change ! — Amour en toi doit-il
Payer plus lourd loyer que la Haine sordide ?
Loge en ton cœur l'alme bonté de ton profil ;
Qu'elle t'émeuve au moins sur ton propre homicide !

Crée un autre toi-même, Ami cher, si tu m'aimes,
Qui couronne ton front de renaissants diadèmes.

XI

Quand viendra ton déclin viendra d'un pas égal
Le soleil de ton fils qui dans le ciel se lève;
La sève de printemps qui fut son sang natal
Reste à jamais ton bien quand ton printemps s'achève.

Ici, vivent sagesse et progrès et beauté,
Et là, c'est la vieillesse absurde et décrépite.
Que tous pensent de même, adieu l'humanité!
Au bout de soixante ans le monde est en faillite!

Laisse ceux que Nature a mis hors de sa loi,
Laids, grossiers et rugueux, périr sans descendance;
Vois ceux qu'elle a comblés : elle t'a fait leur roi,
D'un opulent amour chéris cette opulence!

Tu es le sceau royal choisi, sculpté par elle
Pour que vive à jamais cet unique modèle.

XII

Quand au cadran je suis l'âpre marche du temps,
Ou vois le jour périr sous la nuit angoissante;
Quand, à pleurer les lilas défunts, je comprends
Que le jais des cheveux de fils pâlis s'argente;

Quand les arbres géants, de feuilles dépouillés,
Ne prêtent plus leur dais aux vaches assoupies;
Et que les trèfles verts, en gerbes tortillés,
Passent sur leur brancard, face hirsute et blêmie;

Alors, cher, ta beauté me revient à l'esprit,
Qui doit sombrer aussi dans le commun naufrage;
Nos parfums et nos fleurs cèdent au temps maudit :
D'autres, du même pas, commencent le voyage.

Contre la faux du Temps rien ne peut nous défendre :
Seuls la bravent nos fils quand elle vient nous prendre.

XIII

O cher! tu ne t'appartiens pas : tu n'es ton roi
Qu'au long des chers sentiers du vallon de la vie;
Il faut te prémunir d'un fatal désarroi
En léguant cette image à toi-même ravie.

Alors, cette beauté, que tu n'as qu'à loyer,
N'aura jamais de terme, et tu seras toi-même
Encore, et tu verras la Mort sans t'effrayer,
Un fils aimé sauvant cette forme qu'on aime!

Quoi! laisser ce manoir de son haut rang d'honneur
Par esprit indolent tomber en déshérence!
Quoi! le livrer aux mains de l'hiver rançonneur,
A l'éternelle mort de la froide impuissance!

Ah! ce serait folie, et toi, Will, ma hantise,
Dis-toi : « J'avais un père. » — et que ton fils le dise!

XIV

Point ne sais les secrets de la nuit étoilée
Et pourtant je me sens astronome et devin,
Non pour prédire aux champs le sec ou la gelée,
Peste noire au bétail ou disette au moulin,

Ni la bonne aventure à chacun de nos mois,
Ce qu'il porte en ses flancs, pluie, ouragan, tonnerre,
Ni le destin mouvant des princes ou des rois :
Le ciel ne me révèle aucun de ces mystères.

Mais, au fond de tes yeux, mes doux astres constants,
Je lis une promesse et plus sûre et plus fière,
C'est que le Vrai, le Beau triompheront du Temps,
La Vie, et non la Mort, étant ton héritière.

Sinon, triste prophète, en larmes m'écrierai :
« Ta fin sera la fin du Beau comme du Vrai ! »

XV

Chaque être sur la terre a sa fixe croissance
Et ne connaît qu'un temps l'ivresse de juillet;
Le monde est une scène où de vains acteurs dansent
Sous le feu de soleils à l'ascendant secret.

De même qu'un arbuste, un homme lève et pousse,
Vert, éclate de sève et, mûr, déjà périt :
Il sent la même brise ou très âpre ou très douce,
Et de son lustre éteint le souvenir se rit.

Au vacillant flambeau de l'inconstance humaine,
Je vois ton sang bondir en sa bouillante ardeur,
Et le Temps meurtrier débattre avec la Haine
Quelle nuit éteindra le jour de ta splendeur.

Ils frappent! Mon amour accepte la bataille,
Et j'insère une greffe au creux de ton entaille!

XVI

Il te faut cuirasser et ton cœur et ton bras
Pour disputer au Temps tes dépouilles opimes.
Arme-toi, contre la ruine et le trépas,
De glaives mieux trempés que mes trop faibles rimes.

Debout sur ton midi, sommet des heures d'or,
Tu peux voir, vierge encor, maint courtil en jachère
Aux couleurs d'un portrait préférer le trésor
De tes vivants semis et de ta pépinière.

La vie, aveugle Ami, seule peut réparer
Les brèches de la vie, et ma plume écolière,
Humble stylet du Temps, ne saurait célébrer
Le fonds ni les dehors de ta splendeur entière.

Perds-toi pour te trouver, mon artiste indolent.
Tu vivras, buriné par ton propre talent !

XVII

Dans les temps à venir, qui donc croira mes vers
Même éclairés du haut fanal de ton mérite ?
Eux qui, Dieu sait ! ne sont que sépulcres déserts
Vidés de cette vie où ta beauté palpite !

Si je savais tes yeux écrire et leur splendeur,
Et d'une grâce égale enluminer ta grâce,
Nos neveux se diraient : *« Il nous ment, ce chanteur,*
Dieu jamais à nos fronts perle pareille enchâsse ! »

Alors, mes chers feuillets, par l'âge tout jaunis,
On les mépriserait comme une bonne vieille
Qui dit long mais peu vrai; ton juste éclat terni
Serait d'un vieux conteur la trompeuse merveille.

Songe que si tes fils renforçaient mes concerts,
Doublement tu vivrais en eux comme en mes vers !

XVIII

Comment te comparer aux matins de l'Été ?
Ta grâce est plus aimable et ton humeur plus douce :
Son vent rude abolit le bourgeon velouté,
Et de trop près l'Hiver le talonne et le pousse.

Souvent l'or de son teint se tache et se ternit
Et le feu de son œil souvent brûle et dessèche ;
Hier franc et rieur, à peine s'il sourit
Aujourd'hui, tant le sort changeant le rend revêche.

Mais toi, point ne verras se flétrir ton printemps
Ni se faner jamais tes beautés immortelles ;
Voyant croître en mes vers tes bourgeons éclatants
La Mort doit s'avouer sa défaite éternelle.

Tant que vivra le monde, et l'amour et l'envie,
Vivront ces vers, et ces vers-là donnent la vie !

XIX

O Temps, ronge au lion ses ongles acérés,
Pousse la Terre à dévorer sa propre race;
Brise au tigre cruel ses crocs de sang lustrés;
Sur l'orgueilleux phénix de cent ans, fais main basse.

Qu'en l'œil pur des saisons, les rires et les pleurs
Passent quand passe, ô Temps, ta grande aile rapide;
Chasse de l'univers les parfums et les fleurs :
Soit, mais je te défends crime de régicide !

Point ne laboureras le front de mon ami;
Point ne le rayeras de ta plume alouvie;
Tu laisseras intact et toujours raffermi
Ce moule de beauté renaissante et de vie !

Frappe à ton gré, Vieillard, épuise ta rancœur :
Mon Amour par mes vers sera toujours vainqueur !

XX

La Nature t'a peint un visage mignard
De femme, ô toi, mon maître et ma maîtresse aimée;
Un cœur de femme aussi, mais inapte au grand art
Des mobiles humeurs de mensonge embrumées;

Un œil plus lumineux et sans émois trompeurs,
Et qui dore l'objet qu'il baigne de ses flammes; —
Pour la couleur, homme tu es, roi des couleurs,
Roi qui sais ravir l'homme et fasciner la femme.

Femme au premier projet de Nature en travail,
S'éprenant de son œuvre, elle te voulut prince :
Elle t'enlève à moi, t'ornant d'un mâle émail,
Et le trait, qui parfait son chef-d'œuvre, m'évince.

Puisqu'elle t'a moulé pour le plaisir des femmes,
De ton amour j'ai la lumière, elles les flammes.

XXI

La Muse qui m'émeut n'a rien de cette Muse
Qu'aiguillonnent aux vers d'illusoires attraits :
Pour azurer ses dieux, il n'est ciel qu'elle n'use;
De tous les héros morts le sien garde les traits.

Fière de l'accoupler au soleil, à la lune,
Elle entasse pour lui les perles de la mer,
Les fraîches fleurs d'avril et les rares fortunes
Que de son dôme immense enclôt l'orbe des airs.

Sincère en mon amour, oh! que ma voix sincère
En toi chante un ami bel autant que l'enfant
Qui rit au sein laiteux que décache une mère; —
Mais moins qu'un cierge d'or dans le ciel triomphant.

Qu'il chante, ce chanteur qui de ses vers s'enivre :
Il convient de flatter ce qu'on vend à la livre.

XXII

En mon miroir comment lirai-je ma vieillesse
Tant que Jeunesse et Toi vous serez frère et sœur ?
Mais, quand le Temps te creusera de sa tristesse,
Mes yeux verront ma vie en proie au ravisseur.

La beauté radieuse, Ami, qui t'illumine
Est aussi le manteau visible de mon cœur,
Car si tu vis en moi j'habite en ta poitrine,
Et, si tu vaincs le Temps, je serai son vainqueur.

Pour te garder à mon amour, veille toi-même,
Comme, en ton nom chéri, je veille aussi sur moi;
Vois, je berce ton cœur sur mon souci qui t'aime,
Comme un fils de son lait, la nourrice en émoi.

Mon cœur navré, le tien connaîtra l'agonie :
Tu me donnas un cœur qui point ne se renie.

XXIII

Comme un acteur novice, inhabile au succès,
Perd le fil de son rôle en entrant sur la scène;
Comme un fauve irrité dont la rage en excès
Affaiblit dans son cœur la force de sa haine;

Ainsi, pauvre en sang-froid, je ne puis célébrer
Le cérémonial parfait de l'âme intime :
Sous le fardeau trop lourd je sens l'esquif sombrer
Et mon amour trop fort dans sa force s'abîme.

Héraut fier et muet de mon cœur éloquent,
Que mon livre te parle en fidèle interprète!
Mieux que certaine ardeur d'un discours plus ardent, (1)
Qu'il plaide l'amoureux objet de sa requête!

Entends ce que t'écrit l'amour silencieux :
C'est d'un amour subtil d'entendre avec les yeux.

(1) Les sollicitations dont l'ami est déjà en butte de la part de la maîtresse.

XXIV

Mon œil, jouant au peintre, a fixé radieuse
Ta beauté sur la toile immense de mon cœur,
Et mon corps est le cadre où l'âme ingénieuse
Traça la perspective en artiste vainqueur.

Au travers de ma chair amollie et fondue,
Vois ta fidèle image issir de son émail,
Aux murs de ma poitrine à jamais suspendue :
Le cristal de tes yeux en forme le vitrail.

Mystérieux bienfait qu'entr'échangent nos yeux !
Les miens ont peint tes traits, les tiens sont les fenêtres
Du palais de mon cœur par qui, du haut des cieux,
Le soleil amoureux descend pour se repaître.

Ah ! si l'œil possédait ce pouvoir scrutateur ! —
Mais il peint ce qu'il voit sans connaître les cœurs.

XXV

Laissons tous les heureux que leur étoile enchante
Se targuer de leur rang et d'honneurs peu discrets ;
Le Sort me refusant ces clameurs triomphantes,
Ignoré, je jouis de mon heur en secret.

Au grand soleil, comme un souci, son juste emblème,
Le favori d'un prince étend ses feuilles d'or ;
Mais, au moindre nuage, il crispe son cœur blême
Et trouve en sa faveur la ruine et la mort.

Avec deuil, le héros fameux de cent victoires
Voit, au premier échec de son bras affaibli,
Tous ses exploits sabrés du livre de la gloire
Et tous ses durs travaux descendre dans l'oubli.

Aimant autant qu'aimé, j'ai, moi, l'heur ineffable
De river l'immuable au cœur de l'immuable.

XXVI

Seigneur de mon amour, ta royale accolade
Enchaîna mon devoir à ton droit suzerain :
En ces vers, ton vassal t'envoie une ambassade,
Humble hommage d'esprit à l'honneur souverain ;

Honneur si grand, que mon esprit, pauvre en parure,
Va manquer du pourpoint des mots et sembler nu ;
Mais j'escompte l'accueil de ta riche nature
Où, tout nus, mes pensers seront les bienvenus.

Puis, l'astre bienfaisant qui pointe mon aiguille
Par son doux ascendant sur ton pôle aimanté
Vêtira de velours mon amour en guenille
Pour qu'il soit digne, Ami, de tes almes bontés.

Alors, je te crierai l'amour que je te porte !
Ce soir, humble et sans voix, je m'assieds sous ta porte...

XXVII

Accablé de fatigue, au lit je me retire,
Asile reposant du vagabond lassé;
Mais je reprends ma route en ma tête en délire
Et mon esprit s'épuise en mon corps harassé.

Alors mon âme en peine erre vers ta demeure
Et vers toi s'achemine en pèlerin dévot:
Elle tient mes cils lourds ouverts au fil de l'heure
Et je fixe la nuit, nuit des yeux toujours clos;

Ma vue imaginaire et mes regards sans vue
Font rayonner ton ombre, — étincelant joyau,
Agrafé dans le crêpe épais et lourd des nues,
Qui rend la nuit plus jeune et son grand deuil plus beau.

Le jour, sans nul repos mon corps pour moi se lasse,
Et, la nuit, c'est pour toi que mon cœur se harasse.

XXVIII

Comment porter un front qu'aucune ombre n'assiège
Quand on est si longtemps sevré de tout repos,
Quand le lourd poids du jour jamais la nuit n'allège,
Et qu'à ces jours les nuits ajoutent leurs fardeaux ?

Ces Pouvoirs ennemis signent une alliance
Et s'étreignent les mains pour triompher de moi,
L'un par son dur labeur, l'autre par la souffrance
Que m'inflige un labeur qui m'éloigne de toi.

Pour l'attendrir, je dis au Jour tes mille grâces
Et que tu l'éclairas quand le ciel l'assombrit :
Pour le flatter je dis au Soir qu'aux bruns espaces,
Tous les astres éteints, tu redores la nuit.

Ainsi, chaque journée allonge ma torture
Et chaque nuit remet au vif l'âpre blessure.

XXIX

En disgrâce avec tous, les hommes et les dieux,
Tout seul parfois pleurant ma fortune proscrite,
Et jetant mes vains cris à l'orbe sourd des cieux,
Je vois ce que je suis et ma tâche maudite.

Je voudrais ressembler aux riches en espoir,
Posséder leurs amis et leurs traits pleins de grâce;
J'envie à l'un son art, à l'autre son pouvoir :
Ce qui me plaît le plus alors le plus me lasse.

Pourtant, dans ces pensers d'universel mépris,
S'il se tourne vers toi, mon cœur chante Noël !
A l'aube, l'alouette, ainsi, des chaumes gris,
Monte et s'en va chanter à la porte du ciel !

L'appel de ton amour m'est parfait réconfort :
Je me rirais d'être monarque au sceptre d'or.

XXX

Quand je fais comparoir les images passées
Au tribunal muet des songes recueillis,
Je soupire au défaut des défuntes pensées,
Pleurant de nouveaux pleurs les jours trop tôt cueillis.

Des larmes oublieux, mon œil alors se noie
Pour les amis celés dans la nuit de la mort,
Rouvre le deuil de l'amour morte et s'apitoie
Au réveil sépulcral des intimes remords.

Je souffre au dur retour des tortures souffertes,
Je compte d'un doigt las, de douleur en douleur,
Le total accablant des blessures rouvertes
Et j'acquitte à nouveau ma dette de malheur.

Mais alors si mon âme, Ami, vers toi se lève,
Tout mon or se retrouve et tout mon deuil s'achève.

XXXI

Ton sein s'est enrichi des amours abolies
Que l'absence ruine aussi bien que la mort :
Les amitiés, que je croyais ensevelies,
Y sont avec l'Amour et tout son cher trésor.

Que de pieux sanglots et de larmes funèbres,
Quelle rente payait l'amour religieux
Que je vouais aux morts perdus dans les ténèbres
Et retrouvés vivants dans le ciel de tes yeux !

Tu es le mausolée où mes amours passées
Suspendent les drapeaux de leur gloire au linceul :
Chacune t'a livré sa part de ma pensée
Et mon amour total est acquis à toi seul.

Les traits que j'adorais se prennent à renaître,
Et toi qui les as tous possèdes tout mon être !

XXXII

Si jamais, survivant au jour très satisfait,
Où la Mort m'enfouit, la gueuse, sous la terre,
Tu viens à retrouver ces jaunissants feuillets,
Ces pauvres méchants vers d'un amour éphémère,

Compare-les aux vers mieux travaillés du jour :
Chaque nouveau chanteur couvrant leur harmonie,
Sinon pour leurs accords, lis-les pour leur amour,
Tout dépassés qu'ils soient par de plus hauts génies.

Daigne alors m'accorder ce mot affectueux :
« Volant encor le vol montant d'une décade,
Sa Muse lui donnait un fils plus fastueux
Et plus digne d'orner une illustre pléiade.

Comme l'art a grandi des poètes du jour,
Je lis eux pour leur style et lui pour son amour. »

XXXIII

Bien des matins j'ai vu la gloire de l'aurore
Caresser les sommets de ses regards royaux,
Sa face d'or baiser le pré vert qui se dore,
Et, céleste alchimiste, empourprer les ruisseaux;

Puis, tout-à-coup, laisser le plus vil des nuages
Chevaucher, ombre abjecte, au ciel pur de son front,
Au monde abandonné cacher son clair visage,
Et, furtive, en l'ouest enfouir cet affront.

Un matin, tout ainsi, le soleil de mon âme
Triomphant et splendide illumina mes cieux;
Hélas, une heure après se mourait cette flamme
Sous le poids étouffant d'un masque nébuleux.

J'aime et suis sans dédain : oui, mon soleil se cache,
Mais le soleil du ciel n'est pas non plus sans tache.

XXXIV

Ah! pourquoi me promettre une belle journée,
Et me laisser sortir sans l'abri d'un manteau,
Pour en chemin permettre aux brumes acharnées
D'obscurcir ta clarté d'un ténébreux rideau?

Vois : il ne suffit pas que tu perces la nue
Pour sécher l'eau du ciel qui vient battre ton front :
Comment bénir la main sur mes maux étendue
Qui guérit la douleur, mais sans guérir l'affront?

Tes regrets ne sauraient refermer ma blessure.
Tu te repens, c'est vrai; mais je souffre toujours;
Pour qui geint sous la croix d'une intime torture,
Le remords du coupable est un faible secours.

Oui; mais tes pleurs d'amour sont perles précieuses,
Richissime rançon des heures douloureuses.

XXXV

Ne pleure plus, Ami, sur ta faute passée :
La fontaine a sa boue et la rose a son dard,
Comme le fier soleil, la lune est éclipsée
Et le chancre hideux mord le bourgeon mignard.

Tout homme est criminel et je le suis moi-même,
De mes comparaisons autorisant tes torts;
Je me corromps à te verser ce frais baptême
Qui porte à tes péchés confus ces réconforts.

Au crime de tes sens, c'est moi qui trouve un sens,
Qui change en avocat ton plus rude adversaire,
Et, plaidant contre moi, me condamne aux dépens :
La guerre est telle entre l'amour et la colère,

Qu'en ces discords civils, je suis pour le voleur,
L'amer et doux bandit qui m'a pillé mon cœur.

XXXVI

Laisse-moi confesser qu'il nous faut rester deux
Bien qu'unis en un seul d'une amour indivise :
Ainsi je porterai mes stigmates hideux
Seul, sans ton aide, afin que seul les coups me visent.

Ils ont, nos deux amours, la même dignité,
Encor que séparés de volontés fatales
Qui, sans changer en rien leur aimante unité,
Dépouillent leur bonheur des minutes vitales.

Il ne m'est plus permis de te connaître au jour,
De peur que mon péché ne te soit une honte;
Cesse en public aussi d'honorer ton amour,
Que cet honneur ne soit pour ta gloire un mécompte.

Ne le fais plus : c'est mon désir expiatoire :
Tout ton être étant mien, mienne est aussi ta gloire.

XXXVII

Un père prend plaisir, anémié par l'âge,
A voir son fils bondir sous le flux du sang fort;
Ainsi, rendu boiteux par le Sort et sa rage,
Je puise en ta vigueur mon plus cher réconfort.

L'esprit et la beauté, le rang et l'opulence,
Tous ces dons, anoblis de servir sous ta loi,
Siégeant, couronnés d'or, au front de ta puissance,
Je greffe mon amour au tronc de l'arbre-roi.

Dès lors, je marche droit, j'ai rang, force et richesse
Et ton sang vigoureux m'infuse une vigueur
Qui vient de tous tes biens enrichir ma détresse
Et faire sur ma nuit rayonner ta splendeur.

Pour toi, le don suprême est le don que je veux :
Mais tu l'as! et je suis au faîte de mes vœux.

XXXVIII

De toute invention ma Muse est dispensée
Tant que vivra l'Ami qui verse à mon esprit
Le suave argument de sa haute pensée,
Inaccessible au vol des vulgaires écrits.

Donne-toi le merci de ta reconnaissance
S'il reste de mes vers rien qui vaille un regard;
Connaît-on le muet qui n'ait de l'éloquence
Quand sur lui tu répands les flots sacrés de l'art?

Sois la dixième Muse, Ami, dix fois plus tendre
Que les Neuf d'autrefois, chères aux ménestrels,
Et donne à ton poète aimé, pour le défendre
Des embûches du Temps, les nombres éternels.

Si mon humble vers plaît à ces jours curieux,
A moi la peine, à toi le laurier glorieux!

XXXIX

Comment ai-je le front de chanter ta valeur
Puisque tu es, Ami, le meilleur de moi-même ?
Au feu le feu jamais n'ajouta de chaleur
Et je glane le grain qu'à ta gloire je sème.

Fût-ce pour cela seul, nous vivrons séparés,
Et nos deux fleurs d'amour délaisseront leur tige ;
Alors je te paierai mes éloges dorés,
Légitime tribut que ton mérite exige.

Absence, ô quels tourments tu nous ferais souffrir,
Si ton loisir amer n'offrait la douce ivresse
De l'amour qu'on rappelle au cœur pour le fleurir
Et pour le décevoir d'une vaine caresse;

Et si tu n'enseignais à doubler l'être aimé,
Qui, bien qu'absent, paraît, par nos chants exhumé.

XL

PRENDS toutes mes amours, cher Amour, prends-les toutes :
Qu'as-tu de plus alors que tu n'avais avant ?
Aucun sincère amour, cher Amour, ne s'ajoute
A mon amour total, fleuve sans affluent.

Si par amour pour moi tu me prends mon Aimée,
Je ne puis te blâmer d'user de mon amour ;
Mais, si tu te trahis, que ta chair soit blâmée
De goûter malgré toi ce caprice d'un jour.

Ton larcin, doux Voleur, ma pitié le pardonne
Au méchant ravisseur de tout mon pauvre avoir ;
Et pourtant l'Amour sait combien plus empoisonne
Le venin de l'Amour que la Haine au fiel noir.

Par la grâce lascive, où l'horreur même est belle,
Tue un cœur que ta loi sait n'être pas rebelle.

XLI

Tous ces mignons péchés que commet le caprice
Quand je me trouve absent de ton cœur oublieux
Vont bien à ton printemps, à ta beauté complice,
Car la tentation suit tes pas en tous lieux.

Être si tendre, c'est vouloir qu'on vous séduise;
Être si beau, c'est inviter aux doux assauts; —
Quel fils de femme fuit femme qui le courtise
Et, par dédain, la force à brûler ses vaisseaux?

Hélas! ne pourrais-tu me laisser ma conquête
Et gronder ta jeunesse errante et ta beauté
Dont la fougueuse ardeur te jette à des tempêtes
Où tu dois déchirer à la fois deux traités :

Le sien, car tes attraits à tes lèvres l'entraînent;
Le tien, car tes attraits à me tromper t'amènent.

XLII

Qu'Elle soit à toi, Will, n'est pas tout mon chagrin,
Et pourtant je l'aimais d'un cœur tendre et farouche;
Mais qu'Elle te possède est le pire destin
Et la perte d'amour qui de plus près me touche.

O mes chers offenseurs, je veux vous excuser!
Toi, si tu l'aimes tant, c'est parce que je l'aime;
C'est par amour aussi qu'Elle a pu m'abuser
En te laissant l'aimer par amour de moi-même.

Te perdre, c'est un gain pour mon cœur amoureux;
La perdre, c'est un gain pour ton cœur qui s'en loue;
Si je les perds tous deux, ils se trouvent tous deux,
Et tous deux par amour sur cette croix me clouent.

Mais nous ne faisons qu'un, ô flatterie extrême :
En aimant mon Ami c'est toujours moi qu'Elle aime.

XLIII

C'est quand mes yeux sont clos qu'ils regardent le mieux,
Car ils ne voient au jour qu'objets dont ils n'ont cure;
En leur rêve endormis te contemplent mes yeux,
Feux obscurs transperçant de leurs feux l'ombre obscure.

Toi dont le clair fantôme illumina la nuit,
Quelle clarté splendide éblouirait la nue
Si tu voulais au jour montrer ton jour qui luit
Dans l'ombre et te révèle à mes regards sans vue!

Oh! si mes yeux, comblés de tes rayons bénis,
Pouvaient te voir surgir dans la lumière vive,
Toi qui, dans la nuit morte, apporte aux yeux ternis
Le fantôme imparfait d'une beauté fictive!

Quand tu n'y parais pas, les jours me sont des nuits;
Mais les nuits sont des jours quand ton ombre m'y suit.

XLIV

Si ma pesante chair était toute Pensée
L'espace injurieux ne saurait l'arrêter,
Et, malgré la distance, elle serait lancée
Par son propre désir où tu veux habiter.

En foulant les rochers des confins de la terre,
Je serais près de toi, car d'un bond, sans effort,
La Pensée a franchi les montagnes altières
Sitôt qu'elle a conçu le but de son essor.

De n'être pas Penser la pensée assombrie
Me tue en me rivant à mon logis lointain,
A ma souffrante chair, de terre et d'eau pétrie,
Qui doit subir le bon vouloir du Temps hautain,

Sans jamais recevoir de ces deux éléments
Que des pleurs, lourds témoins d'un double enchaînement.

XLV

Les autres, l'air léger, le feu purifiant,
Vers toi volent toujours, où que mon être vive ;
L'un est Penser subtil, l'autre Désir fuyant,
Esprits omniprésents, miracles d'aile active!

Quand ces vifs éléments partent dans les hauteurs,
En mission d'amour, vers l'Ami qui m'oublie,
Mon être, abandonné de ses deux sauveteurs,
Sombre au fond de la mort sous sa mélancolie.

Il retrouve la vie en retrouvant les deux
Rapides messagers que ton cœur lui renvoie :
Ils viennent d'arriver, me font le conte heureux
De l'heureuse santé qui me comble de joie!

Joyeux enchantement qui par trop peu subsiste,
Car je te les renvoie et redeviens tout triste...

XLVI

Et mon œil et mon cœur sont en lutte mortelle
Pour partager le cher butin de tes regards :
L'œil veut au cœur cacher le profil qu'il cisèle,
Le cœur ravir à l'œil l'usage de sa part.

Mon cœur prétend qu'en lui tu fixas ta demeure,
Coffret que ne força jamais œil déloyal ;
Mais l'accusé soutient que ce n'est là qu'un leurre
Et qu'en lui tu peignis ton visage royal.

Pour juger ce procès, convoquant les Pensées,
Tenanciers de mon cœur, j'en formai le jury
Dont le verdict fixa les parts controversées
Et de l'œil lumineux et du cœur attendri.

Et mon œil eut pour part ta forme et ta couleur,
Et mon cœur eut l'intime amitié de ton cœur.

XLVII

Une ligue entre l'œil et le cœur est formée,
Pour échanger en paix des bienfaits mutuels :
La vue est-elle en pleurs, d'un regard affamée?
Le cœur étouffe-t-il de ses soupirs cruels?

Mon œil, qui se repaît de ta face en lui peinte,
A ce festin d'azur invite l'amoureux;
Tantôt, à ses pensers d'amour, le cœur sans feinte
Donne à mes yeux leur part, en hôte généreux.

Soit grâce à mon amour ou grâce à ta peinture,
Absent, tu m'es présent à toute heure du jour :
C'est en vain que tu fuis, mes pensers te capturent
Et, gardant ses gardiens, je garde mon amour.

S'ils tombent au sommeil, l'Astre peint de mes cieux
Réveille pour ma joie et mon cœur et mes yeux.

XLVIII

J'ai pris le soin de mettre, en partant en voyage,
Mes plus menus bijoux sous de très forts verroux;
En un repos tranquille ils sont, pour mon usage,
Sauvés des ravisseurs par des gardiens jaloux.

Toi, près de qui joyaux ne sont que bagatelles,
Toi, suprême délice et suprême douleur,
Toi, le plus cher souci qui toujours me harcèle,
Toi, je te laisse en proie aux plus abjects voleurs!

Toi, point ne t'enfermai dans aucuns de mes coffres,
Sauf en celui qui, sans t'avoir, te tient pourtant,
Le tiède et doux coffret que ma poitrine t'offre,
D'où tu sors à ta guise, en tous lieux, en tous temps.

J'ai peur qu'en cet écrin même tu ne sois pris :
L'Honneur fait le larron pour ravir un tel prix!

XLIX

Contre le temps, s'il doit venir, où mes défauts
En toi ne trouveront qu'un sourcilleux comptable,
Où, voulant arrêter la dépense et le taux,
Tu les contrôleras d'un œil impitoyable;

Contre le temps, où le rayon de tes clairs yeux
A peine saluera ma figure étrangère,
Où ton amour, changée en son contraire odieux,
Alléguera raisons de convenance amère;

Contre ce temps, je veux déjà me retrancher
Dans le pauvre rappel de mon faible mérite,
Et je veux contre moi dès maintenant marcher
Pour te garder le droit dont ta cause profite.

Toi, pour m'abandonner, peux invoquer les lois;
Pour t'aimer, je ne puis trouver de raison, moi!

L

Je traîne en route un cœur pesant comme un plomb vil
Et quand mon lent effort à l'auberge m'amène,
Mon gémissant repos soupire à mon exil :
« *Loin de l'Ami, chaque mille franchi t'entraîne !* »

Accablé de mon deuil, mon cheval douloureux
Succombe pesamment sous ma lourde tristesse :
Un sympathique instinct murmure au malheureux
Qu'en m'éloignant de toi j'abhorre la vitesse.

L'éperon que ma rage enfonce dans ses flancs
De son sang les rougit sans presser son allure;
Et le pauvre y répond de sourds gémissements
Plus déchirants pour moi que pour lui sa blessure;

Car ce gémissement rappelle à ma misère
Qu'en avant est ma peine et ma joie en arrière!

LI

Voici comment l'amour peut pardonner l'offense
De ce pas lent et languissant, quand je m'en vais :
Comment fuir au galop l'attrait de ta présence?
Qu'ai-je, en partant, besoin de poste et de relais?

Mais, au retour, comment t'absoudre, ô pauvre bête,
Quand l'éclair le plus vif semble toujours trop lent,
Quand j'éperonne en vain les flancs de la tempête,
Et me sens immobile en son vol affolant!

Il n'est point de cheval dont la course dépasse
La course du Désir né de l'amour parfait :
Idéal, il hennit et dévore l'espace
Par amour excusant ma rosse et son méfait :

« Puisqu'en quittant l'Ami, tu marchas à ta guise,
Garde ton amble égal : moi, j'ai l'aile des brises! »

LII

Je ressemble à ce riche, auquel sa clef bénie
Verse la volupté d'un suave trésor,
Suprême bien qu'avec prudence il se dénie
Pour n'en pas émousser l'exquis aiguillon d'or.

Les fêtes ont gardé leur grandeur solennelle,
Grâce au retour discret de leur vol coutumier,
Pareilles à ces feux espacés qui ruissellent
Des rubis souverains d'un opulent collier.

Le temps, qui loin de moi vous garde, est ma cassette
Et le coffre où se cache un manteau d'apparat,
Orgueil emprisonné qu'on étale et qu'on fête
En des jours éclatants pour en dorer l'éclat.

Béni sois-tu, joyau dont le haut prix embrase
Qui te cherche d'espoir, qui t'a trouvé d'extase !

LIII

De quel limon subtil fûtes-vous donc pétri,
Vous qu'escortent partout des visions sans nombre;
Tout homme n'a qu'une ombre et vous, grand favori,
Qui n'êtes qu'un pourtant, prêtez à tout votre ombre.

Que l'on peigne Adonis, sa peinte royauté
N'est de vos traits royaux que la pâle copie;
Qu'on mette au front d'Hélène un astre de beauté,
Et c'est vous que revêt le péplos d'Olympie!

Qu'on parle du Printemps, de l'Automne fécond,
L'un n'est que le fantôme obscur de votre flamme,
L'autre a l'or généreux de votre cœur profond,
Et chaque être béni nous reflète votre âme!

Vous possédez de toute grâce une parcelle,
Vous seul avez, sous le soleil, le cœur fidèle!

LIV

Oh ! combien la beauté nous apparaît plus belle
Quand pour pur ornement elle a la vérité.
Le pénétrant parfum que la rose recèle
Embellit à nos yeux sa grâce et sa beauté.

Sans parfum, l'églantine a la même richesse
Que la pourpre embaumée au cœur plissé des roses,
Et même feuille et même fleur et même ivresse
Quand, aux souffles de Juin, ses boutons se déclosent.

Mais pour seule vertu n'ayant que l'apparence,
Elle vit sans amant et sans respect s'endort;
Tout entière elle meurt. Les roses, pure essence,
Font un exquis parfum de leurs exquises morts !

Ainsi doit se faner la rose de ta vie;
Mais ton vrai cœur, je le distille en poésie !

LV

Ni le marbre au grain dur, ni l'or des mausolées
Royaux ne survivront à mes sonnets puissants :
Les lettres de ton nom y brilleront coulées
En un métal sauvé des souillures du temps.

L'ouragan de la guerre a brisé les statues,
Le brandon de l'émeute a brûlé les cités,
Mais le feu qui détruit, ni le glaive qui tue
Jamais n'entameront ton immortalité.

En dépit de la mort, de l'oubli, de la haine,
Calme tu marcheras, et ton nom résistant
Passera tout entier aux mortels qui s'enchaînent
Pour mener l'univers jusqu'à la fin des temps.

Oui ! tu te dresseras à son appel suprême;
Mais jusque-là vivras en un monde qui t'aime.

LVI

Aiguise, ô mon amour, la force de ta vie ;
Garde-lui tout son fil, comme une faim d'enfant
Qui, du pain d'aujourd'hui pleinement assouvie,
Retrouvera demain ses aiguillons puissants.

Tes grands yeux alouvis, doux amour, rassasie
Et clos-les sous le faix des festins endormants ;
Mais n'en étouffe point la tendre frénésie
Sous la torpeur sans fin des assoupissements.

Que notre triste exil soit comme un large fleuve
Qui sépare la rive où viennent chaque jour
Deux jeunes fiancés : auréolé d'épreuve,
Plus béni sourira le moment du retour !

Notre exil est encor l'hiver sombre et morose
Qui donne un triple charme à la saison des roses.

LVII

Qu'ai-je autre chose à faire, humble et soumis esclave,
Qu'à guetter le caprice ailé de vos désirs ?
Le vaisseau de mes jours sans vous n'est qu'une épave
Et mon service est vain s'il n'est votre plaisir.

Et je n'ose gronder les heures mortifères
Si lentes à vous rendre à moi, mon souverain ;
Ni trouver l'absence âcre à mes lèvres amères
Quand vous abandonnez le serf à son chagrin.

Et je n'ose darder au but de vos voyages
Le doute empoisonné de mon souci jaloux ;
Je ne pense, figé dans mon triste servage,
Qu'à ce bonheur lointain qui chevauche avec vous.

L'amour est fou : le mien à ce point vous révère
Qu'en vos actes obscurs il ne voit que lumière.

LVIII

Il me défend, le dieu qui me fit votre lige,
De peser en esprit le temps de vos loisirs,
De demander raison des heures qui m'affligent,
Moi, le vassal soumis à votre bon plaisir.

Sur un signe de vous, puissé-je en patience,
Moi, le féal captif de votre liberté,
Souffrir, apprivoisé, la prison de l'absence
Sans trouver un grief contre votre bonté !

Suivez donc votre humeur d'après le privilège
Que vous donne la charte où vous êtes absous
De tout ce qui vous plaît : assez il vous protège
Pour vous pardonner même un crime contre vous.

Je dois attendre, alors qu'attendre est un enfer,
Sans vous blâmer de ces plaisirs, bons ou pervers.

LIX

S'il n'est rien de nouveau, si tout est renaissance,
Nos cerveaux en travail, dupés et condamnés,
Portent, comme un fruit mort conçu dans la souffrance,
L'illusoire fardeau d'un enfant déjà né.

Que je voudrais voir en l'histoire au clair mirage
Qui réfléchit le cours de cent lustres passés,
Tous les anciens portraits où vécut votre image
Depuis l'âge où l'esprit en signes s'est tracé !

Lors, je pourrais savoir comment la lyre antique
Chanta le merveilleux accord de votre face;
Si nous sommes les rois, si les Anciens abdiquent,
Ou si le temps en marche a laissé l'homme en place.

Mais à des dieux moins beaux les harpes en allées
Égrenaient le tribut de leurs strophes ailées !

LX

Les flots s'en vont mourir aux rives caillouteuses ;
Nos minutes, comme eux, se hâtent vers leur fin :
L'une glisse après l'autre en sa course onduleuse —
Charge de combattants qui roule à son destin !

L'homme émerge en ce monde, océan de lumière,
Rampe au midi doré qui couronne son front,
Combat le croissant noir d'éclipses meurtrières
Et le Temps qui donna ruine tous ses dons !

Il sait férir le cimier d'or de la jeunesse,
Creuser au front du Beau parallèles de mort,
Se repaître en pillard des suprêmes richesses :
Rien ne résiste au fer de sa faulx sans remords.

Au ciel de l'avenir, malgré sa main cruelle,
Ta gloire avec mes vers s'envole à tire d'aile !

LXI

Est-ce toi qui le veux, quand ton errant fantôme
Aux tourments de la nuit soulève mes cils lourds ?
Est-ce toi qui le veux, quand le sommeil qui chôme
Me laisse en proie aux masques faux de mon amour ?

Est-ce ton âme, Ami, qui de si loin s'élance
Et tâche à pénétrer mes heures de loisir
Pour épier mon geste et jusqu'à mon silence,
Fond de ta jalousie et thème à tes soupirs ?

Mais ton amour, si fort soit-il, n'a point ce zèle :
Non ! c'est le mien qui seul reste les yeux déclos;
C'est mon fidèle amour qui, pâle sentinelle,
Veille au chevet du mort vaincu qu'est mon repos !

Pour toi je veille et toi, tu veilles sans regrets
Loin, loin de ton ami, mais d'autres cœurs trop près !

LXII

L'amour de ma personne envahit et possède
Mes yeux, mon corps, mon âme : il tient tout en vainqueur ;
Contre ce mal rongeur il n'est point de remède
Tant il pénètre avant dans le sol de mon cœur.

Mon visage, il me semble, a la suprême grâce;
Ma forme a l'idéale et vierge pureté :
Je suis mon propre juge et nul ne le dépasse :
J'élève jusqu'au ciel ma propre dignité !

Mais quand un franc miroir me révèle à moi-même,
Le front battu, gercé par le hâle du Temps,
J'y lis des démentis écrasants pour qui s'aime
De cet indigne amour inique et rebutant.

En peignant mon soir gris de l'aube de vos traits,
C'est un autre moi-même, Ami, que j'adorais !

LXIII

Sur mon amour comme sur moi la main perfide
Du Temps va s'alourdir, l'écraser, le meurtrir,
L'Heure drainer son sang, herser son front de rides,
Et son jeune matin, d'un souple élan, gravir

Les sommets escarpés de la nuit vieillissante;
Et toutes les beautés dont il était le roi
Ont connu l'agonie ou sont agonisantes,
Et leur riche avril meurt sous leur souffle âpre et froid.

Contre l'assaut prévu dès maintenant je m'arme,
Pour dévier le meurtrier couteau des Jours;
Pour qu'au cœur des humains toujours vive son charme,
Quand gîra foudroyé l'arbre de mon amour !

Sa beauté renaîtra des mots noirs de ces vers,
Et lui, de leurs sillons, sortira toujours vert !

LXIV

Lorsque je vois le bras du Temps louche et cruel
Violer le tombeau riche et fier de nos pères;
Et la mort s'asservir jusqu'au bronze éternel,
Et l'altier château-fort le front dans la poussière;

Quand je vois par degrés le vorace Océan
Envahir en vainqueur l'empire du rivage;
Et la terre empiéter sur les fleuves géants,
L'un perdre au gain de l'autre ou gagner au pillage;

Quand je vois cet échange en des êtres mouvants,
Ou l'être anéanti dépouiller l'existence,
J'apprends à méditer sur la marche du Temps
Qui viendra m'arracher mon amour sans défense.

C'est un penser de mort qu'en pleurant de prévoir
La mort de ce qu'on garde, ah! sans garder l'espoir.

LXV

Bronze et marbre, et la terre et la mer infinie
Voient leur pouvoir soumis au sceptre de la mort :
Comment à sa fureur la Beauté, fleur bénie,
Pourrait-elle opposer son délicat effort,

Quand, sur l'été semant le miel pur de ses ailes,
Fonce le dur bélier des siècles acharnés ?
Quand l'imprenable roc, l'acier des citadelles,
Quand tout cède à l'assaut des temps prédestinés ?

O l'effrayant penser ! Comment la gemme exquise
Peut-elle en son coffret fuir les ongles du Temps ?
Son pied trop prompt, d'un bras vaillant, qui donc le brise
Et crie au ravisseur du Beau : « *Je te défends !* »

— Personne, à moins que par miracle une encre noire
Ne rende à mon amour la vie avec la gloire !

LXVI

Lassé de tout j'aspire au repos de la mort;
Las de voir la vertu vivre déguenillée,
La nullité drapée en ses oripeaux d'or,
Et la plus pure foi méchamment violée;

Et l'argent de l'honneur au déshonneur payé,
Et la vierge au désir brutal prostituée,
Et le juste du monde injustement rayé,
Et d'un boiteux décret l'âme forte tuée;

Et les arts bâillonnés de par l'autorité,
Et les sots, en docteurs, régentant le génie,
Et le simple et le vrai nommés simplicité,
Le Bien, soldat captif du chef Ignominie :

Lassé de tous ces deuils, je voudrais m'y soustraire;
Mais mourir — c'est laisser mon amour solitaire!

LXVII

Pourquoi lui faut-il vivre en ces jours corrompus
Et bénir de sa grâce un univers impie ?
Du suc de sa vertu voir le Péché repu,
De l'or de sa beauté la Hideur rechampie ?

Voir la poudre et le fard copier son front pur,
A sa vie emprunter une apparence morte;
Et, pauvre, la Beauté, cueillir à l'arbre obscur
Des fantômes de fleurs, et non la fleur qu'il porte ?

Pourquoi vivre en un monde épuisé de son or
Et vidé du sang pur qui rougit les artères?
La Nature en faillite en lui trouve un trésor,
Et, fière d'autres gains, vit sur son aumônière.

L'opulente beauté des anciens jours heureux,
Par lui seul se conserve en ces temps désastreux.

LXVIII

Sa joue est le tableau des jours évanouis
Où naissait et mourait le beau, comme une plante,
Où ces bourgeons bâtards, d'hier épanouis,
N'osaient encor parer une beauté vivante;

Où les cheveux dorés des chers morts respectés
— Bien sacré des tombeaux — n'étaient mis au pillage
Pour, sur un second chef, revivre transplantés
Et, de leur toison morte, embellir un visage.

Lui, montre ce qu'étaient ces saints jours abolis,
Lui seul, par l'éclat nu de sa seule richesse,
Sans fleurir son printemps de sacrilèges lis,
Sans ravir aux vieillards un masque de jeunesse.

Grâce à lui, la Nature en un tableau précis
Révèle à l'art menteur sa beauté de jadis !

LXIX

Ce que les yeux du monde ont vu de ton image
Semble parfait aux plus chers vœux des cœurs amis :
Toutes les voix de l'âme ont rendu cet hommage
Au front nu qui courba tant de fronts ennemis.

Par le dehors, on a couronné de louanges
Tes dehors séducteurs en te payant ton dû;
Mais ils ont d'autres accents, nos fats, et se vengent
En voulant voir plus loin que leur œil n'avait vu.

Ils prétendent plonger en la mer de ton âme
Et n'ont, pour la sonder, que tes actes pour plomb;
Leur esprit va prêter, lorsque leurs voix t'acclament,
A ta rose embaumée un souffle de poison.

Mais, comment ta beauté perd-elle son parfum ?
— Aux sens vils du commun son effluve est commun.

LXX

Mais le blâme jamais ne façonne le crime,
Car le scandale au front vise les héros purs,
Rehausse de soupçon l'or des beautés sublimes,
Noir corbeau qui du ciel pâlit le pâle azur.

La calomnie, Ami, consacre ton génie
Que courtise l'amour flatteur de notre temps :
Le chancre aime la fleur aux senteurs rajeunies,
Et n'es-tu pas toi-même un pur et frais printemps ?

Oui, tu as traversé les pièges du jeune âge,
Ou sans assaut, ou sans effroi, toujours vainqueur;
Cet éloge est puissant; mais jamais il n'encage
L'Envie, aux quatre vents secouant sa rancœur.

Si nulle ombre de mal ne ternissait ta flamme,
Tu serais le seul roi du royaume des âmes!

LXXI

Cessez de me pleurer quand cessera le glas
Lugubre et languissant qui donne avis au monde
Que je fuis cet univers immonde à grands pas
Pour aller demeurer avec les vers immondes.

Si vous lisez ces mots, non, n'évoquez jamais
La main qui les traça, car ma grande amour pure
Préférerait l'oubli d'un cœur bercé de paix,
S'il devait, ce rappel, vous être une torture.

Oh ! si vous revoyez jamais ces tristes vers
Lorsque mes os dissous seront mêlés d'argile,
N'épelez même pas mon nom d'ombre couvert :
Laissez l'amour crouler avec le corps fragile.

Vous ! voir ce monde sage et scruter votre deuil,
Et rire de nous deux quand l'un est au cercueil !

LXXII

Oh ! de peur que le monde, Ami, ne vous impose
De dire l'attrait fort qui vivait en mon sein
Et me fait chérir mort, qu'en l'oubli je repose :
Un seul mérite en moi vous chercheriez en vain.

Vous ne voudriez pas deviser dans les larmes
Un mensonge pieux non moins qu'immérité,
Ni m'accorder, défunt, plus de force et de charme
Que n'en peut m'octroyer l'avare vérité.

Pour que vous ne chantiez un héros illusoire
Et que votre amour vrai ne prenne un masque faux,
Enfouissez, avant qu'il nuise à notre gloire,
L'esprit avec le corps en un commun repos.

Moi, je rougis de voir ce que je donne au monde;
Et vous, vous rougiriez de mon âme inféconde.

LXXIII

En moi tu vois l'automne où l'année agonise,
Où la feuille jaunit et meurt sur les rameaux,
Pour tomber des arceaux qui tremblent sous la bise,
Chœurs nus et délabrés où chantaient les oiseaux.

En moi tu vois encor le mourant crépuscule
Qui, le soleil couché, s'attarde sur les eaux;
Et pas à pas la nuit le noircit et l'annule,
Sœur de la mort qui scelle tout au grand repos.

En moi tu vois encor la pâle et brève flamme
Qui sur la cendre meurt d'un feu qui s'est tari,
Berceau de sa clarté, lit de mort de son âme,
Consumé des ardeurs dont il s'était nourri.

Tu vois, et ton amour plus puissant veut m'étreindre,
Pressé d'aimer ce qui demain devra s'éteindre.

LXXIV

Mais sois content, Ami : quand la rude sentence
M'aura sans caution, frappé du coup fatal,
Ces vers où survivra ma défunte existence
Te resteront comme un vivant mémorial.

Les voyant, tu verras le coin du sanctuaire
Qui, dans mon être aimant, Will, t'était consacré;
La terre n'a repris que son dû, — de la terre;
Mais le meilleur de moi, mon esprit, t'est livré.

Tu n'as vraiment perdu que les déchets de l'être
En ce corps disparu qui n'a plus qu'à pourrir;
Lâche butin conquis sur le couteau d'un traître; (1)
Trop vil pour la grandeur de ton pur souvenir.

Ce qui lui donne un prix, c'est l'âme qu'il recèle,
Et cette âme en ton âme à tout jamais ruisselle.

---

(1) Le Temps sans doute (Cp. LXIII, 10), à moins que Shakespeare n'ait été blessé, comme Marlowe. Ce pourrait être encore lui-même, s'il avait songé au suicide. — Sonnet en façon d'*envoi* qui clôt ce groupe de quatre, et cette première moitié de l'œuvre.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire.....	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie....	vingt francs
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	vingt-cinq francs
Abonnement sur whatman...		cent francs pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906 ; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions ; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs ; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus ; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* **cinq** *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier octobre au 31 décembre 1906, et sauf épuisement de la septième série, on peut encore avoir pour vingt francs les dix-neuf cahiers de cette septième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1907 la septième série complète, s'il en reste encore à cette date, se vendra quarante-trois francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire;* notre *petit index alphabétique* provisoire du *catalogue analytique sommaire* et de nos sept premières séries; notre petite *table analytique* provisoire *très sommaire* de notre septième série... 2

les sonnets de Shakespeare..... 5

ESSAI D'UNE INTERPRÉTATION..... 7

Portrait de Shakespeare..... 8

à l'interprète de Wordsworth..... 9

Du même auteur..... 10

Il a été tiré de ce cahier..... 11

La beauté de l'ami mérite d'être immortalisée et par des enfants et par les vers du poète.

I. — Aux êtres les plus beaux nous demandons des fils..... 13
II. — Lorsque quarante hivers, assiégeant ta jeunesse..... 14
III. — Regarde en ton miroir; réponds à sa prière..... 15
IV. — Prodigue de ton charme, Ami, pourquoi répandre..... 16
V. — Les Heures qui, de suaves rayons tissèrent..... 17
VI. — Ne laisse pas l'Hiver, de son doigt décharné..... 18
VII. — Vois! quand à l'Orient la lumière dorée..... 19
VIII. — Pourquoi, vous, ma Musique, entendre avec douleur..... 20
IX. — Pourquoi te consumer en ton isolement?..... 21
X. — Avoue, ingrat, que c'est n'avoir aucun amour..... 22

XI. — Quand viendra ton déclin viendra d'un pas égal..... 23
XII. — Quand au cadran je suis l'âpre marche du temps..... 24
XIII. — O cher! tu ne t'appartiens pas : tu n'es ton roi..... 25
XIV. — Point ne sais les secrets de la nuit étoilée..... 26
XV. — Chaque être sur la terre a sa fixe croissance..... 27
XVI. — Il te faut cuirasser et ton cœur et ton bras..... 28
XVII. — Dans les temps à venir, qui donc croira mes vers..... 29
XVIII. — Comment te comparer aux matins de l'Été?..... 30
XIX. — O Temps, ronge au lion ses ongles acérés..... 31
XX. — La Nature t'a peint un visage mignard..... 32
XXI. — La Muse qui m'émeut n'a rien de cette Muse..... 33
XXII. — En mon miroir comment lirai-je ma vieillesse..... 34
XXIII. — Comme un acteur novice, inhabile au succès..... 35
XXIV. — Mon œil, jouant au peintre, a fixé radieuse..... 36
XXV. — Laissons tous les heureux que leur étoile enchante.... 37
XXVI. — Seigneur de mon amour, ta royale accolade..... 38
XXVII. — Accablé de fatigue, au lit je me retire..... 39
XXVIII. — Comment porter un front qu'aucune ombre n'assiège.. 40
XXIX. — En disgrâce avec tous, les hommes et les dieux..... 41
XXX. — Quand je fais comparoir les images passées..... 42
XXXI. — Ton sein s'est enrichi des amours abolies..... 43
XXXII. — Si jamais, survivant au jour très satisfait..... 44

Les torts de l'ami : confession et pardon.

XXXIII. — Bien des matins j'ai vu la gloire de l'aurore..... 45
XXXIV. — Ah! pourquoi me promettre une belle journée..... 46
XXXV. — Ne pleure plus, Ami, sur ta faute passée..... 47

La faute du poète : il faut se séparer.

XXXVI. — Laisse-moi confesser qu'il nous faut rester deux..... 48
XXXVII. — Un père prend plaisir, anémié par l'âge..... 49
XXXVIII. — De toute invention ma Muse est dispensée..... 50
XXXIX. — Comment ai-je le front de chanter ta valeur..... 51

L'ami blesse l'amour et l'amitié.

XL. — Prends toutes mes amours, cher Amour, prends-les toutes.. 52
XLI. — Tous ces mignons péchés que commet le caprice 53
XLII. — Qu'Elle soit à toi, Will, n'est pas tout mon chagrin 54

Pensées d'absence.

XLIII. — C'est quand mes yeux sont clos qu'ils regardent le mieux.. 55
XLIV. — Si ma pesante chair était toute Pensée 56
XLV. — Les autres, l'air léger, le feu purifiant..... 57
XLVI. — Et mon œil et mon cœur sont en lutte mortelle 58
XLVII. — Une ligue entre l'œil et le cœur est formée 59
XLVIII. — J'ai pris le soin de mettre, en partant en voyage..... 60
XLIX. — Contre le temps, s'il doit venir, où mes défauts 61
L. — Je traîne en route un cœur pesant comme un plomb vil.. 62
LI. — Voici comment l'amour peut pardonner l'offense..... 63
LII. — Je ressemble à ce riche, auquel sa clef bénie 64

La beauté et la sincérité de l'ami seront immortelles.

LIII. — De quel limon subtil fûtes-vous donc pétri 65
LIV. — Oh! combien la beauté nous apparaît plus belle 66
LV. — Ni le marbre au grain dur, ni l'or des mausolées..... 67

L'ami s'absente; le poète se soumet.

LVI. — Aiguise, ô mon amour, la force de ta vie..... 68
LVII. — Qu'ai-je autre chose à faire, humble et soumis esclave... 69
LVIII. — Il me défend, le dieu qui me fit votre lige 70

Éternels recommencements?

LIX. — S'il n'est rien de nouveau, si tout est renaissance..... 71
LX. — Les flots s'en vont mourir aux rives caillouteuses..... 72

Pensées d'absence : le Temps vaincu?

LXI. — Est-ce toi qui le veux, quand ton errant fantôme 73
LXII. — L'amour de ma personne envahit et possède..... 74

LXIII. — Sur mon amour comme sur moi la main perfide..... 75
LXIV. — Lorsque je vois le bras du Temps louche et cruel..... 76
LXV. — Bronze et marbre, et la terre et la mer infinie..... 77

Désespérance.

LXVI. — Lassé de tout j'aspire au repos de la mort..... 78

La beauté de l'ami et le monde.

LXVII. — Pourquoi lui faut-il vivre en ces jours corrompus..... 79
LXVIII. — Sa joue est le tableau des jours évanouis..... 80
LXIX. — Ce que les yeux du monde ont vu de ton image..... 81
LXX. — Mais le blâme jamais ne façonne le crime..... 82

La mort du poète.

LXXI. — Cessez de me pleurer quand cessera le glas..... 83
LXXII. — Oh! de peur que le monde, Ami, ne vous impose..... 84
LXXIII. — En moi tu vois l'automne où l'année agonise..... 85
LXXIV. — Mais sois content, Ami : quand la rude sentence..... 86

Nos cahiers sont édités..... 89

Table de ce cahier..... 93

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour dix-sept cents exemplaires de ce septième cahier et pour quinze exemplaires sur whatman le mardi 18 décembre 1906.

Le gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie Ernest Payen, 13, rue Pierre-Dupont. — 1320

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième ou de la sixième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la septième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les dix-neuf cahiers parus de cette septième série.

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette huitième série.

Voir à l'intérieur en fin de ce cahier les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; septième cahier de la huitième série; un cahier vert de 96 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

HUITIÈME CAHIER, CAHIER POUR LE PREMIER JANVIE
DE LA HUITIÈME SÉRIE

JEAN BONNEROT

le livre des livres

FRAGMENTS

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

13992
4, 10, 16

Il a été tiré de ce cahier quatorze exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement;

et un exemplaire d'auteur numéroté a *exemplaire d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette huitième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

le livre des livres

139925
4/10/16

FRAGMENTS

à Edmond-Maurice Lévy
en hommage d'amitié

le jour de Noël 1906

Jean Bonnerot

GRAND MÈRE, qui, le soir, au rougeoiement des bûches,
Disiez des souvenirs de votre jeune temps
Avec des mots tremblants de peur et si chantants
Qu'ils semblaient un joyeux bourdonnement de ruches
Dans un clos de soleil et de sainfoins montants,

Je me souviens de vos paroles d'invectives
Qui maudissaient le siècle en regrettant l'hier.
Vos cheveux étaient blancs des neiges de l'hiver;
Et, sous l'orbe agrandi des lunettes pensives,
Vos yeux ne voyaient plus que très loin dans l'éther.

C'est que l'âge morose a noué sur vos tempes
L'aveugle bandeau noir qu'Amour met aux amants;
Les jours vous semblent courts ainsi que des moments;
Le réel s'exagère à la clarté des lampes :
Seul est beau le passé vêtu de flamboiements.

Grand mère, s'il est vrai que votre temps fut grave
Et noble comme un songe et beau comme l'amour,
Ce n'est point dans la vie indécise d'un jour,
Mais dans les livres vieux où le passé se grave
Plus immortellement qu'un nom sur une tour.

pour un bibliophile

à Félix Chambon

Vous les aimez d'amour, comme on aime les choses
Que le temps destructeur et rude consacra,
Vos vieux livres vêtus de robes d'apparat,
Qui resongent sans doute avec enchantement,
Dans le calme bleuté de votre chambre close,
Au passé qui ressemble aux beaux contes charmants.

Et vous aimez aussi ceux-là en robes neuves
Comme le rire en fleurs des jardins printaniers,
Qui rêvent de vieillesse et de mains d'écoliers,
Livres étincelants de l'empreinte des ors,
Pour avoir le moirage atténué des fleuves,
Et la molle douceur des rêves qui sont morts.

Ils sont tous là dans un bel ordre de musée,
Les maroquins ridés comme d'anciens tableaux,
Les chagrins pointillés de gouttelettes d'eau,
La basane rugueuse et les parchemins doux,
Avec le titre à vif en lettres écrasées,
Et le fleuron de marque entremêlé de houx.

Vous les connaissez tous en vieux amis vos livres,
Les uns ensanglantés comme un soleil couchant,
Les autres d'un éclat fauve d'épis des champs,
Et ceux-ci d'un bleu tendre et clair de primitif,
Et ceux-là miroitants et blancs comme le givre
Ou d'un vert assombri de feuillage captif.

Votre main se fait douce ainsi qu'une caresse
Lorsque vous entr'ouvrez de vos doigts amoureux
Tel livre sommeillant en des songes heureux
Parce que sur les plats rouges et effacés
Parmi l'or blond du lierre et des roses en tresse,
S'irise une couronne aux chiffres enlacés...

Vous aimez le passé dans votre âme d'artiste
Comme ces paradis clairs des missels anciens,
Le beau passé dont les livres sont les gardiens,
Le passé d'âge d'or, le seul qui soit réel...
Aujourd'hui n'est qu'un songe... à peine s'il existe...
Demain est le reflet du mirage éternel...

MÉDAILLONS DE RELIURE

sur une reliure en peau de truie estampée

à Edmond-Maurice Lévy

Dans le demi-jour pâle et bleu de la vitrine
Près d'une Bible grecque en veau fauve poli,
Il est un très vieux livre écaillé par l'oubli
En peau de truie usée aux douceurs ivoirines.

Sur les plats écrasés dont l'empreinte s'efface,
Nulle couronne d'or de comte ou de marquis
Ne greffe, en son blason d'azur enorgueilli,
La devise d'émail où deux chiffres s'enlacent.

Ni feuillages de lierre enroulés en dentelle,
Ni filets d'arabesque aux ors capricieux,
Ni mosaïque à vif en dessins précieux,
Ne rehaussent l'éclat de ses pâleurs mortelles.

C'est un livre très vieux où l'on a peine à suivre
Le geste rédempteur et beau d'un Christ en croix...
Et des femmes pleurant de tristesse et d'effroi...
Un vieux livre scellé de deux fermoirs de cuivre.

Avec son art grossier et naïf de verrière
Aperçue au fond d'une église à l'infini,
Il a l'effacement merveilleux et jauni
D'une miniature à fleurs de bréviaire.

Il semble avoir gardé sous son rude estampage,
— Comme le diaphane et mystique reflet
Demeuré dans les yeux des vierges à jamais —
La patine des mains et la rouille des âges;

Pour que vos doigts légers qui le frôlent à peine
D'une caresse émue et lente d'amoureux,
Se fassent très câlins, très doux et très pieux
Au souvenir vivant des caresses anciennes.

Psautier gothique en velours rouge

Drapé de velours rouge et clos de deux fermoirs,
C'est un psautier gothique orné d'enluminures,
Qui sommeille en l'étui de basane à marbrures
Où le titre s'incruste en des entrelacs noirs.

Sur les plats adoucis dont l'incarnat se fane
En teintes de camée et de roses sainfoins,
Se greffe et s'entrelace à chaque angle des coins
La double fleur de lys vermeille et diaphane.

Mais sur la tranche à vif dorée aux petits fers,
Se courbe l'arc d'azur de deux initiales
Que fleurit la guirlande antiquée en spirales
Des bourgeons assombris et des feuillages clairs.

Tandis que blasonnant les marges et la tranche
Les longs signets de soie inégaux et passés
Évoquent les traits doux, amoureux et lassés
D'une vierge au missel et qui prie et se penche.

Reliure de Nicolas Eve

Ce maroquin flexible aux teintes orangées
Fut verdi par le temps et bronzé par l'oubli,
Comme un buste d'Amour que l'âge ensevelit
Sous la mousse olivâtre et les herbes frangées.

Innombrable semis héraldique et doré,
Les lys à trois fleurons et les flammes trémières
Alternent sur les plats en lignes régulières,
Sans volute inutile ou feuillage azuré.

Les angles ennoblis de couronnes royales
Se rehaussent d'un chiffre et s'ornent d'un collier,
Où se meurt, en son vol à jamais prisonnier,
La colombe divine aux ailes cruciales.

Et maintenant, dans la vitrine sans écho,
Un double ruban bleu de soie effilochée
Engourdit de silence et crispe en sa jonchée
Ce livre qui fut jeune et qui n'est plus qu'un mot.

Reliure de Grolier

Le maroquin strié de nervures brunies
Est d'un roux mordoré de feuillage d'automne
Que le soleil dégrade en teintes infinies,

Tandis qu'un noir losange incrusté sur les plats
S'entrelace aux dessins d'une double couronne,
Parmi l'or azuré des souples entrelacs.

Aux contours, encerclés d'une âpre ligne droite,
Serpente et se dénoue en chaînette d'argent,
Dentelle à petits fers ou mosaïque étroite.

Et, comme en un blason de devises timbrées,
Dans la couronne immense et centrale émergeant,
Se détache le titre en romaines dorées,

Tandis qu'au bas du plat, en sa formule brève
Jehan Grolier en fit hommage à ses amis
Pour qu'aux feuillets s'évoque un seul et même rêve.

Et seuls ouvrent encor de leurs doigts très pieux
Ces livres d'autrefois que le temps a blêmis,
Les amateurs fervents qui se souviennent d'eux.

d'après une reliure en vélin

à la mémoire de José-Maria de Hérédia

Candide et diaphane et de teinte crémeuse,
Le vélin blond greffé aux angles de lys d'or
Recouvre pour la vie et drape pour la mort,
Dans le demi-jour vert des vitrines dormeuses,
L'exemplaire royal des œuvres de Pétrarque.

Le long filet doré qui serpente et se noue,
Éraflé sur les plats et bruni par le temps,
Semble l'âpre fil d'ombre aux quenouilles flottant
Que sur l'estampe antique et le long de sa joue
Dévide à son fuseau l'inexorable Parque.

Mais l'or se défleurit et la blancheur s'efface;
Et de fauves reflets nuancent le vélin
Qui, fané dans son rêve et pâle en son destin,
Imite la douceur pieuse d'une châsse
Que ferment les volets d'un diptyque d'ivoire.

Le silence lui pèse et les siècles l'écaillent,
Et l'ombre se dessine à ses plats endormis,
Et ma main, au toucher de sa peau, a frémi,
Comme sous un baiser une femme tressaille,
Parce que se ranime en sa frêle mémoire,

Et que s'éveille, au chaud frisson de mes caresses,
Avec le souvenir du Louvre et de Bourgueil,
Écho d'un fier sonnet de prière ou d'accueil
Geste de gentilhomme ou regard de princesse
Tout un passé d'amour, de légende et de gloire.

Manuscrit ancien

à monsieur Émile Chatelain

C'est un vélin gothique en lettres onciales
Que pour servir la règle et honorer son Dieu
Enlumina d'azur un chanoine pieux
Dans le calme embaumé de sa collégiale.

Un rinceau d'or fleurit la page initiale
Où se détache ainsi qu'en un vitrail joyeux
La majuscule ornée aux volutes de feu
Qui courbe sa dentelle en crosse abbatiale.

Mais vous, érudit calme amoureux du passé,
Vous cherchez à surprendre, en ces traits effacés
Comme un clair paysage en un brouillard de neige,

Sous la ligne hésitante et dont l'encre a blêmi,
Et le sigle discret où chaque mot s'abrège,
Quelque sens invisible et longtemps endormi.

avant les Xylographes

à monsieur Victor Mortet

Le plus beau livre ancien fut un livre de pierre
Où toute la pensée humaine se résume,
Comme le Moyen-Age extatique en prière
Se dresse et ressuscite en son nimbe de brume,
Parmi l'envol fragile et léger jusqu'aux cieux
Des cathédrales de granit et de lumière.

C'est un livre vivant sculpté en toutes lettres
Où chacun dans sa douce ignorance peut lire,
Comme l'ont épelée autrefois nos ancêtres,
La légende gothique et jeune des martyres
Enroulée à la frise ou peinte aux vitraux bleus,
Qu'une âpre floraison printanière enchevêtre.

Tandis que, couronnant le haut portail du sacre,
Dans la rose frangée et pourpre épanouie,
Patriarches d'azur ou prophètes de nacre
Redisent aux échos des races éblouies
La constance à travers les siècles d'une foi,
Qu'atteste l'Évangile et que l'Amour consacre.

En sa chape ouvragée et vieille de symboles,
Comme l'évêque à vif des lourds fermoirs de cuivre,
Agenouillée, avec le ciel en auréole,
La cathédrale immense est le livre des livres,
Hystorié de fleurs pour chaque jour des mois,
Et toute page ouverte aux versets des Paroles.

Sur ces feuillets géants de granit, la pensée
Se gravait plus durable en son rêve et plus forte
Du rythme aérien de sa ligne élancée
Que les balbutiements confus de phrases mortes
Que la poussière efface et que blêmit le temps,
Sur les riches vélins d'écriture amassée.

Et le soir velouté de pourpre et bleu qui rampe,
Découpant au profil rêveur de Notre-Dame,
Comme dans le mystère adouci d'une estampe,
Des nimbes de lueur et des grappes de flamme,
M'a fait songer à la Bible en couleurs d'antan
Que m'expliquait ma mère, à mi-voix, sous la lampe.

un livre de prix de l'an douze

à mon cousin Marcel Bonnerot

Gercé comme un pastel et comme un vieux visage,
C'est un livre de prix conservé d'un autre âge,
Dont la peau se dessèche et s'arrache par plaques.

Sur le dos arrondi doré aux petits fers,
Que plisse en quatre endroits la couture sur nerfs,
On lit le titre à vif : *Hymnes de Callimaque.*

La tranche impérieuse et déjà effacée,
Où se mêlent la pourpre et l'ombre nuancée,
A les tons assoupis des étoffes anciennes.

Sur le plat brun cerclé d'un double filet d'or,
Nulle palme bombée et rigide ne tord
Son orgueil périssable ou sa gloire incertaine.

Mais au feuillet de garde une simple étiquette,
D'une écriture pleine, inclinée et très nette,
Désigne le collège et le prix et la date.

Pour affermir sa marque et sa propriété,
Le lauréat de l'an douze a fait serpenter
Sa signature immense en lettres écarlates.

Gloriole inutile et vaine renommée,
Que consacra jadis en phrases de fumée
Pommereul général et préfet d'Indre-et-Loire.

Puisqu'il n'est demeuré de ce siècle pâli
Sous le trophée inverse et le laurier cueilli
Que deux noms inconnus sur un livre de gloire.

en signet pour un livre de vers

à monsieur Lehot

Dans un de ces longs soirs silencieux d'hiver,
Lorsque vous serez las de la vie et des choses,
Resongeant au printemps ensoleillé de roses
Qui frémissait de joie entre les buissons verts,

Lisez, dans votre rêve où plus rien n'est amer,
Quelque livre très doux de poésie éclose
Pour que s'envole au loin tout votre esprit morose
Selon l'essor du rythme aérien des vers.

Au chant évocateur des strophes effeuillées
Le calme renaîtra des anciennes veillées
Où vous parliez d'amour et d'enfance à mi-voix.

Lors, sur la page où votre âme s'est apaisée,
Mettez, en souvenir des songes d'autrefois,
Le signet odorant d'une fleur écrasée.

en marge d'un Ronsard

à Henri Chervet

Avril est descendu avec ses corbeillées;
La chanson des oiseaux du ciel s'est éveillée;
Et dans l'air enivrant de fleurs et de bourgeons
Flotte l'odeur d'amour des premières feuillées.

Et ce matin, rêveur à l'âme bruissante,
J'ai vu fuir devant moi, au détour d'une sente,
Sous le soleil qui les vêtait de rayons blonds,
Un doux jeune homme aux bras de son adolescente.

Ils se diront, tout bas de peur qu'on les entende,
Les mêmes mots jolis de fièvre et de légende
Que murmure l'amour de toute éternité;
Leurs lèvres en baisers mêleront leurs offrandes;

Leurs corps s'assoupliront aux frissons des caresses,
Et quand, un soir de deuil et d'amère détresse,
L'inévitable mort aura pris leur beauté
Nul ne saura qui fut l'amant et la maîtresse.

Jadis, aux siècles d'or des royales victoires,
Combien, pour leurs amours, avaient rêvé la gloire
De survivre à l'oubli anonyme et commun,
Et dont nul n'a gardé l'éphémère mémoire.

Ni chiffres emmêlés que l'on greffait aux chênes,
Ni marbre épars de buste ou tombe souterraine,
Ne redisent le nom de ceux qui sont défunts.
Car toute fleur se fane et toute joie est vaine.

Mais vous qui reposez en la terre fleurie,
Hélène de Surgère, ou Cassandre ou Marie
Sous l'ombrage jumeau du myrte et du laurier,
La rude mort, qui fait toutes choses flétries,

En fermant vos yeux clairs vous fit plus immortelles,
Puisqu'en ses fiers sonnets où la rime étincelle
Ronsard vous consacra pour présent d'amitié
La louange la plus vivante et la plus belle.

Et mieux que l'anneau d'or serti par un orfèvre,
Mieux que tous les serments et les caresses mièvres,
Pour vous éterniser il a suffi d'un vers
Qui chante et s'éblouisse aux baisers de vos lèvres.

Las! rêveurs et amants se plaisent à relire
Les chants victorieux que Ronsard vous soupire :
Car il flotte parfois aux feuillets entr'ouverts
Le vertige attardé d'un de vos longs sourires.

le Temple des Livres

à la Mémoire de monsieur Jules de Chantepie du Dézert

Une bibliothèque est le plus beau des temples
Puisque sur ses rayons poussiéreux se résument
Tous les peuples, tous les siècles, tous les exemples
Comme un bel héritage anonyme et posthume
Qu'à travers les hasards incessants du destin
Offrent les morts d'hier aux vivants de demain.

C'est la grande cité fatidique des livres
Où chacun doit venir au jour de sa naissance
S'initier au monde et mieux apprendre à vivre,
Selon toute harmonie et toute prescience,
En conformant le heurt des jours quotidiens
Au rythme d'un passé dont ils sont les gardiens.

Dans la paix des rayons et l'oubli des travées,
Que la poussière lente et tenace macule,
Innombrables ainsi que grains d'une cuvée,
Les livres côte à côte et toujours s'accumulent,
Comme le sable blond par les ans amassé
S'exhausse et se prolonge aux grèves du passé.

Et ces livres obscurs aux pages de silence
D'un deuil ou d'un amour confidents éphémères,
Beaux compagnons de rêve ou témoins de souffrance
Et maintenant en proie à la mort séculaire
Sont plus proches et plus humainement vivants
Que les hommes d'hier coudoyés en rêvant.

Ils sont de notre race et de notre famille
Et leur voix, dépassant les longs siècles d'orage
Comme un écho d'aubade attardée aux charmilles,
Nous rappelle que dans le tumulte des âges
Les vivants ne sont qu'un imperceptible accord
Parmi la symphonie éternelle des morts.

Livres abandonnés, vieux livres, mes ancêtres,
Quand je franchis le seuil de votre sanctuaire
Ainsi qu'un écolier craintif devant ses maîtres
Je me sens accablé de lassitude amère
Et du dégoût d'écrire encore et de penser.....
Ma petitesse avorte en face du passé!

Car au secret du temple où l'âge les agriffe,
Sur les papyrus bruns d'écorce un peu ridée,
Sur le parchemin roide ou le papier de chiffe,
Nos phrases et nos mots et toutes nos idées
Gisent, à tout jamais vivaces avant nous,
Comme un rêve inéclos sommeille en des yeux doux.

Et je me sens ému de tendresse profonde
Pour ces livres d'hier que le hasard entasse :
Car ils sont nos amis et leur œuvre est féconde.
Tout disparaît, les rois changent, les siècles passent;
Et seul a survécu de toute éternité
Le livre indestructible en sa fragilité.

Grammaire latine du prince de Condé

à Louis Barrau-Dihigo

Le maroquin rougi semé de fleurs de lys
Que l'automne dessèche et que le passé farde,
Sur les plats encadrés de deux filets d'or, garde
L'immortel souvenir des mains qui l'ont poli.

Sous le paraphe noir, écartelé, on lit
La prière en latin et les notes de garde
Que de son écriture incertaine et bâtarde
Grava Louis Bourbon en hommage à l'oubli.

Le titre est décoré tel un beau bréviaire,
Et chaque majuscule, enluminée et claire,
S'enroule de feuillage ou se nimbe d'azur.

Et maintenant il dort ce vieux livre de classe,
Aveuglé de poussière et de silence obscur,
Sous l'étiquette ovale où la cote s'efface.

Cahier de textes

au professeur Ernest Devillard

Il est des soirs de doute et d'âpre inquiétude
Où l'on se sent mauvais et lâche pour l'étude,
L'esprit vide, la chair triste, les gestes rudes.

Alors, seul dans l'ennui de ma chambre bien close,
Dans un alignement classique je dispose
Carnets de notes, vieux livres et vieilles choses.

Et dans ma serviette usée en molesquine,
J'ai trouvé mes cahiers de textes qu'enluminent
Des dessins emmêlés d'expressions latines.

Feuilletant au hasard ces pages écornées,
J'ai revécu de loin mes meilleures années,
Comme un beau songe enfui de candeur fortunée.

Thèmes ou versions chantaient dans ma mémoire
Sur un rythme lointain d'antienne évocatoire,
Comme des vers, des baisers fous et de la gloire.

O vieux cahier, qui vaux toute une anthologie,
Puisqu'y murmure encor mon passé d'élégie
Et que s'y réveille en un sursaut d'énergie

Ma volonté tenace et farouche de vivre,
Je t'aime d'un amour enfantin qui m'enivre,
Car tu es le meilleur et le plus vrai des livres !

SOUVENIRS DE MON MORVAND

Almanach de demoiselle

à ma tante Marie Beaujard

Dans le premier tiroir du chiffonnier de rose,
Ouvragé d'ornements fleuris en cuivre blond,
Sous l'ombre recueillie et vieille du salon
Où toute mon enfance est demeurée enclose,

Hier, cherchant parmi les écheveaux de soie,
Les dés et les sachets de parfum, j'ai trouvé,
Mignon comme l'Amour où le titre est gravé,
Un almanach dont la couverture verdoie.

La tranche est dédorée et le signet se casse;
Les vignettes sur zinc, que protège un papier,
Sont d'un vieux symbolisme exquis et minaudier
Comme le titre ami : *le Messager des Grâces.*

Les mois, en rangs de saints, parlent d'année ancienne,
Printemps d'un autre siècle où je ne vivais pas,
Où de semblables jours glissaient d'un même pas,
Selon le nombre d'or et l'épacte chrétienne.

Puis des vers, qu'autrefois chantaient les demoiselles,
Sur des airs de cantique et de vieil opéra,
Dans le salon Empire en geste d'apparat,
Avec l'éventail bleu battant comme deux ailes.

En fin, sous les oiseaux et fleurs en frontispice,
Douze feuillets pieux, moitié roux, moitié blanc,
Pour mettre, en souvenir de chaque mois de l'an,
L'inscription d'un deuil ou d'un amour propice.

Mais au bas du feuillet qui forme couverture,
En anglaise élégante et penchée à demi,
J'ai reconnu — baiser des siècles endormi —
Le paraphe effacé de votre signature.

Et vous revivez toute en ces pages vieillottes,
Aïeule au nom fané des romances du temps,
Fleurant, sous leur habit verdi qui se détend,
Parfum mauve de soie et verte bergamote.

Je revois, dans le cadre en or de la grand chambre,
Votre visage étroit d'un blanc pastellisé,
Auprès d'une sanguine où l'oncle au teint bronzé
Vous brave d'un regard, se raidit et se cambre.

Vos cheveux blancs d'argent, frisés en papillotes,
Ogivent votre tempe et nimbent votre front;
Et votre coiffe blanche en malines se fond
Avec votre pâleur où deux yeux bleus tremblotent.

Le corsage est brun puce et froncé à la vierge
Tandis qu'un crêpe blanc de Chine effiloché
Se croise comme un châle et se drape en rucher
Et vous donne l'aspect d'un rêve qui émerge.

J'aime ces riens où tant de choses sont encloses;
Mais j'ai peur qu'en un âge où je ne serai plus,
On ne le jette au feu comme du superflu,
Le petit almanach du chiffonnier de rose.

Herbier

à Léon Moulin

Au fond d'un vieux pupitre en bois brun d'acajou,
Parmi d'anciens cahiers fleuris de Notre-Dame
Et des lettres de fête à dentelle de flamme,
J'ai découvert, dans un écrin, comme un bijou,
L'herbier, vêtu de cuir d'un rose de bruyère,
Que fit en pension mon arrière grand mère.

Son nom de jeune fille au plat, en lettres d'or;
La tranche est rouge brique ainsi qu'aux vieux volumes;
Le titre, aquarellé sur esquisse à la plume,
Représente une source avec des joncs au bord
Et des myosotis sur fond d'herbe verdâtre
Qu'ombrage un bouleau blanc et gris comme du plâtre.

Il s'exhale un parfum fade et vieillot de foin;
Fixée au feuillet clair par une bandelette
Qui chevauche la tige et retient l'étiquette,
C'est là toute une flore ordonnée avec soin
Selon le classement de monsieur de Candolle
Famille, espèce, et genre aux beaux noms d'auréole.

Les saisons d'autrefois revivent de lueur;
Mais la couleur se fond, se nuance et se fane
Au travers du réseau de veines diaphanes,
Et la page, où s'écrase et se sèche la fleur,
Garde, comme un débris du pollen qui féconde,
Le reflet vert du bois ou blond des plaines blondes.

Bluet bleu de faïence et serpolet rosé,
Marguerite effeuillée au soir des songeries,
Vert laurier du poète ou menthe des prairies,
O fleurs des champs où l'aube a posé son baiser,
Trésor du pauvre, fleurs des yeux de mon aïeule,
Vous n'êtes qu'une tombe où mon cœur se recueille.

Votre vie amoureuse est dans ce vieil herbier
Avec toutes les fleurs que vous avez cueillies,
— Roses de vos printemps que le siècle a vieillies —
Comme demeure et vit, immortel et entier
Dans l'effacement gris d'un dessin à la plume,
Votre portrait d'aïeule en coiffe et vieux costume.

ma Bible

à Charles Virolleaud

Le plus beau livre ancien dont mes yeux se souviennent
Est une vieille Bible in-folio de cuir,
Dont ma mère tout bas m'expliquait les gravures,
Pour que, selon son rêve infini de chrétienne,
Mon âme soit très simple et très bonne et très pure,
Comme un soir de Chaldée où l'on voit s'éblouir
Le rosaire argenté des étoiles anciennes.

Que de fois dans le vide et l'ennui des journées,
A plat ventre étendu, les coudes au parquet,
Devant la Bible immense appuyée à la table
Comme une châsse ouverte aux deux portes ornées,
J'ai cru revivre un peu la candeur idéale,
Que l'homme à son premier réveil d'enfant goûtait,
Sous le souffle attiédi de la page tournée.

Je les revois encore en leur suite rêveuse
Ces vieux dessins naïfs et mal coloriés
Depuis le jardin blond du Paradis terrestre
Plein d'arbres et de fleurs et de bêtes flâneuses
Avec Adam et Ève errants en dieux sylvestres,
Jusqu'à l'Ascension du Christ magnifié
Dans un ciel violet de pourpre glorieuse.

Sous le titre éployé en lettres de feuillage,
Il y avait, pensif et grand comme un aïeul,
Ainsi qu'au bleu vitrail émaillé de l'église,
Dieu le Père assis sur un trône de nuages;
Puis c'étaient Abraham et Jacob et Moïse,
Tous les prophètes blancs aux longs gestes d'accueil,
Et le Messie enfant qu'adoraient les Rois Mages.

Le livre le plus beau n'est que vaine poussière,
Puisqu'un soir, au retour de classe, j'ai trouvé,
Dos disjoint, en lambeaux et gravures tordues,
Ma vieille Bible morte et se traînant à terre,
Tandis qu'à deux genoux sur les pages vaincues
Et poussant de longs cris de triomphe énervé,
Un enfant déchirait mes rêves éphémères.

Et voici qu'en mon âme où le passé s'éplore,
Évoquant en secret l'estampe d'autrefois
Où Rachel amoureuse au bord de la fontaine
Offrait au clair passant l'eau fraîche de l'amphore,
Je me demande aussi quelle Samaritaine,
Par un soir embaumé de silence et d'émoi,
Mettra son baiser d'aube à mes lèvres d'aurore !

mademoiselle M. C.

Amie aux yeux de songe et que je veux aimer,
Pour que mon cœur blessé s'apaise et refleurisse
Comme au printemps d'avril le taillis embaumé
Se dore de la feuille et du bourgeon propice,

Prenez ce petit livre aux pages déchirées
Vêtu grossièrement de parchemin blondi,
Que ferme sur la tranche en deux boucles pourprées
Le ruban de satin où l'âge se raidit.

Vous ne trouverez plus à la première page
La gravure du titre et le portrait sur bois,
Où, le front ébloui du glorieux feuillage,
S'éternisait Ronsard, poète Vendômois.

Les feuillets sont brûlés de piqûres de rouille;
Et tel sonnet s'efface en son tercet dernier,
Qui garde sur le vers où la rime gazouille
L'empreinte du doigt nu qui mouilla le papier.

Et telle Ode d'amour à Cassandre s'oublie
Avec la rose éclose et ses plus beaux souhaits
Parce que le feuillet qu'une corne replie
S'arrache sur la strophe et se coupe en biais.

C'est une très ancienne édition in-douze
En caractères fins et penchés d'Elzévir
Et chaque pièce, comme un massif de pelouse,
S'orne d'une lettrine où des fleurs vont fleurir.

Lorsque voudrez savoir tout bas à quoi je rêve,
Prenez ce vieux Ronsard avec vous et gagnez,
Dans le plus proche bois de silence et de sève,
Un joli coin sous les arbres enluminés.

De vos doigts effilés qu'alourdissent les bagues,
Feuilletez au hasard des pages et des vers,
Et tandis que lirez au rythme des mots vagues,
L'aveu s'envolera comme oiseau dans les airs.

— Ma vie, hélas! ressemble à ce clair petit livre,
Mutilé dans son âme et tôt flétri du temps :
Je voudrais que l'aimiez comme je vous le livre
Sans que nos regards bleus ne s'aillent rebutants

D'une tache étrangère ou d'une déchirure ;
Puis trouverez, l'Amour tournant l'autre feuillet,
Odelette et Chanson et Villanelle pure
Où s'écrase et fleurit le baiser d'un signet.

Lors serez à jamais dans tous mes jours en fête
— Jeune fille au nom doux comme un rêve charmé —
Pour le cœur de l'amant et l'âme du poète
L'amie aux yeux de songe et que je veux aimer.

Sagesse

à monsieur Constant Améro

Vous êtes tout pareil aux sages de la Grèce,
Qui près de la mer bleue et des grèves d'or fin,
Laissaient fuir leur pensée et leur songe sans fin,
Selon le rythme ami de la vague en caresse.

Vous avez vu déjà d'innombrables années
Tordre à votre front blanc le laurier immortel,
Par qui l'homme est un Dieu vêtu d'aube et de ciel,
Malgré l'heure invisible et les saisons fanées.

La vie est courte, hélas! qui vous demeure à vivre;
Et, calme devant l'œuvre aux feuillets commencés,
Vous prolongez vos jours des longs siècles passés
Par votre causerie avec un très vieux livre.

Sous votre main d'aïeul et qui se fait plus lasse
L'autre page se froisse et s'emplit d'inconnu,
Et, toujours souriant de bonheur ingénu,
Vous demeurez, tandis qu'autour de vous tout passe.

Hommage à mes Livres

à ma seconde Mère

O mes livres amis, ô mes seuls confidents
Vous qui, vêtus de soie ou drapés de haillons,
En chaos sur ma table ou droits sur mes rayons,
Sommeillez dans l'oubli, le rêve et le silence,
O mes livres, consolateurs et fécondants,
Vous m'avez fait goûter bien d'âpres jouissances.

C'est vers vous que je viens aux heures attristées,
Heures de deuil, d'ennui morne ou de lassitude,
Quand la chair inquiète et l'âme en servitude,
Et n'osant avouer tout bas, même en rêvant,
Le secret où ma vie un matin s'est heurtée,
J'ai besoin de causer pour me sentir vivant.

Et c'est vers vous encor que je viens pour aimer
Et fuir selon l'envol des rêves infinis,
Quand j'ai peur de la femme et de doigts désunis,
Et que l'esprit troublé des choses de la rue,
Je me sens en moi-même et sans fin m'abîmer
En proie aux désespoirs sous les ombres accrues.

Je vous aime d'amour profond et égoïste,
Comme un petit enfant chérit sa douce mère,
Un amant sa maîtresse, un rêveur sa chimère,
Parce que c'est en vous que l'on peut déchiffrer,
Selon l'heure joyeuse, indifférente ou triste,
La parole éternelle où chacun a pleuré.

O mes livres amis, vous êtes les gardiens
De toute la pensée et le savoir humains,
Puisqu'en vous se résume et se garde sans fin,
A travers le hasard des longs siècles d'orage,
Le passé enchanteur, calme et aérien,
Comme un trésor sacré et transmis d'âge en âge.

C'est en vous que repose, endormie et vivante,
— Comme sous le sol blond la semence enfouie
Se craquelle, tressaille et germe épanouie —
Toute l'intimité de rêve et de douleur,
Cris d'amour, chants d'espoir et plaintes décevantes
Dont, en des temps lointains, s'émurent d'autres cœurs.

C'est à vos feuillets lents et froissés par la main
Qu'un poète en détresse a confié tout bas
Le clair secret d'amour où son deuil succomba,
Et qu'un autre, inquiet de sa chair attristée,
Dans son ivresse vierge ou son orgueil humain,
A mis sa clameur folle, immense et tourmentée.

Grâce à vous je n'ai vu de la vie éphémère,
Où la laideur s'accouple au mal et au mensonge,
Qu'un paysage bleu de printemps et de songe
Où passe, nimbé d'aube et doré de rayons,
Comme les vierges d'or des anciens bréviaires,
Le cortège chantant de mes illusions.

. . . . . .

Vous êtes des amis de toutes les minutes,
Les plus vivants, les plus discrets, les plus intimes,
Mêlés sur mes rayons à la foule anonyme
Des livres empruntés, roman, théâtre ou vers,
Étrangers qu'un cachet d'encre grasse rebute
A tout dessin hors texte et dans la marge en clair.

Vous seuls ne mentez point et ne trompez jamais,
Donnant de doux conseils en langage amical :
Remplis d'expérience et de songe idéal,
Vous répondez à tout ce que je vous demande,
Puisqu'à mon âme en feu monte de vos feuillets
Le parfum du passé et des vieilles légendes.

au gré de la rêverie

à Henri Focillon

FATIGUÉ d'un long jour de soleil et d'ennui
Vers le soir, ayant clos les volets et les portes,
J'avais pris le chemin d'herbe et de feuilles mortes
Noué sur la colline et moelleux comme un fruit,
Et puis, j'étais venu m'asseoir au petit bois
Qui s'accoude et se penche et rêve d'autrefois.

Assis sur un quartier de rocher couvert d'or
Par la mousse jaunie et les fétus de paille,
Je lisais, dans l'écho de rime et de sonnaille
Que font les vers légers en prenant leur essor
Et les grands bœufs lointains comme des visions,
Le volume premier des *Méditations*.

Je lisais, et la strophe éperdue en son vol
Imitait tour à tour une fuite d'abeilles
Ou le murmure lent et chevrotant des vieilles,
Ou le chant des grillons cachés au ras du sol :
Et les vers souriaient sur ma lèvre rosée
Comme les baisers blancs qu'on donne à l'épousée.

Oubliant au feuillet un vers inachevé,
Mes yeux suivaient dans l'air un papillon d'image,
Aux ailes d'azur pourpre et fauve de feuillage,
Et distrait, ébloui, je cherchais à rêver
Le quatrain merveilleux et beau de ses couleurs
Qui fuirait de lèvre en lèvre, de fleurs en fleurs.

Le livre abandonné pèse et bâille et va choir ;
Et je penche mes yeux aux strophes fortunées...
Mais la brise en caresse a les pages tournées
Et ce sont, plus vieillots que les plats du dressoir
Ornés de fleurs d'azur et de points d'entrelacs,
Les vers silencieux et languissants du *Lac*.

Le livre était tombé dans l'herbe doucement
Comme un fruit mûr d'été de sa branche pendante,
Et j'allais, clamant l'invocation ardente
Jaillie en vers divins de son âme d'amant,
Avec même enthousiasme et mêmes émois
Que si je les lisais pour la première fois...

Lac! sentimentalisme exquis et suranné
Comme tout ce qui garde un air de vieillerie,
Douce élégie apprise un soir de rêverie
Avec l'œil en fièvre où des pleurs ont bruiné,
Sur l'humble cahier bleu de récitation!
Amour de jeune fille et d'inspiration!

O *Lac!* vers de salons! chant de Niedermeyer!
Leçon des écoliers dans les extraits classiques!
Écho de joie ancienne aux vallons romantiques!
Tes strophes vieilles d'un siècle semblent d'hier,
Et sont jeunes de rythme et d'immortalité,
Comme l'aube, comme l'amour, comme l'été!

Le livre était tombé dans l'herbe doucement,
La page aux vers du *Lac* encore entrebâillée;
Un dernier rai pourpré, glissant sous la feuillée,
Mettait aux rimes d'or un peu de flamboiement.
Jeunes filles mon cœur au vôtre était pareil,
Et mon livre était clos d'un signet de soleil.

à pleines voiles

à mon cousin André Beaujard

ÉTENDU sous la paix de mes sapins bleuis,
Comme un enfant qui rêve et dort,
Je lisais, de mes yeux de lumière éblouis,
Des vers d'azur pailletés d'or.

Il tombait par instants des pommes écailleuses
Sur le sol roux piqué d'aiguilles,
En un bruit sec et court de gouttes d'eau frileuses
Quand pleuvent au vent les charmilles.

Une odeur de résine emplissait mes poumons
De vie amère et de fraîcheur,
Comme la brise immense au loin qui vient des monts
Féconde et fait germer la fleur.

Mes yeux ne lisaient plus que des lettres sans suite;
J'ai laissé choir le livre à terre,
Et, comme un large essaim blond d'abeilles en fuite,
Parmi des touffes de bruyère,

Mon rêve et ma pensée à perte d'horizon
S'envolent en un coup de vent,
Vers quelque paysage aimé de vision
De plus en plus vague et mouvant.

O Livre, esquif de rêve où s'embarquent nos songes,
Les lieux vers lesquels tu fais voiles,
Sont des pays riants de fable et de mensonges
Qu'illuminent d'autres étoiles.

On part à l'improviste, on va de ciel en ciel
Au souffle aérien des mots
Vers d'autres orients, où l'on croit éternel
Le chant de source des échos.

O Livre, nef de fleurs dans la brise des roses,
Mâts bleus et voiles en guirlande
Comme le vaisseau clair d'aube et d'apothéoses
Sur qui, du fond de la légende,

S'en vient le Chevalier du cygne aux yeux d'amour
Vers la Princesse aux yeux d'espoir;
Livre, fais fuir mon âme aux rivages du jour
Quand sur elle pèse le soir.

Comme dans un baiser l'amante s'envole, ivre,
Je veux la joie et les extases,
Et partir au hasard de tes rêves, ô Livre,
Sans autres voiles que tes phrases.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Il a été tiré de ce cahier 2

le livre des livres 5

FRAGMENTS 6

à Edmond-Maurice Lévy 7

Grand mère, qui, le soir, au rougeoiement des bûches.. 9

pour un bibliophile 11

MÉDAILLONS DE RELIURE 15

sur une reliure en peau de truie estampée 17

Psautier gothique en velours rouge 19

Reliure de Nicolas Eve 20

Reliure de Grolier 21

d'après une reliure en vélin 23

Manuscrit ancien 26

avant les Xylographes 27

un livre de prix de l'an douze 30

en signet pour un livre de vers 32

en marge d'un Ronsard 33

le Temple des Livres 36

Grammaire latine du prince de Condé 39
Cahier de textes 40

SOUVENIRS DE MON MORVAND 43

Almanach de demoiselle 45
Herbier 48
ma Bible 51

Amie aux yeux de songe et que je veux aimer 55

Sagesse 59
Hommage à mes Livres 60
au gré de la rêverie 63
à pleines voiles 66

Table de ce cahier 71

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quinze cent cinquante exemplaires de ce huitième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mercredi 26 décembre 1906.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 1392

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième ou de la sixième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la septième série des cahiers, qui est la dernière série, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra en retour les dix-neuf cahiers parus de cette septième série.

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette huitième série.

Voir à l'intérieur en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; huitième cahier de la huitième série; un cahier vert de 72 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

NEUVIÈME CAHIER DE LA HUITIÈME SÉRIE

ROMAIN ROLLAND

Jean-Christophe

IV. — LA RÉVOLTE. — 3

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139926
10.16
41

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq

francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Pour la septième série, année ouvrière 1905-1906, et en attendant que paraisse le catalogue analytique sommaire *de nos deuxièmes cinq séries, 1904-1909, on peut consulter, — provisoirement, — la petite* table analytique très sommaire *que nous en avons établie et que nous avons publiée en fin du premier cahier de la huitième série.*

Pour amorcer tout travail que l'on aurait à commencer dans notre premier catalogue analytique sommaire, *consulter le* petit index alphabétique *provisoire que nous avons établi automatiquement de ce* catalogue analytique sommaire *dans l'index total de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries, même premier cahier de la huitième série.*

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série ;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même ;

c) le prix actuel ;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Romain Rolland, — *Aërt,* — trois actes, — *premier août 1898,* un volume en voie d'épuisement.. sept francs 2

— — *le Triomphe de la Raison,* — trois actes, — *20 octobre 1899,* un volume en voie d'épuisement..... sept francs 2

— — *les Loups,* — trois actes, — *octobre 1898*..... trois francs cinquante 3

— — *Danton,* — trois actes, — (II-6, *jeudi 7 février 1901,* un cahier épuisé, n'est plus mis en vente que dans les collections complètes de la deuxième série..... 29

Romain Rolland, — une *introduction* à une *lettre* inédite de Tolstoi, adressée à Romain Rolland (III-9, *samedi 22 février 1902*..... un franc 123

— — *Le 14 juillet*, action populaire, — trois actes, — (III-11, *mardi 18 mars 1902*.....
trois francs cinquante 138

— — Vies des hommes illustres, — *Beethoven*, avec le masque de Beethoven (IV-10, *samedi 24 janvier 1903*, un cahier épuisé, n'est plus mis en vente que dans les collections complètes de la quatrième série 206

— — Vies des hommes illustres, — *Beethoven*, — deuxième édition, sans le masque (IV-10_2, *mardi 22 septembre 1903* ..... deux francs 212

— — *Le temps viendra*, — trois actes (IV-14, *mardi 10 mars 1903*..... trois francs 231

— — *le Théâtre du Peuple* (V-4, *mardi 24 novembre 1903*, un cahier épuisé, n'est plus mis en vente que dans les collections complètes de la cinquième série 277

— — — — le même sous couverture Fischbacher, quelques exemplaires ..... trois francs cinquante

— — *Jean-Christophe*. — I. — L'aube (V-9, *mardi 2 février 1904* ..... trois francs cinquante 319

— — *Jean-Christophe*. — I. — L'aube, — édition Ollendorff, en vente à la *librairie des cahiers*.....
trois francs cinquante

— — *Jean-Christophe*. — II. — Le matin; *la mort de Jean-Michel; Otto; Minna* (V-10, *mardi 16 février 1904* ....
trois francs cinquante 324

— — *Jean-Christophe*. — II. — Le matin, — édition Ollendorff, en vente à la *librairie des cahiers* .....
trois francs cinquante

Romain Rolland, — *Jean-Christophe.* — III. — l'adolescent; *la maison Euler; Sabine; Ada* (VI-8, *mardi 10 janvier 1905*, trois francs cinquante

— — *Jean-Christophe.* — III. — l'adolescent, — édition Ollendorff, *en vente à la librairie des cahiers* ..... trois francs cinquante

— — Vies des hommes illustres, — *la vie de Michel-Ange,* — I. — la lutte (VII-18, *mardi 26 juin 1906* ..... deux francs

— — Vies des hommes illustres, — *la vie de Michel-Ange,* — II. — l'abdication (VIII-2, *mardi 16 octobre 1906*... trois francs

— — *Jean-Christophe.* — IV. — la révolte. — 1. — *sables mouvants* (VIII-4, *mardi 13 novembre 1906* ..... trois francs

— — *Jean-Christophe.* — IV. — la révolte. — 2. — *l'enlisement* (VIII-6, *mardi 11 décembre 1906*.. trois francs

Note du gérant. — *De ce* petit index *il résulte que* Jean-Christophe *se compose présentement de quatre livres :*

Le premier livre, l'aube, *formait le neuvième cahier de la cinquième série; marqué deux francs, ce cahier se vend aujourd'hui trois francs cinquante;*

Le deuxième livre, le matin, *formait le dixième cahier de la cinquième série; marqué deux francs, ce cahier se vend aujourd'hui trois francs cinquante;*

Le troisième livre, l'adolescent, *formait le huitième cahier de la sixième série; marqué trois francs cinquante, ce cahier se vend aujourd'hui trois francs cinquante;*

Il ne nous reste aujourd'hui qu'un petit nombre de ces trois cahiers et les personnes qui ne les ont pas feront bien de nous les demander immédiatement; ces trois cahiers ne seront pas réimprimés; aussitôt qu'ils seront venus en voie d'épuisement, ce qui ne saurait plus tarder, nous les porterons au prix de douze francs l'un jusqu'à leur entier épuisement; à dater du jour où ils seront complètement épuisés, ils ne seront plus mis en vente que dans nos collections complètes de nos cinquième et sixième séries, jusqu'à ce que ces séries elles-

neuvième cahier de la huitième série

mêmes viennent en voie d'épuisement puis soient complètement épuisées. Alors ils ne seront forcément plus mis en vente du tout.

A dater du jour où ces trois cahiers seront portés aux prix d'épuisement, nous ne mettrons plus en vente pour l'usage courant que des exemplaires de l'édition Ollendorff.

Le quatrième livre, la révolte, *se compose de trois parties qui font respectivement trois cahiers.*

Première partie de ce quatrième livre : Sables mouvants; *cette partie formait le* quatrième cahier de la huitième série, *un cahier blanc de 160 pages, marqué trois francs;*

Deuxième partie de ce quatrième livre : l'enlisement; *cette partie formait le* sixième cahier de la huitième série, *un cahier blanc de 144 pages, marqué trois francs;*

Troisième partie de ce quatrième livre : la délivrance; *c'est le présent cahier,* neuvième cahier de la huitième série, *un cahier blanc d'au moins 144 pages, marqué trois francs;*

Pour avoir les quatre premiers livres de Jean-Christophe, *il suffit d'envoyer un mandat de dix-neuf francs*

cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra par le retour du courrier les six cahiers formant les quatre premiers livres.

le gérant

Charles Péguy

Comme on va le voir ci-après, la pagination du présent cahier, troisième partie du quatrième livre, fait suite à la pagination du cahier rappelé ci-dessus, deuxième partie de ce quatrième livre. Ainsi les trois parties de ce quatrième livre sont paginées à la suite.

Jean-Christophe

139926
4/10/16

209.

Quatrième livre

LA RÉVOLTE

Troisième partie

la délivrance

Il n'avait plus personne. Tous ses amis avaient disparu. Le cher Gottfried, qui lui était venu en aide, à des heures difficiles, et dont il aurait eu tant besoin en ce moment, était parti depuis des mois, et cette fois, pour toujours. Un soir de l'été dernier, une lettre, écrite d'une grosse écriture, et qui portait l'adresse d'un village lointain, avait appris à Louisa que son frère était mort, dans une de ces tournées vagabondes, que le petit colporteur s'obstinait à continuer, malgré sa mauvaise santé. On l'avait enterré là-bas, dans le cimetière du pays. La dernière amitié virile et sereine, qui eût été capable de soutenir Christophe, s'était engloutie dans le gouffre. Il restait seul, avec sa mère vieillie et indifférente à sa pensée, — qui ne pouvait que l'aimer, qui ne le comprenait pas. Autour de lui, l'immense plaine allemande, l'océan morne. A chaque effort pour en sortir, il s'enfonçait davantage. La ville ennemie le regardait se noyer...

Et comme il se débattait, dans un éclair lui apparut, au milieu de sa nuit, l'image de Hassler, le grand musicien qu'il avait tant aimé, quand il était enfant, et dont la gloire maintenant rayonnait sur tout le pays allemand. Il se souvint des promesses que Hassler lui avait faites autrefois. Et il se raccrocha aussitôt à cette épave avec

une vigueur désespérée. Hassler pouvait le sauver ! Hassler devait le sauver ! Que lui demandait-il ? Ni secours, ni argent, ni aide matérielle d'aucune sorte. Rien autre, sinon qu'il le comprît. Hassler avait été persécuté comme lui. Hassler était un homme libre. Il comprendrait un homme libre, que la médiocrité allemande poursuivait de ses rancunes et tâchait d'écraser. Ils combattaient le même combat.

Aussitôt qu'il eut cette idée, il l'exécuta. Il prévint sa mère qu'il serait absent, huit jours; et il prit, le soir même, le train pour la grande ville du nord de l'Allemagne, où Hassler était *Kapellmeister*. Il ne pouvait plus attendre. C'était le dernier effort pour respirer.

Hassler était célèbre. Ses ennemis n'avaient pas désarmé; mais ses amis criaient qu'il était le plus grand musicien présent, passé, et futur. Il était entouré de partisans et de dénigrants également absurdes. Comme il n'était pas d'une forte trempe, il avait été aigri par ceux-ci, et amolli par ceux-là. Il mettait toute son énergie à faire ce qui était désagréable à ses critiques et pouvait les faire crier; il était comme un gamin qui joue des niches. Ces niches étaient souvent du goût le plus détestable : non seulement, il employait son talent prodigieux à des excentricités musicales, qui faisaient hérisser les cheveux sur la tête des pontifes; mais il manifestait une prédilection taquine pour des textes baroques, pour des sujets bizarres, souvent aussi pour des situations équivoques et scabreuses, en un mot, pour tout ce qui pouvait blesser le bon sens et la décence ordinaires. Il était content, quand le bourgeois hurlait; et le bourgeois ne s'en faisait pas faute. L'empereur même, qui se mêlait d'art, comme chacun sait, avec l'insolente présomption des parvenus et des princes, regardait comme un scandale public la renommée de Hassler, et ne laissait échapper aucune occasion de manifester à ses œuvres effrontées une indifférence méprisante. Hassler, enragé et enchanté de cette auguste opposition, qui, pour les partis avancés de l'art alle-

mand, était presque devenue une consécration, continuait de plus belle à casser les vitres. A chaque nouvelle sottise, les amis s'extasiaient, et criaient au génie.

La coterie de Hassler se composait surtout de littérateurs, de peintres, et de critiques décadents, qui avaient assurément le mérite de représenter le parti de la révolte contre la réaction — éternellement menaçante dans l'Allemagne du Nord — de l'esprit piétiste et de la morale d'État ; mais leur indépendance s'était exaspérée, dans la lutte, jusqu'au ridicule, dont ils n'avaient pas conscience ; car si beaucoup d'entre eux ne manquaient point d'un talent assez âpre, ils avaient peu d'intelligence, et moins encore de goût. Ils ne pouvaient plus sortir de l'atmosphère factice, qu'ils s'étaient fabriquée; et, comme tous les cénacles, ils avaient fini par perdre entièrement le sens de la vie réelle. Ils faisaient loi pour eux-mêmes et pour les centaines de nigauds, qui lisaient leurs revues et acceptaient bouche bée tout ce qu'il leur plaisait d'édicter. Leur adulation avait été funeste à Hassler, en le rendant trop complaisant pour lui. Il acceptait sans examen toutes les idées musicales qui lui passaient par la tête ; et il était intimement persuadé que, quoi qu'il pût écrire d'inférieur à lui-même, c'était encore supérieur au reste des musiciens. De ce que cette pensée fût malheureusement trop vraie dans la plupart des cas, il ne s'en suivait pas qu'elle fût très saine et propre à faire naître les grandes œuvres. Hassler avait au fond un parfait mépris pour tous, amis et ennemis ; et ce mépris amer et goguenard s'étendait à lui et à toute la vie. Il s'enfonçait d'autant plus dans son scepticisme ironique, qu'il avait cru autrefois à une quantité de choses généreuses et naïves. N'ayant pas eu la force de

les défendre contre la lente destruction des jours, ni l'hypocrisie de se persuader qu'il croyait à ce qu'il ne croyait plus, il s'acharnait à en persifler le souvenir. Il avait d'ailleurs une nature d'Allemand du Sud, indolente et molle, peu faite pour résister à l'excès de la fortune ou de l'infortune, du chaud ou du froid, et qui a besoin, pour conserver son équilibre, d'une température modérée. Il s'était laissé aller, d'une façon insensible, à jouir paresseusement de la vie : il aimait la bonne chère, les lourdes boissons, les flâneries oisives, et les molles pensées. Tout son art s'en ressentait, quoiqu'il fût trop bien doué pour que des étincelles de génie n'éclatassent pas encore au milieu de sa musique lâchée, qui s'abandonnait au goût de la mode. Nul ne sentait mieux que lui sa déchéance. A vrai dire, il était le seul qui la sentît, — à de rares moments, que, naturellement, il évitait. Alors, il était misanthrope, absorbé par ses humeurs noires, ses préoccupations égoïstes, ses soucis de santé, — indifférent à tout ce qui avait excité autrefois son enthousiasme ou sa haine.

Tel était l'homme, auprès duquel Christophe venait chercher un réconfort. Avec quelle joie et quel espoir il arriva, par un matin froid et pluvieux, dans la ville où vivait celui qui symbolisait à ses yeux, dans son art, l'esprit d'indépendance! Il attendait de lui la parole d'amitié et de vaillance, dont il avait besoin pour continuer l'ingrate et nécessaire bataille, que tout véritable artiste doit livrer au monde, jusqu'à son dernier souffle, sans désarmer un seul jour : car, comme l'a dit Schiller, *« la seule relation avec le public, dont on ne se repente jamais, — c'est la guerre. »*

Christophe était si impatient qu'il prit à peine le temps de déposer son sac dans le premier hôtel venu, près de la gare, avant de courir au théâtre, pour s'informer de l'adresse de Hassler. Hassler habitait assez loin du centre, dans un faubourg de la ville. Christophe prit un tram électrique, en mordant à belles dents un petit pain. Son cœur battait, en approchant du but.

Le quartier où Hassler avait élu domicile, était presque tout entier bâti dans cette étrange architecture nouvelle, où la jeune Allemagne déverse une barbarie érudite et voulue, qui s'épuise en laborieux efforts pour avoir du génie. Au milieu de la ville banale, aux rues droites et sans caractère, s'élevaient brusquement des hypogées d'Égypte, des fermes carolingiennes, des cha-

lets norvégiens, des cloîtres, des bastions, des pavillons d'Exposition universelle, des maisons ventrues, culs-de-jatte, enfoncées dans la terre, avec une face inerte, un œil unique, énorme, des grilles de cachot, des portes écrasées de sous-marins, des cerceaux de fer, des cryptogrammes d'or dans les barreaux des fenêtres grillées, des monstres vomissants au-dessus de la porte d'entrée, des carreaux de faïence bleue, plaqués par ci, par là, partout où on ne les attendait pas, des mosaïques bariolées, représentant Adam et Ève, des toits couverts en tuiles de couleurs disparates; des maisons-châteaux-forts, au dernier étage crénelé, avec des animaux difformes sur le faîte, pas de fenêtre d'un côté, puis tout d'un coup, l'un à côté de l'autre, des trous béants, carrés, rectangulaires, triangulaires, des sortes de blessures; de grands pans de murs vides, d'où surgissait soudain un balcon massif à une seule fenêtre, — un balcon étayé sur des cariatides nibelungesques, et d'où dépassaient, perçant la rampe de pierre, deux têtes pointues de vieillards barbus et chevelus, des hommes-poissons de Bœcklin. Sur le fronton d'une de ces prisons, — une maison pharaonesque, à un étage bas, avec deux colosses nus à l'entrée, — l'architecte avait écrit :

« Que l'artiste montre son univers,
Qui jamais ne fut et jamais ne sera. »

(« Seine Welt zeige der Künstler
Die niemals war noch jemals sein wird. »)

Christophe, uniquement absorbé par l'idée de Hassler, regardait avec des yeux ahuris, et n'essayait point de comprendre. Il arriva à la maison qu'il cherchait, une

des plus simples, — en style romano-byzantin. A l'intérieur, un luxe cossu et banal; dans l'escalier, une atmosphère lourde de calorifère surchauffé; un ascenseur étroit, dont Christophe ne profita point, pour avoir le temps de se préparer à sa visite, en montant les quatre étages, à petits pas, les jambes fléchissantes et le cœur tremblant d'émotion. Durant ce court trajet, son ancienne entrevue avec Hassler, son enthousiasme d'enfant, l'image de grand-père, lui revinrent à l'esprit, comme si c'était hier.

Il était près de onze heures, quand il sonna à la porte. Il fut reçu par une soubrette délurée, aux façons de *serva padrona,* qui le dévisagea avec impertinence, et commença par déclarer que « Monsieur ne pouvait pas recevoir, parce que Monsieur était fatigué ». Puis, le naïf désappointement qui se peignit sur la figure de Christophe l'amusa sans doute; car, après avoir terminé l'examen indiscret qu'elle faisait de toute sa personne, elle s'adoucit brusquement, fit entrer Christophe dans le cabinet de Hassler, et dit qu'elle allait faire en sorte que Monsieur le reçût. Là dessus, elle lui décocha une petite œillade, et ferma la porte.

Il y avait aux murs quelques peintures impressionnistes et des gravures galantes du dix-huitième siècle français : car Hassler prétendait se connaître à tous les arts; et il associait dans son goût Manet et Watteau, selon les indications qu'il avait reçues du cénacle. Le même mélange de styles se montrait dans l'ameublement, où un fort beau bureau Louis XV était encadré de fauteuils « art nouveau », et d'un divan oriental, avec une montagne de coussins multicolores. Les portes étaient ornées de glaces; et une bibeloterie japonaise

couvrait les étagères et le dessus de la cheminée, où trônait le buste de Hassler. Dans une coupe, sur un guéridon, s'étalaient une profusion de photographies de chanteuses, d'admiratrices et d'amis, avec des mots d'esprit et des exclamations enthousiastes. Un désordre incroyable régnait sur le bureau; le piano était ouvert; il y avait de la poussière sur les étagères, et des cigares à demi brûlés traînaient dans tous les coins.

Christophe entendit, dans la chambre voisine, une voix maussade qui grognait; le verbe tranchant de la petite bonne lui répliquait. Il était clair que Hassler manifestait peu d'enthousiasme à se montrer. Il était clair aussi que la demoiselle avait mis sous son bonnet que Hassler se montrerait; et elle ne se gênait pas pour lui répondre avec une extrême familiarité : sa voix aiguë perçait les murs. Christophe était mal à l'aise d'entendre certaines remarques qu'elle faisait à son maître. Mais celui-ci ne s'en affectait point. Au contraire : on eût dit que ces impertinences l'amusaient; et, tout en continuant de grogner, il gouaillait la fille et prenait plaisir à l'exciter. Enfin Christophe entendit une porte s'ouvrir, et, toujours grognant et goguenardant, Hassler qui venait en traînant les pieds.

Il entra. Christophe eut un serrement de cœur. Il le reconnaissait. Plût à Dieu qu'il ne l'eût pas reconnu! C'était bien Hassler, et ce n'était pas lui. Il avait toujours son grand front sans une ride, son visage sans un pli, comme celui d'un enfant; mais il était chauve, empâté, le teint jaune, l'air endormi, la lèvre inférieure un peu pendante, la bouche ennuyée et boudeuse. Il voûtait les épaules, enfonçait ses deux mains dans les poches de son veston débraillé, et traînait des savates

aux pieds ; sa chemise formait un bourrelet au-dessus de sa culotte, qu'il n'avait même pas achevé de boutonner. Il regarda Christophe de ses yeux somnolents, qui ne s'éclairèrent pas, quand le jeune homme eut balbutié son nom. Il fit un salut automatique, sans parler, indiqua de la tête un siège à Christophe, et s'affaissa, avec un soupir, sur le divan, dont il empila les coussins autour de lui. Christophe répétait :

— J'ai déjà eu l'honneur... Vous aviez eu la bonté... Je suis Christophe Krafft...

Hassler, enfoncé dans le divan, ses longues jambes croisées, ses mains maigres jointes sur son genou droit, relevé à la hauteur du menton, répliqua :

— Connais pas.

Christophe, la gorge contractée, entreprit de lui rappeler leur ancienne rencontre. En n'importe quelle circonstance, il lui eût été difficile de parler de ces souvenirs intimes ; ici, ce lui était une torture : il s'embrouillait dans ses phrases, ne trouvait pas ses mots, disait des choses absurdes, qui le faisaient rougir. Hassler le laissait patauger, sans cesser de le fixer de ses yeux vagues et indifférents. Quand Christophe fut arrivé au bout de son récit, Hassler continua un instant de balancer son genou, en silence, comme s'il attendait que Christophe continuât. Puis, il dit :

— Oui... Cela ne nous rajeunit pas...

et s'étira.

Après avoir bâillé, il ajouta :

— .. Demande pardon.. Pas dormi... Soupé au théâtre, cette nuit...

et bâilla de nouveau.

Christophe espérait que Hassler ferait une allusion à

ce qu'il venait de lui raconter; mais Hassler, que toute cette histoire n'avait aucunement intéressé, n'en parla plus; et il n'adressa nulle question à Christophe sur sa vie. Quand il eut fini de bâiller, il lui demanda :

— Il y a longtemps que vous êtes à Berlin?

— Je suis arrivé, ce matin, dit Christophe.

— Ah! — fit Hassler, sans s'étonner autrement. — Quel hôtel?

Sans paraître écouter la réponse, il se souleva paresseusement, atteignit un bouton électrique, et sonna.

— Permettez! fit-il.

La petite bonne parut, avec son air impertinent.

— Kitty, dit-il, est-ce que tu as la prétention de me faire passer de déjeuner, aujourd'hui?

— Vous ne pensez pourtant pas, dit-elle, que je vais vous apporter votre manger ici, pendant que vous avez quelqu'un?

— Pourquoi donc pas? — fit-il, désignant Christophe d'un clignement d'œil railleur. — Il me nourrit l'esprit; je vais nourrir le corps.

— Est-ce que vous n'avez pas honte de faire assister à votre repas, comme une bête dans une ménagerie?

Hassler, au lieu de se fâcher, se mit à rire, et corrigea :

— Comme une bête en ménage...

— Apporte toujours, continua-t-il, je mangerai la honte avec.

Elle se retira, en haussant les épaules.

Christophe, voyant que Hassler ne cherchait toujours pas à s'informer de ce qu'il faisait, tâcha de renouer l'entretien. Il parla de la difficulté de la vie en province: de la médiocrité des gens, de leur étroitesse d'esprit, de l'isolement où on était. Il s'efforçait de l'intéresser à sa

détresse morale. Mais Hassler, affalé dans le divan, la tête renversée en arrière sur un coussin, et les yeux à demi fermés, le laissait parler, semblant ne pas écouter; ou bien il soulevait un moment ses paupières, et lançait quelques mots d'une ironie froide, une saillie bouffonne sur les gens de province, qui coupait net les tentatives de Christophe pour parler plus intimement. — Kitty était revenue avec le plateau du déjeuner : café, beurre, jambon, etc. Elle le déposa, boudeuse, sur le bureau, au milieu des papiers en désordre. Christophe attendit qu'elle fût ressortie, pour reprendre son douloureux récit, qu'il avait tant de peine à suivre.

Hassler avait attiré à lui le plateau; il se versa le café, y trempa les lèvres; puis, familier et bonhomme, un peu méprisant, il interrompit Christophe au milieu d'une phrase pour lui offrir :

— Une tasse?

Christophe refusa. Il s'évertuait à renouer le fil de sa phrase; mais, de plus en plus démonté, il ne savait plus ce qu'il disait. Il était distrait par le spectacle de Hassler, qui, son assiette sous le menton, se bourrait, comme un enfant, de tartines beurrées et de tranches de jambon, qu'il tenait avec ses doigts. Il réussit pourtant à raconter qu'il composait, qu'il avait fait jouer une ouverture pour la *Judith* de Hebbel. Hassler écoutait distraitement :

— *Was?* (Quoi?) demanda-t-il.

Christophe répéta le titre.

—*Ach! so, so!* (Ah! bon, bon!), fit Hassler, en trempant sa tartine et ses doigts dans sa tasse.

Ce fut tout.

Christophe, découragé, était sur le point de se lever et de partir; mais il pensa à tout ce long voyage fait en vain; et, ramassant son courage, il proposa à Hassler, en balbutiant, de lui jouer quelques-unes de ses œuvres. Aux premiers mots, Hassler l'arrêta :

— Non, non, je n'y connais rien, — dit-il avec son ironie goguenarde et un peu insultante. — Et puis, je n'ai pas le temps.

Christophe en eut les larmes aux yeux. Mais il s'était juré de ne pas sortir de là, sans avoir l'avis de Hassler sur ses compositions. Il dit, avec un mélange de confusion et de colère :

— Je vous demande pardon; mais vous m'avez promis autrefois de m'entendre; je suis venu uniquement pour cela, du fond de l'Allemagne : vous m'entendrez.

Hassler, qui n'était pas habitué à ces façons, regarda le jeune homme gauche, furieux, rougissant, près de pleurer : cela l'amusa; et, haussant les épaules avec lassitude, il lui montra le piano du doigt, et dit, d'un air de résignation comique :

— Alors!... Allons-y!...

Là-dessus, il s'enfonça dans son divan, comme un homme qui va faire un somme, bourra les coussins à coups de poing, les disposa sous ses bras étendus, ferma les yeux à demi, les rouvrit un instant pour évaluer les dimensions du rouleau de musique que Christophe avait sorti d'une de ses poches, poussa un petit soupir, et se disposa à écouter avec ennui.

Christophe, intimidé et mortifié, commença à jouer. Hassler ne tarda pas à rouvrir l'œil et l'oreille, avec l'intérêt professionnel de l'artiste qui est repris, malgré lui, par une belle chose. D'abord, il ne dit rien, et resta

immobile; mais ses yeux devinrent moins vagues, et ses lèvres boudeuses remuaient. Puis, il se réveilla tout à fait, grognant son étonnement et son assentiment. C'étaient des interjections inarticulées; mais le ton ne laissait aucun doute sur ses sentiments; et Christophe en éprouvait un bien-être inexprimable. Hassler ne songeait plus à calculer le nombre de pages qui étaient jouées, et celles qui restaient à jouer. Quand Christophe avait fini un morceau, il disait :

— Après!... Après!...

Il commençait à faire usage du langage humain.

— Bon, cela! Bon!... (s'exclamait-il.) Fameux!... Effroyablement fameux! *(Schrecklich famos!)*... Mais que diable! (grommelait-il, stupéfait,) qu'est-ce que c'est que ça?

Il s'était redressé sur son siège, penchait la tête en avant, se faisait un cornet avec sa main, se parlait à lui-même, riait de contentement, et, à certaines curiosités d'harmonies, tirait légèrement la langue, comme pour se lécher les lèvres. Une modulation inattendue eut un tel effet sur lui qu'il se leva brusquement, avec une exclamation, et vint s'asseoir au piano, à côté de Christophe. Il n'avait pas l'air de s'apercevoir que Christophe fût là. Il ne s'occupait que de la musique; et, quand le morceau fut fini, il saisit le cahier, se mit à relire la page, puis lut les pages suivantes, continuant de monologuer son admiration et sa surprise, comme s'il eût été seul dans la chambre :

— Que le diable!... (faisait-il). Où cet animal a-t-il trouvé cela?... Colossal!... Et cela!... Ah! le gueux!

Repoussant Christophe de l'épaule, il joua lui-même certains passages. Il avait au piano de charmants

doigts, très doux, caressants et légers. Christophe remarqua ses mains fines, longues, bien soignées, d'un aristocratisme un peu maladif, qui ne répondait pas au reste de la personne. Hassler s'arrêtait à certains accords, les répétait, en clignant de l'œil et faisant claquer sa langue; il bourdonnait avec ses lèvres, imitant la sonorité des instruments, et il continuait d'entremêler à cette musique ses apostrophes, où il y avait à la fois du plaisir et du dépit : il ne pouvait se défendre d'une secrète irritation, d'une jalousie inavouée; et, en même temps, il jouissait avidement.

Bien qu'il persistât à se parler à lui seul, comme si Christophe n'existait pas, Christophe, rouge de plaisir, ne pouvait s'empêcher de prendre pour son compte les exclamations de Hassler; et il expliquait ce qu'il avait voulu faire. Hassler sembla d'abord ne faire aucune attention à ce que le jeune homme disait, et poursuivit ses réflexions à voix haute; puis, certains mots de Christophe le frappèrent, et il se tut, les yeux toujours fixés sur le cahier de musique, qu'il feuilletait, en écoutant, sans vouloir avoir l'air d'écouter. Christophe, de son côté, s'animait peu à peu; et il finit par se confier tout à fait : il parlait avec une excitation naïve de ses projets et de sa vie.

Hassler, silencieux, était repris par son ironie. Il s'était laissé retirer le cahier des mains; le coude appuyé sur la tablette du piano et le front dans la main, il regardait Christophe, qui lui commentait son œuvre avec une ardeur et un trouble juvéniles. Et il souriait amèrement, en pensant à ses propres débuts, à ses espoirs, aux espoirs de Christophe, et aux déboires qui l'attendaient.

Christophe parlait, les yeux baissés, dans la crainte de ne plus savoir ce qu'il avait à dire. Le silence de Hassler l'encourageait. Il sentait que Hassler l'observait, qu'il ne perdait pas une de ses paroles; il lui semblait avoir brisé la glace qui les séparait, et son cœur rayonnait. Quand il eut fini, il leva la tête avec timidité, — avec confiance aussi, — et regarda Hassler. Toute sa joie naissante gela d'un coup, comme les pousses trop précoces, quand il vit les yeux mornes et railleurs sans bonté qui le fixaient. Il se tut.

Après une pause glaciale, Hassler parla, d'une voix sèche. Il avait de nouveau changé : il affectait une sorte de dureté pour le jeune homme; il persiflait cruellement ses projets, ses espoirs de succès, comme s'il eût voulu se persifler lui-même, puisqu'il se retrouvait en lui. Il s'acharnait froidement à détruire sa foi dans la vie, sa foi dans l'art, sa foi en soi. Il se donna lui-même en exemple, avec amertume, parlant de ses œuvres d'aujourd'hui, d'une façon insultante.

— Des cochonneries! dit-il. C'est ce qu'il faut pour ces cochons. Est-ce que vous croyez qu'il y a dix personnes au monde, qui aiment la musique? Est-ce qu'il y en a une seule?

— Il y a moi! dit Christophe, avec emportement.

Hassler le regarda, haussa les épaules, et dit, d'une voix lassée :

— Vous serez comme les autres. Vous ferez comme les autres. Vous penserez à arriver, à vous amuser, comme les autres... Et vous aurez raison...

Christophe essaya de protester; mais Hassler lui coupa la parole, et, reprenant son cahier, se mit à critiquer aigrement les œuvres qu'il louait tout à l'heure.

Non seulement il relevait avec une dureté blessante les négligences réelles, les incorrections d'écriture, les fautes de goût ou d'expression, qui avaient échappé au jeune homme; mais il lui faisait des critiques absurdes, des critiques comme en eût pu faire le plus étroit et le plus arriéré des musiciens, dont lui-même, Hassler, avait eu, toute sa vie, à souffrir. Il demandait à quoi tout cela rimait. Il ne critiquait même plus, il niait : on eût dit qu'il s'efforçait d'effacer haineusement l'impression que ces œuvres lui avaient faite, en dépit de lui-même.

Christophe, consterné, n'essayait pas de répondre. Comment répondre à des absurdités, qu'on rougit d'entendre dans la bouche de quelqu'un qu'on estimait et qu'on aimait? Au reste, Hassler n'écoutait rien. Il restait là, butté, le cahier fermé entre les mains, les yeux sans expression, la bouche amère. A la fin, il dit, comme si de nouveau il avait oublié la présence de Christophe :

— Ah ! la pire misère, c'est qu'il n'y a pas un homme, pas un qui soit capable de vous comprendre !

Christophe se sentit transpercé d'émotion; il se retourna brusquement, posa sa main sur la main de Hassler, et, le cœur plein d'amour, il répéta :

— Il y a moi !

Mais la main de Hassler ne bougea point; et si quelque chose dans son cœur tressaillit, une seconde, à ce cri juvénile, aucune lueur ne brilla dans ses yeux éteints, qui regardèrent Christophe. L'ironie et l'égoïsme prirent le dessus. Il esquissa un mouvement du buste, cérémonieux et comique, pour saluer :

— Très honoré ! dit-il.

Il pensait :

— Je m'en fiche bien ! Crois-tu que ce soit pour toi que j'ai perdu ma vie ?

Il se leva, jeta le cahier sur le piano, et, de ses longues jambes qui flageolaient, s'en alla reprendre sa place sur le divan. Christophe, qui avait saisi sa pensée, et qui en avait senti l'insultante blessure, essayait fièrement de répondre que l'on n'a pas besoin d'être compris de tous : certaines âmes à elles seules valent un peuple tout entier; elles pensent pour lui; et, ce qu'elles ont pensé, il faudra qu'il le pense. — Mais Hassler n'écoutait plus. Il était retombé dans son apathie, causée par l'affaiblissement de la vie qui s'endormait en lui. Christophe, trop sain pour comprendre ce revirement subit, sentait vaguement que la partie était perdue; mais il ne pouvait s'y résigner, après avoir été si près de la croire gagnée. Il faisait des efforts désespérés pour ranimer l'attention de Hassler; il avait repris son cahier de musique, et cherchait à lui expliquer la raison des irrégularités, que Hassler avait notées. Hassler, enfoncé dans le sofa, gardait un silence morne; il n'approuvait, ni ne contredisait : il attendait que ce fût fini.

Christophe vit qu'il n'avait plus rien à faire ici. Au milieu d'une phrase, il s'arrêta. Il roula son cahier, et se leva. Hassler se leva aussi. Christophe, honteux et intimidé, s'excusait en balbutiant. Hassler, s'inclinant légèrement, avec une certaine distinction hautaine et ennuyée, lui tendit la main, froidement, poliment, et l'accompagna jusqu'à la porte d'entrée, sans un mot pour le retenir, ou pour l'inviter à revenir.

Christophe se retrouva dans la rue, anéanti. Il allait au hasard, il ne savait où aller. Après avoir suivi machinalement deux ou trois rues, il se retrouva à la station du tram, qui l'avait amené. Il le reprit, sans penser à ce qu'il faisait. Il s'affaissa sur la banquette, les bras, les jambes cassés. Impossible de réfléchir, de rassembler ses idées : il ne pensait à rien; il voulait ne penser à rien. Il avait peur de regarder en lui. C'était le vide. Il lui semblait que ce vide était autour de lui, dans cette ville; il ne pouvait plus y respirer : ce brouillard, ces maisons massives l'étouffaient. Il n'avait plus qu'une idée : fuir, fuir au plus vite, — comme si, en se sauvant de cette ville, il devait y laisser l'amère désillusion qu'il y avait trouvée.

Il retourna à son hôtel. Il n'était pas midi et demie. Il y avait deux heures qu'il y était entré, — avec quelle lumière au cœur! — Maintenant, tout était éteint.

Il ne déjeuna point. Il ne monta pas dans sa chambre. A la stupéfaction des gens, il demanda sa note, paya comme s'il avait passé la nuit, et dit qu'il voulait partir. En vain, lui expliquait-on qu'il n'avait pas à se presser, que le train qu'il voulait reprendre ne partait pas avant plusieurs heures, qu'il ferait mieux d'attendre

à l'hôtel. Il voulut aller tout de suite à la gare; il était comme un enfant, il voulait prendre le premier train, n'importe lequel, ne plus rester une heure dans ce pays. Après ce long voyage et toutes les dépenses qu'il avait faites pour venir, — bien qu'il se fût fait une fête non seulement de voir Hassler, mais de voir des musées, d'entendre des concerts, de faire certaines connaissances, — il n'avait plus qu'une idée en tête : partir...

Il revint à la gare. Ainsi qu'on le lui avait dit, son train ne partait pas avant trois heures. Encore ce train, qui n'était pas express, — (car Christophe était forcé de prendre la dernière classe) — s'arrêtait-il en route; Christophe aurait eu avantage à monter dans le train suivant, qui partait deux heures plus tard, et qui rejoignait le premier. Mais c'était deux heures de plus à passer ici, et Christophe ne pouvait le supporter. Il ne voulut même plus sortir de la gare, en attendant. — Lugubre attente, dans ces salles vastes et vides, tumultueuses et funèbres, où entrent et sortent, toujours affairées, toujours courant, des ombres étrangères, toutes étrangères, toutes indifférentes, pas une qu'on connaisse, pas un visage ami. Le jour blafard s'éteignait. Les lampes électriques, enveloppées de brouillard, mouchetaient la nuit et semblaient la rendre plus sombre. Christophe, plus oppressé d'heure en heure, attendait avec angoisse le moment de partir. Il allait, dix fois par heure, revoir les affiches des trains pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé. Comme il les relisait d'un bout à l'autre, une fois de plus, pour passer le temps, un nom de pays le frappa : il se dit qu'il le connaissait; ce ne fut qu'après un moment qu'il se

rappela que c'était le pays du vieux *Universitätsmusikdirektor* Schulz, qui lui avait écrit de si bonnes et enthousiastes lettres. L'idée lui vint aussitôt, dans le désarroi où il était, d'aller voir cet ami inconnu. La ville n'était pas sur son chemin direct de retour, mais à une ou deux heures, par un chemin de fer local; c'était un voyage de toute une nuit, avec deux ou trois changements de train, d'interminables attentes : Christophe ne calcula rien. Sur-le-champ, il décida d'y aller : c'était pour lui un besoin instinctif de se raccrocher à une sympathie. Sans se donner le temps de réfléchir, il rédigea une dépêche, et télégraphia à Schulz son arrivée pour le lendemain matin. Il n'avait pas envoyé ce mot, qu'il le regrettait déjà. Il se plaisantait amèrement sur ses illusions éternelles. Pourquoi aller au devant d'un nouveau chagrin? — Mais c'était fait maintenant. Il était trop tard pour changer.

Ces pensées occupèrent sa dernière heure d'attente. — Son train était enfin formé. Il y monta, le premier; et son enfantillage était tel, qu'il ne commença à respirer que lorsque le train s'ébranla, et que, par la portière du wagon, il vit derrière lui s'effacer dans le ciel gris, sous les tristes averses, la silhouette de la ville, sur laquelle la nuit tombait. Il lui semblait qu'il serait mort, s'il avait passé la nuit là.

A cette même heure, — vers six heures du soir, — une lettre de Hassler arrivait pour Christophe, à son hôtel. La visite de Christophe avait remué bien des choses en lui. Pendant tout l'après-midi, il y avait songé avec amertume, et aussi, avec sympathie pour le pauvre garçon qui était venu à lui avec une telle ardeur d'affection, et qu'il avait reçu d'une façon

glaciale. Il se reprochait son accueil. A vrai dire, ce n'avait été de sa part qu'un de ces accès de bouderie quinteuse, dont il était coutumier. Il pensa le réparer, en envoyant à Christophe, avec un billet pour l'Opéra, un mot qui lui donnait rendez-vous, à l'issue de la représentation. — Christophe n'en sut jamais rien. En ne le voyant pas venir, Hassler pensa :

— Il est fâché. Tant pis pour lui !

Il haussa les épaules, et n'en chercha pas plus long. Le lendemain, il ne pensait plus à lui.

Le lendemain, Christophe était loin de lui, — si loin que toute l'éternité n'eût pas suffi à les rapprocher l'un de l'autre. Et tous deux étaient seuls pour jamais.

Peter Schulz avait soixante-quinze ans. Il avait toujours eu une santé délicate, et l'âge ne l'avait pas épargné. Assez grand, mais voûté, et la tête penchée sur la poitrine, il avait les bronches faibles, et respirait avec peine. Asthme, catarrhe, bronchite, s'acharnaient après lui; et la trace des luttes qu'il lui fallait subir, — bien des nuits, assis dans son lit, le corps penché en avant, et trempé de sueur, pour tâcher de faire entrer un souffle d'air dans sa poitrine qui étouffait, — était gravée dans les plis douloureux de sa longue figure, maigre et rasée. Le nez était long et un peu gonflé au sommet. Des rides profondes, partant du dessous des yeux, coupaient transversalement les joues creusées par les vides de la mâchoire. L'âge et les infirmités n'avaient pas été les seuls sculpteurs de ce pauvre masque délabré; les chagrins de la vie y avaient eu part aussi. — Et malgré tout, il n'était point triste. La grande bouche tranquille avait une douceur sereine. Mais c'étaient surtout les yeux qui donnaient à ce vieux visage une douceur touchante : ils étaient d'un gris-clair limpide et transparent; ils regardaient bien en face, avec calme et candeur; ils ne cachaient rien de l'âme : on eût pu lire au fond.

Sa vie avait été pauvre en événements. Il était seul depuis des années. Sa femme était morte. Elle n'était

pas très bonne, pas très intelligente, pas du tout belle. Mais il en conservait un souvenir attendri. Il y avait vingt-cinq ans qu'il l'avait perdue; et, pas un soir depuis, il ne s'était endormi, sans avoir un petit entretien mental, triste et tendre, avec elle; il l'associait à chacune de ses journées. — Il n'avait pas eu d'enfant : c'était le grand regret de sa vie. Il avait reporté son besoin d'affection sur ses élèves, auxquels il était attaché, comme un père à ses fils. Il avait trouvé peu de retour. Un vieux cœur peut se sentir très près d'un jeune cœur, et presque du même âge : il sait combien sont brèves les années qui les séparent. Mais le jeune homme ne s'en doute point : le vieillard est pour lui un homme d'une autre époque; au reste, il est absorbé par trop de soucis immédiats, et il détourne instinctivement les yeux du but mélancolique de ses efforts. Le vieux Schulz avait rencontré parfois quelque reconnaissance chez des élèves, touchés par l'intérêt vif et frais qu'il prenait à tout ce qui leur arrivait d'heureux ou de malheureux; ils venaient le voir de temps en temps; ils lui écrivaient, pour le remercier, quand ils quittaient l'université; certains lui écrivaient encore, une ou deux fois, les années suivantes. Puis, le vieux Schulz n'entendait plus parler d'eux, sinon par les journaux, qui lui faisaient connaître l'avancement de tel ou tel : et il se réjouissait de leurs succès, comme si c'étaient les siens. Il ne leur en voulait pas de leur silence : il y trouvait mille excuses; il ne doutait point de leur affection, et prêtait aux plus égoïstes les sentiments qu'il avait pour eux.

Mais ses livres étaient pour lui le meilleur des refuges : ils n'étaient point oublieux, ni trompeurs. Les

âmes, qu'il chérissait en eux, étaient maintenant sorties du flot du temps : elles étaient immuables, fixées pour l'éternité dans l'amour qu'elles inspiraient et qu'elles semblaient ressentir, qu'elles rayonnaient à leur tour sur ceux qui les aimaient. Professeur d'esthétique et d'histoire de la musique, il était comme un vieux bois, vibrant de chants d'oiseaux. Certains de ces chants résonnaient très loin, ils venaient du fond des siècles : ils n'étaient pas les moins doux et les moins mystérieux. — Il en était d'autres qui lui étaient familiers et intimes : c'étaient de chers compagnons; chacune de leurs phrases lui rappelait des joies et des douleurs de sa vie passée, consciente ou inconsciente : — (car sous chacun des jours, que la lumière du soleil éclaire, d'autres jours se déroulent, qu'éclaire une lumière inconnue.) — Il y en avait enfin qu'on n'avait jamais entendus encore, et qui disaient des choses qu'on attendait depuis longtemps, dont on avait besoin : le cœur s'ouvrait pour les recevoir, comme la terre sous la pluie. Ainsi, le vieux Schulz écoutait, dans le silence de sa vie solitaire, la forêt pleine d'oiseaux; et, comme le moine de la légende, endormi dans l'extase du chant de l'oiseau magique, les années passaient pour lui, et le soir de la vie était venu; mais il avait toujours son âme de vingt ans.

Il n'était pas seulement riche de musique. Il aimait les poètes, — les anciens et les nouveaux. Il avait une prédilection pour ceux de son pays, surtout pour Goethe; mais il aimait aussi ceux des autres pays. Il était instruit et lisait plusieurs langues. Il était, d'esprit, un contemporain de Herder et des grands *Weltbürger*, — des « citoyens du monde », de la fin du dix-

huitième siècle. Il avait vécu les années d'âpres luttes, qui précédèrent et suivirent 70, enveloppé de leur vaste pensée. Et, quoiqu'il adorât l'Allemagne, il n'en était pas « glorieux ». Il pensait avec Herder, qu' « *entre tous les glorieux, le glorieux de sa nationalité est un sot accompli* », et avec Schiller, que « *c'est un bien pauvre idéal de n'écrire que pour une seule nation* ». Son esprit était parfois timide ; mais son cœur était d'une largeur admirable, et prêt à accueillir avec amour tout ce qui était beau dans le monde. Peut-être était-il trop indulgent pour la médiocrité ; mais son instinct n'avait point de doute sur ce qui était le meilleur ; et s'il n'avait pas la force de condamner les faux artistes que l'opinion publique admirait, il avait toujours celle de défendre les artistes originaux et forts que l'opinion publique méconnaissait. Sa bonté l'abusait souvent : il tremblait de commettre une injustice ; et, quand il n'aimait pas ce que d'autres aimaient, il ne doutait point que ce ne fût lui qui se trompât ; et il finissait par l'aimer. Il lui était si doux d'aimer ! L'amour et l'admiration étaient encore plus nécessaires à sa vie morale, que l'air à sa misérable poitrine. Aussi, quelle reconnaissance il avait pour ceux qui lui en offraient une occasion nouvelle ! — Christophe ne pouvait se douter de ce que ses *Lieder* avaient été pour lui. Il était bien loin de les avoir sentis lui-même aussi vivement, quand il les avait créés. C'est que pour lui ces chants n'étaient que quelques étincelles jaillies de la forge intérieure : il en avait jailli, il en jaillirait bien d'autres. Mais pour le vieux Schulz, c'était tout un monde qui se révélait à lui, d'un seul coup, — tout un monde à aimer. Sa vie en avait été illuminée.

Depuis un an, il avait dû résigner ses fonctions à l'Université : sa santé de plus en plus précaire ne lui permettait plus de professer. Il était malade, et au lit, quand le libraire Wolf lui avait fait porter, comme il en avait l'habitude, un paquet des dernières nouveautés musicales qu'il avait reçues, et où se trouvaient, cette fois, les *Lieder* de Christophe. Il était seul. Nul parent auprès de lui; le peu qu'il avait de famille était mort depuis longtemps. Il était livré aux soins d'une vieille bonne, qui abusait de sa faiblesse, pour lui imposer tout ce qu'elle voulait. Deux ou trois amis, guère moins âgés que lui, venaient le voir de temps en temps; mais ils n'étaient pas non plus d'une très bonne santé; et, quand le temps était mauvais, ils se tenaient clos aussi, et espaçaient leurs visites. Justement, c'était l'hiver alors, les rues étaient couvertes d'une neige qui fondait : Schulz n'avait vu personne, de tout le jour. Il faisait sombre dans la chambre : un brouillard jaune était tendu contre les vitres, comme un écran, et murait les regards; la chaleur du poêle était lourde et fatigante. De l'église voisine, un vieux carillon du dix-septième siècle chantait, tous les quarts d'heure, d'une voix boiteuse et horriblement fausse, des bribes de chorals monotones, dont la jovialité paraissait un peu grimaçante, quand on n'était pas très gai, soi-même. Le vieux Schulz toussait, le dos appuyé contre une pile d'oreil-

lers. Il essayait de relire Montaigne, qu'il aimait; mais cette lecture ne lui faisait pas aujourd'hui autant de plaisir qu'à l'ordinaire; il avait laissé tomber le livre, il respirait avec peine, et rêvait. Le paquet de musique était là, sur son lit : il n'avait pas le courage de l'ouvrir; il se sentait le cœur triste. Enfin, il soupira, et, après avoir défait très soigneusement la ficelle, il remit ses lunettes, et commença à lire les morceaux de musique. Sa pensée était ailleurs : elle revenait toujours à des souvenirs qu'il voulait écarter.

Le cahier qu'il tenait était celui de Christophe. Ses yeux tombèrent sur un vieux cantique, dont Christophe avait repris les paroles à un naïf et pieux poète du dix-septième siècle, en renouvelant leur expression : le *Christliches Wanderlied* (chant du voyageur chrétien) de Paul Gerhardt.

Hoff, o du arme Seele,
Hoff und sei unverzagt!
. . . . . .
Erwarte nur der Zeit,
So wirst du schon erblicken
Die Sonn der schönsten Freud.

« Espère, ô toi, pauvre âme,
espère, et sois intrépide!
. . . . . .
Attends seulement, attends ;
et voici que tu vas voir
le soleil de la belle Joie. »

Le vieux Schulz connaissait bien ces candides paroles; mais jamais elles ne lui avaient parlé ainsi, ainsi... Ce n'était plus la tranquille piété, qui calme et endort l'âme par sa monotonie. C'était une âme comme la sienne, c'était son âme même, mais plus jeune et plus

forte, qui souffrait, qui voulait espérer, qui voulait voir la Joie, qui la voyait. Ses mains tremblaient, de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il continua :

Auf, auf! gieb deinem Schmerze
Und Sorgen gute Nacht!
Lass fahren, was das Herze
Betrübt und traurig macht!
. . . . . .

« Debout, debout! donne à ta douleur
et à tes soucis bonne nuit!
Laisse partir ce qui trouble
le cœur et le rend triste! »
. . . . . .

Christophe communiquait à ces pensées une jeune ardeur intrépide, dont le rire héroïque s'épanouissait dans ces derniers vers confiants et naïfs :

Bist du doch nicht Regente,
Der alles führen soll,
Gott sitzt im Regimente,
Und führet alles wohl.

« Ce n'est pas toi, voyons! qui règnes
et qui dois tout conduire.
C'est Dieu. Dieu est le roi,
et mène tout comme il faut! »

Et lorsque venait cette strophe de superbe défi, qu'il avait, avec son insolence de jeune barbare, arrachée tranquillement de sa place primitive dans l'ensemble du poème, pour en faire la conclusion de son *Lied :*

Und ob gleich alle Teufel
Hier wollten widerstehn,
So wird doch ohne Zweifel
Gott nicht zurücke gehn :

Was er ihm vorgenommen,
Und was er haben will,
Das muss doch endlich kommen
Zu seinem Zweck und Ziel.

« Et quand bien même tous les diables
voudraient s'y opposer,
sois tranquille, ne doute pas!
Dieu ne reculera point.
Ce qu'il s'est proposé,
ce qu'il veut accomplir,
cela finira bien par arriver
à son but et à sa fin! »

... alors, c'était un transport d'allégresse, l'ivresse de la bataille, un triomphe d'*Imperator* Romain.

Le vieillard tremblait de tout son corps. Il suivait, haletant, l'impétueuse musique, comme un enfant qu'un compagnon entraîne dans sa course, en le tenant par la main. Son cœur battait. Ses larmes ruisselaient. Il bégayait :

— Ah! mon Dieu!... Ah! mon Dieu!...

Il se mit à sangloter, et il riait : il était heureux. Il suffoquait. Il fut pris d'une terrible quinte de toux. Salomé, la vieille servante, accourut, et elle crut que le vieux allait y passer. Il continuait de pleurer, de tousser, et de répéter :

— Ah! mon Dieu!... mon Dieu!...

et, dans ses courts moments de répit, entre deux accès de toux, il riait d'un petit rire aigu et doux.

Salomé pensa qu'il devenait fou. Quand elle finit par comprendre la cause de cette agitation, elle le gronda rudement :

— S'il est possible de se mettre dans un état pareil

pour une sottise!... Donnez-moi cela! Je l'emporte. Vous ne le verrez plus.

Mais le vieux tenait bon, toujours toussant; et il criait à Salomé de le laisser tranquille. Comme elle insistait, il se mit en fureur, il jurait, et il s'étranglait dans ses jurements. Jamais elle ne l'avait vu se fâcher et oser lui tenir tête. Elle en fut ébahie, et elle lâcha prise; mais elle ne lui ménagea pas les paroles sévères : elle le traita de vieux fou, elle dit qu'elle avait cru jusqu'à présent avoir affaire à un homme bien élevé, mais qu'elle voyait maintenant qu'elle s'était trompée, qu'il disait des blasphèmes à faire rougir un charretier, que les yeux lui sortaient de la tête, et que s'ils étaient des pistolets, ils l'auraient tuée... Elle en eût eu pour longtemps à continuer cette chanson, s'il ne s'était soulevé, furieux, sur ses oreillers, et ne lui avait crié :

— Sortez!

d'un ton si péremptoire, qu'elle était partie en faisant battre la porte, et déclarant qu'il pourrait bien l'appeler maintenant, qu'elle ne se dérangerait pas, qu'elle le laisserait claquer tout seul.

Alors, le silence retomba de nouveau dans la chambre où la nuit s'étendait. De nouveau, le carillon égrena dans la paix du soir ses sonneries placides et grotesques. Un peu honteux de sa colère, le vieux Schulz, immobile, étendu sur le dos, attendait, haletant, que le tumulte de son cœur s'apaisât; il serrait sur sa poitrine les précieux *Lieder*, et il riait comme un enfant.

Il passa les journées solitaires qui suivirent dans une sorte d'extase. Il ne pensait plus à son mal, à l'hiver, à la triste lumière, à sa solitude. Tout était lumineux et aimant autour de lui. Tout près de la mort, il se sentait revivre dans l'âme jeune d'un ami inconnu.

Il tâchait de se figurer Christophe. Il ne le voyait pas du tout comme il était. Il le voyait un peu à sa propre image idéalisée, et tel que lui-même eût voulu être : blond, mince, les yeux bleus, parlant d'une voix un peu faible et voilée, doux, timide et tendre. Mais quel qu'il fût, il était toujours prêt à l'idéaliser. Il idéalisait tout ce qui l'entourait : ses élèves, ses voisins, ses amis, sa vieille bonne. Sa douceur affectueuse et son manque de critique, — en partie volontaire, pour écarter toute pensée troublante, — tissaient autour de lui des images sereines et pures, comme la sienne. C'était un mensonge de bonté, dont il avait besoin pour vivre. Il n'en était pas tout à fait dupe; et souvent, dans son lit, la nuit, il soupirait en songeant à mille petites choses, arrivées dans le jour, qui contredisaient son idéalisme. Il savait bien que la vieille Salomé se moquait de lui, derrière son dos, avec les commères du quartier, et qu'elle le volait régu-

lièrement dans ses comptes de chaque semaine. Il savait bien que ses élèves étaient obséquieux avec lui, tant qu'ils avaient besoin de lui, puis, qu'après qu'ils avaient reçu de lui tous les services qu'ils en pouvaient attendre, ils le laissaient de côté. Il savait que ses anciens collègues de l'Université l'avaient tout à fait oublié, depuis qu'il avait pris sa retraite, et que son successeur le pillait dans ses articles, sans le nommer, ou en le nommant d'une façon perfide, pour citer de lui une phrase sans valeur, et pour relever ses erreurs : — (procédé, qui est courant dans le monde de la critique). — Il savait que son vieil ami Kunz lui avait encore fait un gros mensonge, cet après-midi, et qu'il ne reverrait jamais les livres, que son autre ami, Pottpetschmidt, lui avait empruntés pour quelques jours, — ce qui était douloureux pour quelqu'un, qui, comme lui, était attaché à ses livres ainsi qu'à des personnes vivantes. Beaucoup d'autres choses tristes, anciennes ou récentes, lui revenaient à l'esprit; il ne voulait pas y penser; mais elles étaient quand même en lui : il les sentait. Leur souvenir le traversait parfois, comme une douleur lancinante.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

gémissait-il, dans le silence de la nuit. — Puis, il écartait les fâcheuses pensées : il les niait; il voulait être confiant, optimiste, croire aux hommes : et il y croyait. Combien de fois ses illusions avaient-elles été brutalement détruites ! — Mais il en renaissait d'autres, toujours, toujours... Il ne pouvait s'en passer.

Christophe inconnu devint un foyer lumineux dans sa vie. La première lettre froide et maussade, qu'il reçut de lui, eût dû lui faire de la peine; — (peut-être, lui en

fit-elle); — mais il n'en avait pas voulu convenir, et il en eut une joie d'enfant. Il était si modeste, et demandait si peu aux hommes, que le peu qu'il en recevait suffisait à nourrir son besoin de les aimer et de leur être reconnaissant. Voir Christophe était un bonheur qu'il n'eût jamais osé espérer : car il était maintenant trop vieux pour faire le voyage des bords du Rhin; et, quant à solliciter sa visite, la pensée ne lui en venait même pas.

La dépêche de Christophe lui arriva, le soir, au moment où il se mettait à table. Il ne comprit pas d'abord : la signature lui semblait inconnue, il pensa qu'on s'était trompé, que la dépêche n'était pas pour lui; il la relut trois fois; dans son trouble, ses lunettes ne voulaient pas tenir, la lampe éclairait mal, les lettres dansaient devant ses yeux. Quand il eut compris, il fut si bouleversé qu'il oublia de dîner. Salomé eut beau crier après lui : impossible d'avaler un morceau. Il jeta sa serviette sur la table, sans la plier, comme il ne manquait jamais de le faire; il se leva en trébuchant, alla chercher son chapeau et sa canne, et sortit. La première pensée du bon Schulz, en recevant un tel bonheur, avait été de le partager avec d'autres, et d'avertir ses amis de l'arrivée de Christophe.

Il avait deux amis, comme lui mélomanes, à qui il avait réussi à communiquer son enthousiasme pour Christophe : le juge Samuel Kunz, et le dentiste Oscar Pottpetschmidt, qui était un chanteur excellent. Les trois vieux camarades avaient souvent parlé de Christophe, ensemble; et ils avaient joué toute la musique de lui qu'ils avaient pu trouver. Pottpetschmidt chantait, Schulz accompagnait, et Kunz écoutait. Et ils

s'extasiaient ensuite pendant des heures. Combien de fois avaient-ils dit, quand ils faisaient de la musique :

— Ah ! si Krafft était là !

Schulz riait tout seul, dans la rue, de la joie qu'il avait et de celle qu'il allait faire. La nuit venait; et Kunz habitait dans un petit village, à une demi-heure de la ville. Mais le ciel était clair; c'était un soir d'avril très doux; les rossignols chantaient. Le vieux Schulz avait le cœur inondé de bonheur; il respirait sans oppression, et il avait des jambes de vingt ans. Il marchait allègrement, sans prendre garde aux pierres, contre lesquelles il butait dans l'ombre. Il se rangeait gaillardement sur le côté de la route, à l'arrivée des voitures, et il échangeait un joyeux salut avec le conducteur, qui le considérait avec étonnement, quand la lanterne éclairait en passant le vieillard grimpé sur le talus du chemin.

La nuit était complète, lorsqu'il arriva à la maison de Kunz, un peu en dehors du village, dans un petit jardin. Il tambourina à sa porte, et l'appela à tue-tête. Une fenêtre s'ouvrit, et Kunz, effaré, parut. Il essayait de voir dans l'obscurité, et demanda :

— Qui est là ? Qu'est-ce qu'on me veut ?

Schulz, essoufflé et joyeux, criait :

— Krafft... Krafft vient demain...

Kunz n'y comprenait rien; mais il reconnut la voix :

— Schulz !... Comment ! A cette heure ? Qu'y a-t-il ?

Schulz répétait :

— Il vient demain, demain matin !...

— Quoi ? demandait toujours Kunz, ahuri.

— Krafft ! cria Schulz.

Kunz resta un moment à méditer le sens de cette

parole; puis une exclamation retentissante témoigna qu'il avait compris.

— Je descends ! cria-t-il.

La fenêtre se referma. Il parut sur le perron de l'escalier, une lampe à la main, et descendit dans le jardin. C'était un petit vieux bedonnant, avec une grosse tête grise, une barbe rouge, des taches de rousseur sur le visage et sur les mains. Il venait à petits pas, en fumant sa pipe de porcelaine. Cet homme débonnaire et un peu endormi ne s'était jamais fait grands soucis dans sa vie. La nouvelle que lui apportait Schulz n'en était pas moins capable de le faire sortir de son calme; et il agitait ses bras courts et sa lampe, en demandant :

— Quoi ? c'est vrai ? Il vient ?

— Demain matin ! répéta Schulz, triomphant, en agitant la dépêche.

Les deux vieux amis allèrent s'asseoir sur un banc, sous la tonnelle. Schulz prit la lampe. Kunz déplia soigneusement la dépêche, lut lentement, à mi-voix : Schulz relisait tout haut, par dessus son épaule. Kunz regarda encore le papier, les indications qui encadraient le télégramme, l'heure où il avait été envoyé, l'heure où il était arrivé, le nombre des mots. Puis, il rendit le précieux papier à Schulz, qui riait d'aise, le regarda en hochant la tête, et répétant :

— Ah ! bien !... ah ! bien !...

Après avoir réfléchi un instant, aspiré et expiré une grosse bouffée de tabac, il posa sa main sur le genou de Schulz, et dit :

— Il faut avertir Pottpetschmidt.

— J'y allais, dit Schulz.

— Je viens avec toi, dit Kunz.

Il rentra pour déposer la lampe, et revint aussitôt. Les deux vieux s'en allèrent, bras dessus bras dessous. Pottpetschmidt habitait à l'autre bout du village. Schulz et Kunz échangeaient des mots distraits, en ruminant la nouvelle. Tout à coup, Kunz s'arrêta, et tapa le sol, de sa canne :

— Ah! tonnerre! fit-il... Il n'est pas ici!...

Il se rappelait maintenant que Pottpetschmidt avait dû partir dans l'après-midi pour une opération dans une ville voisine, où il devait passer la nuit et séjourner un jour ou deux. Schulz était consterné. Kunz ne l'était pas moins. Ils étaient fiers de Pottpetschmidt ; ils eussent voulu s'en faire honneur. Ils restaient au milieu de la route, ne sachant que décider.

— Comment faire ? Comment faire ? demandait Kunz.

— Il faut absolument que Krafft entende Pottpetschmidt, disait Schulz.

Il réfléchit, et dit :

— Il faut lui envoyer une dépêche.

Ils allèrent au télégraphe, et composèrent ensemble une dépêche longue et émue, à laquelle il était difficile de rien comprendre. Puis, ils revinrent. Schulz calculait :

— Il pourra être encore ici demain matin, en prenant le premier train.

Mais Kunz fit remarquer qu'il était tard, et que la dépêche ne lui serait remise sans doute que le lendemain. Schulz hocha la tête ; et ils se répétaient :

— Quel malheur !

Ils se séparèrent à la porte de Kunz ; car, quelle que fût l'amitié de celui-ci pour Schulz, elle n'allait pas

jusqu'à lui faire commettre l'imprudence d'accompagner Schulz hors du village, ne fût-ce qu'un bout de chemin, qu'il lui eût fallu refaire seul, dans la nuit. Il fut convenu que Kunz viendrait dîner, le lendemain, chez Schulz. Schulz regardait le ciel, avec anxiété :

— Pourvu qu'il fasse beau, demain !

Et il eut un poids de moins sur le cœur, quand Kunz, qui passait pour se connaître admirablement en météorologie, dit, après avoir gravement examiné le ciel — (car il n'avait pas moins que Schulz le souci que Christophe vît leur petit pays dans toute sa beauté) :

— Il fera beau, demain.

Schulz reprit le chemin de la ville, où il parvint non sans avoir trébuché plus d'une fois dans les ornières, ou contre les tas de pierres élevés le long de la route. Il ne rentra pas chez lui, avant d'être passé chez le pâtissier, pour lui commander une certaine tarte, qui était la gloire de la ville. Puis, il revint à sa maison; mais, au moment d'y rentrer, il rebroussa chemin, pour aller s'informer à la gare de l'heure exacte de l'arrivée des trains. Enfin, il rentra, appela Salomé, et discuta longuement avec elle le dîner du lendemain. Alors seulement, il se coucha, harassé; mais il était aussi surexcité qu'un enfant, dans la veillée de Noël, et il se retourna toute la nuit dans ses draps, sans trouver un instant de sommeil. Vers une heure du matin, il eut l'idée de se lever, pour aller dire à Salomé de faire plutôt, pour le dîner, une carpe à l'étuvée; car elle réussissait ce plat à merveille. Il ne le lui dit pas : et il fit bien, sans doute. Il ne s'en leva pas moins pour arranger diverses choses dans la chambre qu'il destinait à Christophe; il prenait mille précautions, pour que Salomé ne l'entendît pas : car il craignait d'être grondé. Toute la nuit, il eut peur de manquer l'heure du train, bien que Christophe ne dût pas arriver avant huit heures. Il fut debout, de grand matin. Son premier regard fut pour le ciel : Kunz ne

s'était pas trompé, il faisait un temps magnifique. Sur la pointe des pieds, Schulz descendit à sa cave, où il n'allait plus depuis longtemps, de peur du froid et des escaliers raides; il y fit un choix de ses meilleures bouteilles, se heurta rudement la tête contre la voûte, en remontant, et crut qu'il allait étouffer, quand il parvint au haut de l'escalier avec son panier chargé. Ensuite, il alla au jardin, armé de son sécateur; il coupa impitoyablement ses plus belles roses et les premières branches de ses lilas en fleurs. Puis, il remonta dans sa chambre, fit fiévreusement sa barbe, se coupa une ou deux fois, s'habilla avec soin, et partit pour la gare. Il était sept heures. Salomé ne réussit pas à lui faire prendre une goutte de lait; car il prétendit que Christophe n'aurait sans doute pas déjeuné non plus, quand il arriverait, et qu'ils mangeraient ensemble en revenant de la gare.

Il se trouva au chemin de fer, trois quarts d'heure en avance. Il se morfondit à attendre Christophe, et finalement le manqua. Au lieu d'avoir la patience de rester à la porte de sortie, il alla sur le quai, et perdit la tête au milieu du tourbillon des arrivées et des départs. Malgré les indications précises de la dépêche, il s'était imaginé, Dieu sait pourquoi ! que Christophe arriverait par un autre train que celui qui l'amena; et d'ailleurs, il ne lui serait pas venu à l'idée que Christophe pût descendre d'un wagon de quatrième classe. Il resta plus d'une demi-heure encore à l'attendre à la gare, quand Christophe, arrivé depuis longtemps, était allé tout droit frapper à sa maison. Pour comble de malheur, Salomé venait d'en sortir, pour se rendre au marché : Christophe trouva porte close. La voisine, que Salomé avait simple-

ment chargée de dire, au cas où quelqu'un sonnerait, qu'elle serait bientôt de retour, fit la commission, sans rien ajouter de plus. Christophe, qui n'était pas venu pour voir Salomé, et qui ne savait même pas qui elle était, trouva la plaisanterie mauvaise; il demanda si le *Herr Universitätsmusikdirektor* Schulz n'était donc pas au pays. On lui répondit que si; mais on ne put lui dire où il était. Furieux, il s'en alla.

Quand le vieux Schulz rentra, la figure longue d'une aune, et quand il apprit de Salomé, qui venait aussi de rentrer, ce qui s'était passé, il fut dans la désolation : il faillit pleurer. Il se mit en rage contre la sottise de la domestique, qui était sortie en son absence, et qui n'avait même pas été capable de donner des instructions pour qu'on fît attendre Christophe, au cas où il viendrait. Salomé lui répondit, sur le même ton, qu'elle ne pouvait non plus s'imaginer qu'il serait assez sot pour manquer celui qu'il attendait. Mais le vieux ne s'attarda pas à discuter avec elle; sans perdre un instant, il dégringola de nouveau son escalier, et repartit à la recherche de Christophe, sur la piste très vague que les voisins lui indiquèrent.

Christophe avait été froissé de ne trouver personne, ni même un mot d'excuses. Ne sachant que faire avant le prochain train, il était allé se promener dans la ville et les champs qui lui paraissaient jolis. C'était une petite ville tranquille, reposante, abritée entre des collines molles; des jardins autour des maisons, des cerisiers en fleurs, des pelouses vertes, de beaux ombrages, des ruines pseudo-antiques, des bustes blancs de princesses d'autrefois sur des colonnes de marbre au milieu de la verdure, des visages doux et gentils.

Tout autour de la ville, des prairies, des collines. Dans les buissons fleuris, les merles sifflaient à cœur-joie, formant de petits concerts de flûtes rieuses et sonores. La mauvaise humeur de Christophe ne tarda pas à tomber : il oublia Peter Schulz.

Le vieillard parcourait en vain les rues, interrogeant les gens; il monta jusqu'au vieux château, sur la colline, au-dessus de la ville ; et il revenait, navré, quand, de ses yeux perçants qui voyaient de très loin, il aperçut à quelque distance un homme couché dans un pré, à l'ombre d'un buisson. Il ne connaissait pas Christophe : il ne pouvait savoir si c'était lui. D'ailleurs, l'homme lui tournait le dos, la tête à moitié enfouie dans l'herbe. Schulz rôdait sur la route, tournait autour du pré, le cœur battant :

— C'est lui... Non, ce n'est pas lui...

Il n'osait pas l'appeler. Une idée lui vint : il se mit à chanter la première phrase du *Lied* de Christophe :

« *Auf! Auf!...* » (Debout! Debout!...)

Christophe ressauta, comme un poisson hors de l'eau, et il cria la suite à tue-tête. Il se retourna tout joyeux. Il avait la figure rouge et des herbes dans les cheveux. Ils s'interpellèrent tous deux par leurs noms, et coururent l'un à l'autre. Schulz enjamba le fossé de la route, Christophe sauta par dessus la barrière. Ils se serrèrent la main avec effusion, et revinrent ensemble à la maison, riant et parlant très fort. Le vieux contait sa mésaventure. Christophe, qui, un moment avant, était bien décidé à continuer sa route sans faire une nouvelle tentative pour voir Schulz, sentit immédiatement la candide bonté de cette âme, et se prit à

l'aimer. Avant d'être arrivés, ils s'étaient déjà confié une multitude de choses.

En entrant, ils trouvèrent Kunz, qui, ayant appris que Schulz était parti à la recherche de Christophe, attendait tranquillement. On servit le café au lait. Mais Christophe dit qu'il avait déjeuné dans une auberge de la ville. Le vieux fut désolé : c'était un vrai chagrin pour lui que le premier repas que Christophe avait pris dans le pays ne l'eût pas été chez lui; ces petites choses avaient une importance énorme pour son cœur affectueux. Christophe, qui le comprit, s'en amusa en secret, et il l'en aima davantage. Afin de le consoler, il lui certifia qu'il avait assez bon appétit pour déjeuner deux fois : et il le lui prouva.

Il était d'admirable humeur; tous ses ennuis lui étaient sortis de la tête : il se sentait au milieu de vrais amis, il ressuscitait. Il racontait son voyage, ses déboires, d'une façon humoristique : il avait l'air d'un écolier en vacances. Schulz, rayonnant, le couvait des yeux, et il riait de tout son cœur.

L'entretien ne tarda pas à rouler sur ce qui les unissait tous trois d'un lien secret : la musique de Christophe. Schulz mourait d'envie d'entendre Christophe jouer quelques-unes de ses œuvres; mais il n'osait le lui demander. Tout en causant, Christophe arpentait la chambre. Schulz guettait ses pas, quand il passait près du piano ouvert; et il faisait des vœux pour qu'il s'y arrêtât. Kunz avait la même pensée. Ils eurent un battement de cœur, quand ils le virent s'asseoir machinalement sur le tabouret de piano, sans cesser de parler, puis, sans regarder l'instrument, promener ses mains au hasard sur les touches. Comme Schulz s'y

attendait, à peine Christophe eut-il fait quelques arpèges, que le son s'empara de lui; il continua d'enchaîner des accords, en causant; puis, ce furent des phrases entières; et alors, il se tut, et commença à jouer. Les deux vieux échangèrent un coup d'œil d'intelligence, malicieux et heureux.

— Connaissez-vous cela? demanda Christophe, en jouant un de ses *Lieder*.

— Si je le connais! dit Schulz, ravi.

Christophe, sans s'interrompre, dit, en tournant à demi la tête :

— Hé! Il n'est pas très bon, votre piano!

Le vieux fut très contrit. Il s'excusa :

— Il est vieux, dit-il humblement, il est comme moi.

Christophe se retourna tout à fait, regarda le vieillard qui semblait demander pardon de sa vieillesse, et lui prit les deux mains, en riant. Il contemplait ses yeux candides :

— Oh! vous, dit-il, vous êtes plus jeune que moi.

Schulz riait d'un bon rire, et parlait de son vieux corps, de ses infirmités.

— Ta ta ta! dit Christophe, il ne s'agit pas de cela; je sais ce que je dis. Est-ce que ce n'est pas vrai, Kunz?

(Il avait déjà supprimé le : « Monsieur ».)

Kunz approuvait de toutes ses forces.

Schulz essayait d'associer à sa cause celle de son vieux piano.

— Il a encore de très jolies notes, dit-il timidement.

Et il les toucha : — quatre ou cinq notes assez fraîches, une demi-octave, dans le registre moyen de

l'instrument. Christophe comprit que c'était un vieil ami pour lui, et il dit gentiment, — pensant aux yeux de Schulz :

— Oui, il a de jolis yeux encore.

La figure de Schulz s'éclaira. Il s'embarqua dans un éloge embrouillé de son vieux piano, mais se tut aussitôt : car Christophe s'était remis à jouer. Les *Lieder* succédaient aux *Lieder;* Christophe chantait à mi-voix. Schulz, les yeux humides, suivait chacun de ses mouvements. Kunz, les mains croisées sur son ventre, fermait les yeux pour mieux jouir. De temps en temps, Christophe se retournait, radieux, vers les deux vieilles gens, qui étaient dans le ravissement; et il disait, avec un enthousiasme naïf, dont ils ne pensaient pas à rire :

— Hein! Est-ce beau!... Et cela! Qu'est-ce que vous en dites?... Et celui-là!... Celui-là est le plus beau de tous... — Maintenant, je vais vous jouer quelque chose, qui va vous faire dresser les cheveux sur la tête...

Comme il terminait un morceau rêveur, le coucou de la pendule se mit à sonner. Christophe bondit, et cria de colère. Kunz, réveillé en sursaut, roulait de gros yeux effarés. Schulz lui-même ne comprenait pas d'abord. Puis, quand il vit Christophe montrer le poing à l'oiseau qui saluait, et crier qu'au nom du ciel on emportât de là cet idiot, ce spectre ventriloque, il trouva aussitôt, pour la première fois de sa vie, que ce bruit était en effet intolérable; et, prenant une chaise, il voulut grimper dessus, pour décrocher le trouble-fête. Mais il faillit tomber, et Kunz l'empêcha de remonter; il appela Salomé. Elle arriva sans se presser, suivant son habitude, et fut stupéfaite de se voir

mettre sur les bras l'horloge, que Christophe impatient avait décrochée lui-même.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse? demandait-elle.

— Ce que tu voudras. Emporte! Qu'on ne le revoie plus ici! disait Schulz, non moins impatient que Christophe.

(Il se demandait comment il avait pu supporter si longtemps cette horreur.)

Salomé pensa que décidément ils étaient tous toqués.

La musique reprit. Les heures passaient. Salomé vint annoncer que le dîner était servi. Schulz lui fit faire silence. Elle revint dix minutes après, puis, de nouveau encore, dix minutes après : cette fois, elle était hors d'elle, et, bouillant de colère, en tâchant d'avoir l'air impassible, elle se planta au milieu de la chambre, et, malgré les gestes désespérés de Schulz, elle demanda, d'une voix de trompette :

— « Si ces messieurs aimaient mieux manger leur dîner froid ou brûlé; que, pour elle, cela lui était égal; qu'elle attendait leurs ordres. »

Schulz, confus de l'algarade, voulut faire une scène à sa servante; mais Christophe éclata de rire, Kunz l'imita, et Schulz finit par faire comme eux. Salomé, satisfaite de l'effet produit, tourna les talons, de l'air d'une reine qui veut bien pardonner à ses sujets repentants.

— Voilà une gaillarde! disait Christophe, se levant du piano. Elle a raison. Il n'y a rien d'insupportable comme un public qui arrive au milieu du concert.

Ils se mirent à table. C'était un repas énorme et succulent. Schulz avait stimulé l'amour-propre de Salomé,

qui ne demandait qu'un prétexte pour étaler son art. D'ailleurs, elle ne manquait pas d'occasions de le produire. Les vieux amis étaient prodigieusement gourmands. Kunz était un autre homme à table; il s'épanouissait comme un soleil : il eût pu servir d'enseigne pour un restaurateur. Schulz n'était pas moins sensible à la bonne chère: mais sa mauvaise santé l'obligeait à plus de retenue. Il est vrai qu'il n'en tenait pas compte, le plus souvent; et il le payait. Dans ce cas, il ne se plaignait pas : s'il était malade, au moins, il savait pourquoi. Il avait lui-même, comme Kunz, des recettes culinaires, héritées de père en fils, depuis des générations. Salomé avait donc l'habitude d'opérer pour des connaisseurs. Mais, cette fois, elle s'était ingéniée pour rassembler en un seul programme tous ses chefs-d'œuvre à la fois : c'était comme une exposition de cette inoubliable cuisine allemande, honnête, point frelatée, avec tous ses parfums de toutes herbes, et ses épaisses sauces, ses potages substantiels, ses pot-au-feu modèles, ses carpes monumentales, ses choucroutes, ses oies, ses gâteaux de ménage, ses pains à l'anis et au cumin. Christophe s'extasiait, la bouche pleine, et mangeait comme un ogre; il avait la capacité formidable de son père et de son grand-père, qui eussent englouti une oie entière. D'ailleurs, il pouvait aussi bien vivre, pendant une semaine, de pain et de fromage, que manger à crever, si l'occasion s'en offrait. Schulz, cordial et cérémonieux, le considérait avec des yeux attendris, et l'arrosait de tous les vins du Rhin. Kunz, rutilant, reconnaissait en lui un frère. La large face de Salomé riait de contentement. — Au premier instant, elle avait été déçue, quand Christophe était

entré. Schulz lui en avait tellement parlé, à l'avance, qu'elle se l'était figuré sous les traits d'une Excellence, chargée de titres et d'honneurs. En le voyant, elle s'était exclamée :

— Comment ! Ça n'est que cela?

Mais, à table, Christophe conquit ses bonnes grâces : elle n'avait vu personne qui rendît justice à ses talents, avec autant d'éclat. Au lieu de retourner dans sa cuisine, elle restait sur le seuil de la porte à regarder Christophe, qui disait des folies, sans perdre un coup de dent; et, les poings sur les hanches, elle riait aux éclats. Tous étaient dans la joie. Il n'y avait qu'un point noir dans leur bonheur : Pottpetschmidt n'était pas là. Ils y revenaient souvent :

— Ah! s'il était ici! C'était lui qui mangeait! C'était lui qui buvait! C'était lui qui chantait!

Ils ne tarissaient pas d'éloges.

— « Si Christophe pouvait l'entendre!... Mais peut-être le pourrait-il. Peut-être Pottpetschmidt serait-il revenu, ce soir, cette nuit au plus tard... »

— Oh ! cette nuit, je serai loin, dit Christophe.

La figure radieuse de Schulz s'assombrit.

— Comment, loin! fit-il, d'une voix tremblante. Mais vous ne partez pas?

— Mais si! dit gaiement Christophe, je reprends le train, ce soir.

Schulz fut désolé. Il avait compté que Christophe passerait la nuit, peut-être plusieurs nuits, dans sa maison. Il balbutiait :

— Non, non, ce n'est pas possible !...

Kunz répétait :

— Et Pottpetschmidt !...

Christophe les regarda tous deux : la déception, qui se peignait sur leurs bonnes faces amies, le toucha; il dit :

— Comme vous êtes gentils!... Je partirai demain matin. Voulez-vous?

Schulz lui saisit la main.

— Ah! fit-il, quel bonheur! Merci! Merci!

Il était comme un enfant, à qui demain semble si loin, si loin, qu'il n'y a pas à y penser. Christophe ne partait pas aujourd'hui, tout le jour leur appartenait, ils passeraient toute la soirée ensemble, il dormirait sous son toit : voilà tout ce que voyait Schulz; il ne voulait pas regarder plus loin.

La gaieté reprit. Schulz se leva tout à coup, prit un air solennel, et porta un toast ému et emphatique à son hôte, qui lui avait fait l'immense joie et l'honneur de visiter sa petite ville et son humble maison; il but à son heureux retour, à ses succès, à sa gloire, à tout le bonheur de la terre, qu'il lui souhaitait de toute son âme. Ensuite, il porta un autre toast à « la noble musique », — un autre à son vieil ami Kunz, — un autre au printemps; — et il n'oublia pas non plus Pottpetschmidt. Kunz but à son tour à Schulz et à quelques autres; et Christophe, pour mettre fin aux toasts, but à dame Salomé, qui en devint cramoisie. Après quoi, sans laisser aux orateurs le temps de riposter, il entama une chanson connue, que les deux vieux reprirent avec lui, puis après celle-là une autre, et encore une autre à trois voix, où il était question d'amitié, de musique et de vin : le tout accompagné de rires retentissants et du tintement des verres qui trinquaient constamment.

Il était trois heures et demie, quand ils se levèrent de table. Ils étaient un peu lourds. Kunz s'affala dans un fauteuil ; il eût volontiers fait un somme. Schulz avait les jambes cassées de ses émotions du matin, non moins que de ses toasts. Tous deux espéraient que Christophe se remettrait au piano et jouerait pendant des heures. Mais le terrible garçon, tout gaillard et dispos, après avoir frappé trois ou quatre accords sur le piano, le ferma brusquement, regarda à la fenêtre, et demanda si on ne pourrait pas faire un tour jusqu'au souper. La campagne l'attirait. Kunz montra peu d'enthousiasme ; mais Schulz trouva sur-le-champ que l'idée était excellente, et qu'il fallait faire la promenade des *Schönbuchwälder*. Kunz fit un peu la grimace ; mais il ne protesta point, et se leva avec les autres : il était aussi désireux que Schulz de montrer à Christophe les beautés du pays.

Ils sortirent. Christophe avait pris le bras de Schulz, et le faisait marcher un peu plus vite que le vieux n'eût voulu. Kunz suivait, en s'épongeant. Ils péroraient gaiement. Les gens, sur le seuil de leurs portes, les regardaient passer, et trouvaient que *Herr Professor* Schulz avait l'air d'un jeune homme. Au sortir de la ville, ils prirent à travers prés. Kunz se plaignait de la chaleur. Christophe, sans pitié, trouvait que l'air était exquis. Par bonheur pour les deux vieilles gens, on

s'arrêtait à tout instant pour discuter, et la conversation faisait oublier la longueur du chemin. On entra dans les bois. Schulz récita des vers de Goethe et de Moerike. Christophe aimait beaucoup les vers; mais il n'en pouvait retenir aucun : il s'abandonnait, en les écoutant, à une rêverie vague, où des musiques se substituaient aux mots et les faisaient oublier. Il admirait la mémoire de Schulz. Quelle différence entre la vivacité d'esprit de ce vieillard malade, presque impotent, enfermé dans sa chambre une partie de l'année, enfermé dans sa ville de province sa vie presque tout entière, — et Hassler, qui, jeune, célèbre, au cœur du mouvement artistique, et parcourant l'Europe pour ses tournées de concerts, ne s'intéressait à rien et ne voulait rien connaître! Non seulement Schulz était au courant de toutes les manifestations de l'art présent, que connaissait Christophe; mais il savait une quantité de choses sur des musiciens passés ou étrangers, dont Christophe n'avait jamais entendu parler. Sa mémoire était une citerne profonde, où toutes les belles eaux du ciel avaient été recueillies. Christophe ne se lassait pas d'y puiser; et Schulz était heureux de l'intérêt de Christophe. Il avait rencontré parfois des auditeurs complaisants, ou des élèves dociles; mais il lui avait toujours manqué de trouver un cœur jeune et ardent, avec qui il pût partager les enthousiasmes, dont il était gonflé parfois jusqu'à en étouffer.

Ils étaient les meilleurs amis du monde, quand le vieux eut la maladresse de dire son admiration pour Brahms. Christophe se mit dans une colère froide : il lâcha le bras de Schulz, et dit d'un ton cassant que qui aimait Brahms ne pouvait être son ami. Cela jeta une

douche sur leur joie. Schulz, trop timide pour discuter, trop honnête pour mentir, balbutiait, tâchait de s'expliquer. Mais Christophe l'arrêta par un :

— Assez !

tranchant, qui n'admettait pas de réplique. Il y eut un silence glacial. Ils continuèrent de marcher. Les deux vieillards n'osaient pas se regarder. Kunz, après avoir toussoté, essaya de renouer la conversation, et de parler des bois et du beau temps; mais Christophe, boudeur, laissait tomber l'entretien, et ne répondait que par monosyllabes. Kunz, ne trouvant pas d'écho de ce côté, tâcha, pour rompre le silence, de causer avec Schulz; mais Schulz avait la gorge serrée, il ne pouvait parler. Christophe le regardait du coin de l'œil, et il avait envie de rire : il lui avait déjà pardonné. Il ne lui en avait jamais voulu sérieusement; il trouvait même qu'il était un animal de contrister ce pauvre vieux; mais il abusait de son pouvoir, et il ne voulait pas avoir l'air de revenir sur ce qu'il avait dit. Ils restèrent ainsi jusqu'à la sortie du bois : on n'entendait plus que les pas traînants des deux vieux déconfits; Christophe sifflotait, et semblait ne pas les voir. Soudain, il n'y tint plus. Il éclata de rire, se retourna vers Schulz, et lui empoigna les bras dans ses solides mains :

— Mon bon cher vieux Schulz ! fit-il, en le regardant affectueusement, est-ce beau ! est-ce beau !...

Il parlait de la campagne et de la belle journée; mais ses yeux qui riaient semblaient dire :

— Tu es bon. Je suis une brute. Pardonne-moi ! Je t'aime bien.

Le cœur du vieux se fondit. C'était comme si le soleil était revenu après une éclipse. Il fut, un moment encore,

avant de pouvoir articuler un mot. Christophe lui avait repris le bras, et causait plus amicalement que jamais; dans son entrain, il avait doublé le pas, sans faire attention qu'il exténuait ses deux compagnons. Schulz ne se plaignait pas; il ne s'apercevait même pas de la fatigue, tant il était content. Il savait qu'il paierait toutes ses imprudences de la journée; mais il se disait:

— Tant pis pour demain! Quand *il* sera parti, j'aurai bien le temps de me reposer.

Mais Kunz, moins exalté, suivait à quinze pas, en faisant une mine piteuse. Christophe s'en aperçut enfin. Il s'excusa, tout confus, et il offrit de s'étendre dans une prairie, à l'ombre des peupliers. Schulz, naturellement, acquiesçait, sans se demander si sa bronchite y trouverait son compte. Heureusement, Kunz y songea pour lui; ou, du moins, il donna ce prétexte pour ne pas s'exposer lui-même, en nage comme il était, à la fraîcheur des prés. Il proposa d'aller reprendre à une station voisine le train qui ramenait à la ville. Ainsi fut fait. Malgré leur fatigue, ils durent hâter le pas, pour n'être pas en retard, et ils arrivèrent en gare, juste au moment où le train y entrait.

A leur vue, un gros homme s'élança à la portière d'un wagon, et mugit les noms de Schulz et de Kunz, en les accompagnant de la liste de tous leurs titres et qualités, et en agitant les bras, comme un fou. Schulz et Kunz répondirent en criant, et en remuant aussi les bras; ils se précipitèrent vers le compartiment du gros homme, qui, de son côté, accourait à leur rencontre, en bousculant ses compagnons de route. Christophe, ahuri, suivait en courant, et il demandait :

— Quoi donc ?

Et les autres, exultants, criaient :

— C'est Pottpetschmidt!

Ce nom ne lui disait pas grand chose. Il avait oublié les toasts du dîner. Pottpetschmidt sur la plateforme du wagon, Schulz et Kunz sur le marchepied, faisaient un vacarme assourdissant : ils s'émerveillaient de leur chance. Ils se hissèrent dans le train qui partait. Schulz fit les présentations. Pottpetschmidt, après avoir salué, les traits brusquement pétrifiés, et raide comme un piquet, se jeta, aussitôt après les formalités accomplies, sur la main de Christophe, qu'il secoua cinq ou six fois, comme s'il voulait la démancher, et se remit à vociférer. Christophe distingua dans ses cris qu'il remerciait Dieu et son étoile de cette extraordinaire rencontre. Cela ne l'empêcha point, un moment après, en se frappant les cuisses, d'accuser sa mauvaise chance de l'avoir fait partir de la ville, — lui qui n'en sortait jamais, — juste pour l'arrivée de Monsieur le *Kapellmeister*. La dépêche de Schulz ne lui avait été remise que le matin, une heure après le départ du train; il dormait quand elle était arrivée, et on avait jugé bon de ne pas le réveiller. Il en avait tempêté, toute la matinée, contre les gens de l'hôtel. Il en tempêtait encore. Il avait envoyé promener ses clients, ses rendez-vous d'affaires, et pris le premier train, dans sa hâte de revenir; mais ce train du diable avait manqué la correspondance de la grande ligne : Pottpetschmidt avait dû attendre trois heures, dans une gare; il y avait épuisé toutes les exclamations de son vocabulaire, et vingt fois raconté sa mésaventure aux voyageurs, qui attendaient comme lui, et au portier de la gare. Enfin, on était reparti. Il tremblait d'arriver trop tard... Mais, Dieu soit loué! Dieu soit loué!...

Il avait repris les mains de Christophe, et les pétrissait dans ses vastes pattes aux doigts poilus. Il était fabuleusement gros, et grand en proportion : la tête carrée, les cheveux roux, taillés ras, la figure rasée, grêlée, gros yeux, gros nez, grosses lèvres, double menton, le cou court, le dos d'une largeur monstrueuse, le ventre comme un tonneau, les bras écartés du corps, les pieds et les mains énormes, un gigantesque amas de chair, déformé par l'abus de la mangeaille et de la bière, un de ces pots-à-tabac, à face humaine, comme on en voit rouler parfois dans les rues des villes de Bavière, qui gardent le secret de cette race d'hommes, obtenue par un système de gavage analogue à celui des volailles mises dans une épinette. De joie et de chaleur, il luisait comme une motte de beurre; et, les deux mains posées sur ses deux genoux écartés, ou sur ceux de ses voisins, il ne se lassait point de parler, faisant rouler les consonnes dans l'air, avec une vigueur de catapulte. Par instants, il était pris d'un rire, qui le secouait tout entier : il rejetait la tête en arrière, ouvrant la bouche, ronflant, râlant et s'étranglant. Son rire se communiquait à Schulz et à Kunz, qui, quand l'accès était passé, regardaient Christophe, en s'essuyant les yeux. Ils avaient l'air de lui demander :

— Hein !... Et qu'est-ce que vous en dites ?

Christophe n'en disait rien ; il pensait avec effroi :

— C'est ce monstre qui chante ma musique ?

Ils rentrèrent chez Schulz. Christophe espérait éviter le chant de Pottpetschmidt, et ne lui faisait aucune avance, malgré les allusions de Pottpetschmidt, qui grillait de se faire entendre. Mais Schulz et Kunz avaient trop à cœur de se faire honneur de leur ami : il

fallut en passer par là. Christophe se mit au piano, d'assez mauvaise grâce; il pensait :

— Mon bonhomme, mon bonhomme, tu ne sais pas ce qui t'attend : gare à toi! Je ne te passerai rien.

Il se disait qu'il allait faire de la peine à Schulz, et il en était fâché; mais il n'en était pas moins résolu à lui faire de la peine, plutôt que de tolérer que ce sir John Falstaff égorgeât sa musique. Le remords de chagriner son vieil ami lui fut épargné : le gros homme chanta d'une voix admirable. Dès les premières mesures, Christophe fit un mouvement de surprise. Schulz, qui ne le quittait pas des yeux, trembla : il pensa que Christophe n'était pas content; et il ne se rassura qu'en voyant sa figure s'éclairer de plus en plus, à mesure qu'il jouait. Lui-même s'illuminait du reflet de sa joie; et, le morceau fini, quand Christophe se retourna, en criant que jamais il n'avait entendu chanter ainsi un de ses *Lieder,* ce fut pour Schulz un ravissement plus doux et plus profond que celui de Christophe satisfait, et de Pottpetschmidt triomphant : car chacun des deux n'avait que son propre plaisir, et Schulz avait celui de ses deux amis. Le concert continua. Christophe s'exclamait; il ne pouvait comprendre comment cet être lourd et commun parvenait à rendre la pensée de ses *Lieder.* Sans doute, ce n'en étaient pas toutes les nuances exactes; mais c'en était l'élan, la passion, qu'il n'avait jamais réussi à souffler complètement à des chanteurs de profession. Il regardait Pottpetschmidt, et il se demandait :

— Est-ce qu'il sent cela, vraiment?

Mais il ne voyait dans ses yeux d'autre flamme que celle de la vanité satisfaite. Une force inconsciente

remuait cette lourde masse. Cette force aveugle et passive était comme une armée, qui se bat, sans savoir contre qui, ni pourquoi. L'esprit des *Lieder* s'emparait d'elle, et elle obéissait en jubilant : car elle avait besoin d'agir; et, livrée à elle-même, elle n'eût jamais su comment.

Christophe se disait qu'au jour de la Création, le grand sculpteur ne s'était pas donné beaucoup de peine pour mettre en ordre les membres épars de ses créatures ébauchées, et qu'il les avait ajustés tant bien que mal, sans s'inquiéter s'ils étaient faits pour aller ensemble : ainsi, chacun se trouvait fabriqué avec des morceaux de toute provenance; et le même homme était épars en cinq ou six hommes différents : le cerveau était chez l'un, chez un autre le cœur, chez un troisième le corps qui convenait à cette âme; l'instrument était d'un côté, et l'instrumentiste de l'autre. Certains êtres restaient comme d'admirables violons, éternellement enfermés dans leur boîte, faute de quelqu'un qui sût en jouer. Et ceux qui étaient faits pour en jouer étaient, toute leur vie, obligés à se contenter de misérables crincrins. Il avait d'autant plus de raisons de penser ainsi, qu'il était furieux contre lui-même de n'avoir jamais été capable de chanter proprement une page de musique. Il avait la voix fausse, et ne pouvait s'écouter sans horreur.

Cependant, Pottpetschmidt, grisé par son succès, commençait à « mettre de l'expression » dans les *Lieder* de Christophe; c'est-à-dire, qu'il substituait la sienne à celle de Christophe. Celui-ci, naturellement, ne trouvait pas que sa musique gagnât au change; et il s'assombrissait. Schulz s'en aperçut. Son manque de critique et

l'admiration qu'il avait pour ses amis ne lui eussent pas permis de se rendre compte, par lui-même, du mauvais goût de Pottpetschmidt. Mais son affection pour Christophe lui faisait percevoir les nuances les plus furtives de la pensée du jeune homme : il n'était plus en lui, il était en Christophe; et il souffrait aussi de l'emphase de Pottpetschmidt. Il s'ingénia à l'arrêter sur cette pente dangereuse. Il n'était pas facile de faire taire Pottpetschmidt. Schulz eut toutes les peines du monde, quand le chanteur eut épuisé le répertoire de Christophe, à l'empêcher de se faire entendre dans les élucubrations de compositeurs médiocres, au seul nom desquels Christophe se hérissait déjà en boule, comme un porc-épic.

Heureusement, l'annonce du souper vint museler Pottpetschmidt. Un autre terrain s'offrait à lui, pour déployer sa valeur : il y était sans rival; et Christophe, que ses exploits de la matinée avaient un peu lassé, n'essaya point de lutter.

La soirée s'avançait. Assis autour de la table, les trois vieux amis contemplaient Christophe; ils buvaient ses paroles. Il semblait bien étrange à Christophe de se trouver, en ce moment, dans cette petite ville perdue, au milieu de ces vieilles gens, qu'il n'avait jamais vus avant ce jour, et d'être plus intime avec eux, que s'ils avaient été de sa famille. Il pensait quel bienfait ce serait pour un artiste, s'il pouvait se douter des amis inconnus que sa pensée rencontre dans le monde, — combien son cœur en serait réchauffé et ses forces grandies... Mais il n'en est rien, le plus souvent : et chacun reste seul et meurt seul, craignant d'autant plus de dire ce qu'il sent, qu'il sent davantage

et qu'il aurait plus besoin de le dire. Les complimenteurs vulgaires n'ont point de peine à parler. Ceux qui aiment le mieux doivent se faire violence pour desserrer les dents et pour dire qu'ils aiment. Aussi, faut-il être bien reconnaissant à ceux qui osent parler : ils sont, sans s'en douter, les collaborateurs de l'artiste. — Christophe était pénétré de gratitude pour le vieux Schulz. Il ne le confondait pas avec ses deux compagnons; il sentait qu'il était l'âme de ce petit groupe d'amis : les autres n'étaient que les reflets de ce foyer vivant de bonté et d'amour. L'amitié, que Kunz et Pottpetschmidt avaient pour lui, était bien différente. Kunz était égoïste : la musique lui procurait une satisfaction de bien-être, comme à un gros chat qu'on caresse. Pottpetschmidt y trouvait un plaisir de vanité et d'exercice physique. Ni l'un ni l'autre ne s'inquiétaient de le comprendre. Mais Schulz s'oubliait tout entier : il aimait.

Il était tard. Les deux amis invités repartirent, dans la nuit. Christophe resta seul avec Schulz. Il lui dit :

— Maintenant, je vais jouer, pour vous seul.

Il se mit au piano, et joua — comme il savait jouer, quand il avait près de lui quelqu'un qui lui était cher. Il joua de ses œuvres nouvelles. Le vieillard était en extase. Assis auprès de Christophe, il ne le quittait pas des yeux, et retenait son souffle. Dans la bonté de son cœur, incapable de garder le moindre bonheur pour lui seul, il répétait, malgré lui :

— Ah! quel malheur que Kunz ne soit plus là!

(ce qui impatientait un peu Christophe.)

Une heure passa : Christophe jouait toujours; ils n'avaient pas échangé une parole. Quand Christophe eut fini, ils ne dirent mot, ni l'un ni l'autre. Tout était

silencieux : la maison, la rue dormaient. Christophe se retourna, et vit le vieil homme, qui pleurait : il se leva, et alla l'embrasser. Ils causèrent tout bas, dans le calme de la nuit. Le tic-tac de l'horloge, amorti, battait dans une chambre voisine. Schulz parlait à mi-voix, les mains jointes, le corps penché en avant; il racontait à Christophe, qui l'interrogeait, sa vie, ses tristesses; à tout instant, il avait des scrupules de se plaindre, il éprouvait le besoin de dire :

— J'ai tort... je n'ai pas le droit de me plaindre... tout le monde a été très bon pour moi...

Et il ne se plaignait pas, en effet : c'était seulement une mélancolie involontaire qui se dégageait du sobre récit de sa vie solitaire. Il y mêlait, aux moments les plus douloureux, des professions de foi d'un idéalisme très vague et très sentimental, qui agaçaient un peu Christophe, mais qu'il eût été cruel de contredire. Au fond, c'était, chez Schulz, bien moins une croyance ferme qu'un désir passionné de croire, un espoir incertain, auquel il se cramponnait, comme à une bouée. Il en cherchait confirmation dans les yeux de Christophe. Christophe entendait l'appel des yeux de son ami, qui s'attachaient à lui, avec une confiance touchante, qui imploraient de lui — qui lui dictaient sa réponse. Alors il dit les paroles de foi tranquille et de force sûre d'elle-même, que le vieux attendait, et qui lui firent du bien. Le vieux et le jeune avaient oublié les années qui les séparaient : ils étaient l'un près de l'autre, comme deux frères du même âge, qui s'aiment et qui s'entr'aident; le plus faible cherchait un appui auprès du plus fort : le vieillard se réfugiait dans l'âme du jeune homme.

Ils se quittèrent, après minuit. Christophe devait se

lever de bonne heure pour reprendre le même train qui l'avait amené. Aussi ne flâna-t-il point en se déshabillant. Le vieux avait préparé la chambre de son hôte, comme s'il devait y passer plusieurs mois. Il avait mis sur la table des roses dans un vase, et une branche de laurier. Il avait installé un buvard tout neuf sur le bureau. Il avait fait porter, dans la matinée, un piano droit. Il avait choisi et placé sur la planchette, au chevet du lit, quelques-uns de ses livres les plus précieux et les plus aimés. Il n'y avait pas un détail auquel il n'eût pensé avec amour. Mais ce fut peine perdue : Christophe n'en vit rien. Il se jeta sur son lit, et dormit aussitôt, à poings fermés.

Schulz ne dormit pas. Il ruminait à la fois toute la joie qu'il avait eue, et tout le chagrin qu'il avait déjà du départ de son ami. Il repassait dans sa tête toutes les paroles qu'ils s'étaient dites. Il songeait que le cher Christophe dormait auprès de lui, de l'autre côté du mur, contre lequel son lit était appuyé. Il était écrasé de fatigue, courbaturé, oppressé; il sentait qu'il s'était refroidi pendant la promenade, et qu'il allait avoir une rechute; mais il n'avait qu'une pensée :

— Pourvu que cela dure jusqu'après son départ!

Et il tremblait d'avoir un accès de toux, qui réveillât Christophe. Il était plein de reconnaissance envers Dieu, et se mit à composer des vers sur le cantique du vieux Siméon : *Nunc dimittis*... Il se leva tout en sueur, pour écrire ces vers, et il resta assis à sa table, jusqu'à ce qu'il les eût recopiés soigneusement, avec une dédicace débordante d'affection, et sa signature au bas, la date et l'heure. Puis, il se recoucha, ayant le frisson, et ne put se réchauffer, de tout le reste de la nuit.

L'aube vint. Schulz songeait, avec regret, à l'aube de la veille. Mais il se blâma de gâter par ces pensées les dernières minutes de bonheur qui lui restaient; il savait bien que, le lendemain, il regretterait l'heure qui s'enfuyait maintenant : il s'appliqua à n'en rien perdre. Il tendait l'oreille aux moindres bruits de la chambre à côté. Mais Christophe ne bougeait point : où il s'était couché, il se trouvait encore; il n'avait pas fait un mouvement. Six heures et demie étaient sonnées, et il dormait toujours. Rien n'eût été plus facile que de lui laisser manquer le train; et, sans doute, eût-il pris la chose en riant. Mais le vieux était trop scrupuleux pour disposer ainsi d'un ami, sans son consentement. Il avait beau se répéter :

— Ce ne sera point ma faute. Je n'y serai pour rien. Il suffit de ne rien dire. Et s'il ne se réveille pas à temps, j'aurai encore tout un jour à passer avec lui.

Il se répliqua :

— Non, je n'en ai pas le droit.

Et il se crut obligé d'aller le réveiller. Il frappa à sa porte. Christophe n'entendit pas tout de suite : il fallut insister. Cela faisait gros cœur au vieux, qui pensait :

— Ah! comme il dormait bien! Il serait resté là jusqu'à midi!...

Enfin, la voix joyeuse de Christophe répondit, de l'autre côté de la cloison. Quand il sut l'heure, il s'exclama; et on l'entendit s'agiter dans sa chambre, faire bruyamment sa toilette, chanter des bribes d'airs, tout en interpellant amicalement Schulz à travers la muraille, et disant des drôleries, qui faisaient rire le vieux, malgré son chagrin. La porte s'ouvrit : il parut, frais, reposé, la figure heureuse; il ne pensait pas du tout à

la peine qu'il faisait. En réalité, rien ne le pressait de partir; il ne lui en eût rien coûté de rester quelques jours de plus; et cela eût fait tant de plaisir à Schulz! Mais Christophe ne pouvait s'en douter exactement. D'ailleurs, quelque affection qu'il eût pour le vieux, il était bien aise de partir : il était fatigué par cette journée de conversation perpétuelle, par ces âmes qui s'accrochaient à lui, avec une affection désespérée. Et puis, il était jeune, il pensait qu'ils auraient bien le temps de se revoir : il ne partait pas pour le bout du monde! — Le vieillard savait que lui, serait bientôt plus loin qu'au bout du monde; et il regardait Christophe, pour toute l'éternité.

Il l'accompagna à la gare, malgré son extrême fatigue. Une petite pluie fine, froide, tombait sans bruit. A la station, Christophe s'aperçut, en ouvrant son porte-monnaie, qu'il n'avait plus assez d'argent pour prendre son billet de retour jusqu'à chez lui. Il savait que Schulz lui prêterait, avec joie; mais il ne voulut pas le lui demander... Pourquoi? Pourquoi refuser à celui qui vous aime l'occasion — le bonheur de vous rendre service?... Il ne le voulut pas, par discrétion, — par amour-propre peut-être. Il prit un billet jusqu'à une station intermédiaire, se disant qu'il ferait le reste du chemin à pied.

L'heure du départ sonna. Sur le marchepied du wagon, ils s'embrassèrent. Schulz glissa dans la main de Christophe sa poésie écrite pendant la nuit. Il resta sur le quai, au pied du compartiment. Ils n'avaient plus rien à se dire, comme il arrive quand les adieux se prolongent; mais les yeux de Schulz continuaient de parler : ils ne se détachèrent pas du visage de Christophe, jusqu'à ce que le train partît.

Le wagon disparut à un tournant de la voie. Schulz se retrouva seul. Il revint par l'avenue boueuse; il se traînait : il sentait brusquement la fatigue, le froid, la tristesse du jour pluvieux. Il eut grand peine à regagner sa maison, et à monter l'escalier. A peine rentré dans sa chambre, il fut pris d'une crise d'étouffement et de toux. Salomé vint à son secours. Au milieu de ses gémissements involontaires, il répétait :

— Quel bonheur !... Quel bonheur que ç'ait attendu !...

Il se sentait très mal. Il se coucha. Salomé alla chercher le médecin. Dans son lit, tout son corps s'abandonnait, comme une loque. Il n'aurait pu faire un mouvement; seule, sa poitrine haletait, comme un soufflet de forge. Sa tête était lourde et fiévreuse. Il passa la journée entière à revivre, minute par minute, toute la journée de la veille : il se torturait ainsi, et il se reprochait ensuite de se plaindre, après un tel bonheur. Les mains jointes, le cœur gonflé d'amour, il remerciait Dieu.

Rasséréné par cette journée, rendu plus confiant en soi par l'affection qu'il laissait derrière lui, Christophe revenait au pays. Arrivé au terme de son billet, il descendit gaiement, et se mit en route, à pied. Il avait une soixantaine de kilomètres à faire. Il n'était pas pressé, et flânait comme un écolier. C'était Avril. La campagne n'était pas très avancée. Les feuilles se dépliaient, comme de petites mains ridées, au bout des branches noires; les pommiers étaient en fleurs, et les frêles églantines souriaient, le long des haies. Le chemin passait au milieu des prairies et des bois qui sentaient jeune et frais. Par dessus la forêt déplumée, où commençait à pousser un fin duvet vert-tendre, se dressait, au faîte d'une petite colline, comme un trophée au bout d'une lance, un vieux château roman. Dans le ciel bleu très doux, voguaient des nuages très noirs. Les ombres couraient sur la campagne printanière; des giboulées passaient; puis, le clair soleil renaissait, et les oiseaux chantaient.

Christophe s'aperçut que, depuis quelques instants, il pensait à l'oncle Gottfried. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait plus pensé au pauvre homme; et il se demandait pourquoi son souvenir lui revenait en ce moment, avec obstination; il en était hanté, tandis qu'il cheminait sur une avenue, bordée de peupliers, le long

d'un canal miroitant; et cette image le poursuivait de telle sorte, qu'au détour d'un grand mur, il lui sembla qu'il allait le voir venir à sa rencontre.

Le ciel s'était assombri. Une violente averse de pluie et de grêle se mit à tomber, et le tonnerre gronda au loin. Christophe était près d'un village, dont il voyait les façades roses et les toits rouges, au milieu des bouquets d'arbres. Il hâta le pas, et se mit à l'abri sous le toit avançant de la première maison. Les grêlons cinglaient dru; ils tintaient sur les tuiles, et rebondissaient dans la rue, comme des grains de plomb. Les ornières coulaient à pleins bords. A travers les vergers en fleurs, un arc-en-ciel tendait son écharpe éclatante et barbare sur les nuées bleu-sombre.

Sur le seuil de la porte, debout, une jeune fille tricotait. Elle dit amicalement à Christophe d'entrer. Il accepta l'invitation. La salle où il entra servait à la fois de cuisine, de salle à manger, et de chambre à coucher. Au fond, une marmite était suspendue sur un grand feu. Une paysanne, qui épluchait des légumes, souhaita le bonjour à Christophe, et lui dit de s'approcher du feu, pour se sécher. La jeune fille alla chercher une bouteille, et lui servit à boire. Assise de l'autre côté de la table, elle continuait de tricoter, tout en s'occupant de deux enfants, qui jouaient à se tirer les cheveux et à s'enfoncer dans le cou de ces épis d'herbe, qu'on nomme à la campagne des « *voleurs* », ou des « *ramonas* ». Elle lia conversation avec Christophe. Il ne s'aperçut qu'après un moment qu'elle était aveugle. Elle n'était point belle. C'était une forte fille, les joues rouges, les dents blanches, les bras solides; mais les traits manquaient de régularité : elle avait l'air

souriant et un peu inexpressif de beaucoup d'aveugles, et aussi, leur manie de parler des choses et des gens, comme si elle les voyait. Au premier moment, Christophe, interloqué, se demanda de qui on se moquait ici, quand elle lui dit qu'il avait bonne mine, et que la campagne était très jolie aujourd'hui. Mais après avoir regardé tour à tour l'aveugle et la femme qui épluchait, il vit que cela n'étonnait personne, et que personne n'avait envie de plaisanter : — (il n'y avait certes pas de quoi.) — Les deux femmes interrogèrent amicalement Christophe, s'informant d'où il venait, par où il avait passé. L'aveugle se mêlait à l'entretien, avec une animation un peu exagérée; elle approuvait, ou commentait les observations de Christophe sur le chemin et sur les champs. Naturellement, ses remarques tombaient souvent à faux. Elle semblait vouloir se persuader qu'elle voyait aussi bien que lui.

D'autres gens de la famille étaient rentrés : un robuste paysan, d'une trentaine d'années, et sa jeune femme. Christophe causait avec les uns et avec les autres; et, regardant le ciel qui s'éclaircissait, il attendait le moment de repartir. L'aveugle chantonnait un air, tout en faisant marcher les aiguilles de son tricot. Cet air rappelait à Christophe toutes sortes de choses anciennes.

— Comment! vous connaissez cela, aussi? dit-il.

(Gottfried le lui avait autrefois appris.)

Il fredonna la suite. La jeune fille se mit à rire. Elle chantait la première moitié des phrases, et il s'amusait à les terminer. Il venait de se lever, pour aller inspecter l'état du temps, et il faisait le tour de la chambre, en furetant machinalement du regard dans

tous les coins, quand il aperçut, dans un angle, près du dressoir, un objet qui le fit tressauter. C'était un long bâton recourbé, dont le manche, grossièrement sculpté, représentait un petit homme courbé qui saluait. Christophe le connaissait bien : il avait joué tout enfant avec. Il sauta sur la canne, et demanda d'une voix un peu étranglée :

— D'où avez-vous... D'où avez-vous cela ?

L'homme regarda, et dit :

C'est un ami qui l'a laissé; un ancien ami, qui est mort.

Christophe cria :

— Gottfried ?

Tous se retournèrent, en demandant :

— Comment savez-vous... ?

Et quand Christophe eut dit que Gottfried était son oncle, ce fut un émoi général. L'aveugle s'était levée; son peloton de laine avait roulé à travers la chambre; elle marchait sur son ouvrage, et avait pris les mains de Christophe, en répétant, toute saisie :

— Vous êtes son neveu ?

Tout le monde parlait à la fois. Christophe demandait, de son côté :

— Mais vous, comment... comment le connaissez-vous ?

L'homme lui répondit :

— C'est ici qu'il est mort.

On se rassit; et quand l'agitation fut un peu calmée, la mère raconta, en reprenant son travail, que Gottfried venait à la maison, depuis des années; toujours il s'y arrêtait, à l'aller et au retour, dans chacune de ses tournées. La dernière fois qu'il était venu — (c'était en

juillet dernier), — il semblait très las; et, son ballot déchargé, il avait été un bon moment avant de pouvoir articuler une parole; mais on n'y avait pas pris garde, parce qu'on était habitué à le voir ainsi, quand il arrivait, et qu'on savait qu'il avait le souffle court. Il ne se plaignait pas d'ailleurs. Jamais il ne se plaignait : il trouvait toujours un sujet de contentement dans les choses désagréables. Quand il faisait un travail exténuant, il se réjouissait en pensant comme il serait bien dans son lit, le soir; et quand il était souffrant, il disait comme cela serait bon, quand il ne souffrirait plus...

— Et c'est un tort, Monsieur, d'être toujours content, ajoutait la bonne femme; car quand on ne se plaint pas, les autres ne vous plaignent pas. Moi, je me plains toujours...

Donc, on n'avait pas fait attention à lui. On l'avait même plaisanté sur sa bonne mine, et Modesta — (c'était le nom de la jeune fille aveugle) — qui était venue le décharger de son paquet, lui avait demandé s'il ne serait donc jamais las de courir ainsi, comme un jeune homme. Il souriait, pour toute réponse; car il ne pouvait pas parler. Il s'assit sur le banc devant la porte. Chacun partit à son ouvrage : les hommes, aux champs; la mère, à sa cuisine. Modesta vint près du banc : debout, adossée à la porte, son tricot à la main, elle causait avec Gottfried. Il ne lui répondait pas : elle ne lui demandait pas de réponse, elle lui racontait tout ce qui s'était passé depuis sa dernière visite. Il respirait avec peine; et elle l'entendit faire des efforts pour parler. Au lieu de s'en inquiéter, elle lui dit :

— Ne parle pas. Repose-toi. Tu parleras tout à l'heure... S'il est possible de se fatiguer, comme cela !...

Alors, il ne parla plus, ni n'essaya de parler. Elle reprit son récit, croyant qu'il écoutait. Il soupira, et se tut. Quand la mère sortit, un peu plus tard, elle trouva Modesta, qui continuait de parler, et, sur le banc, Gottfried, immobile, la tête renversée en arrière et tournée vers le ciel : depuis quelques minutes, Modesta causait avec un mort. Elle comprit alors que le pauvre homme avait essayé de dire quelques mots, avant de mourir, mais qu'il n'avait pas pu ; alors, il s'était résigné, avec son sourire triste, et il avait fermé les yeux, dans la paix du soir d'été...

La pluie avait cessé. La bru alla à l'étable ; le fils prit sa pioche, et déblaya, devant la porte, la rigole que la boue avait obstruée. Modesta avait disparu dès le commencement du récit. Christophe restait seul dans la chambre avec la mère, et se taisait, ému. La vieille, un peu bavarde, ne pouvait supporter un silence prolongé ; et elle se mit à lui raconter toute l'histoire de sa connaissance avec Gottfried. Cela datait de très loin. Quand elle était toute jeune, Gottfried l'aimait. Il n'osait pas le lui dire ; mais on en plaisantait ; elle se moquait de lui, tous se moquaient de lui : — (c'était l'habitude, partout où il passait.) — Gottfried n'en revenait pas moins, fidèlement, chaque année. Il trouvait naturel qu'on se moquât de lui, naturel qu'elle ne l'aimât point, naturel qu'elle se fût mariée et qu'elle fût heureuse avec un autre. Elle avait été trop heureuse, elle s'était trop vantée de son bonheur : le malheur arriva. Son mari mourut subitement. Puis, sa fille, — une belle fille saine, vigoureuse, que tout le monde admirait, et qui allait se marier avec le fils du plus riche paysan de la contrée,

perdit la vue, à la suite d'un accident. Un jour qu'elle était montée dans le grand poirier derrière la maison, pour cueillir les fruits, l'échelle avait glissé : en tombant, une branche cassée la heurta rudement, près de l'œil. On crut d'abord qu'elle en serait quitte pour une cicatrice ; mais depuis, elle n'avait cessé de souffrir d'élancements dans le front : un œil s'était obscurci, puis l'autre; et tous les soins avaient été inutiles. Naturellement, le mariage avait été rompu; le futur s'était éclipsé, sans autre explication; et, de tous les garçons, qui, un mois avant, se seraient assommés mutuellement pour un tour de valse avec elle, pas un n'avait eu le courage — (c'est bien compréhensible) — de se mettre une infirme sur les bras. Alors, Modesta, jusque-là insouciante et rieuse, était tombée dans un tel désespoir, qu'elle voulait mourir. Elle ne voulait plus manger, elle ne faisait plus que pleurer, du matin au soir; et, la nuit, on l'entendait encore se lamenter dans son lit. On ne savait plus que faire, on ne pouvait que se désoler avec elle; et elle n'en pleurait que de plus belle. On finissait par être excédé de ses plaintes; alors, on la rabrouait, et elle parlait d'aller se jeter dans le canal. Le pasteur venait quelquefois : il l'entretenait du bon Dieu, des choses éternelles, et des mérites qu'elle s'acquérait pour l'autre monde, en supportant ses peines; mais cela ne la consolait pas du tout. — Un jour, Gottfried revint. Modesta n'avait jamais été bien bonne pour lui. Non pas qu'elle fût naturellement méchante; mais elle était dédaigneuse; et puis, elle ne réfléchissait pas, elle aimait à rire : il n'y avait pas de malices qu'elle ne lui eût dites, ou faites. Quand il apprit son malheur, il fut bouleversé, comme une personne de la famille. Pourtant, il

ne lui en montra rien, la première fois qu'il la vit. Il alla s'asseoir auprès d'elle, ne fit aucune allusion à son accident, et se mit à causer tranquillement, comme il faisait, avant. Il n'eut pas un mot pour la plaindre; il avait l'air de ne pas même s'apercevoir qu'elle était aveugle. Seulement, il ne lui parlait jamais de ce qu'elle ne pouvait voir; il lui parlait de tout ce qu'elle pouvait entendre, ou remarquer, dans son état; et il faisait cela, tout simplement, comme une chose naturelle : on eût dit qu'il était, lui aussi, aveugle. D'abord, elle n'écoutait pas, et continuait de pleurer. Mais le lendemain, elle écouta mieux, et même elle lui parla un peu...

— Et, continuait la mère, je ne sais pas ce qu'il a bien pu lui dire. Car il y avait les foins à faire, et je n'avais pas le temps de m'occuper d'elle. Mais, le soir, quand nous sommes revenus des champs, nous l'avons trouvée qui causait tranquillement. Et depuis, elle a toujours été mieux. Elle semblait oublier son mal. Cependant, de temps en temps, cela la reprenait encore : elle pleurait toute seule, ou bien elle essayait de parler à Gottfried de choses tristes; mais celui-ci ne paraissait pas entendre, ou il ne répondait pas sur ce ton; il continuait de causer posément, presque gaiement, de choses qui la calmaient et qui l'intéressaient. Il la décida enfin à se promener hors de la maison, d'où elle n'avait plus voulu sortir, depuis son accident. Il lui fit faire quelques pas d'abord autour du jardin, puis des courses plus longues dans les champs. Et elle est arrivée maintenant à se reconnaître partout, et à tout distinguer, comme si elle voyait. Elle remarque même des choses, auxquelles nous ne faisons pas attention; et elle s'intéresse à tout, elle qui ne s'intéressait, avant, à pas

grand chose en dehors d'elle. Cette fois là, Gottfried s'attarda plus longtemps que d'habitude chez nous. Nous n'osions pas lui demander de remettre son départ; mais il resta, de lui-même, jusqu'à ce qu'il l'eût vue plus tranquille. Et un jour, — elle était là, dans la cour, — je l'ai entendue rire. Je ne peux pas vous dire l'effet que cela m'a fait. Gottfried avait l'air bien content aussi. Il était assis près de moi. Nous nous sommes regardés, et je n'ai pas de honte à vous dire, Monsieur, que je l'ai embrassé, et de bien bon cœur. Alors, il m'a dit :

— Maintenant, je crois que je puis m'en aller. On n'a plus besoin de moi.

J'ai essayé de le retenir. Mais il a dit :

— Non. Maintenant, il faut que je m'en aille. Je ne peux plus rester.

Tout le monde savait qu'il était comme le Juif errant : il ne pouvait demeurer en place; on n'a pas insisté. Alors, il est parti; mais il faisait en sorte de repasser plus souvent par ici; et c'était, à chaque fois, une grande joie pour Modesta : après chacun de ses passages, elle était toujours mieux. Elle s'est remise au ménage; son frère s'est marié; elle s'occupe des enfants; et maintenant, elle ne se plaint plus jamais, elle a toujours l'air heureuse. Je me demande quelquefois si elle serait aussi heureuse, en ayant ses deux yeux. Oui, ma foi, Monsieur, il y a bien des jours où on se dit qu'il vaudrait mieux être comme elle, et ne pas voir certaines vilaines gens et certaines méchantes choses. Le monde devient bien laid; il empire, de jour en jour... Pourtant, j'aurais grand peur que le bon Dieu me prît au mot; et, pour moi, à vrai dire, j'aime

encore mieux continuer à voir le monde, tout vilain qu'il est...

Modesta reparut, et l'entretien changea. Christophe voulait repartir, maintenant que le temps était rétabli; mais ils n'y consentirent pas. Il fallut qu'il acceptât de rester souper et de passer la nuit avec eux. Modesta s'assit auprès de Christophe, et ne le quitta pas de toute la soirée. Il eût voulu causer intimement avec la jeune fille, dont le sort le remplissait de pitié. Mais elle ne lui en offrit aucune occasion. Elle cherchait seulement à l'interroger sur Gottfried. Quand Christophe lui en apprenait certaines choses qu'elle ignorait, elle était contente et un peu jalouse. Elle-même ne racontait rien de Gottfried qu'à regret : on sentait qu'elle ne disait pas tout; ou, quand elle le disait, elle le regrettait ensuite : ses souvenirs étaient sa propriété, elle n'aimait pas à les partager avec un autre; elle mettait à cette affection une âpreté de paysanne attachée à sa terre : il lui était désagréable de penser qu'un autre aimait Gottfried, aussi bien qu'elle. Il est vrai qu'elle n'en voulait rien croire ; et Christophe, qui lisait en elle, lui laissa cette satisfaction. En l'écoutant parler, il s'apercevait que, bien qu'elle eût vu Gottfried autrefois, et que même elle l'eût vu avec des yeux sans indulgence, elle s'était fait de lui, depuis qu'elle était aveugle, une image entièrement différente de la réalité; et elle avait reporté sur ce fantôme tout le besoin d'amour qui était en elle. Rien n'était venu contrarier ce travail d'illusion. Avec l'intrépide sûreté des aveugles, qui inventent tranquillement ce qu'ils ne savent pas, elle dit à Christophe :

— Vous lui ressemblez.

Il comprit que, depuis des années, elle avait pris l'habitude de vivre dans sa maison aux volets clos, où n'entrait plus la vérité. Et maintenant qu'elle avait appris à voir dans l'ombre qui l'entourait, et même à oublier l'ombre, peut-être qu'elle aurait eu peur d'un rayon de lumière filtrant dans ces ténèbres. Elle évoquait avec Christophe une foule de petits riens un peu niais dans une conversation décousue et souriante, où Christophe ne trouvait pas son compte. Il était agacé de ce bavardage, il ne pouvait comprendre qu'un être, qui avait tant souffert, n'eût pas pris plus de sérieux dans sa souffrance, et pût se complaire à ces futilités ; il faisait de temps en temps un essai pour parler de choses plus graves ; mais elles ne trouvaient aucun écho : Modesta ne pouvait pas — ou ne voulait pas — l'y suivre.

On alla se coucher. Christophe fut longtemps avant de pouvoir dormir. Il pensait à Gottfried, dont il s'efforçait de dégager l'image des souvenirs puérils de Modesta. Il n'y parvenait pas sans peine, et il s'en irritait. Il avait le cœur serré, en songeant qu'il était mort ici, que dans ce lit, sans doute, son corps avait reposé. Il tâchait de revivre l'angoisse de ses derniers instants, lorsque, ne pouvant parler et se faire comprendre de l'aveugle, il avait fermé les yeux, pour mourir. Qu'il eût voulu lever ces paupières, et lire les pensées qui se cachaient dessous, le mystère de cette âme, qui s'en était allée, sans se faire connaître, sans se connaître peut-être! Elle ne le cherchait point ; et toute sa sagesse était de ne pas vouloir la sagesse, de ne pas vouloir imposer sa volonté aux choses, mais de s'abandonner à leur cours, de l'accepter et de l'aimer. Ainsi, il s'assimi-

lait leur essence mystérieuse, sans même y penser; et s'il avait fait tant de bien à l'aveugle, à Christophe, à tant d'autres sans doute qu'on ignorerait toujours, c'est qu'au lieu d'apporter les paroles habituelles de révolte humaine contre la nature, il apportait un peu de la paix indifférente de la nature, et réconciliait l'âme soumise avec elle. Il était bienfaisant, à la façon de ces champs, de ces bois, de cette nature même, dont il était imprégné. — Christophe évoquait le souvenir des soirs passés avec lui dans la campagne, de ses promenades d'enfant, des récits et des chants dans la nuit. Il se rappelait aussi la dernière promenade qu'il avait faite avec l'oncle, sur la colline, au-dessus de la ville, par un matin désespéré d'hiver; et les larmes lui remontaient aux yeux. Il ne voulait pas dormir, pour rester avec ses souvenirs; il ne voulait rien perdre de cette veillée sacrée, dans ce petit pays, plein de l'âme de Gottfried, où ses pas l'avaient conduit, comme poussés par une force inconnue. Mais tandis qu'il écoutait le bruit de la fontaine, qui coulait par saccades inégales, et le cri aigu des chauves-souris, la robuste fatigue de la jeunesse l'emporta sur sa volonté; et le sommeil le prit.

Quand il se réveilla, le soleil brillait; tout le monde à la ferme était déjà au travail. Il ne trouva dans la salle du bas que la vieille et les petits. Le jeune ménage était aux champs, et Modesta était allée traire; on la chercha en vain, on ne la trouva nulle part. Christophe ne consentit pas à attendre son retour : au fond, il tenait peu à la revoir, et il se disait pressé. Il se remit en route, après avoir chargé la bonne femme de ses saluts pour les autres.

Il sortait du village, quand, au détour du chemin, sur

un talus, au pied d'une haie d'aubépine, il vit l'aveugle assise. Elle se leva au bruit de ses pas, vint à lui, en souriant, lui prit la main, et dit :

— Venez !

Ils montèrent à travers prés, jusqu'à un petit champ ombragé et fleuri, tout parsemé de croix, qui dominait le village. Elle l'emmena près d'une tombe, et elle lui dit :

— C'est là.

Ils s'agenouillèrent tous deux. Christophe se souvenait d'une autre tombe, sur laquelle il s'était agenouillé avec Gottfried; et il pensait :

— Bientôt, ce sera mon tour.

Mais cette pensée n'avait, en ce moment, rien de triste. Une grande paix montait de la terre. Christophe, penché sur la fosse, criait tout bas à Gottfried :

— Entre en moi !...

Modesta, les doigts joints, priait, remuant les lèvres en silence. Puis, elle fit le tour de la tombe, à genoux, tâtant avec ses mains la terre, les herbes et les fleurs; elle semblait les caresser; ses doigts intelligents voyaient : ils arrachaient doucement les tiges de lierre mortes et les violettes fanées. Pour se relever, elle appuya sa main sur la dalle; Christophe vit ses doigts passer furtivement sur le nom de Gottfried, effleurant chaque lettre. Elle dit :

— La terre est douce, ce matin.

Elle lui tendit la main; il donna la sienne. Elle lui fit toucher la terre humide et tiède. Il ne lâcha point sa main; leurs doigts entrelacés s'enfonçaient dans la terre. Il embrassa Modesta. Elle l'embrassa aussi.

Ils se relevèrent tous deux. Elle lui tendit quelques

violettes fraîches qu'elle avait cueillies, et garda les fanées dans son sein. Après avoir épousseté leurs genoux, ils sortirent du cimetière sans échanger un mot. Dans les champs, les alouettes chantaient. Des papillons blancs dansaient autour de leur tête. Ils s'assirent dans un pré, à quelques pas l'un de l'autre. Les fumées du village montaient toutes droites dans le ciel lavé par la pluie. Le canal immobile miroitait entre les peupliers. Une buée de lumière bleue enveloppait d'un duvet les prairies et les bois.

Après un silence, ce fut Modesta qui parla. Elle parlait à mi-voix de la beauté du jour, comme si elle le voyait. Les lèvres entr'ouvertes, elle buvait l'air ; elle épiait les bruits des êtres et des choses. Christophe savait aussi le prix de cette musique. Il dit les mots qu'elle pensait, et qu'elle n'aurait pu dire. Il nomma certains des cris et des frémissements imperceptibles, qu'on entendait sous l'herbe ou dans les profondeurs de l'air. Elle lui dit :

— Ah ! vous voyez cela aussi ?

Il répondit que Gottfried lui avait appris à les distinguer.

— Vous aussi ? fit-elle, avec un peu de dépit.

Il avait envie de lui dire :

— Ne soyez pas jalouse.

Mais il vit la divine lumière qui souriait autour d'eux, il regarda ses yeux morts, et il fut pénétré de pitié.

— Ainsi, demanda-t-il, c'est Gottfried qui vous a appris ?

Elle dit que oui, qu'elle en jouissait maintenant davantage qu'avant... — (Elle ne dit pas « avant quoi » ; elle évitait de prononcer le mot d' « yeux », ou d' « aveugle ».)

Ils se turent, un moment. Christophe la regardait avec commisération. Elle se sentait regardée. Il eût voulu lui dire combien il la plaignait, il eût voulu qu'elle se plaignît, qu'elle se confiât à lui. Il demanda affectueusement :

— Vous avez été bien malheureuse ?

Elle resta muette et raidie. Elle arrachait des brins d'herbe, et les mâchait en silence. Après quelques instants, — (le chant de l'alouette s'enfonçait dans le ciel,) — Christophe raconta que lui aussi, avait été malheureux, et que Gottfried lui avait fait du bien. Il dit tous ses chagrins, ses épreuves, comme s'il pensait tout haut, ou parlait à une sœur. Le visage de l'aveugle s'éclairait à ce récit, qu'elle suivait attentivement. Christophe, qui l'observait, la vit près de parler : elle fit un mouvement pour se rapprocher et lui tendre la main. Il s'avança aussi; — mais déjà, elle était rentrée dans son impassibilité; et, quand il eut fini, elle ne répondit à son récit que quelques mots banals. Derrière son front bombé, sans un pli, on sentait une obstination de paysan, dure comme un caillou. Elle dit qu'il lui fallait revenir à la maison, pour s'occuper des enfants de son frère : elle en parlait avec une tranquillité riante.

Il lui demanda :

— Vous êtes heureuse ?

Elle sembla l'être davantage de le lui entendre dire. Elle dit que oui, elle insista sur les raisons qu'elle avait d'être heureuse, elle essayait de le lui persuader, de se le persuader; elle parlait des enfants, de la maison, de tout ce qu'elle avait à faire...

— Oh ! oui, dit-elle, je suis très heureuse !

Christophe ne répondit rien. Elle se leva pour partir; il se leva aussi. Ils se dirent adieu, d'un ton indifférent et gai. La main de Modesta tremblait un peu dans la main de Christophe. Elle lui dit :

— Vous aurez beau temps aujourd'hui, pour marcher.

Et elle lui fit des recommandations pour un tournant de chemin, où il ne fallait pas se tromper. Il semblait que, des deux, Christophe fût l'aveugle.

Ils se quittèrent. Il descendit la colline. Quand il fut au bas, il se retourna. Elle était sur le sommet, debout, à la même place : elle agitait son mouchoir, et lui faisait des signaux, comme si elle le voyait.

Il y avait dans cette obstination à nier son mal quelque chose d'héroïque et de ridicule, qui touchait Christophe, et qui lui était pénible. Il sentait combien Modesta était digne de pitié, et même d'admiration; et il n'aurait pu vivre deux jours avec elle. — Tout en continuant sa route, entre les haies fleuries, il songeait aussi au cher vieux Schulz, à ces yeux de vieillard, clairs et tendres, devant lesquels avaient passé tant de chagrins, et qui ne voulaient pas les voir, qui ne voyaient pas la réalité blessante.

— Comment me voit-il moi-même ? se demandait-il. Je suis si différent de l'idée qu'il a de moi ! Je suis pour lui, comme il veut que je sois. Tout est à son image, pur et noble comme lui. Il ne pourrait supporter la vie, s'il la voyait telle qu'elle est.

Et il songeait à cette fille, enveloppée de ténèbres, qui niait ses ténèbres, et voulait se persuader que ce qui était n'était pas, et que ce qui n'était pas était.

Alors il vit la grandeur de l'idéalisme allemand, qu'il avait tant de fois haï, parce qu'il est chez les âmes

médiocres une source d'hypocrisie et de niaiserie. Il vit la beauté de cette foi qui se crée un monde au milieu du monde, et différent du monde, comme un îlot dans l'océan. — Mais il ne pouvait supporter cette foi pour lui-même, il refusait de se réfugier dans cette Ile des Morts. La vie! La vérité! Il ne voulait pas être un héros qui ment. Peut-être ce mensonge optimiste, dont un empereur allemand prétendait faire une loi à tout son peuple, était-il en effet nécessaire aux êtres faibles, pour vivre; et Christophe eût regardé comme un crime d'arracher à ces malheureux l'illusion qui les soutenait. Mais pour lui-même, il n'eût pu recourir à de tels subterfuges : il aimait mieux mourir que vivre d'illusions. — L'art n'était-il donc pas une illusion aussi? — Non, il ne devait pas l'être. La vérité! La vérité! Les yeux grands ouverts, aspirer par tous les pores le souffle tout-puissant de la vie, voir les choses comme elles sont, son infortune en face, — et rire!

Plusieurs mois se passèrent. Christophe avait perdu tout espoir de sortir de sa ville. Le seul qui eût pu le sauver, Hassler, lui avait refusé son aide. Et l'amitié du vieux Schulz ne lui avait été donnée que pour lui être aussitôt retirée.

Il lui avait écrit, une fois, à son retour; et il en avait reçu deux lettres affectueuses; mais par un sentiment de lassitude, et surtout à cause de la difficulté qu'il avait à s'exprimer par lettre, il tarda à le remercier de ses chères paroles; il remettait de jour en jour sa réponse. Et comme il allait enfin se décider à écrire, il reçut un mot de Kunz, lui annonçant la mort de son vieux compagnon. Schulz avait eu, disait-il, une rechute de bronchite, qui avait dégénéré en pneumonie; il avait défendu qu'on inquiétât Christophe, dont il parlait sans cesse. En dépit de sa faiblesse extrême et de tant d'années de maladie, une longue et pénible fin ne lui avait pas été épargnée. Il avait chargé Kunz d'apprendre la nouvelle à Christophe, en lui disant que jusqu'à la dernière heure il avait pensé à lui, qu'il le remerciait de tout le bonheur qu'il lui devait, et que sa bénédiction le suivrait, tant que Christophe vivrait. — Ce que Kunz ne disait pas,

c'était que la journée passée avec Christophe avait été probablement l'origine de la rechute et la cause de la mort.

Christophe pleura en silence, et il sentit alors tout le prix de l'ami qu'il avait perdu, et combien il l'aimait; il souffrit, comme toujours, de ne le lui avoir pas mieux dit. Maintenant, il était trop tard. Et que lui restait-il? Le bon Schulz n'avait fait que paraître, juste assez pour que le vide semblât plus vide, et la nuit plus noire, après qu'il n'était plus. — Quant à Kunz et à Pottpetschmidt, ils n'avaient d'autre prix que l'amitié qu'ils avaient eue pour Schulz, et que Schulz avait eue pour eux. Christophe les estimait à leur juste valeur. Il leur écrivit une fois; et leurs relations en restèrent là. — Il essaya aussi d'écrire à Modesta; mais elle lui fit répondre une lettre banale, où elle ne parlait que de choses indifférentes. Il renonça à poursuivre l'entretien. Il n'écrivit plus à personne, et personne ne lui écrivit plus.

Silence. Silence. De jour en jour, le lourd manteau du silence s'abattait sur Christophe. C'était comme une pluie de cendres qui tombait sur lui. Le soir semblait venir déjà; et Christophe commençait à peine à vivre : il ne voulait pas se résigner déjà. — L'heure de dormir n'était pas venue. Il fallait vivre.

Et il ne pouvait plus vivre en Allemagne. Comme le pauvre Hœlderlin-Hypérion, il était venu vers ses frères allemands, le cœur plein d'amour et de joie. Maintenant, il errait au milieu d'eux, silencieux et glacé, comme une ombre. « *Il vivait comme un étranger dans sa propre demeure, semblable à Ulysse mendiant à la porte de son palais, traité de vagabond par les préten-*

dants éhontés », méprisé des siens, et souffrant de voir *« ce peuple qui fait métier et marchandise de tout, qui rabaisse tout au plus misérable usage, — ces barbares, dont la vue seule offense une âme bien née, et qui manquent d'harmonie, comme les tessons d'un vase brisé. »* — La souffrance de son génie comprimé par l'étroitesse de la petite ville l'exaspérait jusqu'à l'injustice. Ses nerfs étaient à nu : tout le blessait jusqu'au sang. Il était comme une de ces malheureuses bêtes sauvages, qui agonisaient d'ennui dans les trous et les cages où on les avait enfermées, au *Stadtgarten* (jardin de la ville). Christophe allait les voir souvent, par sympathie; il contemplait leurs admirables yeux, où brûlaient — où s'éteignaient de jour en jour — des flammes farouches et désespérées. Ah! comme ils eussent aimé le coup de fusil brutal, qui délivre, ou le fer qui s'enfonce dans les entrailles saignantes! Tout, plutôt que l'indifférence féroce de ces hommes qui les empêchaient de vivre et de mourir!

Ce qui était le plus oppressant de tout, pour Christophe, ce n'était pas l'hostilité des gens : c'était leur nature inconsistante, sans forme et sans fond. On ne savait où se prendre. Mieux vaut encore l'opposition têtue d'une de ces races au crâne étroit et dur, qui se refusent à comprendre toute pensée nouvelle. Contre la force, on a la force, le pic et la mine qui taillent et font sauter la roche. Mais que faire contre une masse amorphe, qui cède comme une gelée, s'enfonce sous la moindre pression, et ne garde aucune empreinte? Toutes les pensées, toutes les énergies, tout disparaissait dans la fondrière : à peine si, quand une pierre tombait, quelques rides tressaillaient à la surface du

gouffre; la mâchoire s'ouvrait, se refermait : et de ce qui avait été, il ne restait plus aucune trace.

Ce n'étaient pas des ennemis. Plût à Dieu que ce fussent des ennemis! C'étaient des gens qui n'avaient la force ni d'aimer, ni de haïr, ni de croire, ni de ne pas croire, — en religion, en art, en politique, dans la vie journalière; — et toute leur vigueur se dépensait à tâcher de concilier l'inconciliable. Surtout depuis les victoires allemandes, ils s'évertuaient à faire un compromis, un mic-mac écœurant de la force nouvelle et des principes anciens. Le vieil idéalisme n'avait pas été renoncé : c'eût été là un effort de franchise, dont on n'était pas capable; on s'était contenté de le fausser, pour le faire servir à l'intérêt allemand. A l'exemple de Hegel, le Souabe, serein et double, qui avait attendu jusqu'après Leipzig et Waterloo pour assimiler la cause de sa philosophie avec l'État prussien, — l'intérêt ayant changé, les principes avaient changé. Quand on était battu, on disait que l'Allemagne avait l'humanité pour idéal. Maintenant qu'on battait les autres, on disait que l'Allemagne était l'idéal de l'humanité. Quand les autres patries étaient les plus puissantes, on disait, avec Lessing, que « *l'amour de la patrie était une faiblesse héroïque, dont on se passait fort bien* », et l'on s'appelait : un « *citoyen du monde* ». A présent qu'on l'emportait, on n'avait pas assez de mépris pour les utopies « *à la française* » : paix universelle, fraternité, progrès pacifique, droits de l'homme, égalité naturelle ; on disait que le peuple le plus fort avait contre les autres un droit absolu, et que les autres, étant plus faibles, étaient sans droit contre lui. Il était Dieu vivant et l'Idée incarnée, dont le progrès s'accomplit par la

guerre, la violence, l'oppression. La Force était devenue sainte, maintenant qu'on l'avait avec soi. La Force était devenue tout idéalisme et toute intelligence.

A vrai dire, l'Allemagne avait tant souffert, pendant des siècles, d'avoir l'idéalisme et de n'avoir pas la force, qu'elle était bien excusable, après tant d'épreuves, de faire le triste aveu qu'avant tout, il fallait la Force, quelle qu'elle fût. Mais quelle amertume cachée dans cette confession du peuple de Herder et de Goethe ! Et combien cette victoire allemande était une abdication, une dégradation de l'idéal allemand ! Quelle pitié de voir l'idéalisme et l'histoire truqués, pipés, faussés, par un Hegel ou un Treitschke ! — Hélas ! Il n'y avait que trop de facilités à cette abdication dans la déplorable tendance des Allemands les meilleurs à se soumettre.

— « *Ce qui caractérise l'Allemand,* disait Moser, il y a déjà plus d'un siècle, *c'est l'obéissance.* »

Et madame de Staël :

« — *Ils sont vigoureusement soumis. Ils se servent de raisonnements philosophiques pour expliquer ce qu'il y a de moins philosophique au monde : le respect pour la force, et l'attendrissement de la peur, qui change ce respect en admiration.* »

Christophe retrouvait ce sentiment, du plus grand au plus petit en Allemagne, — depuis le Guillaume Tell de Schiller, ce petit bourgeois compassé, aux muscles de portefaix, qui, comme dit le libre Juif Bœrne, « *pour concilier l'honneur et la peur, passe devant le poteau du « cher Monsieur » Gessler, les yeux baissés, afin de pouvoir alléguer qu'il n'a pas vu le chapeau, pas désobéi* », — jusqu'au vieux et respectable professeur Weisse, âgé

de soixante-dix ans, un des savants les plus honorés de la ville, qui, lorsqu'il voyait venir un *Herr Lieutenant*, se hâtait de lui céder le haut du trottoir, et de descendre sur la chaussée. Le sang de Christophe bouillait, quand il était témoin d'un de ces menus actes de servilité journalière. Il en souffrait, comme si c'était lui-même qui s'était abaissé. Les manières hautaines des officiers, qu'il croisait dans la rue, leur raideur insolente, lui causaient une sourde colère : il affectait de ne point se déranger pour leur faire place; il leur rendait, en passant, l'arrogance de leurs regards. Peu s'en fallut, plus d'une fois, qu'il ne s'attirât une affaire : on eût dit qu'il la cherchait. Cependant, il était le premier à comprendre l'inutilité dangereuse de pareilles bravades; mais il avait des moments d'aberration : la contrainte perpétuelle qu'il s'imposait, et ses robustes forces accumulées, qui ne se dépensaient point, le rendaient enragé. Alors, il était prêt à commettre toutes les sottises; et il avait le sentiment que, s'il restait encore un an ici, il était perdu. Il avait la haine du militarisme brutal, qu'il sentait peser sur lui, de ces sabres sonnant sur le pavé, de ces faisceaux d'armes et de ces canons postés devant les casernes, la gueule braquée contre la ville, prêts à tirer. Des romans à scandale, qui faisaient grand bruit alors, dénonçaient la corruption des garnisons petites et grandes; les officiers y étaient représentés comme des êtres malfaisants, qui, en dehors de leur métier d'automates, ne savaient qu'être oisifs, boire, jouer, s'endetter, se faire entretenir par leur famille, médire les uns des autres, et, du haut en bas de la hiérarchie, abuser de leur autorité contre leurs inférieurs. L'idée qu'il serait un jour forcé de leur obéir serrait Christophe à la gorge.

Il ne pourrait pas, non, il ne pourrait jamais le supporter, se déshonorer à ses yeux, en subissant leurs humiliations et leurs injustices... Il ne savait pas quelle grandeur morale il y avait chez certains d'entre eux, et tout ce qu'ils pouvaient souffrir eux-mêmes : leurs illusions perdues, tant de force, de jeunesse, d'honneur, de foi, de désir passionné du sacrifice, mal employés, gâchés, — le non-sens d'une carrière, qui, si elle est simplement une carrière, si elle n'a point le sacrifice pour but, n'est plus qu'une agitation morne, une inepte parade, un rituel qu'on récite, sans croire à ce qu'on dit...

La patrie ne suffisait plus à Christophe. Il sentait en lui cette force inconnue, qui s'éveille, soudaine et irrésistible, dans certaines espèces d'oiseaux, à des époques précises, comme le flux et le reflux de la mer : — l'instinct des grandes migrations. En lisant les volumes de Herder et de Fichte, que le vieux Schulz lui avait légués, il y retrouvait des âmes comme la sienne, — non « *des fils de la terre* », servilement attachés à la glèbe, mais « *des esprits, fils du soleil* », qui se tournent invinciblement vers la lumière, d'où qu'elle vienne.

Où irait-il ? Il ne savait. Mais ses yeux, d'instinct, regardaient vers le Midi latin. Et d'abord, vers la France. La France, éternel recours de l'Allemagne en désarroi. Que de fois la pensée allemande s'était servie d'elle, sans cesser d'en médire ! Même depuis 70, quelle attraction se dégageait de la Ville, qu'on avait tenue fumante et broyée sous les canons allemands ! Les formes de la pensée et de l'art les plus révolutionnaires et les plus rétrogrades y avaient trouvé tour à tour, et

parfois en même temps, des exemples ou des inspirations. Christophe, comme tant d'autres grands musiciens allemands dans la détresse, se tournait, lui aussi, vers Paris... Que connaissait-il des Français? — Deux visages féminins, et quelques lectures au hasard. Cela lui suffisait pour imaginer un pays de lumière, de gaieté, de bravoure, voire d'un peu de jactance gauloise, qui ne messied pas à la jeunesse audacieuse du cœur. Il y croyait, parce qu'il avait besoin d'y croire, parce que, de toute son âme, il eût voulu que ce fût ainsi.

Il se résolut à partir. — Mais il ne pouvait partir, à cause de sa mère.

Louisa vieillissait. Elle adorait son fils, qui était toute sa joie; et elle était tout ce qu'il aimait le plus sur terre. Cependant, ils se faisaient souffrir mutuellement. Elle ne comprenait guère Christophe, et ne s'inquiétait pas de le comprendre : elle ne s'inquiétait que de l'aimer. Elle avait un esprit borné, timide, obscur, et un cœur admirable, un immense besoin d'aimer et d'être aimée, qui avait quelque chose de touchant et d'oppressant. Elle respectait son fils, parce qu'il lui paraissait très savant; mais elle faisait tout ce qu'il fallait pour étouffer son génie. Elle pensait qu'il resterait, toute sa vie, auprès d'elle, dans leur petite ville. Depuis des années, ils vivaient ensemble; et elle ne pouvait plus imaginer qu'il n'en serait pas toujours de même. Elle était heureuse, ainsi : comment ne l'eût-il pas été ? Tous ses rêves n'allaient pas plus loin pour lui, qu'à lui voir épouser la fille d'un bourgeois aisé de la ville, à l'entendre jouer à l'orgue de son église, le dimanche, et à ne jamais la quitter. Elle voyait son garçon, comme s'il avait toujours douze ans; elle eût voulu qu'il n'eût jamais davantage. Elle torturait innocemment le malheureux homme, qui suffoquait dans cet étroit horizon.

Et pourtant, il y avait beaucoup de vrai, — une grandeur morale — dans cette philosophie inconsciente de la mère, qui ne pouvait comprendre l'ambition et mettait tout le bonheur de la vie dans les affections de famille et l'humble devoir accompli. C'était une âme, qui voulait aimer, qui ne voulait qu'aimer. Renoncer plutôt à la vie, à la raison, à la logique, au monde réel, à tout, plutôt qu'à l'amour! Et cet amour était infini, suppliant, exigeant; il donnait tout, et il voulait qu'on lui donnât tout; il renonçait à vivre pour aimer, et il voulait ce renoncement des autres, des aimés. Puissance de l'amour d'une âme simple! Elle lui fait trouver, du premier coup, ce que les raisonnements tâtonnants d'un génie incertain, comme Tolstoy, ou l'art trop raffiné d'une civilisation qui se meurt, concluent après une vie — des siècles — de luttes forcenées et d'efforts épuisants! — Mais le monde impérieux, qui grondait dans Christophe, avait de bien autres lois et réclamait une autre sagesse.

Depuis longtemps, il voulait annoncer sa résolution à sa mère. Mais il tremblait à l'idée du chagrin qu'il lui ferait; et, au moment de parler, il était lâche, il remettait à plus tard. Deux ou trois fois pourtant, il fit de timides allusions à son départ; mais Louisa ne les prit pas au sérieux : — peut-être, feignit-elle de ne pas les prendre au sérieux, pour lui persuader à lui-même qu'il parlait ainsi par jeu. Alors, il n'osait pas poursuivre; mais il restait sombre, préoccupé; et l'on sentait qu'il avait sur le cœur un secret qui lui pesait. Et la pauvre femme, qui avait l'intuition de ce que pouvait être ce secret, s'efforçait peureusement d'en retarder l'aveu. A des instants de silence, le soir, quand ils étaient l'un près

de l'autre, assis, à la lumière de la lampe, brusquement elle sentait qu'il allait parler; et alors, prise de terreur, elle se mettait à parler, très vite, et au hasard, n'importe de quoi : à peine si elle savait ce qu'elle disait; mais à tout prix, il fallait l'empêcher de parler. D'ordinaire, son instinct lui faisait trouver le meilleur argument qui l'obligeât au silence : elle se plaignait doucement de sa santé, de ses mains et de ses pieds gonflés, de ses jambes qui s'ankylosaient : elle exagérait son mal, elle se disait une vieille impotente, qui n'est plus bonne à rien. Il n'était pas dupe de ses ruses naïves ; il la regardait tristement, avec un muet reproche; et, après un moment, il se levait, prétextant qu'il était fatigué, qu'il allait se coucher.

Mais tous ces expédients ne pouvaient sauver Louisa longtemps. Un soir qu'elle y avait de nouveau recours, Christophe ramassa son courage, et, posant sa main sur celle de la vieille femme, il lui dit :

— Non, mère, j'ai quelque chose à te dire.

Louisa fut saisie; mais elle tâcha de prendre un air riant, pour dire, — la gorge contractée :

— Et quoi donc, mon petit?

Christophe annonça, en balbutiant, son intention de partir. Elle tenta bien de prendre la chose en plaisanterie, et de détourner la conversation, comme à l'ordinaire; mais il ne se déridait pas, et continuait, cette fois, d'un air si volontaire et si sérieux qu'il n'y avait plus moyen de douter. Alors, elle se tut, tout son sang s'arrêta, et elle restait muette et glacée, à le regarder avec des yeux épouvantés. Une telle douleur montait dans ces yeux, à mesure qu'il parlait, que la parole lui manqua, à lui aussi; et ils demeurèrent tous

deux sans voix. Quand elle put enfin retrouver le souffle, elle dit — (ses lèvres tremblaient) — :

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible...

Deux grosses larmes coulaient le long de ses joues. Il détourna la tête avec découragement, et se cacha la figure dans ses mains. Ils pleurèrent. Après quelque temps, il s'en alla dans sa chambre, et s'y enferma jusqu'au lendemain. Ils ne firent plus aucune allusion à ce qui s'était passé ; et comme il n'en parlait plus, elle voulut se convaincre qu'il avait renoncé à son projet. Mais elle vivait dans des transes.

Cependant, il vint un moment où il ne put plus se taire. Il fallait parler, dût-il lui déchirer le cœur : il souffrait trop ! L'égoïsme de sa peine l'emportait sur la pensée de celle qu'il ferait. Il parla. Il alla jusqu'au bout, évitant de regarder sa mère, de peur de se laisser troubler. Il fixa même le jour de son départ, pour n'avoir plus à soutenir une seconde discussion : — (il ne savait pas s'il retrouverait, une seconde fois, le triste courage qu'il avait aujourd'hui.) — Louisa criait.

— Non, non, tais-toi !...

Il se raidissait, et continuait avec une résolution implacable. Quand il eut fini, — (elle sanglotait), — il lui prit les mains, et tâcha de lui faire comprendre comment il était absolument nécessaire à son art, à sa vie, qu'il partît pour quelque temps. Elle se refusait à écouter, elle pleurait, et répétait :

— Non, non !... Je ne veux pas...

Après avoir vainement tenté de raisonner avec elle, il la laissa, pensant que la nuit changerait le cours de ses idées. Mais lorsqu'ils se retrouvèrent, le lendemain,

à table, il recommença sans pitié à reparler de son projet. Elle laissa retomber la bouchée de pain, qu'elle portait à ses lèvres, et dit, d'un ton de reproche douloureux :

— Tu veux donc me torturer ?

Il fut ému, mais il dit :

— Chère maman, il le faut.

— Mais non, mais non ! répétait-elle, il ne le faut pas... C'est pour me faire de la peine... C'est une folie...

Ils voulurent se convaincre l'un l'autre; mais ils ne s'écoutaient pas. Il comprit qu'il était inutile de discuter : cela ne servait qu'à se faire souffrir davantage; et il commença, ostensiblement, ses préparatifs de départ.

Quand elle vit qu'aucune de ses prières ne l'arrêtait, Louisa tomba dans un état de tristesse morne. Elle passait ses journées, enfermée dans sa chambre, sans lumière, quand le soir venait; elle ne parlait plus, elle ne mangeait plus; la nuit, il l'entendait pleurer. Il en était crucifié. Il eût crié de douleur dans son lit, où il se retournait, toute la nuit, sans dormir, en proie à ses remords. Il l'aimait tant! Pourquoi fallait-il qu'il la fît souffrir?... Hélas! Elle ne serait pas la seule : il le voyait clairement... Pourquoi le destin avait-il mis en lui le désir et la force d'une mission, qui devait faire souffrir ceux qu'il aimait?...

— Ah! pensait-il, si j'étais libre, si je n'étais pas contraint par cette force cruelle d'être ce que je dois être, ou sinon, de mourir dans la honte et le dégoût de moi-même, comme je vous rendrais heureux, vous que j'aime! Laissez-moi vivre d'abord, agir, lutter, souffrir;

et puis, je vous reviendrai, plus aimant. Que je voudrais ne faire qu'aimer, aimer, aimer!...

Jamais il n'eût pu résister au reproche perpétuel de cette âme désolée, si ce reproche avait eu la force de rester muet. Mais Louisa, faible et un peu bavarde, ne put garder pour elle la peine qui l'étouffait. Elle la dit à ses voisines. Elle la dit à ses deux autres fils. Ils ne pouvaient perdre une si belle occasion de mettre Christophe dans son tort. Surtout Rodolphe, qui n'avait jamais cessé de jalouser son frère aîné, quoiqu'il n'en eût guère de raisons, pour le moment, — Rodolphe, que le moindre éloge de Christophe blessait au vif, et qui redoutait en secret, sans oser s'avouer cette basse pensée, ses succès à venir, — (car il était assez intelligent pour sentir la force de son frère, et pour craindre que d'autres ne la sentissent, comme lui), — Rodolphe fut trop heureux d'écraser Christophe sous le poids de sa supériorité. Il ne s'était jamais beaucoup préoccupé de sa mère, dont il savait la gêne; bien qu'il fût largement en situation de lui venir en aide, il en laissait tout le soin à Christophe. Mais, quand il apprit le projet de Christophe, il se découvrit sur-le-champ des trésors d'affection. Il s'indigna contre cette prétention d'abandonner sa mère, et il la qualifia de monstrueux égoïsme. Il eut le front d'aller le répéter à Christophe lui-même. Il lui fit la leçon, de très haut, comme à un enfant qui mérite le fouet; il lui rappela, d'un air rogue, ses devoirs envers sa mère, et tous les sacrifices qu'elle avait faits pour lui. Christophe faillit en crever de rage. Il flanqua Rodolphe à la porte, à coups de pied au cul, en le traitant de polisson et de chien d'hypocrite. Rodolphe se vengea, en montant la tête à

sa mère. Louisa, excitée par lui, commença à se persuader que Christophe agissait en mauvais fils. Elle entendait répéter qu'il n'avait pas le droit de partir, et elle ne demandait qu'à le croire. Au lieu de s'en tenir à ses pleurs, qui étaient son arme la plus forte, elle fit à Christophe des reproches amers et injustes, qui le révoltèrent. Ils se dirent l'un à l'autre des choses pénibles; et le résultat fut que Christophe, qui jusque là hésitait encore, ne pensa plus qu'à presser ses préparatifs de départ. Il sut que les charitables voisins s'apitoyaient sur sa mère, et que l'opinion du quartier la représentait comme une victime, et lui comme un bourreau. Il serra les dents, et ne démordit plus de sa résolution.

Les jours passaient. Christophe et Louisa se parlaient à peine. Au lieu de jouir, jusqu'à la moindre goutte, des derniers jours passés ensemble, ces deux êtres qui s'aimaient perdaient le temps qui leur restait, — comme c'est trop souvent le cas, — en une de ces stériles bouderies, où s'engloutissent tant d'affections. Ils ne se voyaient qu'à table, où ils étaient assis l'un en face de l'autre, ne se regardant pas, ne se parlant pas, se forçant à manger quelques bouchées, moins pour manger que pour se donner une contenance. A grand peine, Christophe parvenait à extraire quelques mots de sa gorge : mais Louisa ne répondait pas; et quand, à son tour, elle voulait parler, c'était lui qui se taisait. Cet état de choses était intolérable pour tous deux; et plus il se prolongeait, plus il devenait difficile d'en sortir. Allaient-ils donc se séparer ainsi? Louisa se rendait compte maintenant qu'elle avait été injuste et maladroite; mais elle souffrait trop, pour savoir comment

regagner le cœur de son fils, qu'elle pensait avoir perdu, et empêcher à tout prix ce départ, dont elle se refusait à envisager l'idée. Christophe regardait à la dérobée le visage blême et gonflé de sa mère, et il était bourrelé de remords; mais décidé à partir, et sachant qu'il y allait de sa vie, il souhaitait lâchement d'être déjà parti, pour s'enfuir de ses remords.

Son départ était fixé au surlendemain. Un de leurs tristes tête-à-tête venait de finir. Au sortir du souper, où ils ne s'étaient pas dit un mot, Christophe s'était retiré dans sa chambre; et, assis devant sa table, la tête dans ses mains, incapable d'aucun travail, il se rongeait l'esprit. La nuit s'avançait; il était près d'une heure du matin. Tout à coup, il entendit du bruit, une chaise renversée, dans la chambre voisine. La porte s'ouvrit, et sa mère, en chemise, pieds nus, se jeta à son cou, en sanglotant. Elle brûlait de fièvre, elle embrassait son fils, et elle gémissait au milieu de ses hoquets de désespoir :

— Ne pars pas! ne pars pas! Je t'en supplie! Je t'en supplie! Mon petit, ne pars pas!... J'en mourrai... Je ne peux pas, je ne peux pas le supporter!...

Bouleversé et effrayé, il l'embrassait, répétant :

— Chère maman, calme-toi, calme-toi, je t'en prie!

Mais elle continuait :

— Je ne peux pas le supporter... Je n'ai plus que toi. Si tu pars, qu'est-ce que je deviendrai? Je mourrai si tu pars. Je ne veux pas mourir loin de toi. Je ne veux pas mourir seule. Attends que je sois morte!...

Ses paroles lui déchiraient le cœur. Il ne savait que dire pour l'apaiser. Quelles raisons pouvaient tenir contre ce déchaînement d'amour et de douleur ! Il la

prit sur ses genoux, et tâcha de la calmer, avec des baisers et des mots affectueux. La vieille femme se taisait peu à peu, et pleurait doucement. Quand elle fut un peu apaisée, il lui dit :

— Recouche-toi : tu vas prendre froid.

Elle répéta :

— Ne pars pas!

Il dit, tout bas :

— Je ne partirai pas.

Elle tressaillit, et lui saisit la main :

— C'est vrai ? dit-elle. C'est vrai ?

Il détourna la tête, avec découragement :

— Demain, dit-il, demain, je te dirai... Laisse-moi, je t'en supplie !...

Elle se leva docilement, et regagna sa chambre.

Le lendemain matin, elle avait honte de cette crise de désespoir, qui l'avait prise, comme une folie, au milieu de la nuit; et elle tremblait de ce que son fils allait lui dire. Elle l'attendait, assise, dans un coin de sa chambre; elle avait pris un tricot pour s'occuper; mais ses mains se refusaient à le tenir : elle le laissa tomber. Christophe entra. Ils se dirent bonjour à mi-voix, sans se regarder en face. Il était sombre, il alla se poster devant la fenêtre, le dos tourné à sa mère, et il resta sans parler. Un combat se livrait en lui; il en savait trop le résultat d'avance, et il cherchait à le retarder. Louisa n'osait lui adresser la parole, et provoquer la réponse qu'elle attendait et redoutait. Elle se força à reprendre le tricot; mais elle ne voyait pas ce qu'elle faisait, et ses mailles allaient de travers. Dehors, il pleuvait. Après un long silence, Christophe vint près d'elle. Elle ne fit pas un mouvement; mais son cœur

battait. Christophe la regardait, immobile; puis, brusquement, il se jeta à genoux, cacha sa figure dans la robe de sa mère; et, sans dire un mot, il pleura. Alors, elle comprit qu'il restait; et son cœur s'allégea d'une angoisse mortelle; — mais aussitôt, le remords y entra : car elle sentit tout ce que son fils lui sacrifiait; et elle commença de souffrir tout ce que Christophe avait souffert, quand c'était elle qu'il sacrifiait. Elle se pencha sur lui, et couvrit de baisers son front et ses cheveux. Ils mêlèrent en silence leurs larmes et leur peine. Enfin, il releva la tête; et Louisa, lui prenant la figure dans ses mains, le regardait, les yeux dans les yeux. Elle eût voulu lui dire :

— Pars!

Et elle ne le pouvait pas.

Il eût voulu lui dire :

— Je suis heureux de rester.

Et il ne le pouvait pas.

La situation était inextricable; ni l'un ni l'autre n'y pouvait rien changer. Elle soupira, dans son douloureux amour :

— Ah! si l'on pouvait être nés tous ensemble, pour mourir tous ensemble!

Ce vœu naïf le pénétra de tendresse; il essuya ses larmes, et, s'efforçant de sourire, il dit :

— On mourra tous ensemble.

Elle insistait :

— Bien sûr? Tu ne pars pas?

Il se releva :

— C'est dit. N'en parlons plus. Il n'y a plus à y revenir.

Christophe tint parole : il ne parla plus de départ;

mais il ne dépendait pas de lui qu'il n'y pensât plus. Il resta; mais il fit chèrement payer son sacrifice à sa mère, par sa tristesse et sa mauvaise humeur. Et Louisa, maladroite, — d'autant plus maladroite qu'elle savait qu'elle l'était et faisait immanquablement ce qu'il ne fallait pas faire, — Louisa, qui ne connaissait que trop la cause de son chagrin, insistait pour qu'il la lui dît. Elle le harcelait de sa chère affection, inquiète, vexante, raisonneuse, qui lui rappelait, à tout instant, qu'ils étaient différents l'un de l'autre, — ce qu'il tâchait d'oublier. Combien de fois avait-il voulu s'ouvrir à elle avec confiance! Mais, au moment de parler, la muraille de Chine se relevait entre eux; et il renfonçait en lui ses secrets. Elle le devinait; mais elle n'osait pas provoquer ses confidences; ou elle ne savait pas le faire. Quand elle essayait, elle ne réussissait qu'à refouler encore plus profondément en lui ces secrets qui lui pesaient tant et qu'il brûlait de dire.

Mille petites choses, d'innocentes manies, la séparaient aussi de lui, et irritaient Christophe. La bonne vieille radotait un peu. Elle avait un besoin de parler des choses du voisinage, ou cette tendresse de nourrice, qui s'obstine à rappeler les niaiseries des premières années, tout ce qui se rattache au berceau. On a eu tant de peine à en sortir, à devenir un homme! Et il faut toujours que la nourrice de Juliette vienne vous étaler les langes salis, les médiocres pensées, toute cette époque néfaste, où une âme naissante se débat contre l'oppression de la vile matière et du milieu étouffant!

Et au milieu de tout cela, elle avait des élans de tendresse touchante, — comme avec un petit enfant, — qui

lui prenaient le cœur, et auxquels il s'abandonnait, — comme un petit enfant.

Le pire était de vivre, du matin au soir, comme ils faisaient, ensemble, toujours ensemble, isolés du reste des gens. Lorsqu'on souffre, étant deux, et qu'on ne peut remédier à la souffrance l'un de l'autre, il est fatal qu'on l'exaspère : chacun finit par rendre l'autre responsable de ce qu'il souffre; et chacun finit par le croire. Mieux vaudrait être seul : on est seul à souffrir.

C'était une torture de chaque jour pour tous deux. Ils n'en seraient jamais sortis, si le hasard n'était venu, comme il arrive souvent, trancher, d'une façon malheureuse en apparence, — heureuse au fond, — l'indécision cruelle, où ils se débattaient.

C'était un dimanche d'octobre. Quatre heures de l'après-midi. Le temps était radieux. Christophe était resté, tout le jour, dans sa chambre, replié sur lui-même, « suçant sa mélancolie ».

Il n'y tint plus, il eut un besoin furieux de sortir, de marcher, de dépenser sa force, de s'exténuer de fatigue, afin de ne plus penser.

Il était en froid avec sa mère, depuis la veille. Il fut sur le point de s'en aller, sans lui dire au revoir. Mais, déjà sur le palier, il pensa au chagrin qu'elle en aurait, pour toute la soirée, où elle resterait seule. Il rentra, se donnant à lui-même le prétexte qu'il avait oublié quelque chose dans sa chambre. La porte de la chambre de sa mère était entre-baîllée. Il passa sa tête par l'ouverture. Il vit sa mère, quelques secondes... (Quelle place ces quelques secondes devaient tenir dans le reste de sa vie !)...

Louisa venait de rentrer des vêpres. Elle était assise à sa place favorite, dans l'angle de la fenêtre. Le mur de la maison d'en face, d'un blanc sale et crevassé, masquait la vue ; mais, de l'encoignure où elle était, on pouvait voir à droite, par delà les deux cours des maisons voisines, un petit coin de pelouse grand comme un mouchoir de poche. Sur le rebord de la fenêtre, un pot de volubilis grimpait le long de ficelles, et tendait

sur l'échelle aérienne son fin réseau, qu'un rayon de soleil caressait. Louisa, assise sur une chaise basse, le dos rond, sa grosse Bible ouverte sur ses genoux, ne lisait pas. Ses deux mains posées à plat sur le livre, — ses mains aux veines gonflées, aux ongles de travailleuse, carrés et un peu recourbés, — elle couvait des yeux avec amour la petite plante et le lambeau de ciel qu'on voyait au travers. Un reflet du soleil sur les feuilles vert-dorées éclairait son visage fatigué, marbré d'un peu de couperose, ses cheveux blancs très fins et peu épais, et sa bouche entr'ouverte, qui souriait. Elle jouissait de cette heure de repos. C'était son meilleur moment de la semaine. Elle en profitait pour se plonger dans cet état très doux à ceux qui peinent, où l'on ne pense à rien, et où, dans la torpeur de l'être, rien ne parle plus que le cœur, à demi endormi.

— Maman, dit-il, j'ai envie de sortir. Je vais faire un tour du côté de Buir; je rentrerai un peu tard.

Louisa, qui somnolait, tressaillit légèrement. Puis, elle tourna la tête vers lui, et le regarda de ses bons yeux paisibles.

— Va, mon petit, lui dit-elle : tu as raison, profite du beau temps.

Elle lui sourit. Il lui sourit aussi. Ils restèrent un instant à se regarder; puis, ils se firent un petit bonsoir affectueux, de la tête et des yeux.

Il referma doucement la porte. Elle revint lentement à sa rêverie, où le sourire de son fils jetait un reflet lumineux, comme le rayon de soleil sur les feuilles pâles du volubilis.

Ainsi, il la laissa — pour toute sa vie.

Soir d'octobre. Un soleil tiède et pâle. La campagne languissante s'assoupit. De petites cloches de villages tintent sans se presser dans le silence des champs. Au milieu des labours, des colonnes de fumées montent lentement. Une fine brume flotte au loin. Les brouillards blancs, tapis dans la terre humide, attendent pour se lever l'approche de la nuit... Un chien de chasse, le nez rivé au sol, décrivait des circuits dans un champ de betteraves. De grandes troupes de corneilles tournaient dans le ciel gris.

Christophe, tout en rêvant, et sans s'être fixé de but, allait pourtant, d'instinct, vers un but déterminé. Depuis quelques semaines, ses promenades autour de la ville, qu'il le voulût ou non, gravitaient vers un village, où il était sûr de rencontrer une belle fille qui l'attirait. Ce n'était qu'un attrait, mais fort vif et un peu trouble. Christophe ne pouvait guère se passer d'aimer quelqu'un; et son cœur restait rarement vide : il était toujours meublé de quelque belle image, qui en était l'idole. Peu lui importait, le plus souvent, que cette idole sût qu'il l'aimait : ce dont il avait besoin, c'était d'aimer; il fallait que le feu ne s'éteignît point, qu'il ne fît jamais nuit dans son cœur.

L'objet de la flamme nouvelle était la fille d'un paysan, qu'il avait rencontrée, comme Éliézer rencontra

Rébecca, auprès d'une fontaine; mais elle ne lui avait pas offert à boire : elle lui avait jeté de l'eau à la figure. Agenouillée au bord d'un ruisseau, dans un creux de la berge, entre deux saules dont les racines formaient autour d'elle comme un nid, elle lavait du linge avec vigueur; et sa langue n'était pas moins active que ses bras : elle causait et riait très fort avec d'autres filles du village, qui lavaient en face d'elle, de l'autre côté du ruisseau. Christophe s'était couché dans l'herbe, à quelques pas; et, le menton appuyé sur ses mains, il les regardait. Cela ne les intimidait guère : elles continuaient leur bavardage, en un style qui parfois ne manquait pas de verdeur. A peine écoutait-il : il entendait seulement le son de leurs voix riantes, mêlé au bruit des battoirs, au lointain meuglement des vaches dans les prés; et il rêvassait, ne quittant pas des yeux la belle lavandière. Un gai visage juvénile mettait en lui de la joie pour tout un jour. — Les filles ne tardèrent pas à distinguer l'objet de ses attentions; elles y firent entre elles des allusions malignes; sa préférée ne lançait point à son adresse les remarques les moins mordantes. Comme il ne bougeait toujours pas, elle se leva, prit un paquet de linge lavé et tordu, et se mit à l'étendre sur les buissons, en se rapprochant de lui, afin d'avoir un prétexte pour le dévisager. En passant à côté, elle s'arrangea de façon à l'éclabousser avec son linge mouillé, et elle le regarda effrontément, en riant. Elle était maigre et robuste, le menton fort, un peu en galoche, le nez court, les sourcils bien arqués, les yeux bleu foncé, hardis, brillants et durs, la bouche belle, aux lèvres grosses, avançant un peu, comme celles d'un masque grec, une masse de cheveux blonds

tordus sur la nuque, et le teint hâlé. Elle portait la tête très droite, ricanait à chaque mot qu'elle disait, et même sans rien dire, et marchait comme un homme, en balançant ses mains ensoleillées. Elle continuait d'étendre son linge, en regardant Christophe, d'un air provocant, — attendant qu'il parlât. Christophe la fixait aussi; mais il ne désirait aucunement lui parler. A la fin, elle lui éclata de rire au nez, et s'en retourna vers ses compagnes. Il resta à sa place, étendu, jusqu'à ce que le soir tombât, et qu'il la vît partir, sa hotte sur le dos, et ses bras nus croisés, courbant l'échine, causant et riant toujours.

Il la retrouva, deux ou trois jours après, au marché de la ville, au milieu des montagnes de carottes, de tomates, de concombres et de choux. Il flânait, regardant la foule des marchandes, qui se tenaient debout, alignées devant leurs paniers, comme des esclaves à vendre. L'homme de la police passait devant chacune d'elles, avec son escarcelle et son rouleau de tickets, recevant une piécette, délivrant un papier. La vendeuse de café allait de rang en rang, avec une corbeille pleine de petites cafetières. Une vieille religieuse, joviale et rebondie, faisait le tour du marché, deux grands paniers aux bras, et, sans humilité, quémandait des légumes, en parlant du bon Dieu. On criait; les antiques balances, aux plateaux peints en vert, cliquetaient et tintaient, avec un bruit de chaînes; les gros chiens, attelés aux petites voitures, aboyaient joyeusement, tout fiers de leur importance. Au milieu de la cohue, Christophe aperçut Rébecca. — De son vrai nom, elle s'appelait Lorchen. Sur son blond chignon, elle avait mis une belle feuille de chou,

blanche et verte, qui lui faisait un casque dentelé et ciselé. Assise sur un panier, devant des tas d'ognons dorés, de petites raves roses, de haricots verts, et de pommes rubicondes, elle croquait ses pommes, l'une après l'autre, sans s'occuper de les vendre. Elle ne cessait pas de manger. De temps en temps, elle s'essuyait le menton et le cou à son tablier, relevait ses cheveux avec son bras, se frottait la joue contre son épaule, ou le nez au dos de sa main. Ou, les mains sur ses genoux, elle faisait passer indéfiniment de l'une à l'autre une poignée de petits pois. Et elle regardait à droite et à gauche, d'un air désœuvré et dilettante. Mais elle ne perdait rien de tout ce qui se faisait autour d'elle ; et, sans en avoir l'air, elle cueillait tous les regards qui lui étaient destinés. Elle vit parfaitement Christophe. Elle avait une façon, en causant avec les acheteurs, de froncer le sourcil pour observer, par dessus leurs têtes, son admirateur. Elle était digne et grave, comme un pape ; mais en elle-même, elle se moquait de Christophe. Il le méritait bien : il resta là planté, à quelques pas, la dévorant des yeux ; et puis, il s'en alla, sans lui avoir parlé. Il n'en avait pas la moindre envie.

Il revint plus d'une fois rôder au marché, et autour du village où elle habitait. Elle allait et venait dans la cour de sa ferme : il s'arrêtait sur la route, pour la regarder. Il ne s'avouait pas que c'était pour elle qu'il venait; et, en vérité, c'était presque sans y penser. Quand il était absorbé, comme cela arrivait souvent, par la composition d'une œuvre, il se trouvait un peu dans un état de somnambule : tandis que son âme consciente suivait ses pensées musi-

cales, le reste de son être demeurait livré à l'autre âme inconsciente, qui guette la moindre distraction de l'esprit pour prendre la clef des champs. Il était souvent tout étourdi par le bourdonnement des idées musicales, quand il se trouvait en face d'elle; et il continuait de rêvasser, en la regardant. Il n'eût pu dire qu'il l'aimât, il n'y songeait même pas; il avait plaisir à la voir : rien de plus. Il ne se rendait pas compte du désir qui le ramenait toujours vers elle.

Cette insistance faisait jaser. On s'en gaussait à la ferme, où l'on avait fini par savoir qui était Christophe. On le laissait tranquille d'ailleurs; car il était bien inoffensif. Pour tout dire, il avait l'air assez sot : mais il ne s'en inquiétait pas.

C'était la fête au village. Des gamins écrasaient des pois fulminants entre deux cailloux, en criant : « Vive l'Empereur ! » *(« Kaiser lebe! Hoch! »)*. On entendait meugler un veau, enfermé dans son étable, et les chants des buveurs au cabaret. Des cerfs-volants aux queues de comètes plongeaient et frétillaient dans l'air, au-dessus des champs. Les poules grattaient avec frénésie dans la paille et le fumier d'or : le vent s'engouffrait dans leurs plumes, comme dans les jupes d'une vieille dame. Un cochon rose dormait voluptueusement sur le flanc, au soleil.

Christophe se dirigea vers le toit rouge de l'auberge des *Trois Rois,* au-dessus duquel flottait un petit drapeau. Des chapelets d'ognons étaient pendus à la façade, et les fenêtres étaient garnies de fleurs de capucines rouges et jaunes. Il entra dans la salle, pleine de fumée de tabac, où s'étalaient aux murs des chromos jaunies, et, à la place d'honneur, le portrait colorié de l'Empereur-Roi, entouré d'une guirlande de feuilles de chêne. On dansait. Christophe était bien sûr que sa belle amie serait là. Et en effet, ce fut la première figure qu'il vit. Il s'établit dans un angle de la pièce, d'où il pouvait suivre en paix les évolutions des danseurs. Mais, quelque soin qu'il eût pris pour ne pas être remarqué, Lorchen sut bien le découvrir dans son coin.

Tout en tournant d'interminables valses, elle lui lançait par dessus l'épaule de son danseur de rapides œillades, pour s'assurer qu'il la regardait toujours; et elle se plaisait à l'exciter : elle coquetait avec les garçons du village, en riant de sa grande bouche bien fendue. Elle parlait fort et disait des niaiseries, ne différant point en cela de ces jeunes filles du monde, qui, lorsqu'on les regarde, se croient obligées de rire, de s'agiter, d'être sottes pour la galerie, au lieu de l'être pour elles seules. — En quoi elles ne sont pas si sottes : car elles savent bien que la galerie les regarde et ne les écoute pas. — Christophe, les coudes sur la table, et le menton sur les poings, suivait le manège de la fille avec des yeux ardents et furieux : il avait l'esprit assez libre pour n'être pas dupe de ses roueries; mais il ne l'avait pas assez pour ne pas s'y laisser prendre; et tour à tour, il grognait de colère, ou bien il riait sous cape, et haussait les épaules, de donner dans le panneau.

Un autre que la jeune fille l'observait : c'était le père de Lorchen. Petit et trapu, la tête chauve, — une grosse tête au nez court, — le crâne rissolé par le soleil, avec une couronne de cheveux qui avaient été blonds, et frisottaient par boucles épaisses comme un saint Jean de Dürer, bien rasé, la figure impassible, sa longue pipe au coin de la bouche, il causait très lentement avec d'autres paysans, tout en suivant du coin de l'œil la mimique de Christophe; et il avait un rire silencieux. A un moment, il toussota; et, un éclair de malice brillant dans ses petits yeux gris, il vint s'asseoir de côté à la table de Christophe. Christophe, mécontent, tourna vers lui un visage renfrogné : il rencontra le regard narquois du vieux qui, sans

extraire sa pipe de sa bouche, lui adressa familièrement la parole. Christophe le connaissait; il savait que c'était une vieille canaille; mais le faible qu'il avait pour la fille le rendait indulgent pour le père, et même lui inspirait un bizarre plaisir à se trouver avec lui : le vieux malin s'en doutait bien. Après avoir parlé de la pluie et du beau temps, et fait une allusion goguenarde aux belles filles qui étaient là, et à ce qu'il ne dansait pas, il conclut que Christophe avait bien raison de ne pas se donner de mal, et qu'on était mieux à table, les coudes devant son pot; et il se fit inviter sans façon à en vider un. Tout en buvant, le vieux causait, sans se presser, comme toujours. Il parlait de ses petites affaires, de la difficulté qu'on avait à vivre, des mauvais temps, de la cherté de tout. Christophe n'écoutait guère, et ne répondait que par quelques grognements : cela ne l'intéressait pas; il regardait Lorchen. Il y avait des moments de silence : le paysan attendait un mot; nulle réponse ne venait : il reprenait tranquillement. Christophe se demandait ce qui lui valait l'honneur de la société du vieux et de ses confidences. Il finit par comprendre. Le vieux, après avoir épuisé ses doléances, passa à un autre chapitre : il vanta l'excellence de ses produits, de ses légumes, de sa volaille, de ses œufs, de son lait; et, brusquement, il demanda si Christophe ne pourrait pas lui procurer la clientèle du château. Christophe sursauta :

— Comment diable savait-il?... Il le connaissait donc?

— Oui bien, disait le vieux. Tout se sait...

Il n'ajoutait pas :

— ... quand on se donne la peine de faire sa petite police soi-même.

Mais Christophe l'ajoutait pour lui. Il se fit un malin plaisir de lui apprendre que, bien que « tout se sût », on ne savait pas sans doute qu'il venait de se brouiller avec la petite cour, et que, si jamais il avait pu se flatter de quelque crédit auprès de l'office et des cuisines du château, — (ce dont il doutait fort) — ce crédit, à l'heure présente, était mort et enterré. Le vieux eut un froncement imperceptible de la bouche. Il ne se découragea pourtant pas; et, après un moment, il demanda si Christophe ne pourrait pas du moins le recommander à telle et telle familles. Et il lui nomma en effet toutes celles avec lesquelles Christophe se trouvait en relations; car il s'était renseigné très exactement, en allant au marché; et il n'y avait pas de danger qu'il oubliât aucun détail qui pouvait lui servir. Christophe eût été furieux de cet espionnage, s'il n'avait eu plutôt envie de rire, en pensant que le vieux serait volé, malgré toute sa malice : (car il ne se doutait guère de la recommandation qu'il demandait, — une recommandation plus capable de lui faire perdre sa clientèle, que de lui en procurer de nouvelle). Il le laissait donc dévider en pure perte son écheveau de petites ruses grossières; et il ne répondait ni oui, ni non. Mais le paysan insistait; et, s'attaquant enfin à Christophe lui-même et à Louisa, qu'il avait gardés pour la fin, il voulut à toute force leur colloquer son lait, son beurre, et sa crême. Il ajoutait que, puisque Christophe était musicien, rien ne faisait plus de bien pour la voix qu'un œuf frais avalé cru, matin et soir; et il se faisait fort de lui en fournir de tout chauds sortis du cul de la poule. Cette idée que le vieux le prenait pour un chanteur fit éclater de rire Christophe. Le

paysan en profita pour faire venir une autre bouteille. Après quoi, ayant tiré de Christophe tout ce qu'il pouvait en tirer pour l'instant, il s'en alla, sans autre cérémonie.

La nuit était venue. Les danses étaient de plus en plus animées. Lorchen ne faisait plus aucune attention à Christophe : elle avait trop à faire de tourner la tête à un jeune drôle du village, fils d'un riche fermier, que toutes les filles se disputaient. Christophe s'intéressait à la lutte : ces demoiselles se souriaient, et elles se fussent griffées avec délices. Christophe, bon enfant, s'oubliait lui-même, et faisait des vœux pour le triomphe de Lorchen. Mais quand ce triomphe fut obtenu, il se sentit un peu triste. Il se le reprocha. Il n'aimait pas Lorchen, il ne tenait pas à être aimé d'elle : il était bien naturel qu'elle aimât qui elle voulait. — Sans doute. Mais il n'était pas gai de trouver si peu de sympathie soi-même, quand on avait tant besoin d'en donner et d'en recevoir. Ici, comme à la ville, il était seul. Tous ces gens ne s'intéressaient à lui que pour se servir de lui, et se moquer de lui ensuite. Il soupira, sourit en regardant Lorchen, que la joie de faire enrager ses rivales rendait dix fois plus jolie, et il se disposa à partir. Il était près de neuf heures : il avait deux bonnes lieues à faire pour rentrer en ville.

Il se levait de table, quand la porte s'ouvrit; et une dizaine de soldats firent irruption. Leur entrée jeta un froid dans la salle. Les gens se mirent à chuchoter. Quelques couples qui dansaient s'arrêtèrent, pour jeter des regards inquiets sur les nouveaux arrivants. Les paysans debout près de la porte affectèrent de leur tourner le dos et de causer entre eux; mais,

sans en avoir l'air, ils eurent bien soin de se ranger prudemment, pour les laisser passer. — Depuis quelque temps, tout le pays était en lutte sourde avec la garnison des forts qui entouraient la ville. Les soldats s'ennuyaient à périr, et se vengeaient sur les paysans. Ils se moquaient d'eux grossièrement, ils les malmenaient, ils traitaient les filles comme en pays conquis. La semaine d'avant, quelques-uns d'entre eux, pris de vin, avaient troublé une fête dans un village voisin, et assommé à moitié un fermier. Christophe, qui était au courant de ces choses, partageait l'état d'esprit des paysans; et, se rasseyant à sa place, il attendit ce qui allait se passer.

Les soldats, sans s'inquiéter de la malveillance, qui accueillait leur entrée, allèrent bruyamment s'asseoir aux tables pleines, d'où ils bousculèrent les gens, pour se faire place : ce fut l'affaire d'un moment. La plupart s'écartèrent en grommelant. Un vieux, assis au bout d'un banc, ne se rangea pas assez vite : ils soulevèrent le banc, et le vieux culbuta, au milieu des éclats de rire. Christophe sentit le sang lui monter à la tête; il se leva, indigné; mais, comme il était sur le point d'intervenir, il vit le vieux, qui se ramassait péniblement, et, au lieu de se plaindre, se confondait en excuses. Deux des soldats vinrent à la table de Christophe : il les regardait venir, serrant les poings. Mais il n'eut pas à se défendre. C'étaient deux grands diables athlétiques et bonasses, qui suivaient, comme des moutons, un ou deux risque-tout et tâchaient de les imiter. Ils furent intimidés par l'air hautain de Christophe; et, quand il leur dit, d'un ton sec :

— La place est prise.

ils s'excusèrent précipitamment, et se reculèrent au bout du banc, afin de ne pas le gêner. Sa voix avait eu les inflexions du maître : la servilité naturelle reprenait le dessus. Ils voyaient bien que Christophe n'était pas un paysan.

Christophe, un peu apaisé par cette attitude soumise, put observer les choses avec plus de sang-froid. Il n'eut pas de peine à voir que toute la bande était menée par un sous-officier, — un petit boule-dogue, aux yeux durs, — face de larbin hypocrite et méchant : c'était un des héros de la bagarre de l'autre dimanche. Assis à une table voisine de Christophe, et déjà ivre, il dévisageait les gens et lançait des sarcasmes injurieux, qu'ils affectaient de ne pas entendre. Il s'attaquait surtout aux couples qui dansaient, décrivant leurs avantages ou leurs défauts physiques, avec une ignominie d'expressions qui soulevait les rires de ses compagnons. Les filles rougissaient, et les larmes leur venaient aux yeux; les garçons serraient les dents et rageaient en silence. Le regard du bourreau faisait lentement le tour de la salle, en n'épargnant personne : Christophe le vit venir vers lui. Il saisit sa chope, et, le poing sur la table, il attendit, décidé à lui jeter le verre à la tête, à la première insulte. Il se disait :

— Je suis fou. Je ferais mieux de m'en aller. Je vais me faire ouvrir le ventre; et après, si j'en réchappe, on me mettra en prison : le jeu n'en vaut pas la chandelle. Partons, avant qu'il ne m'ait provoqué.

Mais son orgueil s'y refusait : il ne voulait pas avoir l'air de fuir devant ces oiseaux-là. — Le regard sournois et brutal se posa sur lui. Christophe, raidi, le fixa avec colère. Le sous-officier le considéra, un instant : la

figure de Christophe le mit en verve; il poussa du coude son voisin, lui désigna le jeune homme, en ricanant; et déjà il ouvrait la bouche pour l'injurier. Christophe, ramassé sur lui-même, allait lancer son verre à toute volée. — Cette fois encore, le hasard le sauva. Au moment où l'ivrogne allait parler, un couple maladroit de danseurs vint buter contre lui, et fit tomber son verre. Il se retourna furieux, et déversa sur eux un tombereau d'injures. Son attention était détournée : il ne pensait plus à Christophe. Celui-ci attendit encore quelques minutes; puis, voyant que son ennemi ne cherchait plus à reprendre l'entretien, il se leva, prit lentement son chapeau, et s'achemina sans se presser vers la porte. Il ne quittait pas des yeux le banc où l'autre était assis, pour bien lui faire sentir qu'il ne cédait pas devant lui. Mais le sous-officier l'avait décidément oublié : personne ne s'occupait de lui.

Il tournait la poignée de la porte : quelques secondes encore, et il était dehors. Mais il était dit qu'il n'en sortirait pas ainsi. Un brouhaha s'élevait dans le fond de la salle. Les soldats, après avoir bu, avaient décidé de danser. Et comme toutes les filles avaient leurs cavaliers, ils chassèrent les danseurs, qui se laissèrent faire. Mais Lorchen ne l'entendait pas ainsi. Ce n'était pas pour rien qu'elle avait ces yeux hardis et ce menton volontaire, qui plaisaient à Christophe. Elle valsait comme une folle, quand le sous-officier, qui avait jeté son dévolu sur elle, vint lui arracher son danseur. Elle tapa du pied, cria, et, repoussant le soldat, elle déclara que jamais elle ne danserait avec un malotru comme lui. L'autre la poursuivit. Il bourrait de coups de poing les gens derrière lesquels elle cherchait à s'abriter.

Enfin, elle se réfugia derrière une table; et là, protégée de lui pendant un moment, elle reprit du souffle pour l'injurier; elle voyait que toute sa résistance ne servirait à rien, et elle trépignait de fureur, cherchait les mots les plus blessants à lui dire, et comparait sa tête à celle de divers animaux de sa basse-cour. Lui, penché vers elle, de l'autre côté de la table, avait un mauvais sourire, et ses yeux luisaient de colère. Brusquement, il prit son élan, et sauta par dessus la table. Il l'empoigna. Elle se débattit, comme une vachère qu'elle était, à coups de poing et de pied. Il n'était pas trop bien d'aplomb sur ses jambes, et faillit perdre l'équilibre. Furieux, il la poussa contre le mur, et la gifla. Il n'eut pas le temps de recommencer : quelqu'un lui avait sauté sur le dos, le giflait à tour de bras, et le lançait d'un coup de pied, au milieu des buveurs. C'était Christophe, qui s'était rué sur lui, bousculant tables et gens, sans réfléchir à ce qu'il faisait. Le sous-officier se retourna, les yeux hors de la tête, fou de rage, tirant son sabre. Avant qu'il eût pu s'en servir, Christophe l'assomma d'un coup d'escabeau. Le tout avait été si prompt qu'aucun des spectateurs n'eut l'idée d'intervenir. Mais quand on vit le soldat s'abattre sur le carreau, comme un bœuf, un tumulte épouvantable s'éleva. Les autres soldats coururent sur Christophe, le sabre hors du fourreau. Les paysans se jetèrent sur eux. La mêlée fut générale. Les chopes volaient à travers la salle, les tables étaient renversées. Les paysans se réveillaient : il y avait de vieilles rancunes à assouvir. Les gens roulaient par terre, et se mordaient avec fureur. Le danseur évincé de Lorchen, un solide valet de ferme, avait empoigné la tête d'un

soldat qui l'avait insulté tout à l'heure, et la martelait férocement contre un mur. Lorchen, armée d'une trique, tapait comme une sourde. Les autres filles se sauvaient en hurlant, sauf deux ou trois gaillardes, qui s'en donnaient à cœur-joie. L'une d'elles, — une grosse petite blonde, — voyant un soldat gigantesque, — le même qui s'était assis à la table de Christophe, — défoncer à coups de genoux la poitrine de son adversaire renversé, courut au foyer, revint, et tirant en arrière la tête de la brute, elle lui appliqua dans les yeux une poignée de cendres brûlantes. L'homme poussa des mugissements. La fille jubilait, insultant l'ennemi désarmé, que les paysans maintenant assommaient à leur aise. Enfin, les soldats, trop faibles, se replièrent au dehors, laissant deux d'entre eux sur le carreau. La lutte continua dans la rue du village. Ils faisaient irruption dans les maisons, en poussant des cris de mort, et voulaient tout saccager. Les paysans les avaient suivis avec leurs fourches; et ils lançaient sur l'ennemi leurs chiens hargneux. Un troisième soldat tomba, le ventre troué d'un coup de trident. Les autres durent s'enfuir, pourchassés jusqu'au delà du village; et de loin, ils criaient, en se sauvant à travers champs, qu'ils allaient chercher les camarades, et qu'ils reviendraient tout à l'heure.

Les paysans, restés maîtres du terrain, retournèrent à l'auberge : ils exultaient. C'était la revanche, depuis si longtemps attendue, des avanies qu'ils avaient subies. Ils ne pensaient pas encore aux conséquences de l'échauffourée. Ils parlaient tous à la fois, et chacun vantait ses prouesses. Ils fraternisèrent avec Christophe, tout joyeux de se sentir rapproché d'eux. Lorchen vint lui prendre la main, et resta un instant à

la tenir dans sa menotte rude, en lui ricanant au nez. Elle ne le trouvait plus ridicule, à cette heure.

On s'occupa des blessés. Parmi les gens du village, il n'y avait que des dents cassées, quelques côtes enfoncées, des bosses et des bleus, sans grave conséquence. Mais il n'en était pas de même des soldats. Trois étaient sérieusement atteints : le colosse aux yeux brûlés, qui avait eu l'épaule à moitié emportée d'un coup de hache; l'homme éventré, qui râlait, et le sous-officier, assommé par Christophe. On les avait étendus par terre, près du foyer. Le sous-officier, le moins blessé des trois, venait de rouvrir les yeux. Il regarda lentement, d'un regard chargé de haine, le cercle des paysans penchés autour de lui. A peine eut-il repris conscience de ce qui s'était passé qu'il commença à les insulter. Il jurait qu'il se vengerait, qu'il leur ferait leur affaire à tous; il étranglait de rage; on sentait que s'il pouvait, il les exterminerait. Ils essayèrent de rire; mais leur rire était forcé. Un jeune paysan cria au blessé :

— Ferme ta gueule, ou je te tue!

Le sous-officier essaya de se redresser, et, fixant celui qui venait de parler, avec ses yeux injectés de sang :

— Salauds! dit-il, tuez-moi! On vous coupera la tête.

Il continuait à vociférer. L'homme éventré poussait des cris aigus, comme un cochon qu'on saigne. Le troisième était immobile et rigide comme un mort. Une terreur écrasante tomba sur les paysans. Lorchen et quelques femmes emportèrent les blessés dans une autre chambre. Les vociférations du sous-officier et les cris du mourant s'assourdirent au loin. Les paysans se taisaient : ils demeuraient à la

même place, faisant le cercle, comme si les trois corps étaient toujours étendus à leurs pieds; ils n'osaient pas bouger, et se regardaient, épeurés. A la fin, le père de Lorchen dit :

— Vous avez fait de bel ouvrage!

Il y eut un murmure angoissé : ils avalaient leur salive. Puis, ils se mirent à parler tous à la fois. D'abord, ils chuchotaient, comme s'ils avaient peur qu'on les écoutât à la porte; mais bientôt, le ton s'éleva et devint plus âpre : ils s'accusaient l'un l'autre; ils se reprochaient mutuellement les coups qu'ils avaient donnés. La dispute s'envenimait : ils semblaient sur le point d'en venir eux-mêmes aux mains. Le père de Lorchen les mit tous d'accord. Les bras croisés, se tournant vers Christophe, il le désigna, du menton :

— Et celui-là, dit-il, qu'est-ce qu'il est venu faire ici?

Toute la colère de la foule se retourna contre Christophe :

— C'est vrai! C'est vrai! criait-on, c'est lui qui a commencé! Sans lui, rien ne serait arrivé!

Christophe, abasourdi, essaya de répondre :

— Ce que j'en ai fait, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, vous le savez bien.

Mais ils lui répliquaient, furieux :

— Est-ce que nous ne sommes pas capables de nous défendre seuls? Est-ce que nous avions besoin qu'un monsieur de la ville vînt nous dire ce qu'il fallait faire? Qui vous a demandé votre avis? Et d'abord, qui vous a prié de venir? Vous ne pouviez pas rester chez vous?

Christophe haussa les épaules, et se dirigea vers la porte. Mais le père de Lorchen lui barra le chemin, en glapissant.

— C'est ça! c'est ça! criait-il, il voudrait filer maintenant, après qu'il nous a tous mis dans le pétrin. Il ne partira pas!

Les paysans hurlèrent :

— Il ne partira pas! C'est lui qui est cause de tout. C'est lui qui doit payer pour tout!

Ils l'entouraient, en lui montrant le poing. Christophe voyait se resserrer le cercle de figures menaçantes : la peur les rendait enragés. Il ne dit pas un mot, fit une grimace de dégoût, et, jetant son chapeau sur une table, il alla s'asseoir au fond de la salle, et leur tourna le dos.

Mais Lorchen, indignée, se jeta au milieu des paysans. Sa jolie figure était toute rouge et froncée de colère. Elle repoussa rudement ceux qui entouraient Christophe :

— Tas de lâches! Bêtes brutes! cria-t-elle. Vous n'êtes pas honteux? Vous voudriez faire croire que c'est lui qui a tout fait! Comme si on ne vous avait pas vus! Comme s'il y en avait un seul, qui n'avait pas cogné de son mieux!... S'il y en avait un seul qui était resté les bras croisés, pendant que les autres se battaient, je lui cracherais à la figure, et je l'appellerais : Lâche! Lâche!...

Les paysans, surpris par cette sortie inattendue, restèrent, un instant, silencieux; puis, ils se remirent à crier :

— C'est lui qui a commencé! Sans lui, il n'y aurait rien eu.

Le père de Lorchen faisait en vain des signes à sa fille. Elle reprit :

— Bien sûr que c'est lui qui a commencé ! Il n'y a pas de quoi vous vanter. Sans lui, vous vous laissiez insulter, vous nous laissiez insulter, poltrons ! froussards !

Elle apostropha son ami :

— Et toi, tu ne disais rien, tu faisais la bouche en cœur, tu tendais le derrière aux coups de botte ; pour un peu, tu aurais remercié ! Tu n'as pas honte !... Vous n'avez pas honte, tous ! Vous n'êtes pas des hommes ! Courage de brebis, toujours le nez en terre ! Il a fallu que celui-là vous donnât l'exemple ! — Et maintenant, vous voudriez lui faire tout retomber sur le dos ?... Eh bien, cela ne sera pas, c'est moi qui vous le dis ! Il s'est battu pour nous. Ou bien vous le sauverez, ou bien vous trinquerez avec lui : je vous en donne ma parole !

Le père de Lorchen la tirait par le bras ; il était hors de lui, et criait :

— Tais-toi ! tais-toi !... Te tairas-tu, bougre de chienne !

Mais elle le repoussa, et continua, de plus belle. Les paysans vociféraient. Elle criait plus fort qu'eux, d'une voix aiguë, qui crevait le tympan :

— D'abord, toi, qu'est-ce que tu as à dire ? Tu crois que je ne t'ai pas vu tout à l'heure piler à coups de talons celui-là qui est quasi comme mort, dans la chambre à côté ? Et toi, montre un peu tes mains !... Il y a encore du sang dessus. Tu crois que je ne t'ai pas vu, avec ton couteau ? Je dirai tout ce que j'ai vu, tout, si vous faites la moindre chose contre lui. Je vous ferai tous condamner.

Les paysans, exaspérés, approchaient leur figure furieuse de la figure de Lorchen, et lui braillaient au nez. Un d'eux fit mine de la calotter; mais le bon ami de Lorchen le saisit au collet, et ils se secouèrent tous deux, prêts à se rouer de coups. Un vieux dit à Lorchen :

— Si nous sommes condamnés, tu le seras aussi.

— Je le serai aussi, fit-elle. Je suis moins lâche que vous.

Et elle reprit sa musique.

Ils ne savaient plus que faire. Ils s'adressaient au père :

— Est-ce que tu ne la feras pas taire?

Le vieux avait compris qu'il n'était pas prudent de pousser à bout Lorchen. Il leur fit signe de se calmer. Le silence tomba. Lorchen seule continua de parler; puis, ne trouvant plus de riposte, comme un feu sans aliment, elle s'arrêta. Après un moment, son père toussota, et dit :

— Eh bien donc, qu'est-ce que tu veux? Tu ne veux pourtant pas nous perdre?

Elle dit :

— Je veux qu'on le sauve.

Ils se mirent à réfléchir. Christophe n'avait pas bougé de place : raidi dans son orgueil, il semblait ne pas entendre qu'il s'agissait de lui; mais il était ému de l'intervention de Lorchen. Lorchen ne paraissait pas davantage savoir qu'il était là : adossée à la table où il était assis, elle fixait d'un air de défi les paysans, qui fumaient, en regardant à terre. Enfin, son père, après avoir mâchonné sa pipe, dit :

— Qu'on dise, ou qu'on ne dise pas quelque chose, — s'il reste, son affaire est claire. Le maréchal des logis

l'a reconnu : il ne lui fera pas grâce. Il n'y a qu'un parti pour lui, c'est qu'il file tout de suite, de l'autre côté de la frontière.

Il avait réfléchi qu'après tout, il serait plus avantageux pour eux que Christophe se sauvât : il se dénonçait ainsi lui-même; et, quand il ne serait plus là pour se défendre, on n'aurait pas de peine à se décharger sur lui de tout le gros de l'affaire. Les autres approuvèrent. Ils se comprenaient parfaitement. — Maintenant qu'ils étaient décidés, ils avaient tous hâte que Christophe fût déjà parti. Sans manifester aucune gêne de ce qu'ils avaient dit, un moment avant, ils se rapprochèrent de lui, feignant de s'intéresser vivement à son salut.

— Pas une minute à perdre, monsieur, dit le père de Lorchen. Ils vont revenir. Une demi-heure pour aller au fort. Une demi-heure pour retourner... Il n'y a que le temps de filer.

Christophe s'était levé. Lui aussi avait réfléchi. Il savait que s'il restait, il était perdu. Mais partir, partir sans revoir sa mère ?... Non, ce n'était pas possible. Il dit qu'il retournait d'abord en ville, qu'il aurait encore le temps d'en repartir dans la nuit, et de passer la frontière. Mais ils poussèrent les hauts cris. Tout à l'heure, ils lui avaient barré la porte, pour l'empêcher de fuir : maintenant, ils s'opposaient à ce qu'il ne prît pas la fuite. Rentrer en ville, c'était se faire pincer, à coup sûr : avant qu'il fût seulement arrivé, on serait prévenu là-bas; on l'arrêterait chez lui. — Il s'obstinait. Lorchen l'avait compris :

— C'est votre maman que vous voulez voir ?... J'irai à votre place.

— Quand ?

— Cette nuit.

— C'est vrai? Vous feriez cela?

— J'y vais.

Elle prit son fichu, et s'en enveloppa.

— Écrivez quelque chose, je le lui porterai. Venez par ici, je vais vous donner de l'encre.

Elle l'entraîna dans la pièce du fond. Sur le seuil, elle se retourna; et, apostrophant son galant:

— Et toi, prépare-toi, dit-elle, c'est toi qui le conduiras. Tu ne le quitteras pas, que tu ne l'aies vu de l'autre côté de la frontière.

— C'est bon, c'est bon, fit l'autre.

Il avait aussi hâte que quiconque de savoir Christophe en France, et même plus loin, s'il était possible.

Lorchen entra avec Christophe dans l'autre pièce. Christophe hésitait encore. Il était déchiré de douleur, à la pensée qu'il n'embrasserait plus sa mère. Quand la reverrait-il? Elle était si vieille, si fatiguée, si seule! Ce nouveau coup l'achèverait. Que deviendrait-elle sans lui?... Mais que deviendrait-elle, s'il restait, s'il se faisait condamner, enfermer pendant des années? Ne serait-ce pas plus sûrement encore pour elle l'abandon, la misère? Libre du moins, si loin qu'il fût, il pouvait lui venir en aide, elle pouvait le rejoindre. — Il n'eut pas le temps de voir clair dans ses pensées. Lorchen lui avait pris les mains; debout, près de lui, elle le regardait; leur figure se touchait presque; elle lui jeta les bras autour du cou, et lui baisa la bouche :

— Vite! Vite! dit-elle tout bas, en lui montrant la table.

Il ne chercha plus à réfléchir. Il s'assit. Elle arracha

à un livre de comptes une feuille de papier quadrillé, avec des barres rouges.

Il écrivit :

« Ma chère maman. Pardon! Je vais te faire une grande peine. Je ne pouvais agir autrement. Je n'ai rien fait d'injuste. Mais maintenant, je dois fuir, et quitter le pays. Celle qui te portera ce mot, te racontera tout. Je voulais te dire adieu. On ne veut pas. On prétend que je serais arrêté avant. Je suis si malheureux que je n'ai plus de volonté. Je vais passer la frontière, mais je resterai tout près, jusqu'à ce que tu m'aies écrit; celle qui te remet ma lettre me rapportera ta réponse. Dis-moi ce que je dois faire. Quoi que tu me dises, je le ferai. Veux-tu que je revienne? Dis-moi de revenir! Je ne puis supporter l'idée de te laisser seule. Comment feras-tu pour vivre? Pardonne-moi! Pardonne-moi! Je t'aime et je t'embrasse... »

— Dépêchons-nous, monsieur; sans quoi il serait trop tard, dit le bon ami de Lorchen, en entr'ouvrant la porte.

Christophe signa hâtivement, et donna la lettre à Lorchen :

— Vous la remettrez vous-même?

— J'y vais, dit-elle.

Elle était déjà prête à partir.

— Demain, continua-t-elle, je vous porterai la réponse: vous m'attendrez à Leiden, — (la première station, au sortir d'Allemagne) — sur le quai de la gare.

(La curieuse avait lu la lettre de Christophe, par dessus son épaule, tandis qu'il écrivait.)

— Vous me direz bien tout, et comment elle aura supporté ce coup, et tout ce qu'elle aura dit? Vous ne me cacherez rien? disait Christophe, suppliant.

— Je vous dirai tout.

Ils n'étaient plus aussi libres de se parler : sur le seuil de la porte, l'homme les regardait.

— Et puis, monsieur Christophe, dit Lorchen, j'irai la voir quelquefois, je vous enverrai de ses nouvelles : n'ayez point d'inquiétude.

Elle lui donna une poignée de main vigoureuse, comme un homme.

— Allons ! fit le paysan.

— Allons ! dit Christophe.

Ils sortirent tous trois. Sur la route, ils se séparèrent. Lorchen alla d'un côté, et Christophe avec son guide, de l'autre. Ils ne causaient point. Le croissant de la lune, enveloppée de vapeurs, disparaissait derrière les bois. Une lumière très pâle flottait sur les champs. Dans les creux, les brouillards s'étaient levés, épais et blancs comme du lait. Les arbres grelottants baignaient dans l'air humide. — Quelques minutes à peine après la sortie du village, le paysan se rejeta brusquement en arrière, et fit signe à Christophe de s'arrêter. Ils écoutèrent. Sur la route, devant eux, s'approchait le pas cadencé d'une troupe. Le paysan enjamba la haie, et passa dans les champs. Christophe fit comme lui. Ils s'éloignèrent à travers les labours. Ils entendirent passer sur le chemin les soldats. Dans la nuit, le paysan leur montra le poing. Christophe avait le cœur serré, comme l'animal traqué, qui entend passer la meute. Ils se remirent en route, évitant les villages et les fermes isolées, où les aboiements des chiens les dénonçaient à tout le pays. Au revers d'une colline boisée, ils aperçurent dans le lointain les feux rouges de la ligne du chemin de fer. S'orientant d'après ces phares, ils déci-

dèrent de se diriger vers la première station. Ce ne fut pas aisé. A mesure qu'ils descendaient dans la vallée, ils s'enfonçaient dans les brouillards. Ils eurent à sauter deux ou trois petits ruisseaux. Ils se trouvèrent ensuite dans d'immenses champs de betteraves et de terre labourée; ils crurent qu'ils n'en sortiraient jamais. La plaine était bosselée : c'était une suite de renflements et de creux, où l'on risquait de tomber. Enfin, après avoir erré au hasard, noyés dans le brouillard, ils aperçurent tout à coup, à quelques pas, les fanaux de la voie ferrée sur le faîte d'un remblais. Ils grimpèrent le talus. Au risque d'être surpris, ils suivirent le long des rails, jusqu'à une centaine de mètres de la station : là, ils reprirent la route. Ils arrivèrent à la gare, vingt minutes avant le passage du train. Malgré les recommandations de Lorchen, le paysan laissa Christophe : il avait hâte d'être revenu, pour voir ce qu'on avait fait des autres et de son bien.

Christophe prit une place pour Leiden, et il attendit seul dans la salle des troisièmes déserte. Un employé, qui somnolait sur une banquette, vint regarder le billet de Christophe, et lui ouvrir la porte, à l'arrivée du train. Personne dans le wagon. Dans le train, tout dormait. Tout dormait dans les champs. Seul, Christophe ne dormait point, malgré sa fatigue. A mesure que les lourdes roues de fer le rapprochaient de la frontière, il sentait le désir trépidant d'être hors d'atteinte. Dans une heure, il serait libre. Mais d'ici là, il suffisait d'un mot pour qu'il fût arrêté... Arrêté! A cette idée, tout son être se révoltait. Être étouffé par la force odieuse!... Il n'en respirait plus. Sa mère, son pays qu'il quittait, avaient disparu de sa pensée. Dans l'égoïsme de sa

liberté menacée, il ne pensait qu'à cette liberté, à sa vie qu'il voulait sauver. A quelque prix que ce fût! Oui, même au prix d'un crime... Il se reprochait amèrement d'avoir pris ce train, au lieu d'avoir continué sa route à pied jusqu'à la frontière. Il avait voulu gagner quelques heures. Belle avance! Il allait se jeter dans la gueule du loup. Sûrement, on l'attendait à la gare frontière; des ordres devaient être donnés : il serait arrêté... Il songea, un moment, à descendre du train en marche, avant la station; il ouvrit même la portière du wagon; mais déjà il était trop tard : on arrivait. Le train s'arrêta. Cinq minutes. Une éternité. Christophe, rejeté dans le fond de son compartiment, abrité derrière le rideau, regardait anxieusement le quai, où se tenait immobile un gendarme. Le chef de gare sortit de son bureau, une dépêche à la main, et se dirigea précipitamment du côté du gendarme : Christophe ne douta point qu'il ne s'agît de lui. Il chercha une arme. Nulle autre qu'un fort couteau à deux lames. Il l'ouvrit dans sa poche. Un employé, avec une lanterne attachée sur la poitrine, avait croisé le chef, et courut le long du train. Christophe le vit venir. Le poing crispé dans sa poche, sur le manche du couteau, il pensa :

— Je suis perdu!

Il était dans un tel état de surexcitation qu'il eût été capable de plonger son couteau dans la poitrine de l'homme, si celui-ci avait eu la malencontreuse idée de venir directement à lui, et d'ouvrir son compartiment. Mais l'employé s'arrêta au wagon voisin, pour vérifier le billet d'un voyageur qui venait de monter. Le train se remit en marche. Christophe comprimait les battements de son cœur. Il ne bougeait pas. Il osait à peine

se dire qu'il était sauvé. Il ne voulait pas se le dire, tant que la frontière ne serait point passée... Le jour commençait à poindre. Les silhouettes des arbres sortaient de la nuit. Une voiture passa sur la route, comme une ombre fantastique, avec un bruit de grelots et un œil clignotant... La figure collée contre la vitre, Christophe tâchait de voir le poteau aux armes impériales, qui marquait les bornes de sa servitude. Il le cherchait encore dans la lumière naissante, quand le train siffla pour annoncer l'arrivée à la première station belge.

Il se leva, il ouvrit toute grande la portière, il but l'air glacé. Libre ! Toute sa vie devant lui ! Joie de vivre !... — Et aussitôt tomba sur lui, d'un coup, toute la tristesse de ce qu'il laissait, toute la tristesse de ce qu'il allait trouver ; et la lassitude de cette nuit d'émotions le terrassa. Il s'affaissa sur la banquette. Une minute à peine le séparait de l'arrivée en gare. Quand, une minute plus tard, un employé ouvrit la portière du wagon, il trouva Christophe endormi. Secoué par le bras, Christophe s'éveilla, confus, croyant avoir dormi une heure ; il descendit lourdement, se traîna à la douane ; et, définitivement accepté sur le territoire étranger, n'ayant plus à se défendre, il se coucha tout de son long sur un banc de la salle d'attente, et se laissa tomber dans le sommeil, comme une masse.

Il se réveilla vers midi. Lorchen ne pouvait guère venir avant deux ou trois heures. En attendant l'arrivée des trains, il faisait les cent pas sur le quai de la petite gare. Il continua tout droit au milieu des prairies. C'était un jour gris et sans joie, qui sentait les approches de l'hiver. La lumière était endormie. Le sifflet plaintif d'un train en manœuvres rompait seul le triste silence. Christophe s'arrêta à quelques pas de la frontière, dans la campagne déserte. Devant lui, une toute petite mare, une flaque d'eau très claire, où se reflétait le ciel mélancolique. Elle était close d'une palissade, et bordée de deux arbres. A droite, un peuplier, à la cime dépouillée, qui tremblait. Derrière, un grand noyer, aux branches noires et nues, comme un polype monstrueux. Des grappes de corbeaux s'y balançaient lourdement. Les dernières feuilles exsangues se détachaient d'elles-mêmes, et tombaient une à une sur l'étang immobile...

Il lui semblait qu'il avait déjà vu cela : ces deux arbres, cet étang... — Et brusquement, il eut une de ces minutes de vertige, qui s'ouvrent de loin en loin dans la plaine de la vie. Une trouée dans le Temps. On ne sait plus où on est, qui on est, dans quel siècle l'on vit, depuis combien de siècles on est ainsi. Christophe avait le sentiment que cela avait déjà été, que ce qui était,

maintenant, n'était pas, maintenant, mais dans un autre temps. Il n'était plus lui-même. Il se voyait du dehors, de très loin, comme un autre qui déjà s'était tenu debout, ici, à cette place. Il entendait en lui une ruche de souvenirs et d'êtres inconnus; ses artères bruissaient :

Ainsi... Ainsi... Ainsi...

Le grondement des siècles passait en lui...

Bien d'autres Krafft avant lui avaient subi les épreuves qu'il subissait aujourd'hui, et goûté la détresse de cette dernière heure sur la terre natale. Race toujours errante, et de partout bannie par son indépendance et son inquiétude. Race toujours en proie à un démon intérieur, qui ne lui permettait de se fixer nulle part. Race attachée pourtant au sol, d'où on l'arrachait, et ne pouvant se passer de l'aimer.

Christophe repassait à son tour par les mêmes douloureuses étapes; et ses pas retrouvaient sur le chemin les traces de ceux qui avaient été avant lui. Il regardait, les yeux pleins de larmes, se perdre dans la brume la terre de la patrie, à laquelle il fallait dire adieu. — N'avait-il pas désiré ardemment la quitter? — Oui; mais à présent qu'il la quittait vraiment, il se sentait étreint d'angoisse. Il n'y a qu'un cœur de bête qui puisse se séparer sans émotion de la terre maternelle. Heureux ou malheureux, on a vécu avec elle; elle fut la mère et la compagne : on a dormi en elle, on a dormi sur elle, on en est imprégné; elle garde dans son sein le trésor de nos rêves, toute notre vie passée, et la poussière sacrée de ceux que nous avons aimés. Christophe revoyait la suite de ses jours, et les chères images qu'il laissait sur cette terre, ou dessous. Ses

souffrances ne lui étaient pas moins chères que ses joies. Minna, Sabine, Ada, le grand-père, l'oncle Gottfried, le vieux Schulz, — tout reparut à ses yeux, en l'espace de quelques minutes. Il ne pouvait s'arracher à ses morts — (car il comptait aussi Ada parmi les morts). — L'idée de sa mère, qu'il laissait, seule vivante de tous ceux qu'il aimait, au milieu de ces fantômes, lui était intolérable. Il fut sur le point de repasser la frontière, tant il se trouvait lâche d'avoir cherché la fuite. Il était décidé, si la réponse, que Lorchen devait lui apporter de la part de sa mère, trahissait une douleur trop grande, à revenir coûte que coûte. Mais s'il ne recevait rien? Si Lorchen n'avait pu arriver jusqu'à Louisa, ou rapporter la réponse? Eh bien, il reviendrait.

Il retourna à la gare. Après une morne attente, le train parut enfin. Christophe guettait à une portière la figure hardie de Lorchen: car il était certain qu'elle tiendrait sa promesse; mais elle ne se montra pas. Il courut, inquiet, d'un compartiment à l'autre : il se disait que, si elle avait été dans le train, elle eût été des premières à descendre. Comme il se heurtait dans sa course au flot des voyageurs qui venaient en sens inverse, il remarqua une figure, qui ne lui parut pas inconnue. C'était une petite fille de treize à quatorze ans, joufflue, courtaude, et rouge comme une pomme, avec un gros petit nez retroussé, une grande bouche, et une natte épaisse enroulée autour de la tête. En la regardant mieux, il vit qu'elle tenait à la main une vieille valise qui ressemblait à la sienne. Elle l'observait aussi, de côté, comme un moineau; et quand elle vit qu'il la regardait, elle fit quelques pas vers lui; mais elle resta plantée en face de Christophe, et le dévisagea de ses

petits yeux de souris, sans dire un mot. Christophe la reconnut : c'était une petite vachère de la ferme de Lorchen. Montrant la valise, il dit :

— C'est à moi, n'est-ce pas ?

La petite ne bougea pas, et répondit d'un air nigaud :

— Savoir. D'où que vous venez, d'abord ?

— De Buir.

— Et qui qui vous l'envoie ?

— Lorchen. Allons, donne.

La gamine tendit la valise :

— La v'là !

Et elle ajouta :

— Oh ! je vous ai bien reconnu tout de suite !

— Alors, qu'est-ce que tu attendais ?

— J'attendais que vous me disiez que c'était vous.

— Et Lorchen ? demandait Christophe. Pourquoi n'est-elle pas venue ?

La petite ne répondait pas. Christophe comprit qu'elle ne voulait rien dire, au milieu de cette foule. Ils durent passer d'abord à la visite des bagages. Quand ce fut fini, Christophe entraîna la fillette à l'extrémité du quai :

— La police est venue, raconta la gamine, à présent très loquace. Ils sont arrivés presque tout de suite après votre départ. Ils sont entrés dans les maisons, ils ont interrogé tout le monde, ils ont arrêté le grand Sami, et Christian, et le père Kaspar. Et aussi, Mélanie et Gertrude, bien qu'elles criaient qu'elles n'avaient rien fait ; et elles pleuraient ; et Gertrude a griffé les gendarmes. On avait beau leur dire que c'était vous qui aviez tout fait.

— Comment, moi? s'exclama Christophe.

— Bien oui, fit la petite tranquillement, ça ne faisait rien, n'est-ce pas, puisque vous étiez parti? Alors, ils vous ont cherché partout, et on a envoyé après vous, de tous les côtés.

— Et Lorchen?

— Lorchen n'était pas là. Elle est revenue plus tard, après avoir été en ville.

— Est-ce qu'elle a vu ma mère?

— Oui. Voilà la lettre. Et elle voulait venir elle-même; mais on l'a arrêtée aussi.

— Alors, comment as-tu pu?

— Voilà : elle est rentrée au village, sans que la police l'ait vue; et elle allait repartir. Mais Irmina, la sœur de Gertrude, l'a dénoncée. On est venu pour la prendre. Alors, quand elle a vu venir les gendarmes, elle est montée dans sa chambre, et elle leur a crié qu'elle descendait tout de suite, qu'elle s'habillait. Moi, j'étais dans la vigne, derrière la maison; elle m'a appelée tout bas par la fenêtre : « Lydia ! Lydia ! » Je suis venue; elle m'a passé votre valise et la lettre, que votre mère lui avait données; et elle m'a expliqué où je vous trouverais; elle m'a dit de courir et de ne pas me laisser prendre. J'ai couru, et me voilà.

— Elle n'a rien dit de plus?

— Si. Elle m'a dit de vous remettre aussi ce fichu, pour vous montrer que je venais de sa part.

Christophe reconnut le fichu blanc, à pois rouges et fleurs brodées, que Lorchen, en le quittant, la veille, avait noué autour de sa tête. L'invraisemblance naïve du prétexte, dont elle s'était servie pour lui envoyer ce souvenir amoureux, ne le fit pas sourire.

— Maintenant, fit la petite, voilà l'autre train qui remonte. Il faut que je rentre chez nous. Bonsoir.

— Attends donc, dit Christophe. Et l'argent pour venir, comment as-tu fait ?

— Lorchen me l'a donné.

— Prends tout de même, dit Christophe, lui mettant quelques pièces dans la main.

Il retint par le bras la petite qui voulait se sauver.

— Et puis,... fit-il.

Il se pencha, et l'embrassa sur les deux joues. La fillette faisait mine de protester.

— Ne te défends donc pas, dit Christophe, en plaisantant. Ce n'est pas pour toi.

— Oh ! je sais bien, fit la gamine, railleuse, c'est pour Lorchen.

Ce n'était pas seulement Lorchen, que Christophe embrassait sur les joues rebondies de la petite vachère : c'était toute son Allemagne.

La petite s'échappa, et courut vers le train qui partait. Elle resta à la portière et lui fit des signaux avec son mouchoir, jusqu'à ce qu'elle ne le vît plus. Il suivit des yeux la rustique messagère, qui venait de lui apporter, pour la dernière fois, le souffle de son pays et de ceux qu'il aimait.

Quand elle eut disparu, il se trouva tout à fait seul, cette fois, étranger sur une terre étrangère. Il tenait à la main la lettre de sa mère et le fichu amoureux. Il serra celui-ci sur sa poitrine, et il voulut ouvrir la lettre; mais sa main tremblait. Qu'allait-il lire ? Quelle souffrance allait-il y trouver ? — Non, il ne supporterait pas le reproche douloureux, qu'il croyait déjà entendre : il reviendrait sur ses pas.

Il déplia enfin la lettre, et lut :

« Mon pauvre enfant, ne te tourmente pas de moi. Je serai sage. Le bon Dieu m'a punie. Je ne devais pas être égoïste et te garder ici. Va à Paris. Peut-être que ce sera mieux pour toi. Ne t'occupe pas de moi. Je sais me tirer d'affaire. L'essentiel, c'est que tu sois heureux. Je t'embrasse.

« Maman.

« Écris-moi, quand tu pourras. »

Christophe s'assit sur sa valise et pleura.

Le portier de la gare appelait les voyageurs pour Paris. Le train pesant arrivait avec fracas. Christophe essuya ses larmes, se leva, et se dit :

— Il le faut.

Il regarda le ciel, du côté où devait se trouver Paris. Le ciel, sombre partout, était plus sombre là. C'était comme un gouffre d'ombre. Christophe eut le cœur serré; mais il se répéta :

— Il le faut.

Il monta dans le train, et, penché à la fenêtre, il continuait de regarder l'horizon menaçant :

— O Paris! pensait-il, Paris! Viens à mon secours! Sauve-moi! Sauve mes pensées!

L'obscur brouillard s'épaississait. Derrière Christophe, au-dessus du pays qu'il quittait, un petit coin de ciel, bleu pâle, large comme deux yeux, — comme les yeux de Sabine, — sourit tristement au milieu des voiles lourds des nuées, et s'éteignit. Le train partit. La pluie tomba. La nuit tomba.

Il a été tiré de ce cahier treize exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette huitième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

415

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire.....	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.... **vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle..... **vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman...	**cent francs** pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906 ; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions ; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs ; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus ; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1906 on pouvait encore avoir pour vingt francs les dix-neuf cahiers de la septième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi depuis le premier janvier 1907 la septième série complète se vend quarante-trois francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

416

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire;* notre *petit index alphabétique* provisoire du *catalogue analytique sommaire* et généralement de nos sept premières séries; notre petite *table analytique* provisoire *très sommaire* de notre septième série. II

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine... V

Charles Péguy. — *Note du gérant*..... IX

ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe*..... XIII

QUATRIÈME LIVRE. — **la révolte**..... XV

Troisième partie. — *la délivrance*..... 273

Il a été tiré de ce cahier..... 415

Nos Cahiers sont édités..... 417

Table de ce cahier..... 421

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce neuvième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mercredi 2 janvier 1907.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 1396

4-1

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième ou de la sixième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette huitième série.

Voir à l'intérieur en fin de ce cahier les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; neuvième cahier de la huitième série; un cahier blanc de XVI + 152 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs.

DIXIÈME CAHIER DE LA HUITIÈME SÉRIE

EDMOND BERNUS

Polonais et Prussiens

DE LA RÉSISTANCE DU PEUPLE POLONAIS AUX EXACTIONS DE LA GERMANISATION PRUSSIENNE. — I

CAHIERS DE LA QUINZAINE

paraissant seize fois par an

PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

139927
4 1 10 16

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci, une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries; tout y est classé dans l'ordre; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq

francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

Pour la septième série, année ouvrière 1905-1906, et en attendant que paraisse le catalogue analytique sommaire *de nos deuxièmes cinq séries, 1904-1909, on peut consulter, — provisoirement, — la petite* table analytique très sommaire *que nous en avons établie et que nous avons publiée en fin du premier cahier de la huitième série.*

Pour amorcer tout travail que l'on aurait à commencer dans notre premier catalogue analytique sommaire, *consulter le* petit index alphabétique *provisoire que nous avons établi automatiquement de ce* catalogue analytique sommaire *dans l'index total de nos éditions antérieures et de nos sept premières séries, même premier cahier de la huitième série.*

Polonais et Prussiens

139927
4/10/16

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série ;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même ;

c) le prix actuel ;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

Edmond Bernus, — *La Russie vue de la Vistule,* — histoire de 1895 (III-17, *mardi 3 juin 1902*..... un franc 148

DE LA RÉSISTANCE DU PEUPLE POLONAIS AUX EXACTIONS DE LA GERMANISATION PRUSSIENNE

cahier pour la fabrication
de ce nouveau Reichstag

à la mémoire de notre ami Gustave Canton

Edmond Bernus et Charles Péguy

Dans cette étude, j'essaie de donner une idée d'ensemble de la question polonaise en Prusse et de montrer les principales péripéties d'une lutte qui, pour n'être pas sanglante, n'en est pas moins vraiment dramatique. Le sujet est peu connu en France. Or, il doit attirer notre attention.

D'abord, parce que toute question de justice mérite d'être étudiée; le moins que l'on puisse faire pour une cause juste, c'est de ne pas l'ignorer. Ensuite, la politique allemande est actuellement telle, qu'il serait coupable de notre part de ne pas nous tenir soigneusement au courant de ce qui se passe de l'autre côté du Rhin. Il est possible que la question polonaise reste pour la Prusse une question intérieure; nous n'en savons rien. Mais il se peut aussi qu'un jour, cette vieille question, dédaignée par les diplomates, redevienne une question internationale. On invoquera alors, de part et d'autre, les droits et les principes. Il n'est pas inutile de pouvoir juger en connaissance de cause dès aujourd'hui.

Ce travail est naturellement très incomplet. Des statistiques essentielles font défaut, parce qu'elles ne m'ont pas été abordables. Il aurait été nécessaire de dépouiller

bien plus de journaux provinciaux et locaux que je n'ai pu le faire. Il aurait fallu, en particulier, lire les principaux périodiques galiciens, où l'on trouve tant de choses que les journaux de Posnanie ne peuvent dire. Il faudrait savoir exactement quelle part d'influence les Polonais exercent non seulement dans les conseils municipaux et les assemblées de cercle, mais dans les tribunaux de commerce et les différents petits corps électifs. Il eût été bon de connaître le théâtre polonais de Posen, les pièces qui y sont jouées, le nombre approximatif des spectateurs. Tous ces renseignements, et bien d'autres encore, nous manquent.

Cette étude n'est pas autre chose que de la simple vulgarisation, mais, je l'espère, de la vulgarisation consciencieuse. Pour qu'elle puisse être utile à ceux qui voudraient entrer plus avant dans le sujet, il a été nécessaire d'accumuler les notes bibliographiques et les renvois.

Elle a entre autres le but de remettre en honneur un vieux principe français un peu négligé : le principe des nationalités. Les socialistes ont une fâcheuse tendance à oublier l'importance capitale du facteur national. Il est nécessaire de réagir contre ce dédain, parce que tant que les questions nationales ne seront pas réglées selon l'équité, elles encombreront le terrain et retarderont d'autant les progrès d'ordre social ou économique.

Je prie le lecteur de remarquer le caractère de l'oppression allemande, qui diffère essentiellement des oppressions russe, turque ou anglaise. Ce n'est pas tant la brutalité qui en fait l'originalité; c'est son esprit pédantesque, mais en même temps méthodique, je dirais presque scientifique. Et c'est ce qui la rend particulièrement dangereuse.

La mentalité allemande actuelle mérite la plus grande attention. Nous croyons que dans aucun autre pays le nationalisme n'est devenu aussi étroit, aussi égoïste, aussi dur. Un auteur prussien, qui a traité avec grande compétence la question de la colonisation intérieure, un homme qui, d'après son livre, semble de caractère plutôt doux et humain, écrit ceci : « Les sentiments n'ont rien à faire dans la politique et dans le combat des peuples pour l'existence. » (1) *Autrement dit, l'écrasement est proclamé comme un devoir.*

L'aveuglement qui se traduit par un illogisme étonnant n'est pas moins remarquable, parce qu'il est général. A la fin d'une des brochures les plus violentes contre les Polonais, (2) *dans laquelle l'auteur regrette que la Prusse n'ait pas imité l'exemple de la Russie après 1863, on trouve une réclame en faveur d'un livre*

---

(1) Sohnrey : *Eine Wanderfahrt durch die deutschen Ansiedlungsgebiete in Posen und Westpreussen*, page 208.

(2) Kietz : *Ceterum censeo, Zur Einführung in die Polenfrage*. Leipzig. 1902.

sur la guerre sud-africaine. Or, le premier chapitre de ce livre anti-anglais est intitulé « Le droit du plus fort » !

Cette contradiction flagrante dans l'appréciation de faits de même nature doit nous faire faire un petit retour sur nous-mêmes. Ce ne serait pas être sincère que de ne pas rappeler une circulaire de notre ministre Combes relative à la langue bretonne. Si nous éprouvons une juste indignation pour la manière dont le gouvernement prussien cherche à extirper la langue polonaise, que devons-nous penser d'une nouvelle comme celle-ci, que je prends parmi plusieurs analogues ?

« L'abbé Richard, desservant de Ploudaniel, est privé de son traitement par le ministre des cultes pour l'emploi abusif de la langue bretonne dans l'exercice de son ministère. »

Je ne songe pas à comparer nos Bretons aux Polonais. Mais l'écrasement d'un idiome est partout une mesure odieuse. Si les fautes des Allemands peuvent nous inculquer un peu plus de tolérance et de libéralisme, ce sera tant mieux.

Edmond Bernus

CHAPITRE PREMIER

Le temps est loin où les Slaves occupaient toute l'Allemagne orientale jusqu'à l'Elbe et au delà. Dans la longue lutte entre la race slave et la race germanique, ce sont les Germains qui ont vaincu.

Avançant sans cesse, tantôt par bonds rapides, tantôt par une lente infiltration, ils ont absorbé les éléments hétérogènes par un travail d'assimilation paisible ou brutal, selon les circonstances. Les îlots linguistiques qui subsistent encore, débris de peuples jadis conquérants, ne sont plus que des curiosités ethnographiques. Ils montrent le sort qui attend fatalement les peuples qui se laissent cerner par une nationalité plus forte.

Une fois les communications coupées avec les frères de race, la langue devient vite un dialecte sans portée, qui n'intéresse plus que les savants. Et ce dialecte même recule sans cesse devant la langue de l'envahisseur. Sa dernière retraite est l'église, car la religion est éminemment conservatrice. Mais lorsque de là aussi il est chassé, c'en est fait : un peuple de plus est mort.

Il y a une grande mélancolie dans la mort d'une nationalité, quelque petite qu'elle soit.

Les Polabes, (1) qui furent les derniers Slaves de l'Elbe, sont morts. Encore dans les premières années du dix-neuvième siècle, Hennings (2) a entendu quelques paysans polabes parler slave. Aujourd'hui, c'est à peine si un folkloriste exercé pourrait relever, dans ce coin du Hanovre, quelques coutumes ou quelques vagues traditions rappelant l'origine étrangère de la population.

Quant aux Wendes (3) de la Lusace, ils sont en train de mourir. Réduits à un peu plus d'une centaine de mille, ils sont en outre divisés en deux tronçons. Ceux de la Saxe (autour de Bautzen) et de la Silésie (Hoyerswerda) sont séparés de leurs frères du Brandebourg par des villages entièrement germanisés. L'école et la caserne auront bientôt fait de remplacer complètement le wende par l'allemand. (4)

Ces peuples, il faut bien le dire, ont eu les circonstances contre eux. Mais en outre, ils se sont laissé mourir. Aussi, depuis bien des siècles, n'y a-t-il pas eu de lutte. Lentement, sûrement, fatalement, la race wende est entrée dans la mort.

Il en est autrement des Polonais. Ce n'est pas aux débris d'une race que les Allemands ont affaire ici. C'est à une nation. Et à une nation qui eut une histoire glorieuse, qui possède une langue littéraire illustrée par

---

(1) Sur les Polabes, voyez Tetzner : *Die Slaven in Deutschland.* Braunschweig, 1902, pages 346-387.

(2) Hennings : *Das hannoversche Wendland,* 1862.

(3) Sur les Wendes, voyez Tetzner : Ouvrage cité, pages 282-342, avec bonne bibliographie.

(4) En Silésie, il y avait encore, en 1891, 4.260 élèves des écoles primaires qui ne parlaient que wende. Voir *Statistisches Handbuch für den preussischen Staat.* Volume II, 1893.

de grands écrivains, qui, bien que déchirée en trois lambeaux, est consciente de son unité morale. En Prusse, les Polonais n'ont pas voulu mourir; ils ont su tirer parti de toutes les circonstances et ils ont profité des leçons de leurs rudes maîtres. C'est une dure école que l'oppression, mais on n'en trouverait peut-être pas de meilleure pour viriliser et moraliser. Quand on n'en meurt pas, on en sort plus fort. Moralement, une religion a intérêt à être persécutée. De même une nation, si elle est assez forte pour ne pas se laisser périr, peut trouver dans la résistance à l'oppression une source unique d'action féconde. L'exemple de la Pologne est un des plus typiques. En Allemagne et en Russie, où les Polonais ont connu l'amère souffrance de l'esclavage, ils ont gagné en force. En Galicie au contraire, où ils sont les maîtres, le niveau moral et intellectuel de la population est resté bas. Les nobles y maintiennent le peuple dans un état de sujétion qui rappelle un mauvais passé. Enfin les politiciens n'ont pas su voir combien il était à la fois illogique, injuste et néfaste de refuser des droits nationaux aux Ruthènes, tout en se réclamant du droit des nationalités pour la Pologne. Tant qu'il en sera ainsi, la Pologne autrichienne fournira des arguments aux Allemands, qui essaient de légitimer leurs propres brutalités. (1)

Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte de la Prusse, pour se rendre compte combien redoutable est l'adversaire que le colosse germanique avait longtemps méprisé. Adossés à la Pologne russe,

---

(1) Voyez dans l'*Ostmark* les nombreux articles intitulés *Choses de Galicie*.

appuyés sur la Galicie, les Polonais prussiens occupent dans l'Est une très vaste étendue de territoire. (1)

La Posnanie constitue pour ainsi dire leur citadelle. Cette partie de la Grande Pologne forme un bloc compact, où mille souvenirs rappellent les temps glorieux de l'histoire nationale. La ville de Posen est restée la capitale intellectuelle et morale des Polonais de la Prusse.

A l'ouest de la province, il est vrai, les vagues germaniques viennent battre le pays polonais et forment une bordure de défense vers le Brandebourg. De même, dans la région de Bromberg et le district de la Netze, où s'était porté l'effort principal de la colonisation sous Frédéric II, l'élément allemand ronge le nord de la province, mais sans avoir pu réussir à intercepter les communications avec les Polonais de la Prusse Occidentale. (2)

---

(1) On trouvera des cartes linguistiques dans l'ouvrage de Tetzner déjà cité. On peut consulter en outre la carte de Petzet *(Die preussischen Ostmarken),* un peu trop favorable aux Allemands. La meilleure carte pour la Posnanie et la Prusse Occidentale est celle de Langhaus : *Karte der Tätigkeit der Ansiedlungskommission.* Gotha. Perthes. 1903.

Voyez aussi la huitième édition de la carte publiée dans le cinquième numéro de *Deutsche Erde,* qui donne les résultats du dernier recensement. (Gotha. Perthes)

(2) Les cercles suivants ont une forte majorité polonaise : Inowrazlaw, Wongrowitz, Znin, Schubin, Mogilno, Strelno, Gnesen, Witkowo, Samter, Obornik, Gräz, Posen-Ville, Posen-Est, Posen-Ouest, Schroda, Kasten, Schmiegel, Schrimm, Rawitsch, Gostyn, Krotoschin, Koschmin, Adelnau, Ostrowa, Schildberg, Kempen, Wreschen, Pleschen, Iarotschin.

Les cercles suivants ont une majorité allemande, mais avec une forte minorité polonaise : Czarnikau, Filehne, Colmar, Wirsitz, Bromberg-Ville, Bromberg-Campagne, Birnbaum, Meseritz, Bomst, Neutomischel, Fraustadt, Lissa.

Seul, le cercle de Schwerin est presque complètement allemand.

Pour la statistique de 1890, voyez Gehre : *Die neue deutsche Kolonisation in Posen und Westpreussen,* pages 7-16.

Le recensement linguistique du premier décembre 1890 indiquait pour la province de Posen 692.172 Allemands contre 1.047.409 Polonais, auxquels il faut ajouter 636 Cassubes et au moins la moitié des 10.185 habitants ayant déclaré être bilingues. (1)

Moins nombreux en Prusse Occidentale, (2) les Polo-

---

(1) Pour la statistique, consulter les ouvrages suivants :

Freiherr von Fircks : *Die preussische Bevölkerung nach ihrer Muttersprache und Abstammung*, dans *Zeitschrift des Königlichen preussischen statistischen Bureau*, trente-troisième année (Berlin 1893), pages 189-296.

Preussische Statistik : Cahier 121, première partie : *Die endgültigen Ergebnisse der Volkszählung vom preussischen Staate vom* I. Dezember 1890 (Berlin 1893).

Die deutsche Städtestatistik im Beginne des Jahres 1903, dargestellt nach den Veröffentlichungen der statistischen Ämter deutscher Städte. (Supplément au volume VI de l'*Allgemeines statistisches Archiv*. 1903)

Docteur Zahn : *Die Bevölkerung des deutschen Reiches im neunzehnten Jahrhundert auf Grund der deutschen und internationalen Bevölkerungstatistik.* 1905.

Pour le dernier recensement : *Die Volkszählung am ersten Dezember 1900 im Deutschen Reich. (Statistik des Deutschen Reichs,* volumes CL et CLI). Berlin. Puttkammer und Mühlbrecht. 1903.

Un extrait de cette statistique se trouve dans les *Annales de Géographie*, numéro 74, quatorzième année, pages 118 et suivantes.

Pour les statistiques antérieures, on peut aussi consulter :

Böckh : *Der Deutschen Volkszahl und Sprachgebiet.* Berlin, 1869.

(2) A consulter sur la Prusse Occidentale :

Schmitt (F. W. F.) : *Die Provinz Westpreussen.* Thorn, 1879.

Wegner : *Kulturgeschichte des Schwetzer Kreises.* Posen, 1872.

Docteur Vallentin : *Westpreussen seit den ersten Jahrzehnten dieses Jahrhunderts.* Tübingen, 1873 (qui forme le quatrième volume des *Beiträge zur Geschichte der Bevölkerung in Deutschland.)*

Voyez aussi Neumann : *Germanisierung und Polonisierung* dans *Conrad's Jahrbücher. Neue Folge,* VII.

Pour la Prusse Occidentale et Orientale, il existe une excellente bibliographie de tous les articles parus sur ces deux provinces dans les revues allemandes jusqu'en 1896 : Docteur Otto Rautenberg : *Ost-und-Westpreussen. Ein Wegweiser durch die Zeitschriften-Literatur.* Leipzig, 1897.

Pour la statistique ancienne, il est bon de se rappeler que, de 1824 à 1877, la Prusse Occidentale et la Prusse Orientale étaient réunies en une seule province.

nais y occupent cependant de solides positions. Dantzig et ses environs, Marienwerder et tout le coin du sud-ouest (Deutsch-Krone, Schlochau) leur échappent. Mais, par Tuchel et Karthaus, ils rejoignent la mer (vers Neustadt et Putzig), tandis qu'au sud-est, par Strasburg et Löbau, ils tendent la main aux Masoures de la Prusse Orientale. (1)

Si l'on considère que la Prusse Occidentale échut à la Prusse dès 1772 (moins Dantzig et Thorn, acquis en 1793) et que Frédéric II eut le temps d'y pratiquer la colonisation allemande sur une vaste échelle, on est étonné que la population polonaise n'ait pas diminué davantage.

Au premier décembre 1890, la statistique officielle accuse 483.933 Polonais (y compris les Cassubes) contre 929.980 Allemands.

Une statistique scolaire de 1886 donne des chiffres intéressants sur la langue maternelle des enfants des écoles primaires : sur 239.761 élèves, 143.190 (environ 60 o/o) ne parlaient qu'allemand, 82.800 (environ 34 o/o) polonais et 13.771 (environ 6 o/o) savaient les deux langues.

Il est à remarquer que beaucoup d'habitants de la Prusse Occidentale parlent le cassube. Les Allemands

---

(1) Les cercles suivants sont presque totalement ou en grande majorité allemands : Elbing-Ville, Elbing-Campagne, Danzig-Ville, Danzig-Niederung, Deutsch-Krone, Marienburg, Rosenberg, Schlochau.

Les Polonais sont en majorité dans les cercles de : Neustadt, Putzig, Karthaus, Berent, Preussisch-Stargart, Dirschau, Schwetz, Konitz, Tuchel, Löbau, Strasburg, Briesen, Kulm.

Ils représentent une minorité importante dans les cercles de : Stuhm, Marienwerder, Graudeuz, Thorn et Flatow.

n'ont pas manqué de faire une distinction entre les Cassubes et les Polonais. Au Reichstag, dans la séance du 14 janvier 1901, le député Czarlinski protesta contre les rubriques « cassube » et « masoure », portées sur les feuilles de recensement. « Il n'y a pas plus de différence, disait-il, entre ces langues et le polonais qu'entre les différents dialectes allemands. » Le cassube est-il un dialecte nettement polonais? (1) Peu importe, car politiquement tous les Cassubes sont Polonais, et la cause nationale n'a pas de plus chauds partisans.

A l'Ouest, les Polonais dépassent un peu la frontière provinciale et pénètrent en Poméranie. (2) Lors des élections pour le Reichstag, en 1898 et en 1903, ils n'ont pas craint de se compter dans les circonscriptions de Stolp-Lauenburg et de Butow-Rummelsburg; leur candidat recueillit quelques centaines de voix. L'action nationale s'est fait sentir jusque-là : des sociétés polonaises ont surgi et des bibliothèques ont été créées, à la grande colère des Allemands. (3) Il va sans dire que cette bordure polonaise n'a pas grande importance; mais elle sert du moins de parapet vers la frontière de l'Ouest.

Quant aux deux petits postes avancés que la cause polonaise avait vers la côte, les Slovinces des « Kluc-

---

(1) Un savant polonais, Ramolt, dans une *statistique de la population cassube,* en fait une langue slave particulière.

M. Berka a publié un dictionnaire cassube (Varsovie, 1891).

(2) Les cercles de Lauenburg et de Butow ne furent attribués à la Poméranie qu'en 1815.

(3) Voyez *Ostmark*, III, 4. *Der polnische Anschlag auf Pommern.*

A l'université de Greifswald, les étudiants polonais se sont constitués en société. Voyez *Ostmark,* VI, 3, page 25.

ken » (1) et les Cassubes du lac Leba, (2) on ne peut guère en parler que pour mémoire. Séparés de leurs frères de race, réduits à quelques centaines, ils ne pourront maintenir leur langue. La dernière prédication en langue slave a eu lieu à Glowitz, en 1886. Le *Renekol,* le mont sacré des Cassubes poméraniens, célébré dans mainte légende, ne voit déjà plus que des villages allemands autour de lui.

La Prusse Orientale est en grande majorité allemande. Pourtant elle renferme deux groupes polonais distincts : les Polonais catholiques de la Warmie et les protestants de la Masourie.

La Warmie (*Ermeland* en allemand) est un territoire qui faisait partie de la Pologne royale et s'avançait comme une presqu'île vers l'intérieur de la Prusse ducale. Sous l'épiscopat du célèbre Hosius, la lutte contre la Réforme y fut particulièrement violente ; aussi la population est-elle restée catholique. Les Allemands y sont du reste en majorité, et la langue polonaise y perd du terrain. (3) Il a fallu des circonstances particulièrement favorables, pour qu'aux élections de 1893, le candidat polonais fût nommé au Reichstag. Depuis lors, le Centre a reconquis cette circonscription, qu'il est habitué à

---

(1) Voyez Tetzner : Ouvrage cité, pages 388-440, avec bonne bibliographie et carte.

La traduction cassube du catéchisme de Luther a encore été éditée en 1828.

(2) Voyez Tetzner : Ouvrage cité, pages 441-468, avec bibliographie et carte.

Conférez Lecgowski : *Kaszuby i Kociewie.* Posen, 1892.

(3) Dans le cercle de Rössel, on comptait, en 1861, 8.548 Polonais contre 35.591 Allemands ; en 1890, 7.588 Polonais et 41.733 Allemands.

Dans le cercle d'Allenstein, il y avait, en 1861, 35.391 Polonais et 12.510 Allemands ; en 1890, 41.404 Polonais et 36.172 Allemands.

considérer comme un de ses fiefs. (1) Les Polonais n'ont du reste pas abandonné la lutte. Un journal paraissant à Allenstein, la *Gazeta Olsztynska* y défend leur cause.

Si la Warmie n'est pour ainsi dire qu'un fort détaché, la Masourie (2) pourrait au contraire devenir pour les Polonais un solide bastion de défense, auquel sa position donne une importance relativement considérable. Il s'agit en effet de toute la partie méridionale de la Prusse Orientale, depuis la frontière de la Prusse Occidentale jusqu'à la Pologne russe. C'est un pays de lacs et de forêts, dont la nature sauvage et pittoresque contraste singulièrement avec la triste monotonie des provinces orientales. Les Masoures sont des Polonais protestants, qui parlent, il est vrai, un dialecte sans aucun avenir. Ce dialecte est fortement teinté de germanisme dans les environs de Lötzen et d'Angerburg. Vers Soldau, et à mesure qu'on se rapproche de la frontière russe, on trouve un polonais plus pur. Du reste, la langue écrite est le polonais littéraire, qui seul est employé pour les prédications. Il faut noter aussi

---

(1) Aux élections pour le Reichstag, le candidat polonais obtint, en 1898, 5.067 voix contre 9.322 en faveur du Centre. En 1903, il n'en obtenait plus que 3.862 contre 10.376 pour le Centre.

(2) Sur la Masourie, voyez :

Tetzner : Ouvrage cité, pages 181-211, avec carte.

Zweck : *Masuren*. Stuttgart 1900 (avec bibliographie complète).

Ostpreussen : Land und Volk. Stuttgart, 1905.

Statistik des Deutschen Reiches. Neue Folge. Band 39. Tome I (Berlin, 1891).

Gemeindelexikon für die Provinz Ostpreussen. Königsberg, 1898.

Ambrassat : *Die Provinz Ostpreussen*. Königsberg, 1896.

Pour ce qui concerne les écoles primaires, voyez :

Sensfuss : *Schulchronik von Gross Rosonsko*. 1887.

Kwiatkowski : *Geschichtliche Entwickelung des Volkschulwesens in Ost-und-Westpreussen*. Königsberg, 1880.

l'influence des Polonais immigrés venus soit de la Pologne russe, soit de la Prusse Occidentale.

Combien y a-t-il de Masoures en Prusse Orientale? Leur nombre est difficile à évaluer, soit à cause de la différence parfois très arbitraire que font les statistiques allemandes entre Polonais et Masoures, soit à cause de l'habitude qu'ont beaucoup de Masoures de renier leur nationalité, pour peu qu'ils sachent quelques mots d'allemand. Fircks en comptait environ 103.000; il semble être resté bien au-dessous de la réalité. Pour Neumann, il y a en Prusse Orientale environ 330.000 Masoures et Polonais réunis. On ne sera pas loin de la vérité, croyons-nous, en comptant au moins 250.000 Masoures, qui forment, surtout au sud, une population compacte. (1) Les villes, il est vrai, sont germanisées. Lyck (*Elk* en polonais) en particulier, qui possède un gymnase et une garnison, a un aspect absolument allemand. Mais dans les campagnes, la langue slave résiste encore. Les enfants oublient assez vite l'allemand appris à l'école. (2)

Historiquement, la Masourie est terre polonaise, car elle fut colonisée, aux quinzième et seizième siècles, par des immigrés venus de Masovie. Plusieurs villages portent encore aujourd'hui des noms de localités masoviennes. Lors de l'introduction de la Réforme, le pays

---

(1) Les Masoures forment la majorité de la population dans les cercles d'Ortelsburg (82 o/o), de Johannisburg (81 o/o), de Neidenburg (77 o/o), de Lyck (69 o/o), et de Sensburg (63 o/o). Ils représentent une minorité importante dans les cercles d'Osterode (49 o/o), de Marggrabowa (36 o/o) et de Lötzen (32 o/o).

(2) A Weissuhnen (année scolaire 1897-98), sur 197 élèves primaires, 173 ne savaient pas l'allemand; les 24 autres parlaient les deux langues.

était complètement polonais. Marggrabowa fut fondée, en 1560, comme ville purement slave. Ce n'est qu'en 1584 que le sermon allemand fut introduit à Lyck à côté du polonais. Pendant tout le seizième et la première partie du dix-septième siècle, le polonais ne cessa d'avancer, repoussant l'allemand vers le Nord. (1) Mais après la terrible invasion tartare, la colonisation slave s'arrêta. Le traité de Wehlau (1657) enleva le pays à la suzeraineté de la Pologne. Dès lors l'allemand ne cessa d'avancer et de refouler à son tour la langue rivale. Au cours du dix-neuvième siècle surtout, ses progrès deviennent inquiétants. Dès 1804, les maîtres d'école sont tenus de savoir lire et écrire en allemand, et à partir de 1834, l'allemand devient, théoriquement du moins, la langue de l'enseignement. Depuis 1836 la germanisation trouva un ouvrier intelligent, énergique et brutal dans la personne du *Schulrat* Rättig. C'est vers cette époque que le polonais disparaît des églises de Kleszowen, Goldap, Szabienen, Dombrowka et Nordenburg. Après la mort de Rättig la germanisation subit un ralentissement, mais reprit de plus belle à partir de 1866. Au commencement du dix-neuvième siècle, la proportion des communiants polonais, dans la paroisse d'Angerburg, atteignait presque 73 o/o; en 1885, elle était tombée à 2 1/3 o/o.

En 1895, d'après Zweck, les Masoures ne forment plus que les 53 o/o de la population de la Masourie. Il y a là un grand danger pour la cause polonaise.

Si la germanisation de la Masourie est encore loin

(1) Dans les comptes d'église d'Angerburg, on voit des noms polonais se substituer peu à peu aux noms allemands des localités.

d'être complète, cela tient avant tout à la nature sauvage de ce pays, dont l'accès a été longtemps peu aisé. Encore aujourd'hui, les voies de communication sont peu nombreuses. Pendant des siècles, ce territoire fut un pays écarté, mal connu, vivant de sa vie propre, sans relations avec le monde extérieur; une sorte de Bretagne polonaise. Il est vrai que la guerre suédo-polonaise (1654-60) et surtout l'invasion tartare de 1656 avait fait de la contrée un vrai désert. (1) Les animaux sauvages pullulaient dans les forêts. En 1741, on dut construire une école dans un hameau, parce que les ours nombreux rendaient le chemin trop dangereux pour les enfants, forcés jusque là d'aller à l'école de Iokunowken. Le dernier ours ne fut tué qu'en 1804, dans la forêt de Wystemp, le dernier lynx en 1883, dans le cercle d'Ortelsburg. En 1855, dans le cercle de Sensburg, plusieurs chevaux furent mangés par les loups. Les élans existent encore en Masourie; il est vrai qu'ils appartiennent aux chasses royales et qu'il est défendu de les tuer. (2)

On peut se représenter ce qu'était la civilisation dans un pays pareil. Les écoles surtout restèrent longtemps dans un état déplorable. Les maîtres étaient rares; au dix-huitième siècle on prenait ce qui se présentait. A Prinowen, l'instituteur était un garçon de treize ans; à Wilkowen, un gamin de quatorze ans était censé faire la classe. Lors d'une inspection scolaire, en 1740, il se trouva que, des cinq maîtres de la paroisse de Gurnen,

---

(1) Voyez Pisanski : *Nachricht von dem im Jahre 1656 geschehenen Einfalle der Tartaren in Preussen.* Königsberg, 1764.

(2) Voyez Tetzner : Ouvrage cité, page 204.

aucun, excepté le recteur, ne savait écrire. Encore en 1821, le gouvernement se plaint de l'ignorance des instituteurs. Les locaux scolaires étaient à l'avenant. Pendant que le maître enseignait ses élèves, on pouvait souvent voir sa femme qui, dans la même chambre, faisait la cuisine ou donnait le sein à son bébé.

Malgré les progrès réalisés, les Masoures sont restés une des populations les plus arriérées de l'Allemagne, une de celles où les analphabètes sont le plus nombreux. Le Masoure est bon enfant, doux, gai et sociable. Mais par contre on lui reproche, non sans raison, son incurie, sa paresse, son goût pour l'eau-de-vie, son désordre et sa saleté. (1) Tous ceux qui ont visité cette contrée ont été frappés de l'aspect misérable et sordide des habitations, assemblage de bois et de terre glaise recouvert de chaume. (2) Il n'est pas rare de voir s'entasser à l'intérieur, dans un espace restreint, dix à douze personnes, pêle-mêle avec des poules et des oies, parfois des moutons et des chèvres. (3)

Les Allemands ont très bien compris que le meilleur moyen de germanisation consistait à rendre le pays plus accessible, en le dotant de routes, de canaux et de chemins de fer. Un nouveau canal doit mettre le système des canaux masoures en communication avec le Pregel. Dès 1879, la ligne ferrée Insterburg-Goldap-

---

(1) Skovronnek a peint, dans ses Nouvelles, le milieu masoure. Voyez : *Polska Maria*, 1888; *Masurenblut*, 1899, etc.

(2) Voyez la photographie d'une *chalupa* dans Zweck, page 231.

(3) La Masourie est certainement la contrée la plus pauvre de la Prusse orientale. En 1895, le district de Gumbinnen accusait, après celui de Posen, le moins d'habitants possédant un revenu de plus de 3.000 marks (1,74 o/o).

Marggrabowa-Lyck était construite; continuée par Johannesburg vers Allenstein (1885), elle met les coins les plus reculés du territoire en contact avec le reste de la province. La ligne Rudezanny-Rothfliess (1899) est destinée à favoriser le tourisme dans cette contrée pittoresque. Enfin les lignes Goldap-Angerburg-Gerdauen (1899) et Neidenburg-Willenberg-Ortelsburg (1900) complètent le réseau. L'initiative privée, encouragée par le gouvernement, cherche à mettre les terres en valeur. La « Société centrale d'agriculture pour la Lithuanie et la Masourie » a organisé des expositions et des conférences, fondé des journaux techniques, créé une école d'agriculture à Marggrabowa (1881) et des écoles d'hiver à Angerburg (1877) et Johannisburg (1893).

Ce qui nuit surtout à la propagande slave, c'est la différence de religion entre Masoures et Polonais. Le catholicisme a été un élément si important de la résistance et de l'expansion polonaise, que celle-ci inspire une méfiance instinctive aux protestants. Or les Masoures sont en grande majorité luthériens. (1)

Les Polonais catholiques n'ont pas toujours su voir quel intérêt immense ils auraient à attirer à eux la population masoure. Ainsi, dans les districts industriels rhénans et westphaliens, où les ouvriers masoures sont nombreux, les sociétés polonaises les ont sottement repoussés, les contraignant par là à former des sociétés entre eux et à se laisser facilement germaniser. (2)

---

(1) Il n'y a guère plus de 20.000 catholiques en Masourie. Le catholicisme y fait des progrès très lents par l'immigration de Polonais russes. Dans le cercle d'Ortelsburg, les catholiques représentaient, en 1845, 6,84 o/o de la population; en 1871, 7,9 o/o; en 1895, 9,47 o/o.

(2) Voir *Die Polen im rheinisch-westfälischen Steinkohlenbezirke* (Munich, 1901), pages 88-90.

Pourtant, ces dernières années, les Polonais ont fait quelques efforts pour gagner les Masoures à leur cause, mais sans méthode et sans continuité. Un journal anti-allemand, la *Gazeta ludora,* qu'ils essayèrent de lancer à Lyck, dura peu. (1) Les élections au Reichstag ont cependant prouvé qu'un parti polonais, ou du moins masoure, pouvait se constituer. Dans la circonscription Sensburg-Ortelsburg, le candidat polonais obtint en 1898 jusqu'à 5.874 voix; en 1903, le candidat masoure en obtint 3.925. Le jour où la lutte sera entreprise avec la même méthode, surtout avec la même persévérance qu'en Posnanie et en Silésie, le parti polonais pourra trouver dans le sud de la Prusse Orientale des alliés précieux, ce qui serait un coup sensible pour la germanisation. (2)

S'ils le voulaient, ils pourraient trouver un autre allié, pour battre en brèche le germanisme dans cette province, qui est la citadelle des Allemands de l'Est. Nous voulons parler des Lithuaniens, (3) qui habitent le coin nord-est de la Prusse Orientale et rejoignent les Masoures au sud. (4) D'après le recensement du premier décembre 1890, il y avait 114.915 Lithuaniens dans

---

(1) Depuis le premier juillet 1905, un journal polonais, le *Goniec Mazurski,* paraît à Osterode. Voyez aussi *Ostmark,* II, 6, page 42, et IX, 1.

(2) Nous ne citons que pour mémoire les quelques centaines de Raskolniks russes établis en Masourie; ils s'abstiennent de toute politique. Voyez Zweck : *Masuren,* pages 180-189, et Tetzner : Ouvrage cité, pages 212-248.

(3) Sur la population lithuanienne de la Prusse, voyez Tetzner : Ouvrage cité, pages 24-112; — Zweck : *Litauen* (Stuttgart, 1898); — Girenas : *Die litauische Frage* (Tilsit, 1888), et *Ueber einige Missgriffe* (Tilsit, 1894).

(4) A Dubeningken, on prêche plusieurs fois par an en lithuanien et en polonais.

la province. Ils sont encore une centaine de mille, (1) formant un groupe assez compact dans les cercles de Memel, Heydekrug, Tilsit et Ragnit, mais représentés aussi dans ceux de Pillkallen, Labiau, Insterburg, Stallupönen et Goldap. La grande majorité est protestante, ce qui les sépare de leurs frères de la Lithuanie russe. Cependant les points de contact sont nombreux. Depuis qu'après la terrible répression de 1863 par le Pendeur Mourawief, il fut interdit d'imprimer en Russie des ouvrages lithuaniens, presque tout ce qui se publie en cette langue sort des officines de la Lithuanie allemande. C'est de là que partent les journaux et les brochures révolutionnaires.

Les liens qui ont uni la Lithuanie et la Pologne sont trop solides (2) pour que les Lithuaniens allemands ne puissent être amenés à sympathiser avec les Polonais. (3) Et cela d'autant plus, que les Lithuaniens prussiens se sont réveillés sur le tard et réclament le droit de parler leur idiome non seulement à l'église, mais aussi à l'école. On ignore généralement en France qu'il existe en Prusse une question lithuanienne. Et cependant, en 1898 et en juillet 1901, la circonscription de Memel-Heydekrug envoya au Reichstag un député lithuanien. (4) Si la Lithuanie russe obtenait son auto-

---

(1) D'après le recensement de 1900, ils ont un peu diminué. En 1890, il y avait 3,93 Lithuaniens sur 1.000 Prussiens; en 1900, 3,08.

(2) Malgré les tentatives du gouvernement russe d'opposer Lithuaniens et Polonais. Voyez *Temps*, 2 décembre 1905: *Les revendications lithuaniennes.*

(3) Il ne faut cependant pas oublier que les Lithuaniens allemands étaient dès 1422 sujets de l'Ordre Teutonique, et que leur histoire ne se sépare pas de celle de la Prusse.

(4) Aux élections de 1903, il échoua avec 4.084 voix. Le parti lithuanien se compta aussi dans les circonscriptions de Tilsit-Niederung (1.537 voix), et Ragnit-Pillkallen (391 voix).

nomie, le mouvement reprendrait sans doute en Prusse avec une vigueur nouvelle. En tout cas, il ne saurait être indifférent pour les Polonais d'avoir des alliés de ce côté.

La province où la cause polonaise a obtenu les plus grands succès, succès presque inespérés, qui ont atterré les Allemands, c'est la Silésie. Aujourd'hui la Haute-Silésie, c'est-à-dire presque tout le district d'Oppeln, (1) appartient aux Polonais, qui sont même représentés par d'importantes minorités dans trois cercles du district de Breslau. (2) Et ce n'est pas un apport négligeable que celui des Polonais silésiens. Ils sont à l'heure actuelle plus d'un million. Par eux, la Posnanie se trouve reliée à la Galicie, de sorte qu'il y a une population polonaise ininterrompue depuis les Karpathes jusqu'à la mer Baltique. Si les rêves les plus hardis des Polonais se réalisaient, la Prusse Orientale, avec Königsberg, se trouverait isolée, détachée du corps de la

---

(1) Les Polonais ont la majorité dans les cercles de Kreuzburg, Rosenberg, Lublinitz, Gross-Strelitz, Oppeln, Kosel, Tost-Gleiwitz, Beuthen-Campagne, Tarnowitz, Zahrze, Kattowitz, Pless, Rybnik et Ratibor.

Ils forment une minorité importante dans les cercles de Falkenberg, Neustadt, Beuthen-Ville et Leobschütz. Seuls, les deux cercles de Grottkau et de Neisse sont presque exclusivement allemands.

(2) Cercles de Gross-Wartenberg, Namslau et Brieg.

Il y a en outre de petites colonies polonaises dans plusieurs villes de la Basse-Silésie. En 1890, il y avait à Liegnitz 5.500 Polonais. A Breslau, il y a un centre relativement important. Les Polonais y ont fondé une société de chant, une société de Sokols et, en 1900, une banque de prêts. Voyez *Ostmark*, V, 4, page 40.

La *Deutsche Zeitung* (1898, numéro 83) pousse un cri d'alarme, parce que les Polonais augmentent à Görlitz. Ce journal exprime la crainte assez chimérique qu'ils ne se servent de ce poste avancé pour fomenter un mouvement particulariste chez les Wendes.

Prusse et en grand danger de tomber complètement sous l'influence slave.

Ce réveil de la Haute-Silésie, véritable résurrection nationale, est la preuve incontestable de la vitalité de la nationalité polonaise; il témoigne aussi de l'effort persévérant, du travail intelligent accompli par le bloc slave. Car historiquement, la Silésie n'a pas fait partie du royaume de Pologne, à moins de remonter aux temps lointains des premiers Piasts. Lorsque les derniers ducs de Brieg et de Liegnitz se furent éteints, la Silésie accepta sans protestation la suzeraineté autrichienne, comme plus tard la domination prussienne. Qui parlait alors de Polonais silésiens ? Les Prussiens ignoraient ces paysans et ces ouvriers de langue étrangère, ou du moins ils étaient persuadés que, dans cette province si tranquille, il n'y avait nulle crainte à avoir, ni pour le présent ni pour l'avenir. L'année 1848 passa, (1) la révolution de 1863 ébranla les frontières, mais en Silésie rien ne remua. Chose singulière, c'est Bismarck qui a donné le branle au mouvement national de la Haute-Silésie.

L'influence du Kulturkampf sur le polonisme n'a pas été assez mise en lumière. Avant le Kulturkampf, il n'y avait pas de question polonaise en Silésie. Lorsque le clergé catholique se leva pour la lutte mémorable que l'on connaît, il chercha des alliés et s'appuya sur le peuple; et comme il avait besoin des Polonais, le Centre lia partie avec eux. C'est alors que fut fondé

---

(1) Au Landtag uni de 1847, Wodiczka, député de la Haute-Silésie à la curie des États, demandait simplement que les Polonais silésiens fussent traités comme leurs frères allemands. Voyez Matter : *La Prusse et la Révolution de 1848*, page 73.

le *Katolik*, le premier journal polonais en Silésie. Bismarck, cherchant à terrasser son terrible adversaire par tous les moyens possibles, ne résista pas à la tentation de frapper les catholiques de l'Est dans leur langue, c'est-à-dire dans ce qu'une nationalité a de plus précieux. Il ne fit que déchaîner la lutte nationale en même temps que la lutte religieuse. (1)

Ce qui suivit est dû au travail lent et patient du parti polonais, dont le centre est à Posen. Pourtant une difficulté particulière se présentait en Silésie. Les habitants n'y parlent pas le polonais littéraire, mais un dialecte, que les Allemands appellent le *Wasserpolnisch* (mot à mot : le « polonais aquatique »). Mais à l'heure actuelle, le polonais pur a fait d'immenses progrès, si bien que le dialecte silésien n'est plus une entrave à l'action nationale. (2)

La société *Marcinkowski* envoya systématiquement des boursiers dans les villes de Silésie. La presse fut organisée. A côté du *Katolik*, ouvrier de la première heure, qui paraît à Beuthen, vinrent se ranger la *Gazeta*

---

(1) Bismarck l'avoue lui-même, tout en rejetant la faute sur le Centre. Voyez son discours à la Chambre des Seigneurs, le 24 avril 1874 (Hahn : *Geschichte des Kulturkampfes in Preussen. In Aktenstücken dargestellt.* Page 124)

Les Polonais protestants des cercles de Kreuzburg, Rosenberg et Rybnik montrent moins d'ardeur pour la cause nationale que les Catholiques.

(2) Les Allemands s'y sont pris trop tard pour opposer le dialecte silésien à la langue littéraire. Ils ont introduit eux-mêmes le polonais classique dans les séminaires.

Les différences dialectales sont, dans les luttes nationales, d'une importance beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement. Qu'on songe à ce qui est arrivé aux Slovaques. (Voyez Denis : *La Bohême depuis la Montagne-Blanche.* Volume II, pages 221-224.)

Opolska d'Oppeln, le *Nowiny Raciborskie* (à Ratibor) et d'autres encore. (1)

Des gens dévoués se mirent à donner des leçons gratuites de polonais. (2) Une société se forma dans le but de répandre des livres de lecture à l'usage des enfants. (3) Les Polonais de Breslau créèrent une société de secours pour subvenir aux études des enfants de la Haute-Silésie. Des sociétés analogues existent à Ratibor et à Beuthen.

Puis l'on vit fonctionner ces associations de morcellement, qui ont permis à des milliers de paysans polonais d'acheter des terrains et de s'y établir. (4) Des sociétés industrielles, de chant, de musique, de secours mutuel, enfin des Sokols sont pour ainsi dire sorties du sol. En un mot, toute la savante organisation, qui donna de si grands résultats en Posnanie et en Prusse Occidentale, fut transportée en Silésie et adaptée aux besoins locaux. (5)

Toute cette peine ne fut pas perdue. L'idée nationale, celle de la *Grande Pologne,* comme disent les Allemands, fructifia si bien, qu'aujourd'hui la Haute-Silésie est presque entièrement gagnée à la cause polonaise; et les Silésiens ne se gênent pas d'en donner des preuves retentissantes. En 1900, on vit environ 1.500 Polonais de

---

(1) A Beuthen paraît encore les *Dziennik Slonski,* à Kattowitz le *Gornoslonzak*. La *Gazeta Robotnicza,* organe du parti socialiste polonais, jadis à Berlin, paraît à Kattowitz depuis le premier juillet 1901.

(2) Voyez Massow : *Polennot,* page 105.

(3) Voyez le *Katolik* du 28 février 1901.

(4) A Gleiwitz existe une *Spolka Ziemska*. Voyez Stumpf : *Polenfrage und Ansiedlungskommission,* page 21.

(5) Voyez le plan d'action sous le titre : « Qu'est-ce que le peuple de Silésie doit faire », de la *Gazeta Opolska* du 5 août 1898.

Silésie se rendre à Cracovie pour le jubilé de l'Université de cette ville. (1) Le 10 mars 1901, une réunion populaire à Oppeln adopte un ordre du jour de protestation, parce qu'un député a appelé les Polonais des *Prussiens de langue polonaise*. « Non, ajoute la *Gazeta Opolska*, qui rend compte de la réunion, non, nous sommes Polonais des pieds à la tête. » (2) Et le *Katolik*, mettant les points sur les i, déclare : « Tout Haut-Silésien parlant polonais est de nationalité polonaise ; ce n'est que provisoirement qu'il est citoyen de l'État prussien. » (3) Aussi, dès 1896, le ministre Bosse jette un cri d'alarme et parle du péril national en Silésie. (4)

C'est en même temps un élément nouveau que la Pologne a gagné par cette annexion morale de la Haute-Silésie.

En effet, la population, en grande partie industrielle, a un caractère beaucoup plus démocratique que celle des autres provinces. La noblesse n'y existe pas. Et déjà les ouvriers de Kattowitz et de Zahrze se tournent vers le socialisme, mais sans abandonner pour cela leurs revendications nationales. La Haute-Silésie contribuera certainement pour une large part au rajeunissement et à l'élargissement du programme politique polonais. Nous aurons à montrer plus loin comment le mouvement démocratique, qui pousse de plus en plus les Polonais à secouer la tutelle du Centre alle-

---

(1) Voyez *Dziennik Berlinski* du 17 juin 1900.
(2) Voyez Wagner et Vossberg : *Polenstimmen* (Berlin, 1902), page 101.
(3) Voyez *Polenstimmen*, page 134.
(4) Chambre des députés prussienne, séance du 15 mars 1896.

mand, s'est manifesté avec le plus d'éclat justement en Silésie. (1)

Jusqu'ici les Tchèques de la Silésie n'ont guère fait parler d'eux. Il semble qu'une alliance entre eux et les Polonais, leurs proches voisins, pourrait fortifier leurs positions respectives. (2)

Peut-être les Allemands ont-ils été moins impressionnés par les progrès stupéfiants du parti polonais en Silésie que par la constitution d'une forte agglomération slave en plein Ouest allemand, dans les districts industriels de la Prusse Rhénane et de la Westphalie. (3) Les élections pour le Reichstag, en 1903, préparèrent une surprise désagréable au gouvernement prussien; elles montrèrent que les ouvriers slaves pouvaient mettre en ligne des forces sérieuses. Aucun député polonais ne fut élu, mais dans presque toutes les circonscriptions du bassin houiller, les Polonais manifestèrent en donnant leurs voix à des candidats de leur nationalité. Ceux-ci obtinrent en tout plus de dix-sept mille voix.

Les causes qui poussent les populations de l'Est à

---

(1) Ajoutons que les cercles de Pless, Rybnik et Ratibor ont fourni leur contingent à l'agglomération polonaise des bassins houillers de la Province Rhénane et de la Westphalie.

(2) Les Tchèques sont peu nombreux. Toutefois, au point de vue électoral, ils pourraient avoir une certaine importance. On comptait, en 1890, dans le cercle de Ratibor, 47.052 Tchèques; dans celui de Leobschütz 9.177; dans celui d'Oppeln 1.971.

(3) L'ouvrage essentiel à consulter sur cette question est le suivant :

Die Polen im rheinisch-westfälischen Steinkohlen-Bezirke,—herausgegeben vom Gau Ruhr-und-Lippe des Alldeutschen Verbandes. Munich, 1901. — On y trouvera des cartes indiquant la densité de la population polonaise et de précieuses tables statistiques.

A consulter naturellement aussi les journaux de la région et la collection du *Wiarus Polski.*

chercher du travail si loin de leur patrie sont fort simples et se rattachent au grand mouvement économique connu sous le nom allemand de *Sachsengängerei*. Les ouvriers de l'Est sont attirés avant tout par des salaires plus hauts que ceux qu'ils peuvent gagner chez eux. L'essor extraordinaire de l'industrie dans le bassin rhénan exigeait du reste une immigration de travailleurs, car les forces ouvrières de la région, réquisitionnées depuis longtemps, ne suffisaient plus. La population polonaise répondit vite à cet appel, qui était pour elle une véritable aubaine.

Lors du recensement de 1861, il n'y avait pas encore de Polonais dans les districts industriels. Trente ans après, il y en avait plus de 30.000. (1) Le recensement de décembre 1895 n'indique malheureusement pas la nationalité. Mais nous avons d'excellentes statistiques partielles, établies soit par la direction des mines, soit par l'*Alldeutscher Verband*. (2) Elles peuvent nous

---

(1) Le recensement du premier décembre 1890 donne les chiffres suivants :

District de Munster : 5.490 Polonais.

District d'Arnsberg : 20.130 Polonais.

District de Dusseldorf : 4.670 Polonais.

A noter que ne sont comptés que les Polonais ne sachant pas l'allemand.

(2) Voyez pour 1893 : *Die Belegschaft der Bergwerke und Salinen im Oberbergamtsbezirke Dortmund nach der Zählung vom 16 Dezember 1893.*

Pour 1897 : *Nachweisung der Ausländer, der polnisch sprechenden Inländer und der aus russisch-Polen eingewanderten Bergarbeiter in der Belegschaft des Oberbergamtsbezirkes Dortmund nach der Erhebung vom 16 Dezember 1897.*

Pour 1898 : *Zusammenstellung der auf den Vereinszechen am ersten Juli 1898 beschäftigten fremden Bergleute.*

Pour 1899 : *Aufstellung der auf den Bergwerken des Oberamtsbezirkes Dortmund am 31 Dezember 1899 beschäftigten Preussen polnischer Abkunft.*

donner d'utiles indications sur la rapidité avec laquelle s'accroît l'élément polonais.

En 1893, dans le district d'inspection minière de Dortmund, il y avait 17.919 mineurs polonais; en 1897, il y en avait 34.361, soit en quatre ans une augmentation de 91,7 o/o. Sur le total des ouvriers des mines, 18,62 o/o étaient polonais. D'après les calculs de l'*Alldeutscher Verband,* on arrive, en décembre 1899, au chiffre formidable d'environ 200.000 Polonais des deux sexes, établis dans les régions industrielles du bassin rhénan.

Les Polonais tendent non seulement à s'agglomérer dans les mêmes centres, (1) mais à se réunir dans les mêmes mines, (2) ce qui rend leur germanisation plus difficile.

Les Allemands reprochent âprement aux ouvriers polonais d'abaisser le niveau social de toute la région. (3) Il est vrai que ces travailleurs slaves n'ont pas trop bon air, lorsqu'ils arrivent en troupes misérables, les vêtements déchirés, avec leur pauvre avoir dans des sacs de grosse toile.

Les localités industrielles, où ces ouvriers sont

---

(1) Le premier janvier 1900, on comptait dans les cercles miniers :

de Recklinghausen.	10.060	ouvriers	polonais,	soit :	48.22 o/o
de Gelsenkirchen..	8.909	—	—	—	57.43 o/o
de Herne.....	7.452	—	—	—	51.34 o/o
de Wattenscheid...	5.626	—	—	soit	42.9 o/o
de Essen-Est.....	5.408	—	—		

du total.

(2) Dix-neuf mines ont plus de 50 o/o d'ouvriers polonais. Dans la mine Ewald (cercle de Recklinghausen), les Polonais représentent le 85 o/o du total des ouvriers.

(3) D'après une statistique de 1893, il y avait déjà 3.851 ouvriers ne sachant ni lire ni écrire.

entassés, font un effet déplorable de laideur et de saleté, avec leurs maisons en briques, noircies par la fumée des usines. Dans des rues sordides, où traînent des odeurs fétides, grouille un monde d'enfants en loques. Les logements sont trop peu nombreux, trop cher aussi. On s'entasse dans des chambres mal entretenues, et la morale n'a rien à y gagner. Les rixes sont fréquentes.

Tout cela est vrai. Que ce prolétariat étranger, parqué dans un espace relativement restreint, n'ait pas une bonne influence sur la culture générale et la moralité de cette région, nul n'en doute. Mais n'est-il pas souverainement injuste d'attribuer aux Polonais ce qui est la faute de l'organisation sociale ? Ce n'est pas, en tout cas, aux actionnaires allemands des riches sociétés industrielles à se plaindre d'une population ouvrière dont ils ne peuvent se passer.

Il est incontestable que les villes de la région ont pris un cachet polonais. A Gelsenkirchen, à Recklinghausen, à Bochum, même à Essen, il y a des rues entières où l'on n'entend pas parler allemand. Les magasins portent très souvent l'inscription : « Ici on parle polonais. » (1) Les journaux locaux sont remplis d'annonces en polonais, de même que les commerçants allemands ne dédaignent pas d'insérer des réclames dans le *Wiarus Polski*. Les employés parlant le polonais sont recherchés par les maisons de commerce. Dans les écoles primaires, les élèves ne sachant

(1) Voyez des exemples d'enseignes et inscriptions polonaises dans *Die Polen im rheinisch-westfälischen Steinkohlen-Bezirke*, page 49.

pas l'allemand sont nombreux, (1) et cette situation crée évidemment des difficultés spéciales.

Tout cela agace formidablement les autorités allemandes, et pourtant tout cela est absolument naturel. N'oublions pas que dans les cercles de Gelsenkirchen-Campagne et de Recklinghausen, il y a un Polonais sur cinq habitants.

Ces Polonais ont jusqu'ici résisté énergiquement à la germanisation. Ne fréquentant guère qu'entre eux, constitués en sociétés nationales, ils tiennent surtout à conserver leur langue. Leur journal, le *Wiarus Polski* ne cesse de les encourager dans leur résistance. Avec une vue très juste des choses, il s'adresse surtout aux mères, dont dépend l'éducation des enfants. Ce sont des appels sans cesse répétés, en prose et en vers :

> Tant que ton cœur, ô Polonaise,
> Sera la citadelle de la patrie et des voix divines,
> Personne ne pourra conquérir la Pologne. (2)

Le même journal fait lancer ce défi à Bismarck par les mères polonaises :

> Vois-tu, Bismarck, bien que tu fasses trembler la terre, tu ne peux me vaincre, moi, mère polonaise. Car j'apprends à mon enfant à parler, lire, écrire et chanter en polonais. C'est ainsi que Dieu l'a ordonné, et c'est ainsi que je le veux et que cela sera. (3)

---

(1) En 1896, on comptait dans les écoles primaires de Westphalie 1.568 enfants ne sachant que le polonais; 4.490 parlaient l'allemand et le polonais.

(2) Supplément du *Wiarus Polski*, 8 juillet 1899.

(3) *Wiarus Polski*, 9 janvier 1897.

Comme on le voit par ces deux citations, l'idée religieuse exerce encore son influence profonde sur cette grande colonie ouvrière. Le socialisme ne l'a pas encore attirée dans son camp. Ce n'est pas par là que se fera la germanisation. Elle se fera sans doute peu à peu par le milieu ambiant.

Jadis la plupart des Polonais, après avoir gagné un petit pécule, revenaient chez eux. Il y avait un va-et-vient continuel entre les provinces orientales et les centres industriels de l'Ouest. Dans ces conditions, l'influence de la nationalité persistait. Sur cette population flottante l'allemand n'avait aucune prise. Dans ces dernières années, le chiffre des Polonais qui s'établissent à demeure dans l'Ouest est plus grand, et ce rameau détaché du tronc a beaucoup de chances de périr. Mais les choses n'en sont pas encore là; il faudra en tout cas plusieurs générations, trois au moins, disent les Allemands les plus optimistes.

Tant que de la sève nouvelle viendra, chaque année, vivifier le rejeton slave, la germanisation n'avancera que bien lentement. Néanmoins les chefs polonais ne sont pas sans avoir pressenti le danger. Aussi prêche-t-on sans cesse aux ouvriers de ne pas épouser d'Allemandes. C'est qu'en effet, autant les Allemands craignent les mariages entre Germains et Polonaises dans l'Est, autant les Polonais ont à redouter, dans un milieu étranger, les unions mixtes.

En attendant, le bloc polonais de l'Ouest reste compact. Mais il ne faut pas s'en exagérer l'importance politique. Cette colonie slave peut, aux élections, influer sur les rapports avec le Centre et forcer ce parti à des concessions; c'est tout.

Plus grande est son influence économique, dont nous aurons à parler plus loin.

Il en est de même des colonies polonaises qui sont établies dans d'autres régions de l'Allemagne et qui contribuent aux différentes œuvres nationales. (1) L'agglomération n'est véritablement importante qu'à Berlin et dans sa banlieue. En 1890, il y avait environ 12.200 Polonais dans le district de Berlin et 9.300 dans celui de Potsdam. (2) Ils ont organisé de nombreuses sociétés, très actives et prospères. Un bureau d'informations, fondé en 1904, vient en aide à ceux qui désirent s'établir dans la capitale ou dans la banlieue. C'est à Berlin que paraît un des organes importants de la résistance slave, les *Dziennik Berlinski.*

D'après ce court résumé, on peut se rendre compte que la position des Polonais est assez solide. Concentrés dans l'Est, ils se massent en un bloc cohérent d'environ 3.200.000 âmes. Fortement constitués en Posnanie, en Silésie et en Prusse Occidentale, ils forment le trait d'union entre leurs frères de Galicie et les populations soumises à la Russie. En Warmie et dans un coin de la Poméranie, ils ont des postes avancés. L'importante colonie du bassin rhéno-westphalien ainsi que les îlots

---

(1) A Dresde par exemple, la Société des industriels polonais entretient une petite école, où l'on enseigne gratuitement le polonais (voyez *Ostmark,* I, 11, page 44).

Les Polonais de Brême envoient de l'argent à l'œuvre des bibliothèques populaires (voyez *Wiarus Polski*, 22 décembre 1900).

(2) Voyez *Das polnische Berlin* dans *Ostmark*, VI. 8 : et *Polnische Unternehmungen in Berlin und Umgegend. Ostmark*, VI, 10/11. Voyez aussi le *Wielkopolanin* des 4 et 5 septembre 1901.

Conférez dans *l'Européen* du 22 octobre 1904, l'article de M. L. Polier. *Berlin contre l'État.*

établis dans quelques villes allemandes augmentent leur puissance économique.

Enfin, des alliés éventuels les attendent en Masourie et dans la Lithuanie prussienne. Réunis dans une volonté de résistance commune, ils constituent une puissance redoutable.

Et ce n'est vraiment pas une vaine déclamation parlementaire que ce mot du comte de Bülow : « A mes yeux, la question des marches de l'Est est non seulement une des plus importantes de notre politique intérieure; c'est celle du développement de laquelle dépend l'avenir immédiat de notre patrie. » (1)

(1) Discours prononcé, le 13 janvier 1902, à la Chambre des députés prussienne.

CHAPITRE II

Les Polonais augmentent-ils au détriment des Allemands? Telle est la question qu'il est nécessaire de se poser. S'il y a pour la Prusse un danger polonais, il doit pouvoir se traduire en chiffres. Les statistiques seules sont capables de nous donner à peu près le bilan des gains et des pertes dans les deux camps rivaux. (1)

Il est indéniable que, dans le courant des cinquante dernières années, l'élément polonais de la province de Posen a augmenté sensiblement, et que cette augmentation s'est faite au détriment de l'élément germanique.

Malheureusement, les statistiques antérieures au recensement de 1890 ne peuvent être utilisées qu'avec une extrême prudence. (2)

---

(1) A consulter, outre les ouvrages déjà cités, le livre important de Leo Wegener : *Der wirtschaftliche Kampf mit den Polen um die Provinz Posen*. Posen, 1903.

Voyez aussi les chiffres indiqués par Dix : *Die Völkerwanderung von 1900*.

(2) Ainsi une statistique linguistique des enfants des écoles primaires indique pour la ville de Wreschen, en 1886, 55,9 o/o d'élèves dont la langue maternelle serait l'allemand. Cinq ans après, il n'y en a plus que 24,7 o/o. Cela paraît impossible.

Pour établir les proportions ethniques des deux groupes nationaux avant 1890, on est obligé d'avoir recours à différents indices, dont le plus important est la religion des habitants. D'une manière générale, l'augmentation de la population catholique équivaut à une augmentation de la population polonaise.

Or, nous constatons que, de 1849 à 1900, les Catholiques ont augmenté de 51 o/o, les Protestants seulement de 39,7 o/o. Quant aux Juifs, qui constituent un élément important de germanisation, ils ont diminué de 46 o/o dans le même laps de temps. Dans le district de Posen, plus slave que celui de Bromberg, les Polonais ont augmenté de 22,8 o/o pendant la période qui va de 1871 à 1895, alors que les Allemands (Protestants et Juifs) non seulement n'ont pas augmenté, mais ont diminué de 0,87 o/o. Ce fait est d'autant plus remarquable que, de 1825 à 1840, les Protestants enregistraient une augmentation bien plus grande que les Catholiques.

Pourtant, à part la province de Posen, il semble bien que les Allemands aient exagéré le danger polonais, parfois intentionnellement, pour obtenir des mesures de répression; souvent aussi à cause de l'inexactitude des statistiques. (1)

La comparaison des statistiques de 1861 et de 1890,

---

(1) Il est certain que la statistique de 1861 donne des chiffres trop bas pour les Polonais, vu qu'elle compte comme Allemands les nombreux domestiques polonais en service dans les familles allemandes. La statistique de 1890 étant plus exacte, il se trouve que la comparaison des deux recensements exagère l'augmentation des Polonais.

sur laquelle il y a des réserves à faire, donne les résultats suivants :

Districts	Augmentation des Allemands	Augmentation des Polonais
Königsberg	+ 22,8 °/₀	+ 12,5 °/₀
Gumbinnen	+ 27 °/₀	— 2,6 °/₀
Danzig	+ 21,5 °/₀	+ 24,4 °/₀
Marienwerder	+ 16,6 °/₀	+ 24,4 °/₀
Bromberg	+ 12,8 °/₀	+ 30 °/₀
Posen	— 1 °/₀	+ 32 °/₀
Breslau	+ 26,1 °/₀	+ 1,1 °/₀
Oppeln	+ 42,5 °/₀	+ 40,4 °/₀

Les résultats, certainement plus exacts, du rapprochement entre le recensement de 1890 et celui de 1900, prouveraient que le polonisme est en perte depuis dix ans, ainsi que l'indiquent les chiffres suivants :

	Pourcentage des Polonais	
	1890	1900
Prusse Orientale	11,0	7,8
Prusse Occidentale	30,1	28,0
Posnanie	59,8	61,3

Dans la province de Posen seule les Polonais auraient donc gagné du terrain.

Dans le royaume de Prusse, l'élément polonais, si nous en croyons les chiffres actuels, a baissé comme importance comparative. De 9,23 o/o en 1890, il est tombé à 8,88 o/o en 1900.

Et cependant, lorsque le comte de Bülow comparait assez grossièrement la prolificité polonaise avec celle des lapins, il n'avait pas tout à fait tort, en ce sens que les familles polonaises comptent plus d'enfants que les

ménages allemands. (1) La statistique comparative, que nous empruntons aux *Annales de Géographie,* (2) le prouve :

Naissances (y compris les morts-nés) pour 1.000 habitants (1893-1902)

Posen	43,5
Prusse Occidentale	43,4
Silésie	41,1
Westphalie	41,6
Prusse Orientale	38,8
Province Rhénane	38,6

Mais si les provinces polonaises enregistrent le plus de naissances, la mortalité infantile, malgré des progrès sérieux, y est aussi plus grande. (3)

En somme, les gains polonais en Posnanie ne contrebalancent pas les pertes dans les autres provinces. Ce n'est donc pas par l'accroissement du nombre que les Polonais paraissent si redoutables au gouvernement prussien.

Leurs conquêtes sont avant tout morales. Elles consistent non dans la multiplication des habitants de langue slave, mais dans l'augmentation des Polonais imbus de l'idée nationale, décidés à défendre leur langue et leur caractère ethnique. C'est cette victoire qui

---

(1) Voyez les chiffres comparatifs des naissances pour 1895 dans Dix : *Die Völkerwanderung von 1900,* page 33.

(2) *Annales de Géographie,* du 15 mars 1905 : page 119. Cette revue emprunte ses chiffres au premier fascicule du *Vierteljahrsheft zur Statistik des Deutschen Reiches,* 1904 ; pages 54-168.

(3) De plus, l'émigration est assez forte dans les provinces orientales. En 1893, les émigrants de la Posnanie et de la Prusse Occidentale forment 1,6 du nombre total des émigrants allemands ; en 1894, 1/9 ; en 1896, de nouveau 1,6. Voyez Dix : Ouvrage cité, page 49.

a arrêté la marche offensive du germanisme. Il n'y a guère plus de Silésiens parlant le polonais que jadis; mais là où, il y a quelques années, il n'y avait que des Prussiens de langue étrangère, il y a maintenant des Polonais soumis contre leur volonté à l'empire d'Allemagne.

On peut même s'étonner que la germanisation n'ait pas fait des progrès rapides, si l'on songe aux moyens dont dispose le gouvernement : lois de circonstance, sévérité draconienne des tribunaux, armée de fonctionnaires chauvins, colonisation allemande à outrance, écoles, service militaire.

C'est que les Polonais ont encore pour eux un allié singulièrement puissant. Les conditions économiques des provinces de l'Est, comme nous allons essayer de le montrer très brièvement, sont favorables à leur nationalité. (1)

Ce qui suit se rapporte avant tout à la Posnanie, où la position des Polonais s'est consolidée. En réalité, quelque bizarre que cela paraisse, c'est surtout la pauvreté de la province qui a été la principale alliée des Polonais. La province de Posen est en effet une des plus pauvres parmi les pays prussiens.

C'est une contrée agricole, dont le sous-sol ne renferme aucune richesse minière. L'industrie n'a pu s'y développer, car son débouché normal, la Russie, se trouve fermé par des tarifs protectionnistes. (2) La terre est

---

(1) A consulter surtout le beau travail déjà cité de Leo Wegener : *Der wirtschaftliche Kampf mit den Polen um die Provinz Posen.*

(2) L'industrie peu importante de la contrée dépend presque entièrement des produits agricoles (alcool, sucre, bière) et ne répond qu'aux besoins locaux.

plutôt maigre et peu propre à la grande culture. Pour l'année 1897 à 1898, l'impôt sur les revenus rapportait, dans la province, 2.980.000 marks, c'est-à-dire 2,21 0/0 seulement du rendement total pour la Prusse. Alors que cet impôt rapporte en moyenne 4,24 marks par tête d'habitant pour le royaume en général, il n'est en Posnanie que de 1,63 mark. (1)

La contrée n'attire donc guère l'immigrant allemand. Le paysan polonais, qui a moins de culture que son concurrent germain, a aussi moins de besoins et se tire plus facilement d'affaire sur un sol ingrat. Les statistiques prouvent en effet que l'élément polonais est surtout prépondérant dans les parties les plus pauvres et les moins fertiles de la province.

Les Allemands sont tentés d'émigrer d'une contrée où il leur est difficile de faire des affaires vraiment rémunératrices. De plus, là où ils se trouvent en minorité, entourés de Slaves plus ou moins hostiles, ils se sentent en quelque sorte exilés, s'ils ne veulent pas se poloniser, comme cela arrive assez fréquemment à ceux qui sont catholiques ou qui épousent des Polonaises. Ils ont donc une forte tendance à vendre leurs terres et à chercher dans les parties germaniques de l'Allemagne une position plus agréable. Ce sont ces ventes nombreuses qui font passer la petite propriété en mains polonaises. (2) En 1897, 1.133 petites propriétés (environ 6.693 hectares) ont passé des Allemands aux Polonais, alors que seule-

---

(1) Il en est à peu près de même pour la Prusse Occidentale (1,76 mark) et la Prusse Orientale (1,79 mark).

(2) Nous traitons plus loin, avec plus de détails, la question de l'acquisition du sol.

ment 483 propriétés (environ 2.972 hectares) étaient vendues par des Polonais à des Allemands.

Les propriétés allemandes sont très souvent morcelées par la vente, et ce sont surtout les Polonais qui en profitent, parce que, n'ayant que des besoins restreints, ils peuvent vivre plusieurs, là où un seul Allemand trouverait à gagner sa vie. D'ordinaire le paysan slave ne désire qu'un petit champ de pommes de terre, que sa femme ou ses vieux parents peuvent cultiver, pendant que lui-même va chercher ses ressources principales dans l'Ouest allemand.

Nous verrons comment les Polonais ont su se servir de ces conditions économiques spéciales.

CHAPITRE III

Un rapide coup d'œil jeté sur le passé aidera à mieux comprendre le développement de la lutte entre les deux races, jusqu'à l'hostilité déclarée de ces dernières années.

Ce serait une grave erreur de croire que l'influence allemande dans les provinces orientales ne date que des annexions de Frédéric II. Dès le moyen âge, les rois de Pologne, comme ceux de Bohême, appelèrent des Allemands, qui faisaient d'excellents colons et de paisibles sujets. Pour les attirer, on leur conférait des privilèges. Les villes ainsi peuplées jouissaient de franchises copiées sur celles de Magdebourg *(jus Teutonicum seu Magdeburgense)*. Au treizième siècle déjà, l'influence allemande n'était pas négligeable, même en Posnanie. (1) Au cours du quinzième siècle, cette influence s'affaiblit considérablement en Grande Pologne ; les éléments étrangers sont absorbés par la nation. Dans les actes municipaux, l'allemand disparaît; les noms de famille sont traduits en polonais.

---

(1) La liste des magistrats de la ville de Posen (de 1253-1504) contient beaucoup de noms allemands. Voyez Warschauer : *Stadtbuch von Posen.*

La Prusse Occidentale était plus exposée que la Posnanie à l'influence germaine ; aussi cette région frontière fut-elle disputée avec acharnement. Le pays de Kulm (Chelmno), habité primitivement par des Borusses, proches parents des Lithuaniens, fut soumis et colonisé par l'Ordre Teutonique, mais fut peu à peu polonisé, à mesure que la Pologne grandissait en puissance. (1) La bataille de Tannenberg (1410), puis la paix de Thorn (1466) firent passer la Prusse Occidentale sous l'hégémonie des rois de Pologne. Au dix-septième siècle, les starostes comme les évêques ont de nouveau recours à l'élément allemand pour repeupler le pays, dévasté par la guerre avec la Suède. Et tel était le besoin de colons, que même les Jésuites de Graudenz, possesseurs de Kamin, firent appel à des paysans protestants. Ces colons étaient désignés sous le nom général de *Hollandais (Holländer),* probablement par une fausse assimilation avec d'anciens immigrés venus des Pays-Bas. (2) Ces nouveaux habitants, tous protestants, étaient assez cultivés, car partout où ils s'établissaient ils fondaient des écoles. On leur donnait des terrains fertiles par des baux emphytéotiques ; ils fondaient des villages et jouissaient d'une certaine autonomie. (3) Plusieurs d'entre eux restèrent protestants ; d'autres finirent par se convertir

---

(1) Voyez Docteur Hans Plehn : *Geschichte des Kreises Strasburg in Westpreussen.* Leipzig, 1900 (en particulier le chapitre V).

Pour la thèse polonaise, consulter les ouvrages de Kectrzynski.

(2) Le mot *Holländer* s'étant peu à peu transformé en celui de *Hauländer,* on a tenté de l'expliquer par *Hauland;* terre à défricher. Cette étymologie est aujourd'hui abandonnée.

Voyez Guradze : *Der Bauer in Posen.* Halle, 1898 (thèse de doctorat).

(3) Voyez Plehn : Ouvrage cité, pages 216 et suivantes.

au catholicisme. Mais ces colonies n'étaient que des îlots au milieu de la population slave. Même dans le pays de Kulm, la noblesse allemande s'était rapidement polonisée. Vers 1600, les noms allemands ont presque entièrement disparu, transformés soit par traduction, soit par une prise de titres polonais. Les villes résistèrent mieux; certaines restèrent presque absolument allemandes, Dantzig et Thorn en particulier. A Strasburg, les deux langues vivaient côte à côte, mais le polonais avançait lentement.

Toutefois, et ceci est caractéristique, il n'y avait encore aucune opposition nationale. (1) Seule, la différence de religion créait une sorte d'antagonisme entre les deux races.

Après le premier partage de la Pologne, Frédéric II entreprit la colonisation en grand. (2) Il concentra son effort sur le district de la Netze, par lequel le Brandebourg et la Posnanie se reliaient à la vieille Prusse, mais sans négliger pour cela la Prusse Occidentale. Les colons, venus en grande partie de l'Allemagne du Sud, particulièrement de la Souabe, étaient attirés par des privilèges importants. Ils étaient libérés du service

---

(1) Voyez Plehn : Ouvrage cité, pages 219-228.

(2) Sur l'importante question de la colonisation frédéricienne, voyez Schmoller : *Die preussische Kolonisation des 17 und 18 Jahrhunderts.*

Beheim-Schwarzbach : *Friedrich der Grosse als Gründer deutscher Kolonien in den 1772 neu erworbenen Landen.* Berlin, 1864.

Id. *Hohenzollersche Kolonisationen.* Leipzig, 1874.

Id. *Der Netzedistrikt zur Zeit der ersten Teilung Polens* (dans *Zeitschrift der historischen Gesellschaft für die Provinz Posen,* volumes VII et VIII).

Voyez aussi Rappolt : *Von den Colonien, wodurch Preussen ist angebaut worden.*

militaire et, pour les premières années du moins, exemptés d'impôts. Aussi ce fut une véritable invasion. D'après Schmoller, on peut évaluer, en chiffres ronds, le nombre des immigrants à environ 300.000, et celui des villages créés à environ 900. Ce fut certainement un coup terrible pour la cause polonaise. Il n'est que juste, du reste, de constater que la sollicitude du roi pour ses nouvelles provinces profita largement à tous les habitants de ces contrées. D'immenses travaux furent entrepris. C'est alors que fut creusé le canal qui relie la Brahe et la Vistule avec la Netze et la Wartha. La prospérité de Bromberg date de cette époque.

Le deuxième et le troisième partage de la Pologne (1793 et 1795) ne furent pas seulement des crimes (ce qu'avait déjà été le premier), mais encore des erreurs politiques. Les nouveaux territoires, la Prusse méridionale et la Nouvelle Silésie, étaient immenses. Le morceau était beaucoup trop gros pour être digéré, et l'assimilation des Polonais devenait une tâche impossible. La paix de Tilsit et la création du grand-duché de Varsovie arrêtèrent du reste les progrès de la germanisation.

L'attitude de la population fut en même temps une leçon pour le gouvernement prussien. En effet, après 1815, Frédéric-Guillaume III chercha à se concilier les Polonais. La Posnanie fut constituée en grand-duché et obtint une constitution provinciale. Au landtag provincial, les Polonais avaient la majorité. Le roi leur fit des avances caractéristiques. Ainsi, le grand-duché reçut comme blason l'aigle blanc et les couleurs polonaises, rouge et blanc. Le choix du prince Radziwill, époux de

la princesse Louise de Prusse, comme gouverneur de Posen était un pas de plus vers la conciliation. Le rescrit royal de 1817, sur la langue, était animé du même esprit libéral.

La Prusse Occidentale fut moins heureuse. Les propriétaires polonais du cercle de Kulm et de la Michelau pétitionnèrent pour que leur territoire fût réuni à la Posnanie, mais les Allemands exprimèrent un vœu opposé et obtinrent gain de cause. (1) C'était le premier signe d'un antagonisme qui ne pouvait que grandir.

En réalité, le gouvernement prussien n'avait pas de politique bien arrêtée sur la question polonaise. Il souhaitait la germanisation, mais hésitait à recourir aux mesures brutales, de crainte de se rendre ses sujets slaves hostiles à jamais. De là, jusqu'après la chute de Caprivi, c'est-à-dire pendant presque tout le dix-neuvième siècle, ces changements d'orientation, ces brusques coups de barre tantôt vers la conciliation, tantôt vers la répression. Mais jamais le gouvernement ne cessa de se méfier des habitants de la Posnanie ni de prendre des mesures pour empêcher les troubles de la Pologne russe de se propager en Prusse. Lors de la révolution de 1830-1831, il mobilisa des troupes et fit occuper la frontière. Ses sympathies étaient absolument pour Nicolas.

La chute de Varsovie fut un soulagement pour la cour de Berlin, qui ne cacha pas ses sentiments. Dès lors la noblesse polonaise montra une tendance si ce n'est hostile, du moins très froide envers l'État prus-

(1) Voyez Plehn : Ouvrage cité, page 305.

sien. Elle se tint à l'écart de l'armée et de l'administration. Si cette abstention systématique, dont on fut fort piqué à Berlin, émut le roi, celui-ci fut plus impressionné encore par l'attitude du clergé. L'archevêque de Posen défendit aux futurs prêtres de son diocèse de suivre les cours des Universités prussiennes. Seules, les Universités de Prague, Vienne et Munich leur étaient permises.

Le roi se décida alors à une politique plus énergique, et Flottwell (1) fut nommé gouverneur *(Oberpräsident)* de la province de Posen. Administrateur habile, caractère ferme et vigoureux, fonctionnaire scrupuleux, mais d'esprit large, hostile aux petites préoccupations de la bureaucratie, Flottwell fut peut-être, à cause de ses qualités mêmes, le germanisateur le plus dangereux que la Posnanie ait connu. Doué d'un tact politique très fin, il sut, pendant les dix années que dura son administration, renforcer l'élément allemand sans provoquer ni trouble, ni heurt. Pas un instant il ne perdit de vue le but qu'il s'était fixé, mais sa méthode était exempte de brutalité aussi bien que de mesquines tracasseries. Il a résumé ses principes dans un mémoire, dont on a beaucoup parlé ces dernières années. (2) Il s'occupa de la question scolaire, créa des écoles maternelles, développa l'enseignement de l'allemand; il fit aussi construire des routes et chercha à unir plus étroitement sa province au reste du royaume. Son attention se porta en même temps sur la propriété terrienne, et il fut le

---

(1) Voyez *Allgemeine Deutsche Biographie*, VIII, pages 280-283.

(2) *Denkschrift über die Verwaltung der Provinz Posen vom Dezember* 1830 *bis* 1841.

premier à acheter des terres polonaises pour les revendre à des Allemands. Il trouva du reste dans le général Grolman (1) un collaborateur précieux. Dans la province de Prusse (Prusse Occidentale et Orientale réunies), le gouverneur Schön (2) suivait à peu près le même système, bien qu'avec moins de doigté. Sous son administration, plus de 400 écoles primaires furent créées.

Le comte d'Arnim-Boitzenburg (3) succéda à Flottwell. Sa nomination coïncide avec une nouvelle ère de concessions aux Polonais. L'opinion libérale avait embrassé avec enthousiasme la cause polonaise, et le roi crut prudent de se montrer conciliant. Les achats de terre cessèrent. Les relations avec la noblesse et l'archevêque devinrent presque amicales. Sur le terrain scolaire, de précieuses concessions furent faites à la langue polonaise, en particulier par le décret du 24 mai 1842. En général, dans les écoles primaires et même dans les classes inférieures des gymnases, l'enseignement était donné en polonais. Quant à l'instruction religieuse, elle était faite en polonais, du moins dans toutes les classes inférieures. (4)

Pour comprendre les événements de 1848, grâce auxquels les Polonais de la Prusse furent un instant

---

(1) Voyez la notice que lui consacre l'*Ostmark*, III, 5 ; et l'article de l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, IX, pages 713-714.

(2) Voyez l'article de Maurenbrecher dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, XXXII, pages 781-792.

(3) C'est le même qui joua un rôle si important comme ministre de l'intérieur. Sur lui, voyez *Allgemeine Deutsche Biographie*, I, pages 558-566.

(4) Pour l'historique de la question scolaire, voyez le discours du ministre von Gossler, prononcé le 20 mars 1889, à la Chambre des députés prussienne.

près d'obtenir gain de cause pour quelques-unes de leurs légitimes revendications, il faut se remémorer ce qu'était le libéralisme allemand après 1830. Ce mouvement généreux nous semble singulièrement loin, tant l'Allemagne a changé. Pourtant elle a existé, cette époque où des milliers d'Allemands pleurèrent la chute de Varsovie, où des centaines de pamphlets stigmatisèrent le régime russe, où un engouement général faisait voir dans tout Polonais un champion de la liberté. L'indépendance de la Pologne et l'unité allemande formaient deux articles du même programme. C'était l'époque des rêves généreux. Les proscrits étaient presque des héros. Il faisait bon vivre. L'enthousiasme et l'indignation bouillonnaient dans les libelles des polémistes et les vers des poètes. Car alors les poètes chantaient autre chose que la gloire des Hohenzollern et la grandeur de la Prusse.

En Autriche, Lenau écrivait ses *Polenlieder*. En Allemagne, Julius Mosen pleurait sur les dix derniers survivants du fameux quatrième bataillon polonais. Platen lui-même se laissait inspirer par les révolutionnaires varsoviens. (1)

Le soulèvement polonais de 1848 fut l'aboutissant

---

(1) Les *Polenlieder* de Platen sont peu connus, parce qu'ils ne se trouvent pas dans le recueil de ses poésies. Ces pièces furent publiées séparément à Strasbourg, en 1839. Une seconde édition parut en 1841, également à Strasbourg; une troisième en 1849, à Francfort.

Voyez Heine : *passim*. — Laube : *Polnische Briefe* (1831). — Ida Hahn-Hahn : *Die polnischen Auswanderer; Wiegenlied der polnischen Mutter*. — Freiligrath : *Kinderlied*. — Hebbel : *Die Polen sollen leben. Noch ist Polen nicht verloren*. — Ernst Ortlepp : *Polenlieder*, etc.

A consulter les différents ouvrages sur la *Jeune Allemagne*.

local du grand mouvement libéral. (1) Un essai de révolte, en 1846, échoua. Les chefs, entre autres Mieroslawski, (2) furent faits prisonniers.

Cette tentative malheureuse ne nuisit en rien aux Polonais dans l'opinion publique, tant la cause polonaise et la cause libérale étaient étroitement associées. Au landtag uni de 1847, les pétitions en faveur des Polonais soulevèrent de vifs débats.

Ce n'est pas l'indépendance nationale complète que l'on demandait; il ne s'agissait que d'une autonomie étendue, telle que la proclamation de Frédéric-Guillaume III, en 1815, semblait l'avoir promise. La pétition principale, présentée par André de Niegolewski, ancien combattant de 1831, fut défendue avec chaleur par deux Allemands, Vincke et Hansemann, et combattue par Bodelschwingh. Finalement elle fut écartée comme étant hors de la compétence de l'Assemblée. Frédéric-

---

(1) Sur les mouvements révolutionnaires dans la Pologne prussienne, voyez E. Knorr : *Die polnischen Aufstände seit 1830.* Berlin, 1880.

Kunz : *Die kriegerischen Ereignisse im Grossherzogtum Posen im April und Mai 1848.* Berlin, 1899.

Fischer : *Der Polenaufstand von 1848.* Graudenz, 1899.

Docteur Christian Meyer : *Die Deutschen der Provinz Posen gegenüber dem polnischen Aufstand im Jahre 1848.* Lissa und Posen, 1905.

Treitschke : *Deutsche Geschichte.* Volume IV.

Paul Matter : *La Prusse et la révolution de 1848.* Alcan, 1903.

(2) Mieroslawski est un des représentants les plus curieux de la grande époque des luttes libérales; c'est le type classique du Polonais, tel qu'on se le représentait de 1830 à 1860. Véritable chevalier errant de la liberté, il combattit en Russie en 1831. A peine sorti de prison, après avoir commandé les faucheurs posnaniens en 1848, il va rejoindre les Siciliens insurgés contre le roi de Naples. Blessé, le 6 mars 1849, et contraint de quitter l'Italie, il se met à la tête des révolutionnaires badois. Il vécut ensuite à Paris et fut en relations avec Garibaldi et Kossuth. Il participa encore à la révolution polonaise de 1863, et mourut en 1878.

Guillaume IV confirma cet échec, mais en manifestant « ses intentions bienveillantes envers tous ses sujets de nation polonaise » (rescrit du 9 mai 1847).

Vinrent les journées de mars 1848. Le peuple, vainqueur, exigea du roi la grâce des Polonais condamnés pour haute trahison après la tentative avortée de 1846. Ce qui suivit eut une importance considérable, car Frédéric-Guillaume n'oublia jamais l'humiliation qu'il dut subir. Les prisonniers polonais sortirent de la prison de Moabit, et tous, Mieroslawski en tête, accompagnés par une foule enthousiaste, ils allèrent remercier le roi. Celui-ci, la mort dans l'âme, parut au balcon et agita sa casquette. Le 24 mars, il reçut une délégation polonaise et lui promit de faire étudier la réorganisation de la Posnanie par une commission composée de représentants des deux nationalités. Dans la province de Posen comme en Prusse Occidentale, l'espoir était grand, mais on était impatient de le voir se réaliser.

Il y eut un moment, très court, de joie débordante. Il semblait que les anciens griefs étaient oubliés; on ne demandait qu'à fraterniser dans la liberté. Les révolutions ont de ces heures de foi naïve, où les problèmes paraissent faciles. Une proclamation polonaise (premier avril 1848) finissait par ces paroles, qui résonnent aujourd'hui comme un écho d'un idéalisme lointain :

A de libres peuples de frères il ne convient pas de se quereller et de se disputer pour de mesquines questions de frontières. Des peuples libres ne peuvent que s'accorder paisiblement. Entre des peuples libres il n'y a pas de frontières, pas de murailles.

Nous embrassons fraternellement nos frères allemands et juifs!

Vive l'Allemagne libre !
Vive la Pologne libre !
Vive l'humanité libre, fraternellement unie ! (1)

Optimisme naïf, enthousiasme sentimental, oui certes.

Cependant la seule solution réelle, complète, selon la justice, est là.

L'unique moment où Polonais et Allemands semblèrent se comprendre ne dura pas longtemps. Les raisons en sont simples. C'est toujours la vieille et lamentable histoire.

Pour s'assurer les fruits d'un crime, on commet d'autres injustices, qui rendent la réparation beaucoup plus difficile, parfois impossible. Après l'annexion scandaleuse d'une partie de la Pologne, la Prusse avait organisé la colonisation allemande. En enchevêtrant artificiellement les populations, elle avait compliqué singulièrement le problème polonais. Or, aucune des deux races ne voulait être sacrifiée à l'autre.

Au début, les Polonais semblaient avoir les meilleurs atouts pour eux. La commission de réorganisation, présidée par l'Oberpräsident von Beurmann, avait une majorité polonaise. Le 5 avril, le général von Willisen arriva à Posen en qualité de commissaire royal. (2) Il s'aboucha avec le comité polonais et promit des concessions importantes : nomination de Polonais aux postes

---

(1) Voyez Plehn : Ouvrage cité, page 319.

(2) Très attaqué par les Allemands pour sa conduite polonophile, il chercha à se défendre dans un mémoire : *Akten und Bemerkungen über meine Sendung nach dem Grossherzogthum Posen im Frühjahr 1848*. Berlin, 1849.

administratifs, réorganisation de l'instruction publique sur une base nationale, création d'un corps d'armée spécial pour le grand-duché, droit conféré à la landwehr de nommer ses officiers, etc.

En attendant, des camps de Polonais armés se formaient un peu partout; les plus importants à Wreschen et à Schroda.

Mais les Allemands commençaient à manifester un mécontentement, qui allait en grandissant. Beaucoup quittaient la province. Bromberg s'arma et chassa les Polonais. La ville de Filehne demanda à être annexée à la Prusse Occidentale. Fraustadt, Lissa, Bomst, Birnbaum déclarèrent vouloir rester allemandes; elles prirent des mesures de défense. La ville de Meseritz était à la tête de cette espèce de ligue. On adressa un appel au peuple allemand; les termes en sont précis : « Nous ne voulons pas être gouvernés par les Polonais, dont la langue nous est étrangère. Si vous voulez laisser les Polonais se gouverner eux-mêmes, que ce soit dans les cercles polonais, leur patrie. Mais donnez à l'Allemagne ce qui appartient à l'Allemagne par la langue et la volonté, ce qui se déclare pour l'Allemagne. »

C'est la question du partage de la province qui se pose et qui devient rapidement le point principal du débat, du moins dans les assemblées. Le 6 avril, après des discussions passionnées, le landtag uni décide, par 26 voix contre 17, que la Posnanie, conformément au vœu des Polonais, ne ferait pas partie de la Confédération allemande. Là-dessus, la minorité se réunit à part et demanda que la partie allemande de la province fût admise dans la Confédération. Elle alla même plus

loin et nomma cinq délégués au Parlement fédéral de Francfort. Le gouvernement se rallia à cette opinion. Remettant à plus tard la fixation de la frontière, il déclara néanmoins d'avance englober dans la partie allemande les cercles de Birnbaum, Meseritz, Bomst et Fraustadt. De suite, la grosse difficulté surgit : les minorités devaient-elles être sacrifiées ? Le comité national allemand, qui siégeait à Posen, exigeait que la ville de Posen fût annexée à la partie allemande et suggérait que Gnesen pouvait être choisie comme chef-lieu du pays polonais. Le comité national polonais protesta naturellement (12 avril) contre « un nouveau partage de la Pologne ». En son nom, Krauthofer envoya une protestation au ministre (26 avril).

Pendant ce temps les événements se précipitaient. L'antagonisme entre les deux nationalités s'aggravait chaque jour ; il s'étendait jusque sur le terrain religieux. Le 21 avril, l'archevêque de Posen, Przyluski, publiait un mandement, dans lequel il opposait les catholiques polonais aux protestants allemands. Des conflits avaient déjà eu lieu entre les troupes prussiennes et les Polonais. Le général de Willisen, trouvé trop faible par le parti allemand, dut quitter Posen, où le général de Colomb se refusa à le laisser rentrer. La lutte armée ne pouvait plus être évitée. Les Polonais remportèrent au début plusieurs avantages. Le 30 avril, le général von Blumen est battu à Miloslaw par Mieroslawski. Le 2 mai, un détachement de landwehr est surpris et défait par les faucheurs polonais, tandis que, le même jour, Mieroslawski rejetait le général von Wedell vers Gnesen. Le 4, Buk est occupé par les insurgés. Mais les bandes de paysans armés de faux ne pouvaient

évidemment pas tenir longtemps contre les troupes prussiennes bien organisées.

Le général von Pfnel, investi de pouvoirs dictatoriaux, réprima rapidement la révolte. Le 9 mai, la dernière troupe polonaise était forcée de capituler.

Quelque douloureux que parût aux Polonais le partage de la province, ils espéraient du moins y gagner une autonomie précieuse. Mais si le partage se faisait, comment se ferait-il? La question regardait pour le moment le Parlement de Francfort. (1) Le 22 avril, l'assemblée de Francfort avait admis dans la Confédération des parties importantes de la Posnanie : la plus grande partie du district de la Netze, les cercles de Birnbaum, Meseritz, Bomst et Fraustadt, plus les villes de Kröben, Rawitsch et Jarotschin. Le 2 mai, on y ajouta la ville et la citadelle de Posen avec la partie de territoire nécessaire pour la relier avec les pays allemands, c'est-à-dire les cercles de Samter et de Buk, une partie de ceux d'Obornik, de Kröben, de Krotoschin, et la ville de Kempen. Contre ce partage, véritable déchirement du pays, les Polonais ne cessèrent de protester. (2)

Ce ne fut du reste qu'après de longs débats que les députés des cercles englobés dans la Confédération furent admis à siéger au Parlement. Le député polonais de Buk et de Samter fit une résistance acharnée à l'acte

---

(1) Sur la question du partage, voyez la brochure de Gersdorff, député du cercle de Deutsch-Krone : *Auf welche Weise dürfte die Posener Frage am zweckmässigsten und gerechtesten zu lösen sein.*

(2) Trois Polonais, le docteur de Kraszewski, les comtes Potworowski et Mielzynski, refusèrent l'un après l'autre le poste de président supérieur du territoire réservé aux Polonais.

d'admission ; son parti était soutenu énergiquement par quelques députés allemands, en particulier par Venedey. (1) Malgré tout, le 27 juillet, les députés étaient admis à siéger. Par là, le Parlement ratifiait le partage de la Posnanie. (2)

Ces débats sont intéressants, parce que l'idée d'un partage, dont actuellement ni les Polonais ni les Allemands ne veulent, sera peut-être reprise un jour. Pratiquement, toute cette lutte passionnée, toutes ces longues discussions furent stériles. On sait comment finit le Parlement de Francfort. L'échec du libéralisme enlevait à la population polonaise tout espoir immédiat.

La nouvelle constitution prussienne du 5 décembre 1849 s'appliquait au royaume entier, y compris la Posnanie. Les projets de partage et d'autonomie furent abandonnés. En réalité, la cause polonaise aurait peut-être perdu à leur réalisation. Une autonomie précaire n'aurait pas permis aux Polonais de faire plus de progrès que ceux qu'ils ont faits au milieu de la lutte pour la vie. Quant aux cercles mixtes des frontières, ils auraient été beaucoup plus facilement germanisés.

En 1851, le gouvernement accéda de lui-même à l'idée d'exclure la province de Posen de la Confédération germanique. Une « Ligue polonaise », qui s'était rapidement étendue, fut dissoute. Pour le reste, pendant la fin du règne de Frédéric-Guillaume IV ainsi que pendant

---

(1) Venedey, libéral impénitent, défendit encore la cause polonaise au congrès de la paix, en 1869. Voyez *Bulletin officiel du Congrès de la Paix et de la Liberté*. Lausanne, 1869, page 108.

(2) Voyez en particulier sur ces débats les lettres de Kerst, député allemand de Meseritz, publiées dans l'ouvrage de Meyer.

les premières années de celui de Guillaume Premier, les choses restèrent en l'état. On ne tenta pas de mesures nouvelles.

En 1863, alors que la Pologne russe et la Lithuanie livraient le dernier grand combat, Bismarck fit occuper la frontière, montrant une fois de plus, par tous les services qu'il rendit à la Russie, combien les intérêts prussiens et la réaction russe étaient solidaires. Plusieurs gentilshommes posnaniens avaient combattu dans les rangs des insurgés. Quelques-uns furent condamnés en Allemagne pour crime de haute trahison. Après l'écrasement de l'insurrection, la noblesse de Posnanie, qui avait fait de grands sacrifices pour la cause nationale, se trouva en grande partie appauvrie et endettée. Aussi beaucoup de terres durent être vendues et furent acquises par des Allemands.

Entre Bismarck et les Polonais, les heurts incessants étaient inévitables. Comme Allemand, le ministre prussien, sans se rendre encore bien compte de la force latente de cette population des provinces orientales, entrevoyait cependant un danger slave. L'homme qui préparait l'unité allemande était vexé par les manifestations particularistes des députés polonais, qui osaient réclamer pour leur province le droit de rester en dehors de la Confédération de l'Allemagne du Nord. En outre, son autoritarisme était irrité de voir ces mêmes députés, lors du long conflit pour les dépenses militaires, rester jusqu'au bout fidèles à l'opposition. Mais il y avait encore autre chose. Il n'est pas niable que Bismarck éprouvait pour les Polonais une violente antipathie, une sorte d'agacement perpétuel, dont sa nervosité était blessée. Jamais il ne put les comprendre; il ne

l'essaya du reste à aucun moment. (1) De là, les graves erreurs d'appréciation qui étonnent dans un homme d'État de son envergure.

Le Kulturkampf fut une des grandes fautes de Bismarck. La lutte contre l'ultramontanisme, qui donna une vie nouvelle au catholicisme allemand, ne tarda pas à devenir dans l'Est un conflit aigu entre Allemands et Polonais. Il n'y a pas lieu d'insister sur l'emprisonnement et la destitution de Ledochowski, l'archevêque de Posen, récompensé plus tard par le chapeau de cardinal. C'est bien plus comme prélat ultramontain que comme Polonais que le futur Préfet de la Propagande avait agi. Mais ce qui est bien plus important, ce que le gouvernement n'avait pas su prévoir, c'est qu'en s'attaquant au catholicisme, on donnait à l'opposition polonaise un merveilleux terrain de combat. La lutte religieuse enflamma le sentiment national non seulement en Posnanie et dans la Prusse Occidentale, mais en Silésie, où jusque-là il ne s'était pas montré.

Bismarck n'était pas sans inquiétude devant le mouvement général qui faisait tressaillir les provinces de l'Est. Le 7 février 1872, il écrit au comte d'Eulenburg qu'il sent, dans ces provinces, le sol miné, prêt à s'écrouler.

Mais dans cette question il avait la vue courte.

Il redoutait avant tout une alliance catholico-polonaise, dont l'Autriche serait l'instrument. Il ne voyait des ennemis que dans la noblesse et le clergé polonais,

(1) En 1848 déjà, Bismarck exprima dans un article de la *Magdeburger Zeitung* son aversion pour les Polonais et son indignation contre les Allemands qui sympathisaient avec eux. Voyez Verus Germanicus : *Caveant consules,* pages 7-8.

ne se doutant nullement du danger autrement grand que constituaient les couches populaires, cette masse de paysans misérables, qui allaient s'organiser et dont devait surgir une bourgeoisie consciente, prête à porter la lutte sur le terrain économique.

Néanmoins il songea à s'armer contre le mouvement polonais et à entreprendre la germanisation en grand au moyen de tout un arsenal de lois et de décrets. Cette première période d'efforts pour dénationaliser les Polonais, période qu'on peut à juste titre appeler bismarckienne, dura jusqu'à l'avènement du comte de Caprivi, c'est-à-dire bien après que le Kulturkampf était déjà devenu un souvenir historique.

La politique de Bismarck envisageait en première ligne la guerre à la langue polonaise. Il fallait tout d'abord se servir des écoles et y abolir peu à peu tout ce qui pouvait empêcher les enfants d'oublier leur langue maternelle. La loi de 1872 sur l'inspection des écoles, dirigée avant tout contre le clergé, porta un premier coup aux Polonais, en donnant l'inspection des écoles primaires à des inspecteurs de cercle, nommés par le gouvernement. Le décret du 26 octobre 1872, remplaçant celui de 1842, prescrit de se servir de la langue allemande pour l'enseignement religieux dans les écoles secondaires. On n'ose encore s'attaquer franchement à l'enseignement religieux dans les écoles primaires. Mais le rescrit du gouvernement provincial de Posnanie *(Oberpräsidialverfügung)* du 27 octobre 1873, après avoir rappelé que la langue de l'enseignement doit être l'allemand, déclare que les élèves assez avancés des classes moyennes et supérieures pourront recevoir l'enseignement religieux en allemand. Les enfants

de langue polonaise ont droit encore à quelques heures de polonais, mais le gouvernement se réserve le droit de les supprimer, s'il y a lieu. Et en 1887, cet enseignement, déjà très réduit, est aboli.

La loi du 15 juillet 1886 donne au gouvernement, dans les provinces de Posen et de Prusse Occidentale, la nomination des instituteurs et institutrices. Des crédits importants sont votés pour augmenter le nombre des écoles. En 1889, un décret ordonne de ne plus donner l'enseignement religieux qu'en allemand. Enfin en 1890, l'enseignement de la littérature polonaise est supprimé au gymnase catholique de Sainte-Marie, à Posen.

Cette politique scolaire souleva de violentes protestations, tant à la Chambre des députés (1) que dans de nombreuses réunions populaires. Le décret sur l'enseignement religieux surtout, qui du reste ne put être intégralement appliqué, occasionna une véritable tempête. Dans une réunion populaire, tenue à Posen (20 février 1889), les chefs polonais se plaignirent hautement et recommandèrent aux parents de faire apprendre chez eux le polonais à leurs enfants.

Toutes ces mesures exaspéraient le sentiment national; elles ne firent pas faire de progrès réels à la cause allemande. Au contraire, elles acculèrent les Polonais à une opposition de plus en plus farouche. S'annexer des territoires, c'est relativement facile. Mais gagner des esprits, conquérir des sympathies, c'est une tâche, il faut l'avouer, pour laquelle la Prusse

(1) Voyez la réponse du ministre von Gossler aux nombreuses réclamations polonaises, dans la séance du 14 mars 1883.

ne s'est jamais montrée très habile. Impatient, autoritaire, son gouvernement prétend parfois solliciter des affections sur un ton cassant, brusquer des amitiés de commande, décréter la fidélité. C'est, il est vrai, l'ordinaire psychologie rudimentaire des conquérants. Pourtant peu de nations ont montré en pareille matière une naïveté aussi grande, on pourrait dire aussi grossière, que la Prusse. Car le gouvernement prussien ne se contentait pas d'une obéissance passive comme Napoléon premier, d'une soumission purement formelle à la russe; il rêvait, il rêve parfois encore d'une annexion morale. Et lorsque ses lourdes avances sont repoussées, il manifeste sa colère par des mesures coercitives, qui ne font naturellement qu'exaspérer les passions et rendent l'assimilation désirée beaucoup plus improbable encore.

Nous verrons Guillaume II s'adonner souvent à cette *politique du dépit,* résultat d'une nervosité maladive et d'une grande ignorance psychologique. Mais Bismarck lui-même y était sujet. C'est à un pareil accès que l'on doit la loi dite « de colonisation » du 26 avril 1886, qui mettait à la disposition du gouvernement un fonds de 100 millions de marks, pour acheter des terrains dans les provinces polonaises et y établir des Allemands. C'était un acte singulièrement grave, moins encore par ses conséquences directes, dont nous aurons à nous occuper plus loin, que parce qu'en sanctionnant une pareille loi d'exception, le landtag prussien s'engageait dans la voie dangereuse de l'injustice légale. Quoi qu'en disent les Allemands, il y a contradiction entre cette loi et la constitution prussienne, qui proclame l'égalité des citoyens. En fait, depuis 1886, il y a légalement

deux sortes de citoyens : ceux qui sont aptes à devenir colons de l'État, et ce sont les Allemands seuls, et les autres, et ce sont les Polonais. Voie dangereuse, nous le répétons; et il faut ajouter voie de déchéance, chemin de honte et route de mensonge, quand on en est réduit à ruser avec les textes simples et clairs. Une Chambre qui se laisse enliser dans les distinctions subtiles, pour échapper volontairement à la clarté des garanties constitutionnelles, ne sait pas ce qu'est la légalité, encore bien moins ce qu'est la liberté.

La chute de Bismarck amena un changement complet dans la politique du gouvernement vis-à-vis des Polonais. Une ère d'apaisement succéda aux procédés brutaux des vingt années précédentes. Le comte de Caprivi, caractère honnête et droit, absolument étranger aux brusqueries et aux colères orageuses de son prédécesseur, avait des tendances libérales. Ses véritables ennemis, ce furent les agrariens, l'ancienne garde bismarckienne, les hobereaux conservateurs, qui ne lui pardonnèrent jamais, même après sa mort, sa politique de réciprocité commerciale. Par contre, une partie de la noblesse polonaise, dont plusieurs députés, se montra prête à un rapprochement. Ce n'était en aucune façon une trahison, comme leurs adversaires l'ont parfois dit; c'était tout simplement une de ces fausses habiletés de parlementaires, qui n'envisagent que le plus petit côté, que le moment purement actuel d'une question. Ce fut un de ces marchés qui sont monnaie courante dans la vie politique moderne : marché où, des deux côtés, on était dupé, car il ne correspondait nullement aux réalités. Ce nouveau parti polonais, appelé *parti de la cour (Hofpartei)*, parla de loyalisme mo-

narchique, tandis que le gouvernement consentait à revenir sur quelques-uns de ses décrets les plus draconiens. C'est cette situation qui caractérise *l'ère Caprivi.*

La personnalité de Guillaume II joua naturellement un rôle prépondérant dans cette nouvelle politique. Ce loyalisme, qui s'adressait plus à sa personne qu'à la Prusse, n'était pas pour lui déplaire. Et puis la noblesse polonaise, avec ses qualités et ses défauts, avec sa réputation chevaleresque, avec son luxe, avec ce je ne sais quoi de romantique, de brillant et de séduisant qui la caractérise, faisait assez bonne impression sur l'empereur, ami du clinquant et du pittoresque. Le comte de Koscielski, membre de la Chambre des Seigneurs et chef du « parti de la cour » au Reichstag, devint un de ses familiers.

Les Polonais firent le premier pas, en votant les crédits pour l'armée et la marine. Déjà en juin 1890, le député Komierowski, en déclarant au Reichstag que lui et ses amis donneraient leurs voix au projet de crédits militaires, avait terminé par ces mots significatifs : « Si on ne comprend pas mes intentions et si une entente ne s'établit pas prochainement entre le gouvernement et les Polonais, ce ne sera pas la faute de ceux-ci. » L'empereur ne tarda pas à répondre à ces avances. En mars 1891, au dîner parlementaire donné chez le ministre de Boeticher, il remercia les députés polonais présents d'avoir voté les crédits militaires. Peu après, il faisait cadeau à M. de Koscielski d'un tableau représentant la flotte du Grand Électeur, avec la dédicace autographe suivante : « A M. de Koscielski, pour son attitude énergique en faveur de ma marine. Son Empereur et Roi reconnaissant. » La politique de concilia-

tion s'affirma aussi par des actes plus importants que ces marques de faveur impériale. Lorsque le comte de Zedlitz, président supérieur de la Posnanie, fut nommé ministre des cultes et de l'instruction publique, son successeur dans l'administration de la province fut le baron de Willamowitz-Moellendorf, qui était assez bien vu de l'aristocratie polonaise. En avril, le nouveau ministre de l'instruction publique autorisait les professeurs de la Posnanie à donner des leçons particulières de polonais. En outre, l'enseignement religieux put de nouveau être donné en polonais « partout où les intérêts religieux justifieraient cette mesure ». (1) En mai, à la Chambre des députés prussienne, le comte de Caprivi sanctionna la nouvelle entente. « Les Polonais, dit-il, ont manifesté le désir de se rapprocher du gouvernement. Ils ont montré en premier lieu cette tendance en appuyant l'augmentation des forces militaires de l'Allemagne. Ce fait a causé de la satisfaction, mais aussi de la surprise. Le Gouvernement est résolu à agir de nouveau amicalement à l'égard des Polonais, mais il veut rester prudent. »

En automne 1892, les recrues polonaises furent autorisées, par ordre de l'Empereur, à prêter le serment de fidélité au drapeau en langue polonaise.

Le plus grand avantage que la politique d'entente valut aux Polonais fut la nomination d'un des leurs, Stablewski, au siège archiépiscopal de Posen (1891). Pour qui connaît l'influence immense qu'exerce l'archevêque de Posen-Gnesen et le prestige dont il jouit, la

(1) Après la chute de Caprivi, toutes ces concessions furent retirées.

nomination d'un Polonais était un réel succès. Les archevêques de Gnesen étaient autrefois non seulement primats de Pologne, mais ils étaient encore à la tête de la République pendant les inter-règnes. Quelque chose de cette ancienne splendeur est resté attaché au siège de saint Adalbert. (1) Les négociations avaient été longues et pénibles. Le gouvernement prussien voulait donner à monseigneur Dinder, qui était Allemand, un successeur également Allemand, tandis que la Curie avait intérêt, pour des motifs de politique religieuse, à faire passer un candidat polonais. Une première liste de candidats, présentée par les chapitres de Posen et de Gnesen, avait été repoussée par le gouvernement. Grâce à l'« esprit nouveau » qui régnait, le cardinal Rampolla et M. de Schloezer, ministre prussien près le Vatican, finirent par s'entendre. On nomma un Polonais à Posen et un Allemand à Strasbourg, où le siège épiscopal se trouvait aussi vacant.

Les Polonais furent très heureux de cette nomination, d'autant plus que leur nouvel archevêque avait, comme député, toujours vaillamment défendu leur cause au Reichstag. Aussi le passage de l'Empereur à Posen, en juin 1893, fut-il un véritable triomphe. Lorsque Guillaume parut au balcon de l'hôtel du gouverneur militaire à côté de l'archevêque, lorsqu'on les vit tous les deux s'entretenir familièrement en fumant, ce fut de la part de la population un délire d'enthousiasme. (2)

---

(1) L'archevêque de Posen, qui est un grand seigneur, doit pouvoir représenter. Les journaux polonais firent une campagne contre un des candidats éventuels au siège de Posen, M. Mieczkowski, parce qu'il était de petite taille et d'aspect maladif.

(2) Voyez *Posener Tageblatt* du 14 juin 1893.

Le soir, il y eut dîner de gala; la noblesse polonaise y était brillamment représentée par le prince Ferdinand Radziwill, le comte Kwilecki, le comte Cieszkowski et d'autres encore. On remarqua que l'Empereur s'entretenait particulièrement avec l'archevêque.

Mais tout cela, c'était de la façade. La nomination d'un archevêque, trois ou quatre décrets, des dîners, des protestations de loyalisme de la part de quelques comtes, tout cela ne pouvait illusionner que les naïfs.

Le gouffre qui sépare Polonais et Allemands restait béant, et les petits ponts que des parlementaires cherchaient à jeter sur l'abîme n'étaient que de pauvres ouvrages provisoires. Quand une question de liberté sépare deux peuples, on a beau l'embrouiller, la compliquer, l'arranger et la présenter par petits morceaux bien ajustés, elle surgit toujours de nouveau dans sa lucide et belle simplicité : liberté d'un côté, asservissement de l'autre.

Le Centre, qui était opposé aux crédits militaires, n'avait aucun intérêt à voir les Polonais, ses anciens clients, en coquetterie avec le gouvernement. Le grand succès des Polonais aux élections de 1893, où ils firent passer leurs candidats dans dix-neuf circonscriptions et arrachèrent au Centre la Warmie, effaroucha le parti catholique, qui ne cessa de conseiller aux députés polonais de ne pas voter les nouveaux crédits demandés. (1)

Du reste, dans les couches populaires polonaises, un grand mécontentement commençait à se manifester

(1) Voyez entre autres la *Germania* du 27 juin 1893.

contre le parti de la Cour, qu'on accusait de lâcheté, ou tout au moins de compromission fâcheuse. Le *Goniec Wielkopolski* demandait que les députés n'accordassent les crédits que contre la liberté d'enseigner en polonais. Dans une réunion des Polonais de Berlin, on blâma sévèrement l'attitude de Koscielski. (1) On l'appela « amiral du lac de Goplo »; ses adversaires lui avaient déjà donné le sobriquet d'*Admiralski*. Ses succès à la Cour étaient loin de le rendre populaire. (2) D'autant plus que les résultats espérés étaient très problématiques. Il est vraisemblable que les ministres prussiens n'étaient pas tous d'accord avec la politique de Caprivi. (3) Dans une réunion de la fraction polonaise au Reichstag, Koscielski subit un grave échec; la majorité décida de s'abstenir dans la question des crédits militaires. (4) Koscielski donna alors sa démission et en appela à ses électeurs; (5) là encore il fut battu.

Les Allemands de leur côté voyaient d'un mauvais

---

(1) Voyez *Germania* du 13 juin 1893.

(2) En somme, son point de vue, qui montrait peu de perspicacité, pouvait cependant se défendre. Il y avait eu partie liée entre Caprivi et le parti de la cour. Il semble que Caprivi ait fait des promesses écrites. Ce fait ne fut révélé que le 8 janvier 1898, dans une réunion électorale à Schroda, par le député Kubicki, qui voulait justifier ses votes.

La politique de l'accord fut jugée sévèrement en Posnanie. Kubicki fut vertement blâmé par les *Dziennik Poznanski*, organe du parti national.

(3) Ce point intéressant est encore mal élucidé. Il faudra encore bien des années avant que l'on rende justice au comte de Caprivi et qu'on connaisse toutes les difficultés avec lesquelles il eut à lutter.

Voyez Massow : *Polennot*, pages 75 et suivantes.

(4) D'après une coutume établie, la fraction polonaise vote toujours en bloc. La majorité décide de son attitude.

(5) Il représentait la circonscription Inowrazlaw-Mogilno-Strelno.

œil les avances faites aux Polonais. Les élections les avaient déjà aigris; les manifestations qui se produisirent lors de la tournée triomphale de l'archevêque dans son diocèse les exaspérèrent. Monseigneur Stablewski parcourut les campagnes de la Posnanie en grande pompe, dans un magnifique carrosse attelé de six chevaux. Il était escorté par une troupe de cinquante à cent cavaliers en costume national, qui portaient des lances ornées de banderoles aux couleurs polonaises. Dans les plus petits villages des arcs de triomphe étaient dressés; partout on acclamait dans l'archevêque l'idée nationale.

C'est alors que les Allemands de Posnanie, suivis à quelques jours de distance par ceux de la Prusse Occidentale, organisèrent un pèlerinage de protestation à Varzin, auprès du vieux Bismarck. Celui-ci, heureux de pouvoir à la fois manifester sa haine contre les Polonais et attaquer la politique de son successeur, prononça devant les manifestants deux discours violents. Peu de temps après se fonda, sous ses auspices, l'*Ostmarkenverein* (Société pour la défense des Marches orientales), véritable machine de guerre créée contre la Pologne prussienne. Cet appel à la haine fut entendu.

De nombreux Polonais des provinces allemandes se trouvaient à l'exposition de Léopol (Lemberg), fraternisant avec leurs frères de Galicie. C'est là qu'ils apprirent par la presse le discours violent adressé par Bismarck à la délégation des Allemands de la Prusse Occidentale. On vit dans les paroles de l'ancien chancelier une déclaration de guerre. On y répondit. Le prince Sapieha, président de l'exposition, fit une sortie

énergique contre les prétentions germaniques. Koscielski, qui avait à se faire pardonner sa politique de cour, fit une déclaration patriotique, dans laquelle il affirmait partager l'espoir de tous les Polonais. (1) Cette fois il brisait nettement avec la cour. Stablewski chercha en vain, en se faisant interviewer, à atténuer les choses. Ce fut la ruine définitive du parti de la conciliation. Du reste, la chute de Caprivi changea complètement la politique du gouvernement envers les Polonais.

Les débris du parti de la cour cherchèrent un refuge dans le « parti national », parti d'opposition franche, mais de tendances plus conservatrices que le « parti populaire ». Koscielski devint un des chefs de ce parti. (2)

Le 22 septembre 1894, l'empereur avait prononcé son *Quos ego :* « J'ai appris, disait-il, que malheureusement nos concitoyens polonais ne se comportent pas comme on doit l'attendre et le désirer. Qu'ils le sachent bien : ils ne pourront compter sur ma faveur et ma sympathie royale au même degré que les Allemands, qu'autant qu'ils se sentiront absolument sujets allemands. »

Les couleurs de la Posnanie, qui avaient été jus-

---

(1) Il est probable que Koscielski a réellement prononcé les paroles que lui attribuaient les journaux. Il envoya des rectifications aux journaux allemands, mais non aux journaux galiciens. Il semble qu'il ait été la victime de sa propre politique un peu tortueuse.

Depuis lors, il s'est montré défenseur courageux de la cause polonaise. C'est lui qui a été, en 1905, l'habile organisateur de la *Straz*.

(2) En 1896, il entra dans le conseil d'administration des *Dziennik Poznanski*, organe principal du parti national.

qu'alors celles de la Pologne, rouge et blanc, furent changées en noir et blanc, couleurs de la Prusse.

Delbrück fut à peu près le seul à défendre la politique de conciliation. Dans une série d'articles des *Preussische Jahrbücher,* puis dans une brochure qui les reproduisait en partie, (1) il critiqua la persécution de la langue polonaise et l'œuvre de colonisation entreprise aux frais des contribuables. Ce champion attardé du libéralisme fit peu d'adeptes et s'attira des haines violentes. (2)

---

(1) Delbrück : *Die Polenfrage.* Berlin, 1894.

(2) Voyez en particulier les attaques dirigées contre lui dans le *Deutsches Wochenblatt* du 26 avril et du 5 juillet 1894. Voyez aussi l'article de Tiedemann dans l'*Ostmark,* III, 1.

Un procès entre l'*Ostmarkenverein* et Delbrück ne fut évité que grâce à un accord (octobre 1904).

CHAPITRE IV

Dès lors commence la lutte ardente, où tous les efforts tendent d'un côté à tuer une nationalité, de l'autre à ne pas mourir. Ces choses-là ne se disent pas dans les discours et les textes officiels, mais de part et d'autre on est conscient du but. Le combat s'exaspère; la haine devient profonde et s'enracine. Le gouvernement prussien prépare des lois d'exception, promulgue des décrets, pousse en avant une armée de colons envahisseurs, fait fustiger des enfants par ses maîtres d'école et condamner des femmes par ses tribunaux. Il n'est pas seul; l'initiative privée s'en mêle; elle organise des sociétés de combat, entraîne jusqu'aux Allemands du Sud dans l'arène, répand des pamphlets, entonne des chants de guerre, réclame de nouvelles restrictions à la liberté. Les ministres qui se succèdent se lèguent l'un à l'autre la tâche de trouver des armes nouvelles contre le polonisme, qui, pour résister, a appris à se servir des lois prussiennes.

De temps à autre, l'empereur daigne inaugurer quelque monument et donner, en paroles sonores, son auguste encouragement aux champions du germanisme. Mais dans le camp opposé, on resserre les rangs. On a appris des formes nouvelles de combat; on ne craint aucun sacrifice. On sait que la meilleure défensive, c'est l'of-

fensive, et l'idée de la Grande Pologne va réveiller les énergies endormies, jusque vers les bords du Rhin, jusque dans la capitale même de l'empire. On dirait le combat du pesant mirmillon et du rétiaire alerte. Il a presque un intérêt sportif pour ceux que les causes de liberté ne suffisent pas à intéresser. Pourtant cette lutte extraordinaire n'est presque pas connue en France.

Avant de chercher à montrer les côtés si divers de ce drame, où se joue l'existence d'une nation, nous allons essayer de définir le point de vue des deux adversaires.

En premier lieu, que réclament les Polonais ? Quels arguments font-ils valoir en faveur de leur cause ?

A en croire leurs représentants officiels, ils se contenteraient de voir respecter leurs particularités nationales. Ils demandent avant tout que, dans les provinces polonaises, leur langue soit mise à peu près sur le même pied que l'allemand, qu'elle puisse être enseignée dans les écoles et employée devant les tribunaux. Il faudrait naturellement commencer par abolir toutes les mesures d'exception, faites pour les germaniser. En somme, le minimum des exigences polonaises serait une sorte d'autonomie restreinte, qui consisterait surtout dans le droit de se servir de la langue polonaise, même dans les différents actes de la vie publique. (1) Et pour soutenir leurs revendications, ils se réclament de garanties internationales et de promesses anciennes.

C'est d'abord le Congrès de Vienne. A une note de Castlereagh en faveur des Polonais (12 janvier 1815),

---

(1) Le programme polonais se trouve clairement exposé dans la *Gazeta Grudzionska*, un des principaux organes du parti populaire. On en trouvera une traduction complète dans Hans Paalzow : *Zur Polenfrage*. Berlin, 1902. Pages 4-5.

Hardenberg avait répondu que la Prusse était prête à donner à la Posnanie une administration en harmonie avec l'esprit de la population. Il ajoutait que son gouvernement ne demandait qu'à prouver que l'existence nationale d'un peuple pouvait être respectée sous tout gouvernement.

C'est à peu près dans cet esprit que fut conclu l'accord du 3 mai 1815. (1)

A cela les Allemands répondent que le Traité de Vienne ne lie que les parties contractantes entre elles et non envers les Polonais, qui n'avaient pas de représentants officiels au Congrès. (2) Et ils s'appuient sur l'exemple de la Russie.

Les Polonais se réclament aussi de Frédéric-Guillaume III. L'institution du « grand-duché de Posnanie », disent-ils, prouve à elle seule déjà que le roi entendait donner à la province un régime spécial, ce qui est encore confirmé par la nomination d'un gouverneur particulier. Du reste, le roi a fait aux Polonais une promesse formelle par sa proclamation du 15 mai 1815 à la population de l'ancien grand-duché de Varsovie, qui contenait ces mots : « Vous aussi, vous avez une patrie, et par là une preuve de mon estime pour votre attachement à cette patrie. Vous êtes incorporés à ma monarchie, sans avoir besoin de renier votre nationalité. » (3)

---

(1) Au sujet des garanties dont se réclament les Polonais, voyez le point de vue allemand dans Noak : *Die staatsrechtliche Stellung der Polen in Preussen*. Berlin, 1861. Et Petzet : *Die preussischen Ostmarken*, pages 16 et suivantes.

(2) Voyez Massow : *Polennot*, page 124.

(3) C'est sur cette proclamation qu'au Landtag uni de 1847, Niegolewski basa ses réclamations en faveur des Polonais.
Voyez Matter : *La Prusse et la Révolution de 1848*, pages 73-74.

Ce dernier texte embarrasse bien un peu les Allemands. Quelques-uns, jonglant avec les mots, cherchent à en falsifier le sens. Ils prétendent que cette patrie, dont parle le roi, n'est autre que la nouvelle patrie prussienne, dont les Polonais seront désormais les enfants. (1) D'autres ont plus de pudeur et sont plus francs. Ils ont recours au droit de souveraineté de la Prusse, qui ne peut tolérer des lois spéciales pour une partie de la monarchie, (2) ou bien déclarent que les droits des Polonais ont été annulés par leur soulèvement en 1848. (3)

Comme les Tchèques, comme les Finlandais, comme presque tous les peuples annexés contre leur volonté, les Polonais se réclament de stipulations de traités; ils se cramponnent au droit écrit et vont rechercher de vieilles chartes historiques. Cela est légitime et cela est naturel. Mais les arguments juridiques sont une arme fourbue, sans grande valeur. D'abord, parce que les traités sont souvent contraires à la justice et qu'il est dangereux d'en appeler à des conventions. Puis, parce qu'il est toujours possible au plus fort de violer les traités et d'oublier les promesses les plus formelles, et qu'il est singulièrement naïf de croire le contraire. En outre, c'est déplacer la question en même temps que la

---

(1) Cette étrange interprétation, contredite par le contexte, se trouve dans Massow : *Polennot*, page 127. Conférez Petzet : Ouvrage cité, page 18.

(2) Réponse du comte Schwerin à la motion de Niegolewski, à la Chambre des députés, 21 avril 1861.

A noter que les lois spéciales existent bel et bien, seulement elles sont contre les Polonais.

(3) Discours de Bismarck à la Chambre des députés, 28 janvier 1886.

rapetisser ; c'est l'enfermer dans le cadre étriqué d'une discussion parlementaire, au lieu de lui laisser sa valeur humaine.

Ce n'est pas parce que Frédéric-Guillaume III a pris un engagement ou parce que des diplomates ont ajouté un article à tant d'articles de tant d'autres traités, ce n'est pas pour cela que les Polonais ont raison de protester et que les Prussiens perpétuent une injustice.

Le seul argument qui porte, parce qu'il est le seul vrai, est d'ordre moral : Tout peuple, toute nationalité a droit à la liberté, c'est-à-dire à la complète expansion de sa personnalité et au plein épanouissement de sa vie. Violer ce principe, c'est violer la morale.

Si nous admettons ce principe, il est évident que le programme politique des Polonais, tel que leurs députés le défendent, ne peut être qu'un programme provisoire. La Pologne étant restée une nation, il est impossible qu'elle ne tende pas à redevenir un État. Le but final des efforts polonais ne peut être que la délivrance complète, la réunion des trois portions de l'ancienne Pologne en un État indépendant et souverain. Et tel est en effet le but désiré de presque tous les Polonais. Les journaux galiciens ne s'en cachent pas. En Prusse, où l'on est moins libre, on n'ose trop le proclamer, par prudence politique et par crainte de procès de haute trahison. Et pourtant, malgré les réticences, les équivoques, voire les dénégations, les preuves abondent. (1) Il suffit de parcourir les journaux polonais pour s'en assurer.

---

(1) Voyez Wagner : *Der Polenring*, pages 16-19.

La *Gazeta Grudzionska* (1), se plaignant de ce que la *Germania* appelle les Polonais des « Prussiens de langue polonaise », ajoute : « Nous sommes tout au plus des sujets du roi de Prusse, mais nous ne sommes pas des Prussiens. »

Les Prussiens, il faut les éviter comme une infection, comme une peste.

Un autre journal dit : « Personne ne peut nous défendre de croire à une future Pologne indépendante. » (2)

Le *Wiarus Polski* (3) dit en toutes lettres : « Nous ne voulons pas devenir Prussiens; dût-on nous pendre, nous voulons rester Polonais. »

Une gazette silésienne (4) déclare aux Allemands : « Nous mentirions, si nous disions que nous vous aimons. Nous vous détestons, et cela de tout cœur. »

Les *Dziennik Berlinski* surtout combattent ouvertement, écartant avec une rude franchise les conventions mensongères et les atténuations des politiciens :

La politique du mensonge nous cause un dommage incalculable. Le Wallenrodisme, (5) auquel s'adonne presque toute la presse des provinces polonaises de la Prusse, a un effet directement démoralisateur sur notre peuple entier. (6)

Le manque de franchise, avec lequel nous essayons de nous persuader à nous-mêmes et aux autres que nous ne cherchons pas à réaliser notre idéal polonais, mais que nous ne voulons que défendre notre langue maternelle, se retourne contre nous. (7)

---

(1) 1897, numéro 119.
(2) *Dziennik Berlinski*, 21 février 1901.
(3) Numéro du 12 mars 1901.
(4) *Gornoslonzak*, 15 décembre 1901.
(5) Allusion au célèbre poème de Mickiewicz.
(6) *Dziennik Berlinski*, 5 juillet 1900.
(7) Id., 10 juillet 1900.

Sur nos drapeaux, nous avons tous écrit le même mot d'ordre : Une Pologne libre et indépendante. (1)

N'est-ce pas un mensonge, lorsque nos grands politiciens, dans des réunions, font des discours pleins de déclarations de loyalisme? (2)

D'autres feuilles tiennent le même langage :

Le loyalisme est une trahison directe envers la cause nationale. Il doit être absolument condamné et détruit. (3)

Il nous est impossible d'avoir envers la Prusse des sentiments de loyalisme et de fidélité. (4)

Les Polonais prussiens regardent au delà de leurs frontières. Les relations avec la Pologne russe sont difficiles. Mais chaque fois que l'occasion s'en présente, Posnaniens et Silésiens vont manifester à Léopol ou à Cracovie, montrant par là que si l'unité territoriale de la Pologne est détruite, son unité morale subsiste. (5) En juin 1903, un grand congrès national, auquel assistaient des délégués des provinces russes et prussiennes, se tint à Léopol. On y vota la résolution suivante :

Le Congrès national polonais, confiant dans l'unité indestructible de la nation polonaise, exprime aux Polonais de Prusse et de Russie son respect et sa reconnaissance pour leur fidélité inébranlable à l'idée nationale, au milieu de la lourde oppression et des souffrances qu'ils doivent endurer.

Les représentants du Congrès se déclarent prêts à soutenir en toute circonstance leurs co-nationaux des deux

---

(1) *Dziennik Berlinski*, 7 septembre 1900.
(2) Id., 4 juillet 1901.
(3) *Goniec Wielkopolski*, 8 août 1901.
(4) *Praca*, premier avril 1900.
(5) La fraction polonaise du Landtag prussien envoya une adresse à Sinkiewicz, à l'occasion de son jubilé. Voyez le texte dans le *Kuryer Poznanski* du 25 janvier 1901, et la réponse du romancier, dans le même journal, 23 février 1901.

pays voisins et les assurent, qu'en travaillant en Galicie à la régénération nationale, ils auront toujours en vue l'ensemble de la nation polonaise! (1)

Lors des affaires de Wreschen, la Galicie et la Pologne russe furent secouées d'une indignation au moins aussi grande que celle qui fut ressentie en Posnanie.

Le rétablissement de l'ancienne Pologne est donc le but final auquel tendent les efforts des Polonais. Mais ce but est lointain. Les Polonais prussiens, disciplinés par l'expérience, savent bien que seul un bouleversement de l'Europe peut réaliser leur espoir. En attendant que la situation politique internationale offre l'occasion désirée, il s'agit de vivre. De là, le programme plus restreint, avant tout pratique, qui ne vise que le maintien et le développement de la nationalité polonaise. Les points principaux peuvent se résumer ainsi : résister énergiquement à la germanisation, conserver jalousement la langue nationale, s'affranchir de plus en plus de la tutelle économique des Allemands, gagner à la grande cause le plus d'éléments possible, de manière à former un bloc territorial qui s'étende jusqu'à la mer. Ainsi, si le jour de la délivrance vient, il trouvera un peuple uni, fort, bien préparé à profiter de toutes les circonstances dans l'intérêt de la nation.

Voyons maintenant comment les Allemands envisagent la question. Mais avant de rechercher par quelles raisons ils défendent leur politique, il est nécessaire de faire remarquer la grande différence de caractère entre Polonais et Allemands. Même en politique les incompatibilités d'humeur ont quelque impor-

(1) Voyez *Temps* du 3 juin 1903.

tance. Or, Polonais et Allemands ne se sont jamais bien compris. Il leur est très difficile de se rendre justice les uns aux autres, parce qu'ils diffèrent par trop de côtés essentiels. (1)

Les partis politiques allemands sont loin d'être tous absolument d'accord sur l'attitude à prendre vis-à-vis de la question slave. Mais l'opinion générale, celle des masses, celle de la plupart des journaux, enfin celle qui est officielle, est absolument hostile aux Polonais. Depuis la disparition de la génération idéaliste de 1848, on ne trouverait plus guère d'Allemands disposés à accorder aux Polonais une autonomie même restreinte. Plusieurs parmi ceux qui recommandent les mesures de germanisation les plus graves déclarent n'en vouloir nullement à la nationalité polonaise. Le but du combat engagé, dit l'un d'eux, est la paix *(sic)*. Seulement une paix durable ne peut être conclue que si les Polonais abandonnent tout espoir d'indépendance. (2) En somme, cela consiste à dire, avec un manque de logique étonnant : Conservez votre nationalité, à condition que vous ne la manifestiez pas.

Il est parfois difficile pour un Français de comprendre l'état d'âme de beaucoup d'Allemands, dont la naïveté simpliste est absolument déconcertante. Un auteur, qui a écrit un livre intéressant sur la question polonaise, qui fait des efforts réels pour atteindre à une certaine impartialité, s'écrie pieusement en parlant de la lutte contre les Polonais : « Puisse Dieu, qui n'abandonne

---

(1) Voyez une caractéristique des Polonais par un Allemand, Massow : *Polennot*, chapitre VII *(Der polnische Volkscharakter)*.

(2) Wagner : *Der Polenring*, pages 44 et suivantes.

pas les Allemands, mener aussi ce combat-là à bonne fin. » (1)

Cette lutte de dénationalisation paraît donc à un Allemand chrétien du vingtième siècle non seulement morale, mais agréable à Dieu; et cela, parce qu'elle est menée par des Allemands. C'est le côté religieux de l'impérialisme allemand. Il est assez risible, il faut l'accorder, mais cela ne doit pas faire oublier la gravité de la menace qu'il renferme. Il convient de se rappeler que le germanisme est conçu par certains hommes comme une religion. D'autres, plus prudents, remplacent Dieu par « mission historique », ce qui revient à peu près à la même chose. Avec ce terme, dont l'aspect vaguement scientifique tempère le mysticisme, toutes les prétentions peuvent se justifier. Qu'est-ce que les Polonais ont à répondre et comment osent-ils s'entêter dans une résistance coupable, si la mission de l'Empire allemand « consiste à former le noyau autour duquel viendront se grouper tous les éléments de la race allemande, à étendre sa sphère d'influence pour la mettre en harmonie avec ses limites politiques, à donner et à assurer au germanisme la place qui doit lui revenir sur tout le globe, enfin à triompher des puissances de l'ignorance, de la révolution et du matérialisme, en portant haut la lumière de la liberté intellectuelle et morale ». (2)

Avec de pareilles théories, on va loin dans la voie de la persécution.

---

(1) Wagner : *Der Polenring*, page 46.

(2) Conférence prononcée à Berlin par le colonel de Bernhardi, chef de la section historique du grand état-major : cité par Lair : *L'impérialisme allemand*, page 108.

Parmi les arguments employés du côté allemand, il y en a de bien usés. Les provinces orientales, dit un polémiste, sont un sol qui a jadis appartenu aux Germains. (1)

D'autres, rappelant comment la Pologne a sombré, dénient aux Polonais la possibilité et la capacité de se gouverner. (2) Enfin, on ne cesse de rappeler aux Polonais ce qu'ils doivent aux Allemands comme progrès économiques et intellectuels; on leur reproche d'être ingrats envers leurs maîtres, qui leur ont rendu le grand service de les annexer et qui veulent leur faire l'honneur de les assimiler à la nation conquérante. C'est très sérieusement et sans aucune ironie que nombre d'Allemands disent cela. Le roi Léopold aime aussi à parler des « bienfaits de la civilisation », lorsqu'il défend son œuvre du Congo. Seulement, de même que les nègres récolteurs de caoutchouc ne sont pas reconnaissants des factoreries établies chez eux, les Polonais ne sont pas très sensibles aux chemins de fer et aux écoles allemandes fondées en Posnanie et payées en partie par eux.

Tous ces essais de justification ne méritent même pas d'être réfutés. Aussi bien, les Allemands intelligents expliquent plus franchement, plus logiquement et aussi plus cyniquement la situation : « Dans le combat des races et des peuples, il n'y a qu'une loi immuable, celle du droit du plus fort. » (3)

---

(1) Müller : *Will Deutschland die Ostmarken behaupten oder nicht.* Berlin, 1900. Page 4.

(2) Voyez Kietz : Ouvrage cité. Massow *(Die Polennot im deutschen Osten,* page 7) combat avec raison cet argument spécieux.

(3) E. Herr : *Neue Bahnen der Polenpolitik.* Berlin, 1903. Page 3.

Un des chefs hakatistes, M. de Tiedemann, prononçait de même, dans un discours à Breslau (26 février 1901), ces paroles textuelles : « Dans ce monde, il n'y a pas de droit meilleur ni plus légitime que celui qui est acquis par le succès des armes. » (1)

Le chancelier de Bülow, parlant de la question polonaise, disait, avec l'humour familier qu'il cultive, aux députés prussiens : « Nous ne vivons pas à Néphélococcygie, et malheureusement nous ne vivons pas non plus dans le Paradis; mais nous vivons sur cette dure terre, où il faut être marteau ou enclume. » (2)

Voilà qui est franc. Cette conception fataliste et pessimiste peut parfaitement se soutenir. Seulement il ne faut plus alors chercher des justifications dans le domaine idéal des lois morales; on n'a plus le droit d'employer le mot de « justice », qui ne correspond plus à rien. Cherchons tous à être des marteaux, mais ne nous fâchons pas si les autres ne veulent pas être enclumes.

Il faut toujours un peu d'héroïsme pour être parfaitement logique, et les Allemands ne vont pas jusque-là. L'écrivain bien connu, Félix Dahn, a composé quelques sentences à l'usage des Allemands des provinces orientales. Il dit entre autres :

Le bien suprême de l'homme, c'est son peuple.
Le bien suprême du peuple, c'est son État,
Et son âme vit dans sa langue.

En lisant ces maximes, on peut se demander si les Polonais, eux aussi, n'ont pas le droit d'essayer de re-

(1) Le discours se trouve en entier dans l'*Ostmark*, VI, 4.
(2) Discours du 13 janvier 1902, à la Chambre des députés.

constituer un État, qui est un « bien suprême », et de défendre leur langue, puisque « leur âme y vit ». Mais M. Dahn n'a songé qu'aux Allemands, c'est évident. Un pareil défaut de logique est un symptôme très grave, et nous pensons qu'il ne faut pas négliger des signes de cette sorte.

Parmi les partis allemands qui soutiennent parfois les Polonais par leurs votes, il n'y en a aucun qui ait de véritables sympathies pour leur cause et qui ne les abandonnerait pas, si jamais ils étaient à même de réaliser leurs espérances. Le Kulturkampf, par une persécution commune, a rapproché le Centre des Polonais. Cette alliance, due à la politique de Bismarck, a été bien plus profitable au parti catholique qu'à la cause polonaise. Mais le catholicisme a été si longtemps un des éléments principaux de la nationalité polonaise, qu'une rupture avec le Centre effraie encore beaucoup de Polonais. Néanmoins l'alliance a subi déjà bien des accrocs. De plus en plus, surtout en Silésie, les Polonais se montrent prêts à mener la lutte sans compromis aucun avec un parti allemand. Et le Centre de son côté, attiré dans l'orbite de la politique impériale, ne se souvient que trop souvent qu'il est un parti germain. Malgré tout, il serait injuste de ne pas rappeler que les députés du Centre ont protesté contre toutes les mesures violentes de germanisation.

Des conservateurs, les Polonais n'ont rien à attendre. Non pas que ces hobereaux soient en général les hakatistes les plus enragés. Agrariens, ils tiennent surtout à ce que leurs intérêts pécuniaires ne soient pas lésés ; ils préfèrent presque tous avoir recours à des ouvriers polonais, qui ne demandent qu'un petit salaire, plutôt

qu'aux ouvriers allemands, ainsi que l'intérêt du germanisme le demanderait.

Quant aux antisémites, ils sont partisans de la « Grande Allemagne », mais leur antipathie contre les Juifs l'emporte de beaucoup sur celle qu'ils peuvent éprouver contre les Slaves. (1)

Les pires ennemis d'une Pologne autonome, les zélateurs les plus acharnés de la germanisation à outrance, ce sont les « nationaux-libéraux », qui se recrutent surtout dans les classes moyennes. C'est dans ce parti bourgeois par excellence que l'impérialisme allemand se développe, et cela dans sa forme la plus agressive et la plus brutale. Ces avaleurs de territoires, ces sectateurs de la religion bismarckienne, ne craignent pas de faire de grands sacrifices en faveur de leur idéal; il est juste de le reconnaître.

Ce sont eux qui soutiennent de leur argent le *Flottenverein* (ligue navale), qui entretiennent des écoles allemandes à l'étranger, qui subventionnent des sociétés germaniques jusqu'en Amérique du Sud; ce sont eux surtout qui constituent la « Société pour la défense des Marches orientales », dont nous verrons dans un prochain cahier l'activité.

Les partis de gauche sont naturellement moins slavophobes.

Les deux groupes libéraux sont par principe hostiles aux lois d'exception; les deux ont voté contre la loi de colonisation de 1904. (2) Mais il ne faut pas se cacher

---

(1) Voyez Massow : Ouvrage cité, page 305.

(2) Sur l'attitude du parti libéral dans la question polonaise, voyez Wagner : *Der Polenring*, pages 34 et suivantes.

En Posnanie et en Prusse Occidentale, les libéraux préfèrent

que, pour les Polonais, il n'y a aucune aide effective à attendre de ce parti, très restreint du reste. Les temps de 1848 sont finis.

Il en est malheureusement de même du parti socialiste allemand. Ses chefs n'ont jamais eu assez de largeur de vue pour se prononcer en faveur de l'autonomie polonaise. Le problème du droit des nationalités ne semble pas exister pour eux. C'est une question qui ne se laisse pourtant pas escamoter. L'étroitesse de la citoyenne Rosa Luxemburg, celle de Bebel et d'autres a eu pour résultat de forcer les socialistes polonais à former un parti spécial, sans lien réel avec le parti ouvrier allemand. (1)

Dans leur lutte nationale, les Polonais prussiens sont donc seuls. Les partis politiques qui parfois les défendent, ne le font qu'au nom de principes mollement proclamés, ou le plus souvent au nom d'intérêts électoraux plus ou moins égoïstes.

---

parfois assurer la victoire du candidat polonais, en s'abstenant de voter, plutôt que de donner leurs voix à un conservateur. C'est ce qui est arrivé en 1897, dans la circonscription de Dirschau. Pour Stargard, lors d'une élection pour la Chambre des députés, voyez *Ostmark,* II, 8, page 57.

(1) Ce mépris de la question nationale polonaise éclate dans la proclamation de Bebel aux socialistes allemands de Lodz (1905). Cette proclamation, qui contient un programme socialiste complet pour l'empire russe, ne tient aucun compte de la question polonaise. Le poète polonais André Niemojewski répondit à Bebel par une lettre ouverte. Voyez *Européen*, 3 juin 1905, page 13.

Il a été tiré de ce cahier treize exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement.

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette huitième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries ; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet ; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.... **vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle..... **vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman...	**cent francs** pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906 ; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions ; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs ; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus ; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1906 on pouvait encore avoir pour vingt francs les dix-neuf cahiers de la septième série complète.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi depuis le premier janvier 1907 la septième série complète se vend quarante-trois francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire:* notre *petit index alphabétique* provisoire du *catalogue analytique sommaire* et généralement de nos sept premières séries; notre petite *table analytique* provisoire *très sommaire* de notre septième série. 2

Polonais et Prussiens 5

DU MÊME AUTEUR, *aux* Cahiers de la Quinzaine .. 6

DE LA RÉSISTANCE DU PEUPLE POLONAIS 7

cahier pour la fabrication 8

à la mémoire 9

Dans cette étude, j'essaie de donner 11

CHAPITRE PREMIER 15

CHAPITRE II 44

CHAPITRE III 51

CHAPITRE IV 80

Il a été tiré de ce cahier 97

Nos Cahiers sont édités 99

Table de ce cahier 103

INVENTAIRE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ 105

INVENTAIRE GÉNÉRAL ILLUSTRÉ DES DESSINS DU MUSÉE DU LOUVRE ET DU MUSÉE DE VERSAILLES

ÉCOLE FRANÇAISE

par Jean Guiffrey, attaché au Musée du Louvre
et Pierre Marcel, docteur es lettres

10 volumes in-8° carré, illustrés chacun d'environ 450 reproductions de dessins

Prix ..... 25 francs par volume

De toutes les collections du Musée du Louvre, la plus riche peut-être, et la plus variée, à coup sûr la moins connue, est la collection des dessins, dont un petit nombre seulement est exposé. Des difficultés matérielles n'ont pas, jusqu'ici, permis d'admettre le public à consulter les pièces en portefeuilles, comme à Londres, à Berlin, à Florence, à Bâle, etc. En attendant la création d'un Cabinet des dessins au Louvre, nous avons demande à MM. Jean Guiffrey et Pierre Marcel d'établir l'inventaire descriptif, méthodique, historique et critique de cette riche collection, en commençant par l'école française. C'était là une entreprise considérable. Reiset, qui apporta naguère tant de soins à enrichir, à classer, à cataloguer cette collection, désespérait d'en voir publier jamais l'inventaire complet.

Nous espérons cependant mener à bien cette lourde tâche, et, avant la fin de l'année, nous présenterons au public le premier volume qui comprendra, entre autres œuvres, celles d'Ango, d'Aubry, d'Augustin, de Baudouin, et surtout de Bouchardon.

Après une indication sommaire des noms, prénoms,

dates et lieux de naissance et de mort des artistes, on trouvera une description brève et précise de chaque dessin, les dimensions, la matière, la nature et la couleur du papier. En petit texte ont été indiqués les graveurs, s'il y a lieu, les indications historiques relatives à chaque pièce, les Salons où elles ont été exposées, le titre des œuvres définitives pour lesquelles elles ont été exécutées, les collections qui les ont possédées, la date et les conditions de leur entrée au Louvre. Enfin on trouvera en marge les numéros de l'ancien inventaire, les fac-similés des monogrammes, et des chiffres renvoyant aux fac-similés des filigranes de papiers reproduits à la suite du texte. Une table des noms propres de personnes et de lieux, placée à la fin de chaque volume, en facilitera l'usage.

Nous appelons spécialement l'attention sur les illustrations qui enrichissent le texte. Elles constituent une nouveauté dans les inventaires scientifiques, que leur prix laisse à la portée de tous les travailleurs, savants, artistes, critiques et amateurs. A chaque page d'inventaire correspond une page d'illustrations en phototypie, reproduisant une grande partie des dessins inventoriés. Les éditeurs ont apporté tous leurs soins à l'établissement de ces illustrations, dont on appréciera la précision et la variété.

Il sera publié environ un volume par an.

On peut souscrire dès à présent à la librairie des cahiers, *qui transmettra sans frais les inscriptions à la Librairie d'Art et d'Architecture, 106, boulevard Saint-Germain, Paris.*

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce dixième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 15 janvier 1907.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 1451

106

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième ou de la sixième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII + 408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la huitième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette huitième série.

Voir à l'intérieur en fin de ce cahier les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; dixième cahier de la huitième série; un cahier jaune de 108 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

AP
20
C15
sér.8
no 5-10

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY